

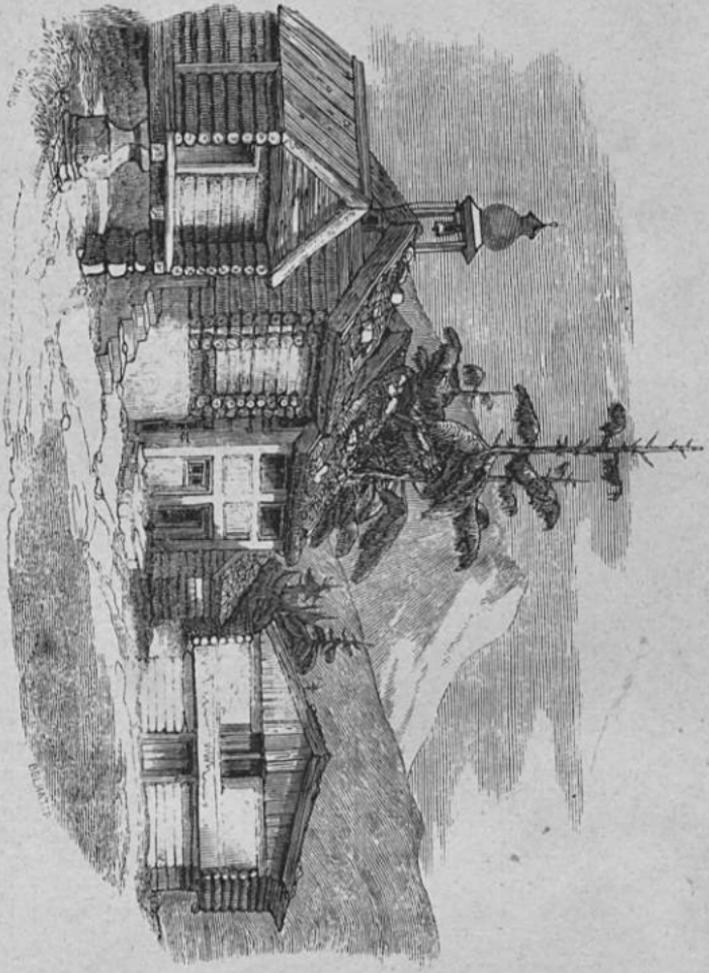
VOYAGES

EN

SCANDINAVIE, EN LAPONIE,

AU SPITZBERG ET AUX FERÖE.

Gaard norvegien.



VOYAGES

DE LA

COMMISSION SCIENTIFIQUE DU NORD,

EN

SCANDINAVIE, EN LAPONIE,

AU SPITZBERG ET AUX FERÖE,

PENDANT LES ANNÉES 1838, 1839 ET 1840,

SUR

LA CORVETTE LA RECHERCHE,

COMMANDÉE PAR M. FABVRE,

Lieutenant de Vaisseau ;

Publiés par ordre du Roi

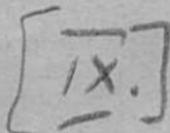
SOUS LA DIRECTION

DE M. PAUL GAIMARD,

Président de la Commission scientifique du Nord.

RELATION DU VOYAGE,

PAR M. XAVIER MARMIER.



TOME PREMIER.



PARIS,

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE, RUE HAUTEFEUILLE, 23.

Typographie de Firmin Didot Frères.

Ce livre est la première partie du travail historique et littéraire que le Ministère de la marine nous a fait l'honneur de nous confier. Plusieurs voyages, entrepris dans le but de recueillir de nouveaux documents sur la question que nous devons traiter, et d'autres circonstances indépendantes de notre volonté, ont retardé, jusqu'à présent, la publication de ce volume. Nous espérons faire paraître les autres plus rapidement.

La tâche que nous nous sommes chargé de remplir est pour nous une tâche de prédilection. Il nous est doux d'avoir à raconter un voyage dont tous les incidents ont laissé en nous un heureux souvenir, et à dépeindre des villes, des sites, dont l'aspect imposant, ou gracieux, est resté profondément empreint dans notre imagination. Après le bonheur de partir pour une vaste explo-

ration, de pénétrer dans des contrées nouvelles, par des sentiers encore ignorés, je ne connais pas pour le voyageur de plus grande joie que de retourner, par la pensée, dans ces mêmes lieux, par ces mêmes routes, et de faire revivre, aux heures de repos, dans le silence de la retraite, les émotions qui l'ont saisi, sur la terre lointaine, au milieu d'un peuple étranger, au bord des grèves désertes et sous l'éclair de la tempête.

Mon devoir, en écrivant cette relation, était de tracer un itinéraire exact des deux expéditions de *la Recherche* dans les régions scandinaves, de dire simplement et fidèlement ce que nous avons vu et observé le long de notre chemin, d'indiquer les ressources principales, le caractère, les mœurs des diverses populations que nous avons visitées. C'est ce que j'ai essayé de faire, tantôt à l'aide de mes souvenirs, tantôt à l'aide de mes notes de voyage, tantôt à l'aide de quelques livres spéciaux où je pouvais puiser des notions utiles et authentiques.

Pour ne point surcharger mon récit de notes bibliographiques, je place ici la liste des principaux ouvrages auxquels j'ai dû avoir recours pour composer ce premier volume. J'en publie-

rai une du même genre en tête des trois autres volumes. Cette nomenclature de livres dont plusieurs sont déjà fort rares, et que nous ne sommes point parvenu sans peine à recueillir, pourra être d'un salutaire secours à ceux qui désiraient se vouer à l'étude de ces grandes et attrayantes contrées du Nord, si peu connues encore, et si dignes d'être connues, recherchées et aimées.



OUVRAGES

RELATIFS A LA NORVÈGE, AU SPITZBERG, A LA LAPONIE ET AU
NORD DE LA SUÈDE.

- Forsög til de nordiske Landes, særdeles Norges gamle Geographie, af G. Schöning. 1 vol. in-4^o; Copenhague, 1751.
- Geografiskt Lexicon öfwer Scandinavien, af Diurberg. 1 vol. in-8^o; Orebro, 1818.
- Erik-Tunelds. Geografi öfwer konungariket Sverige; Stockholm. vol. in-12, 1827 à 1840.
- Skandinaviska Nordens Urinvånare, af S. Nilsson. Christianstad. 1 vol. in-4^o, 1838.
- Histoire des voyages et des découvertes faites dans le Nord, par Forster. 2 vol. in-8^o; Paris, 1788.
- Histoire chronologique des voyages dans le pôle arctique, par John Barrow. 2 vol. in-8^o; Paris, 1819.
- Recueil de voyages au Nord. 2 vol. in-12; Amsterdam, 1715.
- Nouveau voyage du Nord, dans lequel on voit les mœurs, la manière de vivre et les superstitions des Norweghiens, des Lapons, des Kiloppes, des Borandiens, des Sibériens, etc., par le sieur ***. 1 vol. in-12; Amsterdam.
- Statistik öfwer Sverige, af Carl af Forsell. 1 vol. in-8^o; Stockholm, 1840.
- Regnorum Sveciæ, Gothiæ, magnique Ducatus Finlandiæ, descriptio nova. 1 vol. in-32; Amsterdam, 1656.
- Olai Magni gothi archiepiscopi upsaliensis, Historiæ septentrionalium gentium breviarium, libri xxii. 1 vol. in-12, 1645.
- Histoire des pêches dans les mers du Nord; traduite du hollandais, par de Reste. 3 vol. in-8^o; Paris, 1741.
- Wærachtige Beschrijvingne van drie Seylagien ter werelt deur Gerrit de Veer. 1 vol. in-4^o; Amsterdam, 1605.

- Discovery and adventure in the polar seas and regions. 1 vol. in-12; Édimbourg, 1835.
- Ernst Moritz Arndt's. Resa genom Sverige. År 1804. 3 vol. in-8°; Carlstad, 1808; traduit de l'allemand.
- Journal d'un voyage au Nord en 1736 et 1737, par M. Outhier, prêtre du diocèse de Besançon. 1 vol. in-12; Amsterdam, 1746.
- Beskrivelse over Kongeriget Norge af Bing. 1 vol. in-8°; Copenhague, 1796.
- Geographisk Beskrivelse over Kongeriget Norge, af Falsen. 1 vol. in-8°; Christiania, 1821.
- Das Königreich Norwegen statistisch beschrieben von G. P. Blom. 2 vol. in-8°; Leipzig, 1843.
- A Voyage of discovery towards the North pole published by Captain Beechey. 1 vol. in-8°; Londres, 1843.
- Voyage en Norvège et en Laponie, par M. de Buch; traduit par M. Eyriès. 2 vol. in-8°; Paris, 1816.
- Voyage en Norvège, par Fabricius. 1 vol. in-8°; Paris, 1802.
- Journal of a residence in Norway during the years 1834, 1835 and 1836, by Samuel Laing. 1 vol. in-8°, 1837.
- Travels trough Sweden, Norway and Finmark, in the summer of 1820, by Capell Brooke. 1 vol. in-4°; Londres, 1823.
- Reise nach dem hohen Norden durch Schweden und Lappland, in den Jahren 1810, 1811, 1812 et 1814, von Bargas Bedeman. 2 vol. in-8°; Francfort, 1819.
- Reise durch Schweden und Finnland, in den Jahren 1798 und 1799, von J. Acerbi. 1 vol. in-8°; Berlin, 1803.
- Herbstreise durch Scandinavien, von W. Alexis (M. Hæring). 2 vol. in-12; Berlin, 1828.
- Voyage pittoresque au cap Nord, par A. F.-Skiöldebrand. 1 vol. in-8°; Stockholm, 1805.
- Det Nordenfieldske Norge af Kraft. 2 vol. in-8°; Christiania, 1835.

- Reise i Öst-og Vest Finmarken af Keilhau. 1 vol. in-12; Christia-
nia, 1831.
- Anteckningar och Observationen rörande Norrige, af Siljeström.
1 vol. in-12; Norrköping, 1842.
- Norske Sagn, samlede og udgivne, af A. Faye. 1 vol. in-12; Aren-
dal, 1833.
- Johannis Schefferi Lapponia. 1 vol. in-4^o; Francfort, 1673.
- Norway and Laplanders in 1841, by John Milford. 1 vol. in-8^o;
Londres, 1842.
- Beskrifning öfwer de til Sweriges krona lydande Lappmarken, af
Högström. 1 vol. in-12; Stockholm.
- Bemærkninger paa en Reise i Nordlandene og igiennem Lappland
til Stockholm, i Aaret 1827, af G. P. Blom. 2 vol. in-8^o; Chris-
tiania, 1832.
- Voyage en Norvège et en Suède, par M. Twining. 1 vol. in-8^o;
Paris, 1836.
- Journaf af Petrus Læstadius missionaire i Lappmarken. 2 vol.
in-8^o; Stockholm, 1831 et 1833.
- Resa genom Sverige, Norrige, Lappland, Finnland och Inger-
mannland, af F. W. Schubert. 3 vol. in-8^o; Stockholm, 1823;
traduit de l'allemand.
- Resa genom Norrland och Lappland, af J. Engström. 1 vol. in-
8^o; Stockholm, 1834.
- Reise nach Spitzberg von Löwenigh. 1 vol. in-12; Aix-la-Cha-
pelle et Leipzig, 1830.
- Beskrifning öfwer Lappmarken och Vesterbotten, af Hermelin.
in-4^o; Stockholm, 1810.
- Anmärkingar om Piteå Lappmark, af Stael von Holstein. 1 vol.
in-8^o; Stockholm, 1809.
- Resa genom Sweriges och Norriges Lappmarken, af J. W. Zet-
terstedt. 1 vol. in-8^o; Lund, 1822.
- Resa genom Umeå Lappmarken, af J. W. Zetterstedt. 1 vol. in-8^o;
Orebro, 1833.

- Berättelse om Norrbotten och dess Lappmarken , af Abraham Roman. 1 vol. in-4^o ; Stockholm, 1818.
- Den nordiske Missions Historie , af Hans Hammond. 1 vol. in-8^o ; Copenhague, 1787.
- Omstændelig sandfærdig Beskrivelse over de norske Finlapper, of Peter Dass. 1 vol. in-8^o, Copenhague.
- Fiälström. Korta berättelse om Lapparnes björnfänge. 1 vol. in-8^o ; Stockholm, 1755.
- J. Grape. Historia religionis christianæ in Lapponia propagatæ (Dissertation académique); Upsal, 1805.
- Wahlenberg. Flora lapponica exhibens plantas in lapponiis, suecicis et norvegicis indigenas et itineribus annorum 1800, 1802, 1807, 1810, investigatas. In-4^o ; Berlin, 1812.
- Om Uppodlingar i Lappmarken , af. L. L. Læstadius. 1 vol. in-12 ; Stockholm, 1824.
- Det Finmarkske Magazins Samlinger. 1 vol. in-8^o ; Copenhague, 1790.
- Finmarks Amtstidende, année 1832. 1 vol. in-12.
- Lexiconum lapponicum cum interpretatione vocabulorum svecolatina, a J. OEhrling. 1 vol. in-4^o ; Stockholm, 1780.
- Grammatik i det lappiske Sprog, saaledes som det tales i Norsk, Finmarken, af N. V. Stockfleth. In-12, 1838.
- Ræsonneret lappisk Sproglære, af. R. Rask. 1 vol. in-12 ; Copenhague, 1832.



VOYAGES

EN

SCANDINAVIE, EN LAPONIE, AU SPITZBERG ET AUX FERÔE.

RELATION DU VOYAGE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ du Havre. — Membres de la Commission, français, suédois, norvégiens et danois. — Arrivée à Drontheim. — Voyage d'une partie de la Commission depuis Stockholm. — Habitations champêtres. — Mœurs des paysans. — La fête de Noël. — Premier aperçu du caractère suédois. — Façon de voyager. — La *Bondkärra*. — Traditions suédoises. — Enköping. — Westerås. — Örebro. — Carlstad. — Kongsvinger. — Notices statistiques sur la Norvège. — Température. — Végétation. — Commerce. — Organisation politique et administrative. — Mœurs des paysans. — Arrivée à Christiania.

En 1838, la corvette *la Recherche*, qui, pendant deux années de suite, avait fait une belle et utile navigation sur les côtes d'Islande et dans les parages du Groenland, fut désignée par M. l'amiral de Rosamel, ministre de la marine, pour transporter une Commis-

sion scientifique dans les régions scandinaves. Sous un certain rapport, cette nouvelle expédition n'était que la suite naturelle, et en quelque sorte le complément nécessaire de la première ; car, quel que soit son isolement au milieu de cette vaste mer, et l'intérêt qu'elle présente par elle-même, l'Islande ne peut être entièrement distraite des États scandinaves. Aux yeux de l'historien, du philologue, elle est liée à ces États par les origines de sa population, par ses traditions, sa langue et sa poésie ; aux yeux du physicien, du naturaliste, par des analogies de situation, de température, de faits accidentels et de phénomènes réguliers. Mais le voyage en Scandinavie offrait à ceux qui allaient l'entreprendre un espace infiniment plus varié et plus large que le premier. De la pointe méridionale du Danemark jusqu'aux glaces du Spitzberg, trente degrés de latitude à parcourir ; les sites les plus pittoresques, les plus riants et les plus sauvages à dépeindre ; plusieurs populations peu connues à visiter ; une histoire dramatique à écrire ; et une foule d'études géographiques et hydrographiques, d'observations de botanique, de météorologie et de physique à faire : telle était la tâche confiée aux membres de la nouvelle Commission scientifique du Nord. Le ministère de la marine, dans sa sollicitude éclairée, n'avait rien négligé pour donner à cette Commission tous les moyens possibles de satisfaire à ses devoirs et d'atteindre son but. *La Recherche* avait été équipée de manière à pouvoir affronter le choc des glaces, et pourvue abondamment de tous les ustensiles, appareils et instruments

nécessaires pour les diverses observations que l'on allait tenter. Les membres de la Commission d'Islande conservaient, dans ce nouveau voyage, leurs premières attributions. C'étaient MM. Paul Gaimard, président de la Commission; V. Lottin, lieutenant de vaisseau, physicien; X. Marmier, chargé des recherches relatives à l'histoire, à la langue et à la littérature scandinaves; A. Mayer, peintre de marine et de paysage; E. Robert, géologue et minéralogiste; Raoul Anglès; L. Bevalet, peintre d'histoire naturelle. M. le Ministre de la marine leur adjoignit, en qualité de physicien, M. A. Bravais, docteur ès sciences, ancien élève de l'École polytechnique, enseigne de vaisseau, et comme botaniste, M. Charles Martins, docteur en médecine de la Faculté de Paris.

Le roi de Suède et le roi de Danemark accueillirent avec une bienveillance dont chacun de nous aime à conserver le souvenir, notre projet d'expédition, et voulurent nous témoigner l'intérêt qu'ils daignaient y prendre, en associant à notre voyage des hommes distingués, dont les connaissances spéciales ne pouvaient que nous être d'un grand secours dans l'œuvre que nous désirions accomplir, et dans le pays que nous allions explorer. C'étaient, comme physiciens, MM. C. B. Lilliehöök, lieutenant de vaisseau de la marine royale de Suède, professeur de physique à l'école d'artillerie de Marieberg; P. A. Siljeström, professeur de physique; E. G. Meyer, capitaine du génie dans l'armée norvégienne, officier d'ordonnance de S. M. le roi Charles-Jean; le comte U. de Gyldenstolpe, ca-

pitaine d'artillerie, officier d'état-major attaché au bureau de l'aide de camp général de l'armée, le comte Brahe. En qualité de zoologistes, MM. Chr. Boeck, professeur de physiologie à l'université de Christiania; C. J. Sundevall, professeur à l'université de Lund; H. Krøyer, membre de la Société royale des sciences de Copenhague. Enfin, comme botanistes, MM. J. Vahl, de Copenhague, et L. L. Læstadius, membre de la Société royale des sciences d'Upsal, pasteur à Karesuando, en Laponie.

Le 13 juin, à une heure après midi, *la Recherche*, commandée par M. Fabvre (1), sortait du port du Havre, remorquée par le bateau à vapeur *le Français*. Le lendemain, elle se trouvait en vue des côtes d'Angleterre, à une très-petite distance de Douvres, par un temps superbe, faisant trois lieues à l'heure. Le 24, elle arrivait à l'entrée d'un long canal qui conduit au fiord de Drontheim. Pendant qu'elle se dirigeait, par une heureuse traversée, vers cette ancienne capitale de la Norvège, plusieurs membres de la Commission partaient de différents points pour la rejoindre.

J'avais quitté la France depuis plus d'un an, et j'étais à Stockholm, lorsque je reçus de M. le Ministre de la marine l'invitation de me rendre à Drontheim. Je fis avec joie mes préparatifs de voyage: j'allais revoir des

(1) L'état-major se composait de MM. Fabvre, de Langle, Gennet, Naguet de Saint-Vulfran, Pacini, Normand, officiers de marine; Delieux de Savignac, chirurgien-major, et Lebrettevil-lois, commis aux revues.

lieux que j'avais parcourus l'été précédent, et dont je gardais un tendre souvenir; j'allais entrer dans des contrées toutes nouvelles pour moi, et que depuis longtemps je désirais connaître. Ceux qui ont éprouvé l'adorable puissance des rêves de voyage savent ce qu'il y a de douces et charmantes agitations dans un souvenir de voyage qu'on va raviver, et dans un désir d'exploration qu'on va satisfaire. En commençant ce récit d'une excursion que j'ai entreprise isolément, je crains d'y mêler trop d'impressions personnelles; cependant il me semble que tous mes compagnons auraient eu, dans les mêmes rapports, les mêmes impressions, et qu'elles peuvent servir à caractériser le pays où j'ai passé d'heureuses années, et dont j'ai étudié avec amour l'histoire, les mœurs, la langue et la littérature. Il y a, du reste, dans la description complète d'une contrée, deux parts distinctes à faire : celle du savant, qui l'observe au point de vue de la géologie, de la physique, de la botanique; et celle du simple conteur, qui tente d'en saisir et d'en représenter l'aspect pittoresque, la physionomie morale et le caractère individuel. C'est cette partie qui m'a été confiée, et j'essayerai de remplir ma tâche modeste, laissant aux autres membres de la Commission le soin de la relever par leurs graves travaux.

Le 19 mai, je montais en voiture avec M. le comte Ulrich de Gyldenstolpe, que S. M. le roi de Suède avait bien voulu désigner pour nous accompagner dans notre expédition, et nous servir de guide dans les provinces de son royaume. Au moment de notre dé-

part, M. de Woyna, ministre d'Autriche, M. le comte de Platen et plusieurs autres amis, s'étaient réunis pour me dire adieu; ils venaient m'apporter une parole d'affection et un encouragement de cœur, à l'heure où je devais quitter Stockholm, cette ville charmante, que j'essayerai de décrire plus tard. Quand on part pour un long et aventureux voyage, il est doux de recueillir ces derniers témoignages d'attachement. C'est une sanction solennelle des engagements du passé et une promesse pour l'avenir. Mais, si le passé est plein de charmes, l'avenir est couvert d'un voile impénétrable; et qui sait si l'on reverra jamais ceux dont on serre la main avec tant de cordialité, ceux dont on écoute avec tant de reconnaissance les souhaits affectueux? La vie du voyageur est l'image la plus sensible de la vie de l'homme. On quitte la tente que l'on avait élevée dans un lieu de prédilection, quand y reviendra-t-on? On dit adieu pour quelques jours à des âmes chéries, et cet adieu est peut-être éternel; on s'en va, avec une impatiente ardeur, vers un but éloigné, et ce but, objet de si vifs désirs, on ne pourra peut-être jamais l'atteindre. Dieu est là, qui sait déjà la mesure de nos efforts, et en marque la limite. La consolation de l'homme, dans un tel doute, c'est d'oser noblement et de persévérer, selon ses forces, dans la pensée qu'il a conçue et qu'il veut mettre à exécution.

En sortant de Stockholm, nous passions devant le palais de l'Académie, et notre dernier adieu s'adressait à la demeure de M. Berzelius, à ce savant dont le langage élevé et l'accueil affable émeuvent à la fois

l'esprit et le cœur, et laissent, dans la mémoire de celui qui l'a connu, une trace ineffaçable.

A peine étions-nous sortis de cette grande et belle rue de la Reine, qui conduit à la porte du Nord, que nos regards étaient attristés par l'aspect d'une nature froide et endolorie. Ce n'était plus l'imposant hiver, avec ses manteaux de neige étincelant aux rayons du soleil, ses lacs couverts d'une glace azurée, ses forêts de sapins pareils à des pyramides de cristal ; et ce n'était pas encore le printemps, l'adorable printemps qui, dans le Nord, ravive, égaye, en quelques jours, les champs, les eaux, les bois, et dont les poètes scandinaves célèbrent chaque année la bienvenue en strophes enthousiastes. De tous côtés nous n'apercevons qu'une terre nue et flétrie, point de feuilles et point de fleurs ; de loin en loin quelques maisons en bois, où le rouge-gorge, apprivoisé par la faim, vient chercher, d'un bec avide, quelque reste d'épi, quelque graine perdue par la main des fermiers.

Ces maisons champêtres sont pour la plupart bâties sur le même modèle. C'est un corps de logis carré, composé de poutres arrondies superposées l'une sur l'autre, calfeutrées dans les jointures avec de la terre glaise ou de la mousse, affermies aux quatre angles par de larges entailles qui emboîtent fortement une pièce dans l'autre, peintes en rouge très-souvent sur toutes les faces, et recouvertes d'une toiture en bois où parfois on jette une couche de terre qui, en été, se couvre de fleurs et de verdure. A droite et à gauche de cette habitation, s'étendent deux ailes d'une construction

tout aussi simple, l'une servant de grange, l'autre d'écurie ; au devant s'étend une large cour, et le tout est fermé par un mur de clôture ou une barrière en branches de sapin. C'est là ce qu'on appelle un *gård*, vieux nom islandais qui signifie littéralement *demeure*, et qui, dans les anciennes sagas, se trouve souvent appliqué à des villes importantes.

Ces maisons, situées, dans certains districts, à plusieurs lieues l'une de l'autre, renferment des ateliers complets de charronnage, de menuiserie et de serrurerie ; il faut qu'elles se suffisent elles-mêmes pendant une grande partie de l'année, et il en est beaucoup où l'on trouverait en plein exercice tous les métiers de nos villages. La nécessité rend ingénieux, et le paysan du Nord apprend, dans son isolement, à être tout ce qu'il doit être pour satisfaire à ses besoins et à ceux de sa famille, cordonnier, tailleur, bourrelier, architecte. Nul paysan des provinces de France, si l'on en excepte ceux des Landes, de Gascogne, et ceux de quelques-unes de nos montagnes, n'est, comme celui-ci, retiré dans son domaine. Il est là seul, pendant de longs jours, de longs mois, cultivant ses terres, prenant soin de ses bestiaux. Parfois seulement, le dimanche, il s'en va avec sa famille à l'église, et retrouve là d'anciens amis, des parents, avec lesquels il passe la journée. Parfois aussi il se rend dans la ville la plus voisine de sa demeure, à un marché ou à une foire. L'hiver est la saison où il entreprend le plus souvent ces excursions ; car alors il n'est point, comme pendant l'été, retenu par le travail des champs, et il

parcourt rapidement, avec de légers traîneaux, les lacs revêtus d'une couche de glace, et les plaines couvertes de neige. Il faut voir une de ces habitations rustiques, quand vient la fête de Noël, la plus grande fête de Suède. A cette époque solennelle, les parents, les amis ont coutume de se réunir, à quelque distance qu'ils se trouvent l'un de l'autre. Plusieurs jours d'avance, la maîtresse de maison a brassé elle-même la bière de choix qu'on appelle *julöl* (bière de Noël); elle a pétri les gâteaux d'orge et de froment, et assaisonné avec habileté le cochon de lait que, par un usage traditionnel, on sert pour cette joyeuse fête chez la plupart des paysans. La maison est nettoyée avec soin et ornée avec une rustique simplicité; le plancher, parsemé de petites branches de sapin qui répandent une fraîche odeur; chaque meuble frotté, poli, luisant, et la grande table de ménage couverte d'une nappe rude, mais très-propre. Entre les doubles fenêtres, dont peu de maisons en Suède sont dépourvues, on place, sur des flocons de laine blanche, des fleurs artificielles, comme pour associer les riantes couleurs du printemps au pâle aspect de l'hiver; et, tout autour des portes, le long des murailles, on suspend symétriquement de vertes guirlandes et des rameaux de sapin.

Puis voici le jour de la réunion : dès le matin, la barrière du *gård* est ouverte; la clochette des chevaux résonne au loin; les traîneaux que l'on attend glissent, volent sur la neige scintillante; ils approchent de l'habitation; ils entrent dans la cour; avant qu'ils

soient là, on a entendu le cri d'une voix amie; et, sous un épais bonnet de fourrure, entre les larges replis d'un manteau de peau d'ours, on distingue des yeux, des traits connus. On accourt, on s'embrasse : c'est un frère marié à quelque vingtaine de lieues de là, et qui amène avec lui toute sa jeune famille; c'est un enfant chéri qui arrive du Gymnase ou de l'Université, avec un honorable certificat de ses maîtres et un congé de quelques jours; c'est un ami qu'on n'avait pas vu depuis longtemps, et qui vient célébrer avec ses amis l'heureuse fête de Noël. Le maître de la maison conduit avec cordialité ses hôtes près du large poêle où pétille un grand feu de branches de bouleau; la maîtresse de maison va, vient autour d'eux, désireuse de nouvelles, plus désireuse encore de prévenir leurs besoins, tantôt s'arrêtant auprès d'eux et les interrogeant sur tout ce qui leur est arrivé depuis qu'elle ne les a vus; puis courant à une armoire, et disposant devant ses chers convives le *knäckbröd* fraîchement pétri et le flacon d'eau-de-vie fortifiante. Puis le dîner commence, dîner simple et rustique, mais animé par de joyeux propos et des chants populaires, dont la musique et les paroles se transmettent de génération en génération. La fête dure plusieurs jours; les convives s'en vont l'un après l'autre, lentement et à regret; puis les braves habitants du *gård* retombent dans leur isolement.

Cette vie d'isolement et cette nécessité de pratiquer à la fois plusieurs métiers, et de pourvoir par eux-mêmes à tous leurs besoins, donnent aux paysans de

la Suède un caractère marqué de fierté et d'indépendance. Très-polis envers l'étranger qui les traite avec égard, ils se redressent de toute leur hauteur devant celui qui oserait les rudoyer. Il y a quelques années qu'un Anglais, qui se rendait de Malmö à Stockholm, injuria un paysan qui lui servait de postillon et menaça de le frapper. Celui-ci tira tranquillement de sa poche une lanière de cuir, saisit d'un bras vigoureux les deux mains de son turbulent voyageur, les lui lia fortement sur la poitrine, puis remonta sans mot dire sur son siège et continua sa route. Arrivé à la station de poste, il raconta ce qui s'était passé, et l'Anglais resta garrotté comme une bête malfaisante. A chaque relais on prenait scrupuleusement dans son sac de voyage le prix du trajet qu'il venait de faire, puis on lui donnait de nouveaux chevaux, et on le conduisit ainsi jusqu'à Gothembourg où il s'arrêta, très-las d'une telle façon de pérégriner, et probablement très-amendé. J'ai moi-même éprouvé plusieurs fois combien il est imprudent d'irriter l'amour-propre des paysans suédois. Un jour entre autres, je me trouvais à quelques milles de Gêfle, très-désireux d'arriver de bonne heure dans cette ville où j'espérais trouver des lettres de France; le postillon n'allant pas au gré de mon impatience, je voulus fouetter ses chevaux. Après quelques paroles un peu vives échangées de part et d'autre, il descendit de son siège et se mit en mesure de dételer ses chevaux, menaçant de me laisser seul avec ma voiture au beau milieu de la route. Il fallut bien me soumettre et me résigner à ne voir la jolie ville de Gêfle qu'à l'heure

où mon rebelle postillon voudrait bien m'y faire entrer. C'est qu'on ne voyage pas en Suède comme en France ou en Allemagne. Il n'y a là que deux diligences, l'une qui va en sept jours de Helsingfors à Stockholm, l'autre qui fait trois fois par semaine le trajet de Stockholm à Upsal. Hors de ces routes privilégiées, il faut avoir sa voiture à soi, ou louer de relais en relais la *bondkärra*, petite charrette découverte fort dure et fort peu récréative. A des distances de cinq à six lieues, sur les bords du chemin s'élève une maison en poutres, servant à la fois de station de poste, d'auberge, et désignée sous le nom de *gästgifwargård*. Le propriétaire de cette maison est tenu d'avoir dans son écurie trois ou quatre chevaux disponibles, plus ou moins, selon l'importance du lieu, et de plus un certain nombre de chevaux de réserve que les paysans de la commune lui fournissent s'il en est besoin, à tour de rôle. Si les chevaux du maître de poste sont déjà en route lorsqu'on arrive au relais, il faut dépêcher un garçon de ferme à la recherche des chevaux de réserve qui, quelquefois, errent à deux ou trois lieues de là; je laisse à penser la patience qu'on doit avoir avec un tel système, pour peu qu'on soit pressé d'arriver au terme de sa route. Il y a, il est vrai, un moyen d'abrèger ces délais, c'est de se faire précéder d'un courrier, ou *förbud*, qui commande les chevaux pour une certaine heure. Mais si ce *förbud* n'a pas une très-grande avance, comme c'est lui qui éprouve les retards, il est bientôt rejoint par ceux qui l'expédient; puis les chevaux qu'il a

commandés ne doivent rester à la station que deux heures après celle qui a été déterminée; passé ce délai le maître de poste est libre de les renvoyer paître dans les champs, et le voyageur qui a éprouvé dans son trajet quelque retard inattendu, a l'agrément de payer son courrier, de payer une indemnité pour les chevaux qui ont stationné inutilement pendant deux heures, et enfin d'attendre encore qu'on lui ramène ces mêmes chevaux. Mais la taxe de la poste est si modique, qu'en vérité, on ne peut pas exiger pour un tel prix un service plus actif. On paye par cheval et par mille suédois (c'est-à-dire environ 2 lieues $1/2$ de France), 16 skellings de banque (75 centimes), et le postillon ne coûte rien ou presque rien : c'est un garçon de ferme, un enfant, quelquefois une jeune fille, qui part gaiement avec un morceau de pain dans sa poche pour faire ses huit ou dix lieues par la pluie, par la neige, de jour ou de nuit, n'importe; si on lui donne à la station quelques sous, il s'incline jusqu'à terre et remercie du fond de l'âme. J'ai vu parfois deux, trois paysans se mettre sur une même charrette atelée d'un seul cheval, et faire ainsi, pour quelques centimes chacun, un trajet de plusieurs lieues. Évidemment le service des relais de poste n'est pas en Suède, comme en France, un service lucratif et envié, c'est une corvée à laquelle nul paysan ne peut se soustraire; et il est facile de concevoir qu'on apporte moins d'empressement à faire une corvée qu'à remplir une charge avantageuse. Il ne faut pas oublier du reste que les paysans de Suède prennent une part directe à la lé-

gislation de l'État, et que tel campagnard rustique qui arrive à vous avec son gros pantalon de toile écrue, sa veste bleue, et vous amène les deux chevaux qui doivent vous conduire au relais voisin, est peut-être un honorable membre de la diète, un représentant de l'ordre des paysans élu à l'unanimité par plusieurs districts, un orateur dont les discours, dictés par l'intelligence pratique des choses et le simple bon sens, l'emportent quelquefois sur les plus élégantes harangues des députés de la noblesse et du clergé.

Avec sa fierté héréditaire, ce peuple de Suède a conservé les autres vertus de ses ancêtres. Il est franc et loyal, fidèle à sa parole, hospitalier, et d'une probité austère. J'ai vécu plus de deux années en Suède; j'ai traversé, seul avec un postillon, des forêts de deux cents lieues, j'ai passé la nuit dans les maisons les plus isolées, et je n'ai pas été victime de la moindre supercherie. Quelle différence avec la Russie, où, lorsque j'arrivais dans un hôtel, le maître de maison venait aussitôt me prier de fermer armoire et commode à double tour, de ne pas sortir de ma chambre sans ajouter le cadenas à la serrure, déclarant qu'avec toutes ces précautions je pouvais à peine garder quelque assurance de n'être pas volé!

Un autre trait distinctif du peuple suédois, c'est le sentiment poétique, le sentiment inné qui se révèle à tout instant dans ses fêtes et ses réunions, souvent même dans ses habitudes journalières. Il n'y a pas une famille de Suède qui ne conserve, comme un

précieux héritage, des chants populaires, des traditions mystérieuses, qui toutes décèlent une naïve imagination et une sorte d'adoration des beautés, des harmonies, des phénomènes de la nature. C'est la tradition des Elfes qui, le soir, au clair de la lune, dansent dans les prairies; des Nixes, qui chantent à la surface des eaux; des *Strömkarl*, qui font vibrer les cordes mélodieuses de leurs harpes d'argent dans les cascades et les fontaines; des *Troll*, qui jettent un sort funeste sur les hommes et les animaux; des gentils *Tomtegubben*, qui aiment à se tenir près des foyers et protègent la maison où ils sont venus chercher un refuge pendant les jours d'hiver.

Tous les paysans de la Suède savent du reste au moins lire, et presque tous écrire. Le prêtre n'admettrait pas au sacrement de confirmation ceux qui ne pourraient justifier de ces connaissances élémentaires, et c'est là une raison impérieuse à laquelle chacun se soumet. Dans les habitations isolées, où l'on ne peut avoir un maître d'école, les parents sont eux-mêmes les instituteurs de leurs enfants. Le pasteur vient de temps à autre s'assurer par lui-même qu'ils remplissent ce devoir, les aider de ses conseils, de ses encouragements, et examiner les progrès de leurs élèves. Je ne crois pas qu'il y ait si pauvre maison de laboureur, en Suède, où l'on ne trouve quelques livres : partout une Bible, un recueil de psaumes, ces adorables livres de religion et de prières, et souvent des ouvrages d'histoire, principalement l'histoire du pays, si héroïque, si belle, que l'on relit chaque hiver, pen-

dant les longues soirées. Il est facile de comprendre l'influence que de telles lectures doivent exercer sur l'esprit d'un peuple naturellement intelligent. La Bible lui donne un essor élevé; les chroniques nationales entretiennent en lui un noble sentiment de patriotisme. Combien de gens, en France, qui ne connaissent pas même de nom les hommes les plus illustres, les faits les plus glorieux de nos annales! tandis qu'en Suède, pas un paysan peut-être n'ignore la vie superbe de Gustave Vasa, les exploits de Gustave-Adolphe, et le courage aventureux de Charles XII. Que dis-je? il n'est pas rare de trouver, dans les campagnes, de simples laboureurs qui, en entendant prononcer le nom du vainqueur de Narva, se découvrent encore la tête par un mouvement instinctif, tant ils portent enraciné dans le cœur le respect de la gloire militaire, qui a été la première gloire de leur pays.

La presse périodique a pris aussi en Suède, notamment dans les dernières années, une très-grande extension. Il y a dans chaque chef-lieu de province, et dans plusieurs autres villes moins importantes, un ou plusieurs journaux, qui donnent régulièrement un résumé des nouvelles de l'Europe, et se répandent dans tous les hameaux et toutes les fermes. Ces journaux ne sortent guère des districts où ils sont rédigés ou des districts voisins. Ils sont faits à peu de frais et se débitent à un très-bas prix. Mais ceux de Stockholm circulent dans tout le royaume, et l'*Aftonblad* a plus de 4,000 souscripteurs, ce qui serait en France, par rapport aux proportions de la population, une

publicité de 60,000 exemplaires, à laquelle aucune de nos feuilles les plus répandues n'a encore pu atteindre.

Je reviendrai en diverses occasions sur ces observations générales, et je reprends mon récit de voyage.

Malgré toutes les précautions que nous avons employées pour ne point éprouver de retard dans notre marche, nous n'avancions que très-lentement. Les chevaux, mal nourris pendant l'hiver, étaient maigres et faibles, les chemins rudes et pénibles; et nous n'avions pas pour nous récréer, dans le cours de ce trajet, l'aspect de quelques-uns de ces sites si fréquents dans d'autres parties de la Suède, de ces sites si frais, si pittoresques et si justement renommés. De Stockholm à Westerås, le sol est presque constamment plat, fertile et riant à voir en été, lorsqu'il est couvert de moissons, mais très-monotone au printemps et en automne. De loin en loin on aperçoit un gârd, dont la couleur rouge tranche fortement sur les pâles teintes du paysage, et une église isolée au milieu des champs avec son presbytère. A huit milles de Stockholm, on passe par la petite ville d'*Enköping* (1), située dans une plaine féconde, au bord du lac Mälär. On dit que cette ville remonte jusqu'à l'époque antérieure au christianisme, jusqu'au delà du ix^e siècle, et qu'elle était la

(1) Ce mot de *Köping* se retrouve fréquemment en Suède; *Jönköping*, *Lidköping*, *Nyköping*, *Norrköping*. Il vient de *Köpa*, acheter, et indique qu'un grand nombre de villes ou bourgades n'ont été primitivement que des lieux de rendez-vous pour les marchands.

résidence d'un de ces petits rois qui alors se partageaient la terre de Suède. On y compte à présent environ onze cent cinquante âmes qui, pour la plupart, vivent du produit de la pêche du lac, d'un commerce de détail, et des fruits qu'ils vont vendre à Stockholm. Enköping ressemble à toutes les petites villes de Suède, bâties uniformément sur le même modèle. Une double ligne de maisons peintes en rouge ou en jaune, et rangées parallèlement; vers le milieu de cette rue, une place carrée et une église; près de là une habitation plus large et plus élevée que toutes les autres, c'est la poste et l'auberge; et, vis-à-vis, une boutique de quincaillier, ou une pharmacie ornée de deux grands bocaux : voilà les beautés de la ville. Les maisons en général sont petites et basses; la plupart n'ont qu'un rez-de-chaussée, les autres un seul, très-rarement deux étages. Chaque famille a sa maison à elle, en sorte qu'une bourgade de 1,200 âmes ressemble, par l'étendue de sol qu'elle occupe, à une ville de France trois fois plus considérable.

D'Enköping à Westerås, la route ressemblait à celle que nous venions de parcourir; de côté et d'autre des champs dépouillés de verdure, des vaches amaigries cherchant au bord des ravins une herbe rare; çà et là d'énormes blocs de pierre, disséminés sur la terre, dit le peuple, par la main des géants; jetés là, disent les savants, par quelque bouleversement général, quelque cataclysme.

Westerås, où nous arrivâmes le soir très-tard, est le chef-lieu de la province de Westmannland, remar-

quable par ses mines, par ses forges, par ses produits métallurgiques. C'est aussi le siège d'un des principaux évêchés de Suède, d'un évêché qui compte dans son ressort cent quinze églises paroissiales, quinze chapelles, huit églises de forges. La cathédrale de la ville est grande et imposante. Elle renferme le tombeau de Svante Stare, qui gouverna, avec une noble élévation de caractère, le royaume dans des temps de dissension, et le tombeau d'Éric XIV, ce malheureux roi qui monta sur le trône de Gustave Wasa, et mourut empoisonné dans une prison. Il y a là aussi un ancien château auquel se rattachent plusieurs chroniques intéressantes, et que nous aurons occasion de citer plusieurs fois en racontant l'histoire de Suède. Enfin, il y a dans la même ville un gymnase, une école latine, un jardin botanique, une école de commerce, une société biblique et une caisse d'épargne. La bibliothèque du gymnase, fondée par l'évêque Rudbeck, enrichie par le chancelier Oxenstiern et par plusieurs personnages distingués, renferme environ 11,000 volumes, une belle collection de paléotypes et d'importants manuscrits sur l'histoire du pays. La population de la ville est de 3,200 habitants, dont une des principales ressources est le commerce du produit des mines et le transport des fers en barre, ou des fers bruts à Stockholm.

Le lendemain, après avoir parcouru les rues de Westérås, qui, à part l'église et le gymnase, ne nous offraient rien de très-curieux, nous continuâmes notre route à travers des plaines jaunies par l'hiver et par-

semées, comme celles que nous avons vues la veille, d'une quantité de rocs. Peu de maisons éparses, point de villages; seulement, à quelques milles de Westerås, la petite ville de Köping, et un peu plus loin Arboga, où l'on nous servit, dans l'auberge la plus recherchée des gastronomes du pays, une soupe au sucre et des écrevisses au sucre. Il faut un rude appétit de voyageur pour accepter de telles sauces! Au sortir d'Arboga, nous allions retrouver enfin des sites pittoresques, de beaux bois de sapins majestueux, élancés, et des forêts de bouleaux à l'écorce argentée, aux rameaux légers et mobiles. La voûte du ciel était d'un bleu d'azur limpide, et les contours de l'horizon dorés par les rayons du soleil couchant. Les vertes tiges de sapins se détachaient sur ce fond d'or, comme les images d'un tableau byzantin. Tout était calme, silencieux; on n'entendait, sur notre route solitaire, que le bruit des roues de notre voiture et le clapotement de langue que notre postillon employait pour animer nos chevaux. Ce calme des champs, des bois, est un des grands charmes de la nature du Nord, et, nulle part, il ne m'a aussi doucement impressionné que dans certaines provinces de Suède.

Bientôt nous entrâmes dans Örebro, chef-lieu de la province de Nericie, et l'une des plus anciennes villes de Suède. Elle est située au milieu d'une plaine riante, à un quart de mille du lac Hielmar, et bâtie irrégulièrement, mais avec une certaine élégance. A l'une de ses extrémités s'élève le château, construit sur une petite île, flanqué aux quatre coins d'une tour ronde,

et entouré d'eau de tous côtés. Il est à présent habité par le gouverneur; mais une grande partie de ses vastes salles sont désertes et dans un triste état de vétusté et de dégradation.

Dès le matin nous allâmes voir le gouverneur, M. Bergensköld, pour qui M. le comte Brahe nous avait donné, avec une grâce parfaite, des lettres de recommandation; et il nous reçut avec cette courtoisie aimable qui est, pour ainsi dire, l'une des qualités héréditaires de la noblesse suédoise. Lui-même voulut nous faire voir les divers établissements de la ville; et, à notre retour au château, nous trouvâmes un dîner qui nous parut un chef-d'œuvre d'art culinaire, après les monstruosité gastronomiques que nous avons subies depuis notre départ.

La province dont Örebro est le chef-lieu, renferme 100,000 habitants. Elle produit du blé, de l'orge et différentes espèces de légumes. On y trouve un grand nombre de mines de fer et des forges, dont les produits s'exportent généralement, l'hiver par les traîneaux qui glissent facilement sur la neige, l'été par le lac Hielmar, qui se rejoint au lac Mälär, et communique ainsi directement avec Stockholm. La ville renferme 4,000 habitants. Elle a une école latine, un hôpital et une imprimerie. En face de l'école s'élève une pyramide en pierre, sur laquelle est inscrit le nom de Laurentius Petri et d'Olaus, son frère. C'étaient deux pauvres enfants de forgeron, nés dans une cabane que l'on montre encore aux étrangers. Ils étudièrent d'abord dans le couvent des carmélites de la ville. Puis

ils allèrent en Allemagne; ils virent Luther et Mélanchton, et rapportèrent dans leur pays la doctrine du protestantisme. Tous deux furent prêtres et tous deux historiens. Mais leur destinée, qui reposait sur la même base et qui semblait devoir suivre le même cours, fut très-différente: Laurentius devint archevêque d'Upsal, et son frère, compromis dans une conspiration, passa le reste de sa vie en prison.

Plusieurs diètes importantes ont été réunies à Örebro : nous citerons entre autres celle de 1540, qui déclara que la royauté de Suède, jusque-là élective, serait désormais héréditaire; et celle de 1810, qui nomma un maréchal de France successeur de Charles XIII. La maison où les nobles se réunirent pour prendre cette mémorable décision a été convertie en écurie. Il nous semble qu'on aurait dû conserver avec respect un lieu d'où est sorti un arrêté si glorieux et si utile pour la Suède.

Le 22 mai, par une belle et riante journée, nous passions sur les rives du Wenern, l'un des plus grands lacs de l'Europe. Il a trente lieues de longueur et seize de largeur. Trente rivières versent leurs eaux dans ce vaste bassin, et un grand nombre d'îles verdoyantes s'élèvent au milieu de ses ondes. Ses rives escarpées, couvertes de bois en certains endroits, ailleurs plates, sablonneuses et coupées par des baies profondes, sont de tous côtés très-peuplées et très-animées. Il y a là plusieurs villes et une quantité de villages et de hameaux dont les habitants doivent bénir ce beau lac qui les avoisine, car ils le sillonnent sans cesse avec

des bateaux chargés de marchandises, et ils y font une pêche abondante.

Carlstad est une des jolies villes bâties auprès de ce lac fécond ; c'est la résidence du gouverneur de la province de Wermeland, et le siège d'un évêché occupé à présent par M. Agardh, qui s'est fait un nom illustre par ses écrits sur l'histoire naturelle. La ville est petite, mais régulièrement construite et agréablement située. J'y arrivais un jour de foire, et c'était pour moi un curieux spectacle. Le gästgifwaregard, les cabarets, les boutiques de marchands, étaient remplis d'une foule de gens de toute sorte : maîtres de forges, fonctionnaires et lettrés, bateliers et paysans. Dans une contrée où les habitations sont très-éloignées l'une de l'autre, et privées entre elles de communications pendant une partie de l'année, une foire est une occasion solennelle de réunion, et en Suède c'est une grande affaire. Les maîtres de forges, qui sont les financiers du pays, y viennent en élégant équipage, régler leurs comptes et encaisser leurs effets. Les justiciers et les percepteurs y apportent leurs registres et leurs dossiers de procédure. Plus d'un jeune homme y accourt avec sa modeste fiancée, pour acheter le vêtement de noce et la pièce de mariage. Les parents, les amis s'y rencontrent après une longue séparation, et les familles de paysans y viennent apporter le fruit de leur pénible récolte, échanger ou vendre leurs bestiaux et faire leurs provisions de plusieurs mois. Ces paysans arrivent, de dix, quinze lieues à la ronde, par centaines. Ils voyagent avec des petites

charrettes à deux roues, qui les dispensent d'avoir recours à la table et au lit du cabaret. Ils ont là leur cargaison de pain, leur seille de beurre, un flacon d'eau-de-vie, ou un peu de bière; c'est tout ce qu'il leur faut. Dans le cours de leur trajet, ils s'arrêtent au bord de la route, détellent leurs chevaux, s'assoient sur le sol, partagent en famille leurs modestes provisions, puis se remettent en marche. Le soir, ils étendent une couche de paille sur leur charrette, et dorment là, en plein air, jusqu'au point du jour. Il n'est pas rare de rencontrer aux environs des villes des cinquantaines de ces petites charrettes rangées à la suite l'une de l'autre, comme les voitures de nos granvaliers franc-comtois; et, comme les routes de Suède sont moins larges que les nôtres, le voyageur conduit par des chevaux de poste est souvent obligé d'arrêter sa course derrière ces caravanes, et d'attendre l'occasion d'y faire une trouée. Heureux celui qui peut alors faire usage d'un cornet de postillon, car, à ce signal officiel, les paysans se retirent avec empressement sur le bord de la route, au risque de précipiter leurs charrettes dans le ravin.

La plupart de ces habitants de la campagne portent encore le rustique costume de leurs pères: la longue redingote en laine ornée d'énormes boutons de métal, et le chapeau à larges bords. Parmi ceux que je suivais d'un regard attentif à Carlstad, on m'en montra quelques-uns qui se distinguaient entre tous les autres par leur physionomie timide, leur contenance embarrassée et la simplicité de leurs vêtements. Ils appartenaient à

une colonie de Finlandais qui vint, il y a près de deux siècles, s'établir dans les forêts de la Wermeland, et qui a conservé sa langue et ses mœurs primitives. Quelques descendants de ces émigrés du Nord sont, dit-on, très-fiers de leur origine, et montrent avec orgueil leur arbre généalogique dans leur cabane. Cependant ils vivent en général d'une vie de labeur pénible et misérable, et leur jurement habituel est celui-ci : « Puisse, si je te trompe, ma vache ou ma « chèvre périr ! » Perdre sa vache ou sa chèvre est pour ces pauvres gens l'extrême malheur.

La province de Wermeland s'arrondit en demi-cercle autour du lac Wenern, et s'étend jusqu'à la frontière de Norvège. Elle formait autrefois, ainsi que plusieurs autres provinces actuelles de Suède, un État à part, soumis à l'un de ces petits rois que l'histoire désigne sous le nom de *Fylkeskoning*. Elle renferme une population de 145,000 habitants, dont 4,000 seulement à Carlstad. On récolte, dans la partie méridionale de cette province, du blé, de l'orge, des plantes légumineuses; la partie septentrionale est couverte de forêts de sapins. Mais, au nord comme au midi, elle est très-montagneuse et très-riche en mines de fer. On y voit aussi des filons de cuivre, d'étain, d'argent. La chasse et la pêche sont une des ressources notables des habitants de ce district. Ils trouvent dans les bois, l'ours, le sanglier, le renard, une foule de gelinottes, des coqs de bruyère; et dans les lacs et les rivières le saumon.

A partir de Carlstad, le paysage est plus agreste, plus

varié, et parfois très-beau. A la place des plaines nues et monotones que nous venions de traverser, nous voyions s'élever devant nous des collines verdoyantes et couvertes de bois. Nous longions les bords du Klaraelv, fleuve riant et limpide, qui descend des montagnes de Norvège et se jette dans le Wenern. Tantôt nous le voyions se dérouler majestueusement à nos pieds, entre un double rideau de sapins; tantôt il nous apparaissait resserré dans une enceinte de rocs, et semblable à un lac d'azur. De distance en distance, nos regards étaient attirés par le mouvement d'une active scierie, ou par l'aspect d'une maison de paysan, construite au penchant du coteau, entre un massif d'arbres et une source d'eau limpide.

Nous étions partis de Stockholm par une froide température, et nous éprouvions déjà les premières chaleurs du printemps. Dans le Nord, le printemps renaît tout à coup et chasse rapidement les rigueurs de l'hiver. Dans l'espace de quelques jours, la glace s'amollit et se brise; la neige fond, le ciel s'éclaircit, la terre s'égayé; dans l'espace de quelques jours, le sol jauni se couvre d'une tendre verdure, la sève monte sous l'écorce des arbres. Les branches du bouleau se couvrent de feuilles légères, qui flottent au vent comme des dentelles; les branches du genévrier poussent de petites pointes vertes que le temps durcira; les sapins portent des pommes écarlates qui ressemblent à des fleurs; et les rameaux pendants et effilés du saule des marais sont chargés de grappes blanches d'un tissu si léger, qu'on les croirait prêtes à se briser au moindre

souffle. Dans les campagnes, la primevère ouvre, aux premiers rayons du soleil, son calice jauni; la violette sauvage s'épanouit au pied du rocher; le frelon commence à bourdonner autour des branches d'aubépine, et la bergeronnette voltige, d'un pied léger, le long du ruisseau. Toute la nature s'éveille, s'anime, comme par enchantement. Les airs sont parfumés de l'arome des plantes fraîches, les bois remplis de murmures harmonieux. Le paysan, retenu pendant de longs jours d'orage sous les lambris enfumés de son gârd, sort gaiement de sa demeure pour reprendre ses travaux des champs; la jeune fille chasse la génisse blanche dans les pâturages; l'enfant joue au bord du ruisseau. C'est une vraie fête, une fête qui charme les regards et dilate les cœurs.

Cependant, cette révolution si subite et si riante ne s'opère point sans quelque inconvénient pour le voyageur. La terre, surprise tout à coup par un soleil ardent, se dégèle si vite qu'elle se fend et s'éboule. La route que nous suivons est sillonnée par de larges et profondes crevasses que les paysans recouvrent de longs rameaux de sapins, mais qui n'en sont pas moins difficiles et parfois dangereuses à traverser. Les chevaux, affaiblis par le parcimonieux régime d'hiver, ont à peine la force de traîner la voiture dans ces ornières inégales et sur ce sol ébranlé qui vacille comme une couche de terre marécageuse. Tandis qu'ils franchissent ces obstacles, c'est une chose touchante que de voir la douceur affectueuse avec laquelle le paysan les encourage. Tout ce qu'on raconte de l'affection du nomade arabe

pour son cheval peut être appliqué au paysan du Nord. C'est son cheval fidèle qui l'aide à moissonner patiemment un sol ingrat, qui vit avec lui dans sa solitude, et partage sa misère. C'est son cheval qui l'emmène le dimanche à l'église, qui l'emporte, l'hiver, aux fêtes de Noël ou aux noces d'un ami. Aussi, quand nous arrivions au relais, nous voyions notre postillon s'approcher avec compassion de ses chevaux, prendre le pan de sa redingote pour leur essuyer la bouche, les yeux, et partager avec eux son morceau de pain.

En continuant notre route, nous traversons plusieurs rivières sur de larges bateaux plats, que deux forts rameurs peuvent à peine diriger contre le courant. Nous passons par Strand, l'une des meilleures auberges du pays, abritée par un ravin, bâtie au bord d'un lac, semblable à ces riantes auberges de la Suisse, que le voyageur est si heureux de rencontrer après une excursion dans les montagnes.

A quelque distance de là sont les frontières de la Norvège, marquées par deux inscriptions. L'une porte le nom de Gustave III, l'autre celui de Charles-Jean XIV. L'une est une œuvre d'adulation fastueuse, elle s'adressait à un académicien ; l'autre est simple et laconique, elle convenait à un roi soldat. Le premier était venu seulement se montrer ici aux troupes ennemies qui menaçaient d'envahir la Suède ; le second avait cimenté, par un traité de paix, l'union de la Suède et de la Norvège.

La première station norvégienne est Magnor. C'est une chétive demeure de paysans, où mon compagnon

de voyage et moi nous pûmes à peine trouver deux lits et un peu de lait. Mais, en voyant ces pauvres gens s'empreser autour de nous, et consulter nos regards d'un air inquiet, comme pour nous demander si nous ne nous trouvions pas trop mal, nous nous sentîmes émus par tant de bonne volonté, et nous oubliâmes facilement l'incommode structure des lits et l'exiguïté des provisions.

L'un des plus beaux sites de cette partie de la Norvège, est celui de Kongsvinger. Au sommet d'une montagne arrondie s'élève la forteresse, avec son toit rouge, dont les reflets éclatants produisent un singulier effet au milieu des teintes sombres de la contrée. Un peu plus bas, les maisons de la ville forment un demi-circuit protégé par le fort; au pied de la montagne est une large et profonde vallée où le Glommen revient par maint détour, portant sur son onde une quantité de pièces de bois qu'on fait flotter vers Christiania. Tout ce tableau est encadré dans une enceinte de collines, dont les molles ondulations courent et s'étendent au loin comme les vagues de la mer. Les unes portent sur leurs flancs arrondis des cabanes en bois, pareilles à celles que l'on voit dans les Pyrénées; d'autres sont couvertes de sapins; et cette forteresse posée au sommet de la montagne, comme un nid d'aigle; cette belle rivière toute bleue dans la vallée; cette couronne d'arbres verts sur les coteaux, forment un riant et magnifique ensemble, où le regard passe tour à tour du point de vue le plus frais et le plus gracieux au point de vue le plus agreste, où, dans une

heure de mélancolie, on se surprend à envier l'humble demeure du paysan retirée à l'ombre du vallon, ou le chalet du pâtre construit à l'écart, au haut de la colline.

A Kongsvinger, nous n'étions plus qu'à quelques milles de Christiania. C'était un pittoresque espace à franchir, et je rentrais avec joie dans cette capitale d'un pays que je n'avais fait qu'entrevoir l'année précédente, et que j'allais parcourir jusqu'à ses dernières limites.

La Norvège, cette curieuse moitié de la péninsule scandinave, s'étend depuis le 57°57' de latitude jusqu'au 71°11', entre le 22^e et le 49^e de longitude. Les vagues de la mer baignent ses côtes à l'ouest, au nord et au sud; elle est encore bornée à l'est en partie par la mer, en partie par la Suède et la Russie. Des chaînes de montagnes la traversent dans sa plus grande étendue, ou, pour mieux dire, la Norvège n'est qu'une contrée de montagnes coupées par des vallées. Les principaux points de division généralement admis pour dépeindre l'état géographique de ce pays, le Langfield, le Dovrefield et le Kiölen ne sont que des anneaux plus distincts d'une même chaîne. Au-dessus de quelques-unes de ces montagnes, dans le district d'Agershuus, par exemple, et de Bergen, à 3500 et 4000 pieds au-dessus de la mer, il y a des plateaux de 12 et 18 milles d'étendue.

Les principales vallées de la Norvège sont du côté de l'est; très-étroites généralement à leur origine, elles s'élargissent en descendant vers la mer. De côté et

d'autre, on voit comme des veines qui se rejoignent à une grande artère, d'autres petites vallées où s'élèvent une église, un hameau, quelquefois seulement un simple gård. La plus grande vallée du pays est celle que l'on nomme Osterdal; elle a 45 milles géographiques de longueur. Le Guldbrandsdal n'est pas si étendu, mais il est très-fécond et très-intéressant à parcourir.

Toute la contrée est parsemée de lacs dont quelques-uns sont très-élevés. Celui de Bygdin est à 3400 pieds au-dessus du niveau de la mer, d'autres à 2300 et 2000. Il y en a qui répandent en même temps leurs eaux de divers côtés. Du Lessövand sortent deux fleuves, dont l'un coule vers le nord et l'autre vers le sud. Du Kiölen sortent huit rivières, qui toutes suivent une différente direction. De grands fleuves descendent des montagnes et serpentent dans les vallées. C'est le Glommen, qui vient de la province de Drontheim et tombe dans la mer près de Frederikstad; le Laugen, qui traverse le Guldbrandsdal et aboutit au lac Miössen; le Fæmund, qui va jusqu'en Suède, où il prend le nom de Klaraelv et se précipite dans le Wern. Tous ces lacs, ces fleuves, les rivières qui s'y rejoignent, les ruisseaux qui en découlent, sont une des importantes ressources du peuple norvégien. Ils alimentent les familles des pêcheurs, portent d'un lieu à l'autre le bois de flottage qu'on abandonne à leur courant, font mouvoir les roues de la scierie, les soufflets de la forge, la meule du moulin, et partout offrent aux paysans un moyen de communication naturel et facile.

Ce qui ajoute encore à l'effet pittoresque d'un sol si accidenté, c'est la mer, qui, de toute part, échancre les côtes, entr'ouvre le rivage, pénètre en maint endroit jusqu'au pied des montagnes, et forme une quantité de baies longues et étroites comme le lit d'un fleuve, ou arrondies comme le bassin d'un lac.

La surface de la Norvège est de 5571 milles géographiques; sa population ne s'élève pas à plus de 214 individus par mille carré, en tout 1,195,000, très-inégalement répartis; car dans le district d'Agershuus on compte 363 habitants par mille carré, tandis que dans les provinces de Norrland et du Finmark il n'y en a guère sur le même espace que 52.

Le climat de ce pays n'est point aussi rigoureux qu'on pourrait le supposer d'après sa situation géographique. Quelques exemples suffiront pour démontrer la différence qui existe sous ce rapport entre la Norvège et les autres régions placées à la même latitude. En Islande, au 65°, la limite des neiges éternelles n'est qu'à 2900 pieds au-dessus du niveau de la mer; en Norvège, au 61°, elle s'élève à 5200 pieds. En Sibérie, toute culture cesse au 60^e degré de latitude; en Norvège, on ensemeince les champs jusqu'au 70°. La mer ne gèle point autour du Cap nord, situé au delà du 70°, et ce n'est qu'à deux et trois degrés plus loin qu'on trouve des glaces flottantes.

D'après les observations faites par le savant Hans-teen, le terme moyen de la température, à Christiania, est au mois de décembre de 2,1419, et au mois de juillet de 13,3543. Mais, comme on le pense bien,

ce calcul météorologique ne présenterait pas dans les autres parties de la contrée les mêmes proportions. Ainsi, dans une paroisse du district de Christiansand, située à une assez longue distance de la mer, le thermomètre descend parfois en hiver à 28° Réaumur et s'élève en été à 34. Le voisinage de la mer contribue beaucoup à adoucir la température. Jamais le long des côtes le froid n'est si rigoureux, ni l'été si ardent que dans les campagnes qui en sont éloignées. Dans la partie septentrionale et occidentale de la Norvège, les vagues ne gèlent point, et dans la ville de Bergen, située au bord de la mer, l'hiver n'est pas plus froid qu'à Ofen situé au sud, à 180 milles de là. Aussi les rivages de la mer, les contours des baies, sont-ils très-habités, et en partie bien cultivés; ils offrent en outre aux populations qui les avoisinent une pêche abondante, des moyens de communication continus, et l'importance de ces côtes est telle, que si la Norvège avec ses crêtes de rocs et ses chaînes de montagnes en était privée, on pourrait, dit M. Blom, la considérer comme une autre Sibérie(1).

La température subit encore en différents lieux plusieurs influences locales, telles que celles des fleuves, des lacs, des marais, qui rendent ordinairement les soirées très-fraîches, celles des forêts qui, dans les régions élevées, amortissent la violence des vents du nord, et qui, dans les régions basses et marécageuses, absorbent au contraire la chaleur et arrêtent les exhalaisons des eaux stagnantes.

(1) Das Königreich Norwegen.

Le changement des saisons est, comme nous l'avons dit, très-variable en Norvège, et ce que nous appelons printemps est, à vrai dire, l'été de cette contrée. L'été commence au mois de mai et se termine au mois de septembre. Dès le mois d'août, il y a souvent déjà des nuits froides qui ruinent la moisson, et avec le mois d'octobre viennent les nuages noirs et les vents rigoureux.

La végétation est l'un des plus sûrs indices de la température, et les divers produits d'une contrée dénotent la nature de son sol. La plupart des arbres de Norvège sont des bois conifères; c'est le sapin (*pinus abies*), que l'on trouve jusque près du cercle polaire, en certains districts à 2900, 2700 pieds au-dessus de la mer, dans les districts du nord à 1627, et le pin (*pinus sylvestris*), qui, au 60° de latitude septentrionale, grandit à 3164 pieds au-dessus du niveau de la mer, et que l'on rencontre encore à 700 pieds d'élévation au 70° de latitude, près de Talvig.

Au midi de la Norvège, notamment dans le comté de Jarlsberg et de Laurvig, on trouve des hêtres, des chênes, des tilleuls; dans les districts plus septentrionaux, des frênes, des ormes, des aunes, et de tout côté des bouleaux de différente espèce, depuis le bouleau blanc jusqu'au bouleau noir, qui, au delà du 70° de latitude, surgit encore du sol à 830 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Les arbres fruitiers sont en petit nombre, et ne se développent en plein air que dans quelques parties de la Norvège; c'est le cerisier, le pommier et

le poirier, et sur certaines côtes, le noyer. Mais dans les provinces de Nordland et* de Finmark, où l'on n'a point d'arbres à fruit, le sol est parsemé d'une quantité de plantes qui portent de petites baies dont le suc est légèrement acidulé et savoureux. Les paysans en font des confitures très-estimées et quelquefois des liqueurs.

Dans plusieurs provinces de la Norvège, on fait de bonnes récoltes de froment, d'avoine, de seigle. L'orge indique pour ces plantes, comme le bouleau pour les arbres, le dernier point de végétation septentrionale. On trouve encore de l'orge près du 70° de latitude. Au delà, plus rien.

Depuis une dizaine d'années, l'agriculture a fait, en Norvège, des progrès remarquables. C'est à présent une grande ressource pour le pays, cependant ce n'est pas la première; le commerce des bois, la pêche, que nous aurons occasion de décrire plus tard, lui donnent les plus nombreux produits d'exportation; la chasse ajoute aussi à ses richesses; enfin, la Norvège a ses mines : Kongsberg, d'où l'on tire annuellement plus de trente mille marcs d'argent; Røraas, qui, après deux siècles d'exploitation, livre encore chaque année au commerce deux mille chip-pounds (1) de cuivre; Lokken, Selbøe, qui en livrent quelques centaines; Kaafiord, d'où l'on tire à la fois du fer et du cuivre; Modum, qui donne en quantité un beau bleu de cobalt; Drontheim, où l'on a établi

(1) Allemand *Schiffpfund* (environ 320 livres).

une bonne fabrique de chrome, et dans d'autres districts du pays, nous trouverions encore une vingtaine d'importantes mines de fer.

L'exportation du produit des mines s'élève, chaque année, à la somme de 2,650,000 fr.; celle des fourrures et autres denrées de moindre valeur à 325,000 fr.; celle des bois à 8,425,000 fr., et celle du poisson à 12,400,000 fr., en tout 23,480,000 fr.; à laquelle somme il faut ajouter, pour avoir une idée plus exacte du commerce norvégien, le fret des bâtimens du pays, qui s'élève annuellement à 7,350,000 fr. Les principaux objets d'importation sont, les denrées coloniales, le chanvre, le coton, le sel, les vins, les étoffes de lin et de soie. La France tire annuellement pour plus de 6,000,000 de denrées de la Norvège et y en importe seulement pour 1,200,000 fr.

L'état prospère de la Norvège, les améliorations qu'elle a opérées dans tout ce qui tient à ses intérêts matériels et intellectuels, prouve ce que peut un peuple au milieu des plus grands obstacles, quand il est soutenu dans ses efforts par un vrai sentiment de patriotisme et guidé par une bonne administration.

En 1814, la Norvège se donna à elle-même une constitution qui fut acceptée par le roi de Suède, et depuis l'union des deux royaumes, nul changement n'a été fait à ce pacte national. C'est l'une des lois politiques les plus libérales qui existent. Le premier article détermine nettement la position du pays. Le royaume de Norvège est un État libre, indépendant et indivisible, uni à la Suède, sous un seul et même roi.

La presse est libre.

Le pouvoir du roi est très-limité. Il doit toujours avoir auprès de lui un ministre et deux conseillers d'État norvégiens, dont la mission est de protester de vive voix et par écrit, dans le cas où il prendrait une mesure contraire, selon eux, à l'esprit de la constitution.

Le vrai gouvernement de la Norvège est le *storting*, ou grandes assises (états généraux). Il s'assemble tous les trois ans, sauf les cas extraordinaires où le roi juge à propos de le convoquer, et il est composé de la manière suivante :

Tous les Norvégiens, à partir de l'âge de vingt-cinq ans, qui ont été ou sont encore fonctionnaires publics ; tous ceux qui ont affermé pendant cinq ans une terre matriculée ; tous ceux qui possèdent, dans une ville de commerce ou dans un port de mer, une propriété évaluée à 750 francs, tous ces hommes-là sont appelés à nommer des électeurs.

Dans les campagnes, les électeurs se réunissent à l'église, sous la présidence du curé ; dans les villes, ils sont convoqués par les magistrats.

Dans les campagnes, cent habitants nomment un électeur ; dans les villes, ils en nomment deux. La même disproportion existe pour le choix des députés. Dans les campagnes, il y a un député pour cinq à quatorze électeurs, deux pour quinze à vingt-quatre ; dans les villes, un pour trois à six, deux pour sept à dix, et ainsi de suite.

La différence de représentation entre les campagnes

et les villes, est de un à deux. Le nombre des députés ne peut être ni au-dessous de soixante-quinze, ni au-dessus de cent.

X Tout Norvégien âgé de trente ans, et ayant résidé dix ans dans le royaume, peut être nommé député. Sont exceptés seulement de cette loi, les membres du conseil d'État, les officiers et pensionnaires de la cour.

Ces députés réunis forment le storting, et ils sont élus pour trois ans.

Le storting se divise en deux chambres : la première s'appelle odelting ou chambre seigneuriale ; la seconde, composée d'un quart des députés élus dans l'assemblée générale du storting, s'appelle lagthing ou chambre législative.

L'une est la chambre des communes, l'autre la chambre des lords.

Chaque loi doit être proposée à l'odelting, soit par ses propres membres, soit par un conseiller d'État, agissant au nom du gouvernement.

Si le projet y est agréé, il sera envoyé au lagthing.

Si un projet de loi a été deux fois proposé au lagthing, et deux fois rejeté, toute la diète se réunit, et les deux tiers des suffrages décident le rejet définitif ou l'adoption.

Chaque projet de loi doit être soumis à la sanction royale ; mais si le storting a, dans trois sessions différentes, adopté une résolution, cette résolution devient loi de l'État, lors même que le roi refuserait de la sanctionner.

Il y avait encore en Norvège deux familles investies d'un titre et de quelques privilèges de noblesse. Le storting n'a pas voulu même laisser subsister ce dernier reste d'aristocratie ; les titres et les privilèges ont été abolis.

Dans l'espace de quarante ans, la Norvège, appuyée d'un côté sur cette constitution si démocratique, mais gardée et éclairée de l'autre par un roi parfaitement habile et plein de zèle pour le bien de ses Etats, la Norvège a fait d'étonnants progrès. Elle avait, en 1814, une dette énorme qu'elle a déjà à moitié amortie. Ses recettes dépassent considérablement ses dépenses ; cependant elle a déjà aboli les impôts directs, diminué les impôts de douanes. Tout en faisant ces réformes, elle a trouvé le moyen d'équiper une armée, de fonder un établissement de marine, de construire plusieurs bâtiments de guerre, des phares sur les côtes, un palais à Christiania, pour le roi, et enfin d'établir, de Copenhague à Hammerfest, une ligne de bateaux à vapeur.

Ce sont là des résultats positifs, des faits qui révèlent hautement la sagesse d'une nation et honorent l'autorité de son roi.

La Norvège est divisée en cinq évêchés et en dix-sept provinces. Le gouverneur de la province surveille tous les autres fonctionnaires civils ; il est le chef de la milice bourgeoise, examine les causes criminelles et décrète les arrêts d'accusation. Au-dessous de lui est le *foged*, chargé à la fois des comptes de perception, de la police, de l'exécution des sentences civiles et criminelles, et le *sorenskriver*, qui remplit les fonc-

tions de juge, de notaire et de commissaire-priseur dans les ventes publiques.

Il y a trois sortes de tribunaux : le tribunal de première instance, composé, comme nous venons de le dire, du *sorenskriver*, qui, dans les affaires où il y va de l'honneur, de la vie ou de la fortune, convoque quatre assesseurs qui sont choisis par le *foged* et qui ont voix délibérative.

De ce tribunal on peut en appeler au tribunal de seconde instance établi dans chaque chef-lieu de province, composé d'un juge et de deux assesseurs, et en dernier ressort au tribunal supérieur, qui réside à *Christiania*.

L'armée se compose de douze mille hommes, dont dix mille appartiennent à la milice des districts. La durée du service est fixée à sept ans pour la cavalerie, à cinq ans pour l'infanterie. L'entretien de cette armée coûte annuellement à l'État 3,500,000 fr.

Les forces maritimes se composent de 47 bâtiments : une frégate de 36 canons, une corvette de 20, deux bricks de 18, quatre chaloupes canonnières, et trente-neuf chaloupes plus petites. Une somme de 1/4 millions est affectée à la construction de trois frégates et de plusieurs autres bâtiments de guerre. Le chef de cette marine porte le titre de vice-amiral ; au-dessous de lui on compte un commandeur, trois capitaines commandeurs, douze capitaines de première classe, douze de seconde classe, vingt-quatre lieutenants en premier, vingt-quatre lieutenants en second.

L'instruction publique a fait en Norvège les mêmes progrès que les diverses branches d'administration. Depuis la réunion de ce pays à la Suède, il a été fondé une université à Christiania, quatre gymnases dans différentes villes, où l'on enseigne les langues anciennes, le français et l'allemand; plusieurs écoles d'un rang secondaire, où l'on trouve également des professeurs de langues vivantes, d'histoire et de géographie. Je ne parle point des écoles élémentaires qui existent dans chaque ville et chaque village, et qui sont généralement bien organisées, pourvues de bons maîtres et surveillées avec le plus grand soin. Enfin, il y a, pour les habitations dispersées à travers champs, des instituteurs ambulants qui vont passer une semaine dans une maison, une semaine dans une autre, et donnent ainsi les premiers germes d'instruction à une foule d'enfants. Pour qu'un tel système d'instruction réussisse, il faut que les parents stimulent eux-mêmes le zèle de leurs enfants, et il est rare qu'ils ne le fassent pas; il faut aussi que les maîtres aient une capacité réelle et un vrai dévouement. Un grand nombre d'entre eux sortent des écoles normales fondées dans diverses provinces; d'autres sont formés par les maîtres des villes ou des villages, et souvent même par les maîtres ambulants.

Dans toutes les villes il existe des bibliothèques peu importantes pour la plupart, mais composées d'ouvrages utiles et bien choisis.

Tous les moyens de publicité se sont accrus avec ces établissements d'éducation. En 1807, la Norvège

n'avait que quatre imprimeries. Il y en a maintenant quinze à Christiania et trente-sept dans les autres provinces du royaume; treize recueils périodiques consacrés à des questions de science, de philologie, d'antiquités historiques, une trentaine de feuilles quotidiennes ou hebdomadaires, et plusieurs riches librairies où l'on trouve les principales publications de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre.

Ce sont là de précieuses ressources pour le développement intellectuel de la classe éclairée; et il existe dans le pays une loi générale qui détermine l'instruction au moins élémentaire du peuple. C'est que pas un Norvégien ne peut être confirmé s'il ne sait lire, et ne peut se marier s'il ne prouve qu'il a été confirmé. Bien plus, si, à l'âge de vingt ans, il n'a reçu ce sacrement, qui est à la fois une sanction de morale religieuse et d'éducation première, il court risque d'être envoyé dans une maison de correction où on lui apprend à lire et où il est confirmé. Ainsi, tandis qu'en Angleterre, lord Brougham annonçait que, de 18,000 individus mariés à Manchester dans l'espace de six ans, pas un ne savait lire; tandis qu'en France, les longues taches noires de la carte intellectuelle tracée par M. Dupin sont à peine amoindries, en Norvège on ne trouverait peut-être pas un paysan qui ne sût lire, et il y en a très-peu qui ne sachent écrire et compter.

Ce que nous avons dit des principaux traits de caractère du peuple suédois peut s'appliquer en grande partie au peuple norvégien. C'est la même fierté de caractère, la même loyauté alliée cependant à une

certaine finesse instinctive qui va parfois jusqu'à la défiance, et ce sont les mêmes coutumes hospitalières. Il n'est pas un voyageur honnête et sincère qui n'ait eu maintes fois occasion d'apprécier l'accueil franc, ouvert, désintéressé des populations du Nord. Ceux-là seuls qui ont voyagé dans ces contrées éloignées, sans en connaître la langue, sans être accompagnés d'un guide intelligent, et qui ont écrit sous l'impression des obstacles que leur suscitait leur propre ignorance ou leur mauvais vouloir, ceux-là seuls, j'ose le dire, ont pu se laisser aller à d'injustes préventions, et nier cet amour de l'hospitalité qui est l'une des vertus héréditaires des peuples scandinaves.

Le paysan norvégien a aussi, comme le paysan suédois, un très-grand sentiment religieux. Dans les vallées, dans les montagnes, beaucoup de familles demeurent à six, huit, et quelquefois dix lieues de l'église; cependant elles assistent régulièrement, hiver et été, à l'office divin. Le long des côtes, on les voit entreprendre, avec de légères barques, un trajet difficile, souvent périlleux, pour se rendre le dimanche au sermon du prêtre. Quelques-unes se construisent, près de l'église même, une cabane pour avoir au moins un abri quand elles vont remplir leurs devoirs de religion. Ceux qui ne peuvent entreprendre cette longue et pénible excursion, ne passent pas un jour de fête dans leur demeure sans réciter quelques psaumes et faire une lecture pieuse. Il n'y a si pauvre habitation de Norvège où l'on ne soit sûr de trouver une Bible, un Psautier et quelques livres de prières; et, dans les

familles aisées, ces livres sont reliés avec soin et ornés de fermoirs en argent.

Les fêtes de famille se célèbrent avec une grande pompe. A chaque baptême, un grand repas et des danses bruyantes. A chaque noce, des banquets qui durent trois ou quatre jours. La mariée y apparaît avec une couronne d'argent ou de vermeil sur la tête. Les convives l'accompagnent à l'église avec une escorte de violons et de clarinettes, et chacun d'eux est tenu de lui offrir un présent. Les tables sont, dans cette grande circonstance, couvertes d'une quantité de gâteaux, de fromages de différentes sortes, de flacons de bière et d'eau-de-vie. L'un des assistants joue, dans ces occasions, un rôle important. On le proclame maître des cérémonies, et, en cette qualité, il organise la marche du cortège, porte la santé des mariés, récite une harangue en leur honneur, et fait, en outre, une foule de grotesques plaisanteries, pour réjouir la société. Dans quelques districts, les jeunes gens ont encore la coutume d'aller, le samedi soir, passer la nuit dans le lit de celle qu'ils désirent épouser : ces rendez-vous nocturnes n'excitent point de surprise, et il est rare qu'il en résulte des accidents fâcheux. Les mœurs sont en général pures, et le nombre des enfants illégitimes très-limité. Dans une paroisse de la province de Bergen, les jeunes filles qui ont eu le malheur de se laisser séduire, ne peuvent plus porter la même coiffure que les autres, ni danser ailleurs que dans la maison qu'elles habitent, et on les appelle *halvkoner* (demi-femmes). Les enfants naturels sont

légitimés par le fait seul du mariage entre leurs parents.

Le divorce est admis par la loi norvégienne, mais il n'est prononcé qu'après une longue épreuve. Quand deux époux ont manifesté le désir de se séparer, les fonctionnaires ecclésiastiques et civils essayent d'abord, par des remontrances et des exhortations, de les réconcilier. S'ils ne peuvent y parvenir, le mari et la femme obtiennent la permission de vivre séparément. Si, trois ans après, ils persistent dans leur désir de divorcer, et si les tentatives que l'on renouvelle encore pour effacer leurs dissidents sont sans résultat, le roi prononce le divorce; mais, auparavant, il faut qu'il soit bien constaté que, pendant ces trois années d'épreuve, les deux époux ont eu une conduite irréprochable.

Le paysan norvégien est d'une nature indolente et apathique. Il passera de longues heures sur le seuil de son habitation, immobile et silencieux, regardant le soleil et humant l'air frais comme un lazaronne. Mais une fois qu'il s'est mis à l'œuvre, il la poursuit avec ardeur, et nulle fatigue, nul péril ne l'effrayent. Pour atteindre une bête fauve dans les montagnes escarpées, pour conduire, par un temps d'orage, une faible barque d'un côté à l'autre, pour aller à la pêche dans les sombres nuits d'hiver, il faut aux pâtres, aux pêcheurs de Norvège, plus de courage souvent qu'il n'en faudrait à un soldat pour s'illustrer sur le champ de bataille; et ce courage leur semble chose si naturelle, qu'ils n'en parlent pas, et ne songent

pas à faire parade de leurs exploits. C'est une des conditions rigoureuses de leur destinée, que d'affronter ces dangers et de vivre d'une vie pauvre. Au retour de leurs difficiles excursions, la plupart ne trouvent dans leur cabane que des galettes de pain noir et un peu de poisson séché. Le malheur est qu'ils joignent trop fréquemment à ces chétives provisions le pernicieux flacon d'eau-de-vie, qu'ils lui donnent de si tendres accolades, que bien des fois ils en perdent la raison. Toutes les tentatives que l'on a faites pour réprimer, parmi le peuple, cet abus des liqueurs fortes, sont restées à peu près impuissantes. C'est un goût funeste, c'est une passion qu'excite la température du pays, et qui, peu à peu, devient une habitude insurmontable. Quand on songe à la pauvreté, aux rudes travaux, aux souffrances de tout genre des paysans norvégiens, on est bien porté à excuser en eux un penchant qui leur procure au moins quelques heures d'oubli; mais le principe, les résultats de ce penchant sont déplorables, et le devoir des hommes sages est de s'efforcer sans cesse de le combattre et de le subjuguier.

Les maisons des paysans norvégiens sont, comme celles des paysans suédois, construites en général sur le même modèle. C'est un édifice en poutres rondes, posées horizontalement l'une sur l'autre, et réunies par de fortes entailles aux quatre coins.

Un grand nombre de ces habitations sont, au dehors comme au dedans, revêtues de lambris. Elles durent très-longtemps et sont confortables et très-saines. L'hu-

midité n'y pénètre point, et la chaleur n'y est point absorbée comme dans les maisons en pierre. Dans les plaines, et surtout dans le voisinage des villes, elles sont hautes, larges et couvertes en tuile. Dans les contrées montagneuses, elles sont moins élevées, et couvertes d'écorces de bouleaux et de gazon. Dans ces mêmes contrées, souvent la demeure du paysan se compose seulement de deux chambres; mais, autour de lui, il élève plusieurs cabanes pour servir d'étable, de grange, de magasin, en sorte que de loin on prendrait son établissement pour un hameau tout entier. Dans le district de Bergen, où les mœurs primitives se sont conservées beaucoup plus intactes que dans les autres provinces, on voit encore la *rögstue* (chambre à fumer). Il n'y a là point de cheminée, seulement une ouverture carrée dans le toit, et sur cette ouverture une planche qui s'abaisse ou se lève à volonté; lorsque le feu est éteint, on ferme l'ouverture, et toute la chaleur du foyer est alors concentrée dans l'intérieur de la *rögstue*. Ce système de construction ressemble du reste beaucoup à celui que l'on voit encore en Franche-Comté, dans les villages de montagnes, où la cuisine s'étend sous une vaste cheminée surmontée d'une planche mobile.

Les meubles que l'on trouve dans les habitations des paysans norvégiens sont ordinairement très-simples. C'est une grande table posée près de la fenêtre et entourée de bancs rangés contre les parois. A l'extrémité de cette table est la place d'honneur, réservée au chef de la famille ou à l'étranger; çà et là

quelques chaises en bois de sapin, une couchette étroite et basse, et une large armoire; au coin de la fenêtre des rayons de bibliothèque où l'on place une Bible, un livre de prières, et dans quelques districts, et notamment dans celui de Tellemark, l'Histoire norvégienne de Snorri Sturleson, des sagas islandaises, parfois la Constitution de Norvège, des Traités d'agriculture, et des feuilles éparses de quelque journal politique.

Dans les montagnes, les pères de famille avaient autrefois la coutume d'acheter à chaque millier d'écus qu'ils parvenaient à économiser, un vase en cuivre que l'on suspendait à la muraille comme un signe ostensible de la prospérité de la maison. Maintenant ils préfèrent acheter des cuillers, des coupes en argent; mais les vases de cuivre ont été conservés; la maîtresse de maison les nettoie avec soin et s'enorgueillit de les voir reluire sur les parois de sa maison. Dans quelques provinces, on avait l'habitude de planter dans les chaises les premières dents des enfants, et il y a tel paysan qui s'assoit encore sur des meubles ornés ainsi des dents de son père et de ses aïeux. La plupart des paysans fabriquent eux-mêmes leurs ustensiles de ménage avec une dextérité remarquable. Un simple couteau de poche leur sert à ciseler des armoires, à creuser des vases, avec une justesse de coup d'œil et une grâce qui feraient honneur à un artiste de profession. Un de ces vases me rappelle un trait assez caractéristique de probité norvégienne. Dans un séjour que je fis à Jerkind, sur la montagne de Dovre, j'avais

acheté de la maîtresse de maison une grande coupe en bois sculpté. Le prix en était très-modique; elle ne me coûtait que 5 fr. Mais la difficulté était de l'emporter avec moi dans le lointain trajet que j'allais faire. Après l'avoir payée, je la laissai à la brave femme qui me l'avait vendue, en la priant de me la conserver jusqu'à mon retour, ou de la remettre à quelqu'un de mes compagnons de voyage qui, en passant par là, pourrait peut-être s'en charger. Je ne revins point à Jerkind; mais, une année après, un voyageur français s'arrêtant là, vit la coupe et demanda à l'acheter: « Je ne puis vous la vendre, répondit la maîtresse de maison, un de vos compatriotes l'a déjà payée. » Et comme il insistait, elle la lui céda, à la condition qu'avant de la regarder comme sienne, il viendrait me demander si j'y consentais, et m'en rembourserait le prix. La pauvre femme, en apportant tant de délicatesse dans ce modeste contrat, agissait certainement par un pur sentiment d'honnêteté; car elle avait tout lieu de croire que jamais je ne retournerais à Jerkind, et que jamais je ne pourrais rien lui réclamer moi-même.

La même nature mélancolique, austère, souvent terrible et souvent pleine de charmes, qui a inspiré au peuple suédois tant de poétiques ballades et de traditions romanesques, a également ému l'imagination naïve et crédule du peuple norvégien. Il conserve une foule de chants lyriques et de légendes héréditaires dont plusieurs remontent jusqu'à une époque très-reculée. Les unes racontent les aventures des

anciens dieux du paganisme ; de Thor, le maître du tonnerre ; de Loki, l'esprit malfaisant : d'autres dépeignent en termes pompeux la force des géants qui habitent les montagnes, ou les merveilles opérées par l'habileté des nains. Il y en a qui représentent sous des formes symboliques des idées touchantes : telle est celle des Varslund, pauvres hommes qui, n'ayant fait ni assez de bonnes œuvres pour être admis au ciel immédiatement après leur mort, ni assez de mal pour être livrés aux tortures de l'enfer, sont condamnés à errer de par le monde, jusqu'à la fin des siècles ; telle est celle de Hulde, esprit de la solitude, jeune fille aux cheveux blonds, douce figure que l'on voit passer le soir dans l'ombre des taillis, pauvre âme qui erre à l'écart, condamnée à un éternel veuvage, qui parfois s'approche du chalet où la famille du pâtre est réunie, jette un regard sur les joies du foyer domestique et s'éloigne en soupirant.

Un grand nombre d'autres légendes sont exclusivement consacrées à la mémoire de saint Olaf, qui implanta le christianisme en Norvège, à ses combats contre les sorciers, et à ses miracles. Il n'est peut-être pas une province du pays où le nom de ce roi chrétien ne se soit perpétué avec le souvenir d'un fait merveilleux. Ici, il a vu fuir devant lui un cerf qui portait entre ses cornes une petite église d'or, et cette église lui a servi de modèle pour en bâtir une sur le sol païen ; là il a frappé du pied le roc desséché, et il en a fait jaillir, comme Moïse, une

source pure et rafraîchissante. Un jour il devait s'embarquer pour Drontheim en même temps que son frère, il s'arrêta pendant trois jours pour entendre le sermon du prêtre, et lorsqu'il se mit en route, les anges eux-mêmes poussèrent son navire et il arriva le premier dans le port. Une autre fois, il lui sembla que le chemin habituel pour parcourir ses États était trop long, il s'en alla en droite ligne, la terre s'ouvrit devant lui et forma un détroit que l'on appelle encore aujourd'hui le détroit de la croix (Korssund). Dans certains lieux, on montre sur la pierre la trace de ses pas; dans d'autres l'empreinte des pieds de son cheval. Auprès de Drivstuen s'élève un roc taillé à pic, droit comme une muraille, haut de cinquante à soixante pieds : on dit que lorsque saint Olaf était poursuivi par ses ennemis, il s'élança du haut de ce roc et personne n'osa le suivre. On voit encore en cet endroit l'échancrure faite par les fers de son cheval, et les paysans du hameau le montrent avec respect aux voyageurs. Le protestantisme, avec ses dogmes rigoureux, n'a pas détruit ces naïves croyances. Les apôtres, les martyrs, ont perdu à la réforme leur palme et leur autel. Saint Olaf est resté le héros populaire, le héros chrétien de la Norvège.

D'autres hommes ont pris place dans ce cycle héroïque, non pas comme celui-ci avec une auréole de saint, mais avec le prestige de la bravoure guerrière. La Norvège est, comme la Suède et le Danemark, parsemée de tumulus ou monuments en terre, re-

couverts de gazon, qui s'élèvent dans les vallées comme autant de petites collines. Chacun de ces monuments a son nom et son histoire. C'est un vieux guerrier qui est venu mourir là, après avoir longtemps parcouru les cités étrangères. C'est un fils de Viking, trop hardi, qui a succombé à la fleur de l'âge en luttant contre les géants. Lorsque l'on vient à rencontrer un de ces monuments funèbres, plus grand et plus élevé que les autres, c'est immanquablement la tombe d'un roi, et lorsqu'il y en a deux l'un près de l'autre, c'est que comme dans les sagas irlandaises, deux guerriers célèbres ont eu en ce lieu un duel fameux; tous deux sont tombés morts en même temps, et le même sol les a reçus dans son sein (1).

Les Norvégiens se racontent encore à leur foyer ces anciennes traditions, et chantent, dans leurs jours de fête, dans leurs heures de loisir, des chants d'amour, des chants nationaux, dont plusieurs sont remarquables par leur expression énergique. En voici un, entre autres, composé récemment, et que nous avons entendu chanter en chœur, jusqu'à l'extrémité de la Norvège :

« Fils de la Norvège, le noble et vieux royaume,
faites résonner les joyeux sons de la harpe, faites
retentir de mâles et solennels accords. La patrie
bénit vos chants. De nobles souvenirs s'éveillent
chaque fois que nous prononçons le nom de notre

(1) V. Gumlarrgi Saga.

sol natal, notre visage s'anime, notre cœur palpite à ce nom sacré, à ce nom chéri.

« Si nous tournons nos regards vers les temps qui ne sont plus, notre patrie nous apparaît entourée d'un éclat splendide. Les guerriers traversent les montagnes du Dovrefield et se rendent au combat comme à un jeu léger. A travers les vagues, les troupes héroïques portent jusque sur les rivages les plus éloignés la renommée de la Norvège, et dans le pays il reste encore des guerriers qui défendent avec ardeur l'héritage de la liberté.

« Tandis que les combattants couverts d'une armure d'acier essayent leurs forces, tandis qu'ils tiennent leur conseil de guerre, les conteurs de chroniques et les scaldes cultivent leur art paisible et gravent leurs chants en lettres runiques. Les rois affables, les rois intelligents, encouragent cette sainte mission du poète, et dans la nuit des siècles on voit encore briller les rayons de leur gloire.

« Temps ancien, tu n'es plus, mais ta généreuse ardeur s'est conservée dans le cœur du Norvégien. Son origine, sa force est la même; sa pensée est de même dévouée à l'honneur et à la liberté. Quand il chante la gloire de son pays, son âme est fière et joyeuse. Les plus belles contrées du Sud ne sont rien pour lui auprès des plages couvertes de neige de sa Norvège.

« Dans l'enceinte de ses vallées, au pied des montagnes, le Norvégien a élevé le temple de la liberté. Libre est sa pensée, libre son langage, libre son ac-

tion. L'oiseau de la forêt, les vagues de la mer ne sont pas plus libres que le Norvégien. Il n'obéit qu'aux lois qu'il s'est lui-même données et reste fidèle à son roi et à sa patrie.

« Terre chérie, montagnes élevées, vallées fécondes, plages abondantes, nous vous jurons amour et fidélité. A votre appel, nous verserons notre sang avec joie; à tout jamais, ô Norvège, tu seras notre pays bien-aimé. Reste libre comme le vent qui soupire autour de tes montagnes, et qu'au milieu des vagues qui forment ta ceinture, on voie sans cesse grandir ton honneur et ta prospérité. »

Pendant plus de quatre siècles, la littérature norvégienne a été confondue avec celle du Danemark: et Holberg, l'une des premières gloires de cette littérature; et Wessel, qui y jeta les plaisantes saillies de son esprit caustique; et plusieurs autres écrivains distingués, dont le Danemark s'est approprié le nom et les œuvres, étaient Norvégiens. Maintenant que la Norvège forme un État indépendant, elle veut avoir sa littérature et sa science à elle. Quelques poètes, tels que MM. Velhaven, Wergeland, Munch, lui ont donné des chants qu'elle aime à répéter, et des savants lui donnent une nouvelle illustration. Les travaux de M. Hansteen, l'habile astronome de Christiania, sont connus de l'Europe entière; le nom de Keilhau a souvent été cité par les géologues, et notre collaborateur M. Boeck a déjà une honorable réputation à laquelle le livre qu'il prépare ajoutera, nous n'en doutons pas, un plus grand relief.

CHAPITRE II.

CHRISTIANIA.

Aspect de la ville. — Université. — Le comte Wedel Jarlsberg. — Réunion du Storthing. — Le Krogleven. — Anna Colbiörnsen. — Routes de Norvège. — L'église de Gran. — Paysans. — Lillehammer. — Le Gulbrandsdal. — Coutumes des *saeter*. — Traditions populaires. — Ferme de Hundtorp. — Le colonel Sinclair. — Traversée des montagnes. — Station de Laurgaard. — Tofte; le descendant des rois. — Le Dovrefield. — Station de Jerkind. — La bonne hôtesse. — Le Sneehätten. — Voyage en Bondkärra. — Kongsvold. — La vallée de la Drive.

Christiania, capitale de la Norvège, est située au 59°,55 de latitude, sur la rive gauche d'une large baie qui se rejoint à la mer par un golfe de 10 milles de longueur. Ce n'est point la ville la plus considérable du royaume. Bergen est la première par sa population, et Drontheim par ses anciennes prérogatives; mais Christiania est dans une situation très-avantageuse pour le commerce, très-agréable pour les étrangers. De là ses privilèges de ville capitale, de là ses rapides progrès. Elle communique avec Stockholm

par une belle et grande route de poste, avec Drontheim par le chemin du Dovrefield, avec Bergen, Gothenbourg et le Danemark par la mer. Pendant six mois de l'année, son port est rempli de navires de commerce, qui portent du fer et des planches dans toutes les contrées de l'Europe. Des bâtiments de guerre viennent y faire de longues stations; des bateaux à vapeur y amènent une foule de voyageurs. C'est dans cette ville qu'est concentré le mouvement politique, administratif, scientifique de la contrée; c'est là que les touristes débarquent d'abord, et font leurs préparatifs pour visiter le reste du royaume. A l'époque des diètes, elle concentre sur elle les regards de toute la contrée et l'attention de la Suède; à certains jours de foire, elle est peuplée d'une quantité de paysans, d'ouvriers, de marchands des provinces qui l'entourent; et chaque été elle présente un mouvement curieux d'étrangers de tout pays et de toute sorte : commis-voyageurs en tournée, artistes attirés par la beauté des sites, *gentlemen* anglais affligés du spleen et du besoin de locomotion, géologues à la recherche d'une solution douteuse, romanciers appelés par l'espoir d'introduire dans leurs livres des peintures de mœurs ignorées, car la Norvège est encore un pays à peu près neuf, et cette qualité suffit pour tenter bien des convoitises. L'hôtel du Nord est le rendez-vous de tous ceux de ces voyageurs auxquels l'amour de la science et des beautés de la nature ne fait point oublier le goût du confortable. On y trouve de jolies chambres propres, bien meublées,

et une table d'hôte très-convenable, mais plus chère que celles de Suède. Ce surcroît de dépense que l'on remarque en Norvège dans toutes les occasions, tient à plusieurs causes locales, et en grande partie à la différence de l'unité monétaire admise dans les deux pays. En Suède, on compte par riksdalers et skellings, en Norvège par species. Le riksdaler banko vaut 2 fr. 10 c., le skelling un peu moins de 5 centimes; en Norvège le species vaut 5 fr., et les Norvégiens s'habituent facilement à demander un species pour telle marchandise ou tel travail que les Suédois taxeraient à un riksdaler. Il y a en Allemagne un fait analogue à celui-ci : en Prusse, l'unité monétaire est le thaler, qui vaut 3 fr. 78 c.; sur les bords du Rhin, c'est le florin (2 fr. 10 c.), et il n'est pas un voyageur qui, en passant d'une de ces contrées à l'autre, n'ait remarqué une progression subite dans ses dépenses.

La ville de Christiania présente un coup d'œil très-pittoresque et très-varié. D'un côté elle forme un demi-circuit le long de la baie qui fait sa richesse; de l'autre elle s'étend en amphithéâtre sur des collines ondulantes; elle est parsemée de jardins, abritée par des bois, et touche de côté et d'autre à de fraîches vallées, à des forêts profondes, à des sites charmants. Ses rues sont larges, droites, bordées de trottoirs en plusieurs endroits, remplies de riches magasins de modes, d'étoffes, de denrées coloniales, et d'une quantité de petites boutiques qui approvisionnent les paysans des provinces voisines de tout ce dont ils peuvent avoir besoin. Un grand nombre de maisons, surtout dans

les nouveaux quartiers, sont construites en pierre, chose rare en Norvège (1). Elles n'ont qu'un ou deux étages; et, avec leur façade revêtue d'une couleur tendre, leurs fenêtres décorées avec soin, leur propreté extrême, elles offrent en général un très-riant aspect.

A l'une des extrémités de la ville s'élève la citadelle, édifice assez informe et mal entretenu, mais d'où l'on a une vue magnifique sur la mer et sur la campagne. A quelque distance de là est le nouveau palais royal, vaste construction, plus remarquable pourtant par son heureuse situation et par l'étendue de terrain qu'elle occupe que par la grâce de ses proportions.

L'histoire de Christiania ne remonte pas au delà du xvii^e siècle. Christian IV en jeta les fondements en 1624, après l'incendie d'Opslœ. A droite de cette jeune capitale s'élève la vieille ville, où l'évêque demeure encore. La vieille ville est ici comme l'ancienne Marseille, avec sa cathédrale sur la colline. La nouvelle ville s'est répandue dans la plaine, au bord de la mer, avec les institutions administratives, les entrepôts de commerce et les établissements scientifiques qui font aujourd'hui sa gloire et sa prospérité.

Au moyen âge, la Norvège avait quelques écoles latines, mais mal dirigées et mal entretenues. Ceux qui voulaient se livrer à des études sérieuses, devaient aller chercher de meilleurs maîtres en France et en

(1) Il est maintenant défendu de construire les maisons en bois dans l'intérieur de la ville.

Allemagne. En 1487, l'université de Copenhague devint pour eux un point de ralliement plus national. Mais c'était encore un long et difficile voyage; et l'honnête Norvégien, attaché à ses mœurs rustiques, ne voyait pas sans inquiétude ses enfants partir pour une ville où l'on ne s'attachait que trop souvent à copier les mœurs faciles et frivoles de la France. « Heureux, dit un poète norvégien, heureux le père
« de famille dont le fils, après avoir passé un ou deux
« mois à Copenhague, rapporte dans son pays une
« chemise et un reste de religion chrétienne. »

Plusieurs hommes vraiment dévoués à leur pays et au progrès de la science avaient sollicité la fondation d'une université en Norvège, et leurs efforts n'avaient point eu de résultat. En 1809, la guerre rendit les communications avec le Danemark plus difficiles encore, et la Norvège éprouva plus que jamais le besoin d'avoir une université à elle. Bientôt la société patriotique établie à Christiania prit l'initiative : elle décerna un prix à l'auteur du meilleur mémoire sur l'établissement de l'université. Elle ouvrit une souscription pour bâtir l'école, pour doter des professeurs; et, malgré la guerre, le surcroît d'impôts, les années de disette, la souscription rapporta en peu de temps des sommes considérables.

Les premiers fonds étant faits, le roi de Danemark autorisa l'établissement de l'université. Il la dota d'une somme de 300,000 fr., de plusieurs propriétés qu'il avait en Norvège, et il donna à la bibliothèque les exemplaires doubles des bibliothèques de Copen-

hague. Cette ordonnance de Frédéric VI date du 2 septembre 1811. Ce fut pour la Norvège un acte d'émancipation intellectuelle qu'elle avait désiré longtemps, et le peuple l'accueillit avec des transports de joie.

Les réglemens de l'université de Christiania sont presque entièrement rédigés d'après ceux de l'université de Copenhague. C'est le même ordre dans les études, le même nombre d'examens, et la même loi disciplinaire. Les quatre facultés sont composées ainsi qu'il suit : dans la faculté de théologie, deux professeurs et un lecteur ; dans celle de jurisprudence, deux professeurs et deux lecteurs ; dans celle de médecine, cinq professeurs, un lecteur et un préparateur ; dans celle de philosophie, douze professeurs et deux lecteurs, qui font des cours de philosophie, astronomie, physique, chimie, mathématiques, zoologie, botanique, histoire, philologie et langues vivantes. Le nombre des étudiants, qui, en 1824, était de 352, s'est élevé graduellement jusqu'à plus de 700. La bibliothèque, formée de différents legs, et agrandie d'année en année par des achats réguliers, renferme à présent 130,000 volumes. On y a joint, dans les derniers temps, un cabinet de médailles, où l'on compte déjà plus de 25,000 pièces de diverses époques et de divers pays. L'université possède, en outre, un cabinet de physique, une très-belle collection d'objets d'histoire naturelle, un musée anatomique, un musée d'antiquités septentrionales, et un jardin botanique où l'on cultive 8,000 plantes.

Ces établissements scientifiques et littéraires, le mouvement politique et administratif dont Christiania est le centre, ses relations industrielles et commerciales, donnent à la société de cette ville le mouvement d'esprit et les qualités d'une société très-civilisée. Elle est instruite, élégante, et elle accueille les étrangers avec un cordial empressement. Chaque famille un peu aisée a son jour de réception. Ordinairement, on se réunit vers les six ou sept heures, pour prendre le thé; une jeune fille se met au piano, une autre chante; puis, à huit heures, on sert le souper, composé de poisson, de légumes, de fruits du pays; tous les convives en se levant de table saluent d'abord le maître et la maîtresse de la maison, puis se serrent l'un l'autre la main, et, de tous ceux qui ont été conviés à ces réunions, il n'en est pas un peut-être qui n'en emporte une heureuse impression. A l'époque où je visitais Christiania, il y avait là un homme qui, à lui seul, aurait suffi pour donner à cette société des dehors attrayants et un caractère aimable : c'était M. le comte Wedel Jarlsberg, gouverneur général de Norvège. Jurisconsulte habile, administrateur éclairé, il joignait les idées les plus sérieuses à l'esprit le plus séduisant, et les formes les plus élégantes aux connaissances les plus variées. Il était riche, et faisait un noble usage de sa fortune. Sa maison de Christiania et sa charmante maison de campagne de Bogstad étaient, chaque semaine, remplies de nouveaux hôtes. Pas un voyageur ne lui a été présenté sans recevoir de lui un bienveillant accueil, et pas un ne l'a quitté

sans emporter de lui et de sa belle famille un heureux souvenir. J'ai vu, dans son parc de Bogstad, un pavillon où chaque convive norvégien ou étranger traçait sur la muraille son nom. Dans l'espace d'une dizaine d'années, les quatre faces de ce pavillon avaient été du haut en bas, intérieurement et extérieurement, couvertes de noms de toutes les contrées de l'Europe. C'est le plus bel album cosmopolite que l'on puisse voir. M. le comte Wedel est mort il y a trois ans. C'est une perte que la Norvège a vivement sentie, et qu'elle n'oubliera pas de longtemps.

Ce qui donne un grand charme de plus à Christiania, c'est la beauté de ses environs. A quelques milles de là est le comté de Jarlsberg, que l'on prendrait pour une des riantes campagnes du pays de Bade; la jolie ville de Drammen, qui, chaque année, s'enrichit par un commerce considérable de bois et de planches; l'ancienne cité de Tönsberg, dont l'origine remonte jusqu'au VIII^e siècle; le *paradiesback* (montagne du paradis), d'où l'œil plonge au loin sur une vallée profonde, traversée par un fleuve, parsemée de bois, de hameaux, d'élégantes habitations et de mâts de navires. Plus près de Christiania, c'est la même variété de paysages : tantôt une forêt mystérieuse et sombre, où l'on n'entend que le cri des gelinottes et le murmure des rameaux agités par le vent; tantôt un frais jardin arrosé par un ruisseau limpide, une petite baie au bord de laquelle s'élève une maison de campagne, une colline d'où l'on ne se lasse pas de contempler l'ancienne ville avec ses restes d'édifices

noircis par le temps, la nouvelle ville avec son port, ses navires, les vagues du golfe, et les ceintures de sapins qui, de toute part, entourent les maisons de campagne, coupent les vallées, enlacent, dans leur vert rideau, les baies argentées.

La saison la plus favorable pour étudier le caractère et le mouvement de Christiania est l'hiver, et surtout l'hiver où le parlement norvégien est assemblé. D'après la constitution, il ne se réunit, comme nous l'avons dit, sauf les cas extraordinaires, que tous les trois ans. Les deux chambres dont ce parlement se compose ne comptent guère en tout qu'une centaine de membres; mais leurs réunions, leurs discussions excitent parmi les Norvégiens un intérêt extrême, et cette organisation si simple, nous pouvons dire, si bourgeoise du système représentatif, doit être pour l'étranger, habitué au faste des autres gouvernements, une curieuse chose à observer.

L'année où je visitais la Norvège, le parlement se composait de 96 députés, dont 22 fonctionnaires civils, 3 militaires, 4 avocats, 12 ecclésiastiques, 14 marchands, 37 propriétaires et paysans, 4 sacristains. L'Odvel Thing, ou chambre seigneuriale, qui occupe en Norvège la place que la haute et puissante chambre des lords occupe en Angleterre, et la chambre des pairs en France, ne renfermait dans son sein ni prélats, ni grands dignitaires. On y comptait seulement 8 fonctionnaires civils, 2 avocats, 3 ecclésiastiques, 4 paysans.

Les deux chambres se réunissent dans le même édi-

fice. La salle des réunions est convenablement décorée, mais sans luxe. Le président est assis entre deux fenêtres devant une table élevée sur une petite estrade. En face de lui, les députés occupent cinq rangées de bancs, sans distinction d'opinions. Derrière eux est la tribune réservée au public, constamment remplie d'auditeurs attentifs, et, dans des circonstances importantes, assiégée comme celle du palais Bourbon par une foule curieuse. Les deux salles sont, du reste, si peu spacieuses, qu'il suffit d'y parler sur le ton de la conversation pour être facilement entendu. Les membres du Storthing n'ont point de costumes officiels, et ceux d'entre eux qui ont le droit de porter une décoration la déposent en entrant à la chambre, comme pour montrer par là l'infériorité de toute distinction honorifique devant l'honneur de représenter les intérêts de leur pays.

Quelques jours après mon arrivée à Christiania, j'eus le plaisir d'y voir venir deux de mes compagnons de voyage en Islande, MM. A. Mayer et R. Anglès, qui devaient, comme moi, faire partie de la nouvelle expédition au Nord. J'achevai de visiter avec eux la capitale de la Norvège : nous achetâmes une grande voiture découverte, à deux chevaux, sur laquelle un charron nous installa deux bancs peu élastiques, mais assez solides ; et nous partîmes gaiement, en parlant des lieux que nous avions vus et de ceux que nous allions voir. Le premier jour de notre voyage aurait suffi pour donner un puissant attrait à la lointaine excursion que nous allions entreprendre, si déjà elle

n'avait, depuis longtemps, séduit notre pensée. A quelques lieues de Christiania, nous voyions flotter devant nous les tourbillons de fumée des forges de Baerum, l'un des principaux établissements de ce genre qui existent en Norvège. L'usine est construite dans un étroit bassin fermé de tous côtés par des collines couvertes de sapins; elle est entourée de petites maisons en bois peintes en rouge; et cette œuvre de l'industrie humaine, élevée au milieu d'une solitude profonde; ce mouvement des ouvriers dans le silence des bois; ces pauvres obscures demeures qui abritent, à l'écart du bruit des grandes villes, tant d'existences résignées, laborieuses; tout, dans cette situation pittoresque, attire les regards et porte l'âme à la rêverie. A quelques lieues plus loin, nous voyions les montagnes de Kroglevn. Ces montagnes, hérissées de pointes de roc et de pyramides de sapins, s'élèvent dans les airs comme deux remparts escarpés. A leur pied gronde le torrent, sur leur cime flotte le nuage. D'un côté de cette barrière gigantesque ouverte en un seul endroit, coupée du haut en bas comme par l'épée de Roland, on ne voit que des collines sauvages, des forêts noires; de l'autre un espace sans bornes, une plaine immense, des champs féconds, toute une contrée qu'on appelle un royaume, le royaume de Ring (Ringrig). Presque à l'entrée de cette vallée, on aperçoit un grand et beau village, illustré par le courage d'une femme : c'est le pastorat de Nordrehaug. Dans le temps de la guerre de Charles XII avec le Danemark, un colonel suédois arriva un soir à Nordrehaug avec

800 hommes, et entra dans le presbytère. Son dessein était de surprendre un détachement de 400 Norvégiens, campé à quelque distance du village. La femme du prêtre, Anna Colbiörnsen, résolut de sauver ses compatriotes. Elle accueillit les officiers suédois avec les plus grands égards, leur fit servir à souper, et, tandis qu'ils étaient là sans crainte et sans sollicitude, elle envoya secrètement sa servante prévenir les Norvégiens du péril qui les menaçait. Ceux-ci se mettent aussitôt en campagne, traversent le Steenfiord sur la glace, fondent à l'improviste sur le presbytère, massacrent une partie des Suédois, et mettent en fuite les autres. Les gens du district sont très-fiers de cette tradition, et, dans une des chambres du presbytère de Nordrehaug, nous avons vu le portrait d'Anna Colbiörnsen appendu à la muraille à côté de celui de Napoléon.

Le lendemain, nous parcourions avec joie une route superbe serpentant à travers de grands bois de sapins, sillonnant la cime des coteaux, le flanc des montagnes, puis redescendant brusquement dans la vallée. Car les ingénieurs norvégiens n'ont pas encore pris à tâche d'adoucir par des contours les escarpements des routes. Ces routes s'élancent en droite ligne jusqu'au-dessus des collines et se précipitent de même dans les vallons. Les chevaux de Norvège sont parfaitement habitués à ce singulier système de grands chemins : à peine sont-ils arrivés péniblement sur une sommité qu'ils prennent le galop et descendent ventre à terre la pente la plus rapide. Cette façon de voya-

ger semble peu rassurante, surtout quand on voit ces pauvres petits chevaux maigres, attelés avec des bouts de ficelle. Mais ils savent leur métier, et on peut s'y fier. Dans le cours de notre long trajet, il ne nous est arrivé qu'un seul accident, et c'était par la faute de notre cocher.

Nous suivions les bords du Randsfiord. Cette partie de la Norvège est belle et bien peuplée. De tout côté nous voyions des habitations de paysans, les unes ornées d'un large portail, et couvertes en tuiles, les autres construites tout entières en bois, mais plus riches et plus spacieuses que celles que nous avions vues dans d'autres districts. A midi, nous nous arrê tâmes à Gran pour dîner. Il y a là deux anciennes églises construites l'une en face de l'autre, mais en grande partie dévastées par le temps. Une tradition rapporte que deux jeune filles qui, pendant le saint office, causaient étourdimement dans le cimetiè re, furent, par un châ timent de Dieu, transformées en ces deux églises. Une autre tradition raconte que ces églises ont été édifiées par deux sœurs très-riches, si jalouses l'une de l'autre qu'elles ne pouvaient se résoudre à passer ensemble par la même porte et à s'agenouiller ensemble dans la même nef. Pendant que nous examinions ces deux vieux monuments, on vint nous avertir que notre dîner était prêt. Nous entrâmes dans une grande salle entourée de bancs en bois et ornée, à l'une de ses extrémités, d'un énorme fauteuil ciselé. On nous servit quatre tranches de lard grillées et un pot de bière ; c'était tout ce que les bonnes

gens du lieu chargés de restaurer les voyageurs avaient pu nous procurer, et ce rustique repas, si modeste qu'il fût, aurait peut-être passé, aux yeux d'un grand nombre de paysans norvégiens, pour un festin de noces, car il y en a beaucoup d'entr'e eux qui, pour toute nourriture, n'ont que du pain sec et du lait caillé. Pour nous, il faut l'avouer, nous trouvions la portion un peu maigre; les tranches de lard étaient très-rances, et la bière ressemblait fort à de l'eau trouble, mais il fallait nous habituer à la pauvreté norvégienne, et nous avions autour de nous, pour égayer nos regards et charmer notre pensée, un panorama splendide.

Au delà de Gran, on monte, de colline en colline, jusqu'au sommet d'un plateau qu'on appelle *Höikors* (croix élevée) et d'où l'on a un des plus vastes et des plus beaux points de vue qu'il soit possible d'imaginer : d'un côté, une immense forêt de sapins; de l'autre, une grande plaine qui se perd dans un vague lointain; à gauche, les eaux d'un large golfe; à droite, un lac étincelant; et devant nous, de longues lignes de montagnes noires échelonnées l'une sur l'autre, terminées par une ceinture de neige. Au bas de ce plateau s'étendait une forêt ravagée par les éléments. De grandes tiges de sapins avaient été enlevées de terre par l'orage, d'autres déracinées par le torrent, d'autres desséchés par le temps. C'était un désordre général, pareil à celui que les voyageurs ont vu dans les forêts vierges de l'Amérique.

Nous arrivâmes à dix heures du soir dans un goard

servant de station de poste et d'auberge. Le maître de la maison vint à nous avec cette bonne et naïve cordialité des paysans norvégiens ; il ne pouvait nous offrir qu'une seule chambre et deux couchettes très-étroites. Le cellier était comme celui de Gran, fort mal pourvu, et les ustensiles de ménage dans un triste état : s'il m'en souvient bien, on ne put réunir que trois verres non ébréchés et deux fourchettes ; mais il y a de ces petites misères matérielles qui ajoutent un nouveau charme à un voyage poétique. Nous riions de bon cœur en nous partageant nos humbles ressources, en étendant sur le plancher la botte de foin qui devait nous servir de lit, et jamais je n'oublierai ces jours joyeux de vie errante, ces jours où je m'en allais avec deux bons et francs compagnons à travers cette belle Norvège, saluant tour à tour les lacs, les montagnes, les bois, et contemplant déjà par la pensée les plages lointaines que nous devions bientôt parcourir.

Cependant, nous n'avions encore vu qu'une des parties les plus agrestes de la Norvège ; nous allions voir sur les bords du lac Miössen une contrée non moins poétique et plus riante. Ce lac a neuf milles de longueur, et en certains endroits, un mille et demi de largeur. Il est alimenté par le Lougen, qui traverse un espace de vingt milles, et on y trouve jusqu'à quatorze espèces de poissons. De hautes montagnes l'entourent de tout côté, et il s'élève parfois dans cette enceinte des coups de vent impétueux, des tourbillons subits qui rendent la navigation de ce lac très-dangereuse.

Tout ce district est occupé par une population active et industrielle. A Hund on nous fit voir une très-grande verrerie, un peu plus loin des scieries qui tout le jour sont en mouvement. Le pays est entrecoupé de forêts de bouleaux et de sapins, de pâturages et de champs ensemencés; tantôt une vallée s'ouvre entre les coteaux, pareille aux jolies vallées de la Suisse, et tournoie au loin traversée par un ruisseau limpide; tantôt des masses de rocs revêtues de quelques plantes chétives se dressent fièrement au bord du chemin; tantôt les collines chargées d'arbres descendent jusque sur les rives du lac. De distance en distance, on aperçoit de jolies fermes dont l'enclos descend jusqu'au bord de l'onde; des clochers aigus s'élancent entre les massifs de feuillage et le lac est charmant à voir avec ses détours capricieux, ses baies entourées de bois, et ses flots limpides où le coteau se reflète, où la voile blanche des barques de pêcheurs glisse comme une aile de cygne.

De l'autre côté du Miössen, au pied d'une montagne sillonnée par les gerbes d'écume d'une cascade, en aperçoit une trentaine de maisons, agréablement construites, bien groupées. C'est Lille-Hammer, simple village encore, qui aspire à porter quelque jour le titre de ville, et qui y parviendra certainement, s'il continue à progresser comme il l'a fait depuis une vingtaine d'années. En 1818, l'auteur du dictionnaire géographique de Suède et de Norvège indiquait en deux lignes Lille-Hammer comme un lieu sans importance. A présent c'est le centre d'un commerce

considérable qui s'étend, d'une part, jusqu'à Christiania, et de l'autre, jusqu'aux montagnes du Dovre. Il y a là plus de vingt marchands dont la signature a le respect des banquiers, et dont la demeure offre tout le luxe et le confortable des grandes villes. Il y a là une imprimerie, un journal qui se publie deux fois par semaine et qui compte plusieurs centaines d'abonnés. Les voyageurs trouvent là une excellente auberge, et dans cette auberge du vin de Bordeaux, chose assez rare dans les campagnes de Norvège pour qu'elle mérite d'être notée. Nous arrivions là par une de ces soirées d'été si pures, si lumineuses dans le Nord; et à peine avions-nous déposé notre sac de pèlerins dans une jolie chambre, que M. Mayer prenait ses crayons et que nous nous en allions gaiement avec lui gravir la montagne et nous asseoir au pied de la cascade, sur un roc élevé, d'où notre habile compagnon de voyage devait rapporter un de ses excellents dessins.

En quittant Lille-Hammer, nous entrions dans le Gudbrandsdal, l'une des plus fraîches et des plus attrayantes vallées de la Norvège. Son nom lui vient du riche paysan Gudbrand, qui obtint, dit-on, la promesse de tout le terrain qu'il pourrait traverser à pied en un jour, et qui, grâce à ses jambes musculeuses, en mesura un fort grand espace. Cette vallée a près de cinquante lieues de longueur. Elle est traversée par le Lougen, qui vient de Lessøe et tombe, comme nous l'avons dit, dans la Miössen. De chaque côté de cette vaste prairie s'élèvent deux chaînes de montagnes arrondies, on-

dulantes, couvertes de sapins et de bouleaux, et parsemées d'une quantité de chalets. De grandes et fortes cascades se précipitent à travers les bois par des pentes escarpées. On en voit qui se déroulent comme des nappes effrangées, d'autres qui, resserrées dans leur lit étroit, tombent à flots écumeux, d'autres qui coulent par minces filets comme des rubans d'or et d'argent. L'aspect de ces montagnes varie à tout instant : les unes présentent de grandes masses de rochers nus, d'autres sont richement boisées, et quelques-unes portent à leur sommet de larges couches de neige. La route côtoie le flanc de ces montagnes. Tantôt on entre dans une espèce de bassin pareil à ceux que l'on voit dans les Pyrénées, et qui semble se fermer de toutes parts. Tantôt on monte au haut d'un pic escarpé d'où l'on domine au loin le paysage. Tantôt on arrive, par un chemin taillé entre les rocs et protégé du côté de l'abîme, au sommet d'une cime escarpée, et de là on voit le précipice béant et la rivière qui gémit au fond de ce précipice. En général, cependant, l'aspect de cette vallée est plus riant que grandiose. Les rives du fleuve sont parsemées de belles métairies, et les églises que l'on découvre de loin en loin produisent, au milieu de ces sites agrestes, un très-bel effet. Ces églises sont construites en bois sur un plan à peu près uniforme et peintes en rouge ; leurs deux ailes forment les branches de la croix. Leur flèche est droite et élancée, les murs du cimetière l'entourent, et des rameaux de bouleaux y mêlent leur feuillage. Près de là s'élève ordinairement un petit

édifice où est suspendue la cloche ; à quelques pas de la religieuse enceinte est la demeure du prêtre, placé là comme une sentinelle entre la demeure des morts et la maison de Dieu.

La population du Gudbrandsdal s'élève à environ 35,000 âmes. Le commerce des bois et des planches, l'agriculture, la vente des bestiaux, sont ses principales ressources. Les maisons disséminées dans la vallée sont en général bien construites et remarquables par leur propreté. Les chalets que l'on voit sur les cimes des montagnes ne sont occupés que pendant quelques mois de l'année. C'est ce qu'on appelle en Norvège les *saeter*. Au commencement de l'été, les femmes conduisent les troupeaux dans ces pâturages élevés, tandis que les hommes continuent dans la plaine leurs travaux habituels. Elles restent là jusqu'en automne, préparent le beurre, le fromage que leur donne le lait de leurs vaches, et s'en reviennent avec de précieuses provisions. Le samedi soir, les jeunes gens montent jusqu'à ces *saeter* pour y chercher quelque belle jeune fille. Beaucoup d'entre eux passent dans cette solitude la nuit avec leur fiancée, et redescendent le lendemain matin le sentier de la montagne emportant dans leur cœur la parole d'amour et d'espoir qui doit les rendre heureux toute la semaine.

Une ancienne tradition populaire rapporte qu'une jeune fille voulut une fois, pour terminer un ouvrage qu'elle avait entrepris, rester dans un de ces *saeter* après le départ de ses compagnes. Son fiancé, inquiet de la sentir seule à l'approche de la mauvaise saison

dans une frêle demeure, se mit en route pour aller la chercher, et lorsqu'il arriva près du chalet habité par sa bien-aimée, il était temps. Un des êtres magiques de la montagne, un vieux trolle à l'œil rouge, amoureux de la jeune fille, voulait en faire sa femme. Déjà il l'avait forcée de revêtir la robe de mariage, de mettre sur sa tête la couronne d'argent; il était là avec un nombreux cortège, et il allait enlever l'imprudente Norvégienne : le jeune homme tire un coup de pistolet qui fait disparaître tous les trolles, puis s'élançant vers sa fiancée, la prend dans ses bras et l'emporte en toute hâte dans sa demeure.

Les habitants du Gudbrandsdal ont conservé un grand nombre de ces vieilles et naïves traditions. On trouve dans leur vallée de larges tumulus recouverts de gazon, et chacune de ces antiques sépultures a ses histoires romanesques, historiques, et quelquefois grotesques, que tout paysan connaît et qu'il raconte volontiers aux étrangers. En voici une que l'on peut regarder comme une plaisante épigramme : Un district s'était révolté contre son souverain; celui-ci, après avoir vaincu les rebelles, leur ordonna de choisir pour roi, ou son esclave, ou son chien. Les pauvres gens choisirent le chien, pensant que son gouvernement serait encore plus doux que celui de l'esclave. Le chien fut décoré des insignes du pouvoir et installé en grande pompe comme souverain du district. On lui donna un maître d'hôtel pour le servir, et des valets pour le porter d'un lieu à l'autre quand les chemins étaient humides. C'était un brave et honnête

chien que le titre de roi n'avait point enorgueilli, qui ne manifestait son mécontentement envers les officiers de sa maison que par un aboiement, et qui ne mordait point ses sujets. Il était, dit la chronique, doué d'un rare esprit de justice et d'une merveilleuse sagacité. A peine était-il monté sur le trône qu'il manifesta l'intention d'apprendre la langue de son peuple, bien différent en cela des souverains qui ne veulent point connaître les besoins, ni écouter la voix de ceux qui leur sont soumis. Le digne chien, à force de travailler à façonner ses organes, était déjà parvenu à prononcer distinctement deux mots, et il arrivait au troisième quand il mourut à la fleur de l'âge, victime de son héroïsme. Un jour qu'il se promenait majestueusement sur la colline, il vit un loup, et ne consultant que son courage, il s'élança sur l'animal sauvage qui, sans respect pour un si noble adversaire, lui tordit le cou. Les paysans pleurèrent ce roi si débonnaire et lui élevèrent un monument qui subsiste encore, et que l'on appelle le *Tumulus de la douleur*.

On trouve encore dans le Gudbrandsdal plus de costumes primitifs que dans les provinces méridionales de Norvège. Les étoffes en soie sont rares, les paysans ne portent guère que les étoffes en toile et en laine, qu'ils fabriquent eux-mêmes; les femmes ont de larges robes brunes, les hommes des bonnets rouges et de longues redingotes. Ils aiment beaucoup les agrafes, les boucles en argent: les femmes en ont à leur ceinture, les hommes en portent sur leurs sou-

liers, et ces ornements se conservent de génération en génération.

La plupart des paysans de cette belle vallée ont une intelligence pratique remarquable et un grand désir d'instruction. Ils exercent eux-mêmes divers métiers, et dirigent les travaux de leurs domestiques et de leurs ouvriers avec habileté. Nous avons vu à Hundtorp une vaste et élégante maison de paysan qui renfermait toute une colonie de laboureurs et d'artisans. On y trouvait une enclume de forgeron, un atelier de charronnage, de menuiserie, et des métiers à tisser qui occupaient les femmes pendant l'hiver. Le maître de la maison, simple et honnête agriculteur, travaillant du matin au soir comme ses gens, avait dans sa chambre plusieurs livres d'histoire et de géographie qu'il était heureux de relire le dimanche, et recevait tous les mois un journal de Christiania. Il me raconta qu'il faisait partie d'une association de paysans qui remplaçait les cabinets de lecture des grandes villes. Chacun des associés paye par an une somme de cinq francs. Le produit de cette souscription est employé à faire venir de Christiania des ouvrages nouveaux qui circulent de main en main. Le dimanche, au sortir de l'office, les membres de la société se rejoignent sous le porche de l'église et échangent les livres qu'ils viennent de lire contre ceux qu'ils ne connaissent pas encore. Tous ces livres sont ensuite déposés chez le pasteur ou chez le maître d'école, et forment un petit fonds de bibliothèque à laquelle ils sont charmés d'avoir recours

dans les jours de mauvais temps et les longues soirées d'hiver.

Il n'y avait, il y a quelques années, dans ce hameau de Hundtorp qu'une école ambulante; elle a été récemment transformée en école fixe. C'est le sacristain qui remplit les fonctions d'instituteur. Il reçoit pour cette double charge un traitement de cent cinquante francs. Mais il ne donne des leçons aux enfants que pendant l'hiver; tout l'été, il est libre de vaquer à d'autres travaux.

Les prêtres sont en général instruits, éclairés, et ils exercent une heureuse influence sur le développement moral et intellectuel de leurs paroissiens. Les différents districts sont divisés en plusieurs pastorats. Chaque chef du pastoral a dans son ressort trois ou quatre succursales qu'il fait desservir par des chapelains ou qu'il dessert lui-même, ce qui n'est pas une petite tâche, car ces églises sont ordinairement à une longue distance l'une de l'autre, si longue que parfois, les paysans n'osant pas espérer que les prêtres puissent arriver assez tôt pour enterrer les morts, prennent le parti de les enterrer eux-mêmes.

Au delà de Hundtorp, les montagnes sont moins boisées, et les vallées moins fructueuses, mais cependant assez peuplées. On passe par le hameau de Vig, où fut enseveli le colonel Sinclair; par Quam, dont l'église offre un point de vue très-pittoresque; par Breiden, et l'on est au pied des montagnes rocailleuses du Kringlen, le Morat de la Norvège. A Vig, une inscription pompeuse gravée sur une croix nous

avait déjà rappelé l'héroïque tradition de cette contrée. Dans le défilé du Kringlen, une autre inscription plus longue et plus emphatique encore que la première, signalait le lieu où Sinclair tomba sous les coups des Norvégiens.

C'était en 1611; la guerre ayant éclaté entre la Suède et le Danemark, Gustave Adolphe envoya un de ses officiers en Écosse pour recruter des troupes. Celui-ci revint avec un corps d'armée qu'il conduisit à Stockholm, et laissa derrière lui un autre corps de neuf cents hommes commandés par le colonel Sinclair qui devait se joindre aux Suédois que Gustave Adolphe avait promis d'envoyer en Norvège. Sinclair débarqua sur la côte de Romsdalen et traversa paisiblement ce district. Mais quand on apprit son arrivée dans le Gudbrandsdal, les habitants de plusieurs paroisses se réunirent au sommet des montagnes pour lui fermer le chemin. On fit passer de l'autre côté du fleuve un homme monté sur un cheval blanc, qui devait suivre la marche des Écossais et se trouver en face d'eux, afin qu'en jetant les yeux sur lui, les Norvégiens postés sur les montagnes pussent voir où étaient leurs ennemis. On envoya aussi de l'autre côté du fleuve une jeune fille qui, en faisant retentir au loin un cornet rustique, attira sur elle l'attention de Sinclair et de ses soldats. Un guide dévoué au parti norvégien conduisit ces malheureux par la route la plus étroite et la plus escarpée. Au moment où il parvint au pied d'une des sommités du Kringlen, le paysan à cheval s'arrêta. Les Norvégiens firent rou-

ler des masses de pierres et des blocs de sapins sur les Écossais, puis en se précipitant au bas de la montagne, ils les attaquèrent avec impétuosité et les défirent complètement.

Il est triste d'avoir à ajouter à cette noble tradition une tradition atroce rapportée par M. Faye dans son intéressant recueil. Les paysans se partagèrent les Écossais qui avaient échappé au carnage, et les employèrent pendant le reste de l'été et l'automne aux plus rudes travaux; mais lorsque vint l'hiver avec ses rigueurs, les Norvégiens, craignant la disette, renfermèrent tous les captifs dans un hangar, et les faisant sortir l'un après l'autre, les massacrèrent avec une épouvantable barbarie.

Un matin, nous quitions les fraîches prairies arrosées par le Lougen pour gravir les montagnes arides; nous n'avions rencontré jusque-là que très-peu de pauvres. Au-dessus d'un froid et marécageux plateau nous trouvâmes une femme, jeune encore, mais pâle, maigre, débile. Elle s'en allait à pied, portant sur ses épaules un enfant chétif et en conduisant un autre par la main. Derrière elle, venait une jeune fille, dont la figure douce et malade présentait un touchant caractère de souffrance et de résignation. Elle traînait d'une main fatiguée une petite charrette dans laquelle on distinguait, à travers les déchirures d'une couverture de laine, quelques vêtements en lambeaux, quelques hardes brisées. Tandis que mes compagnons de voyage observaient, avec une triste émotion, ce malheureux groupe, j'interrogeais la pauvre femme, et

elle me racontait que, n'ayant plus aucun appui et aucune ressource dans le pays où elle était née, elle s'en allait à Drontheim chercher du travail. Son mari l'avait précédée dans cette ville, elle voulait le rejoindre. En achevant son simple récit, elle mit la main sur son cœur et jeta sur ses enfants un long regard. Rien ne pourrait rendre l'effet de ce geste silencieux, de ce regard empreint d'une profonde commisération. L'infortunée, en ce moment, s'oubliait elle-même, et ne songeait qu'aux douleurs, à la misère des êtres souffreteux qu'elle emmenait avec elle. Nous lui donnâmes quelques pièces de monnaie, elle les prit sans pouvoir proférer une parole et une larme mouilla sa paupière.

Peu à peu le pays que nous parcourons apparaît avec un caractère plus austère et plus sombre. La végétation est plus faible, les fermes sont plus rares. Le sol est tour à tour rocailleux, revêtu de couches de sable, ou coupé par des marais. Les sommités des montagnes qui nous environnent sont couvertes de neige, et sur leurs flancs s'élèvent quelques sapins épars et chétifs. De distance en distance, on entend bruire la cascade et mugir le torrent. D'épaisses nappes d'eau provenant de la fonte des neiges se précipitent à travers les rochers et entraînent dans leur chute impétueuse les quartiers de pierre avec leur couverture de mousse, les sapins avec leurs racines. Ça et là, on reconnaît les traces d'un antique bouleversement. Les collines ont été déchirées dans une violente éruption; les montagnes n'ont plus ces for-

mes ondulantes et molles que nous avons remarquées précédemment, leur crête est surmontée de larges plateaux ou de pics aigus. Des blocs immenses, des rochers les couronnent comme les créneaux d'une forteresse; d'autres blocs non moins gigantesques sont répandus au bord de la route, dans les vallées.

Un soir, après avoir été tout le jour vivement impressionnés par l'aspect de cette nature imposante et triste, nous arrivâmes dans une verte colline au bord d'une rivière limpide où s'élevait une riante habitation. C'était Laurgaard, l'une des meilleures stations de poste que nous ayons trouvées le long de notre route. La bonne vieille femme qui nous reçut dans cette maison était toute fière du grand nombre de voyageurs et d'étrangers auxquels elle avait déjà donné l'hospitalité, et pour nous montrer qu'elle n'était pas indigne d'un tel honneur, elle étala devant nous avec une naïve vanité des cuillers en argent ciselées, des coupes en argent massif, fruit de ses épargnes ou héritage de ses ancêtres. En même temps, elle jetait un coup d'œil envieux sur nos valises, elle voulait savoir qui nous étions, d'où nous venions et pourquoi nous entreprenions un si long voyage. Nos habits, nos gilets, nos casquettes lui faisaient faire une foule de questions, et le fusil à double coup de M. Anglès et les cartons de M. Mayer lui causèrent une merveilleuse admiration; jamais elle n'avait vu une arme si belle, et jamais elle n'avait pu deviner, disait-elle, comment on faisait ces belles images rouges et bleues qu'un voyageur lui avait rap-

portées de Christiania. Après avoir très-longuement cédé à sa curiosité, nous finîmes par la décider à s'occuper de notre souper. Elle s'en alla à la cuisine, puis revint un instant après nous demander si nous ne serions pas curieux de voir une fiancée en grand costume de cérémonie. Il y en avait justement là une jeune et jolie dont on achevait la toilette, et, comme on le pense bien, nous nous hâtâmes d'aller la voir. Elle était debout, les regards modestement baissés entre deux matrones qui lui attachaient encore un ruban. Le costume traditionnel dont on revêt les fiancées norvégiennes est riche et élégant. C'était un mantelet en soie rouge, bordé d'un galon d'or ou d'argent, serré à la taille et descendant jusqu'aux genoux, un tablier blanc brodé, une robe en soie unie, des souliers à haut talon; sur la poitrine trois cœurs en argent suspendus au cou par une chaîne du même métal. Dans un de ces cœurs est une éponge imbibée d'une eau de senteur; sur la tête, une couronne ornée de feuilles, de croissants et de cœurs en argent. Les cheveux nattés tombent sur l'épaule, et trois rubans liés à la couronne les recouvrent de leurs plis ondulants.

Le 9 juin au matin, nous quittâmes à regret notre demeure de Laurgaard. Nous y avons trouvé de jolis tableaux, un bon gîte, de beaux sites; mais les beaux sites ne devaient pas nous manquer plus loin. A quelque distance de Laurgaard, nous traversions sur un pont en bois le lit d'une cascade bondissant entre les rocs qui me rappelait quelques-uns

de ces points de vue les plus sauvages de la Suisse. Puis bientôt nous arrivions à Tofte, l'une des plus riches habitations de la contrée. Tofte était autrefois la résidence d'un de ces petits rois qui se partageaient la Norvège, et le propriétaire actuel de ces domaines prétend descendre en droite ligne de Harald Harfager, ce roi conquérant si célèbre dans les anciennes chroniques. Ce propriétaire n'est qu'un simple paysan vivant d'une vie de labeur, cultivant la terre et prenant soin de ses bestiaux comme ses domestiques, mais fier de son origine royale, de l'origine de sa femme qui descend des vieux jarls de Bergen et parlant de toute mésalliance avec un dédain superbe. M. Mayer ayant témoigné le désir de dessiner son portrait, « Je le veux bien, dit-il, mais attendez que j'aie revêtu mon grand habit des dimanches, et n'oubliez pas de représenter mes larges épaules, afin qu'on voie bien dans votre pays que les descendants de Harald n'ont pas dégénéré. »

Il faut toujours que la vanité humaine se fraye son chemin de quelque part. Les Norvégiens ont aboli les deux seuls titres de comte et de baron qui subsistaient dans le pays, et avec leur esprit républicain ils conservent des généalogies qui remontent à cinq ou six siècles de distance et des prétentions aristocratiques qui étonneraient un noble autrichien. Ces idées de suprématie de naissance et de position existent même parmi ceux qui reconnaissent leur origine et parenté vulgaire. Il y a, par exemple, une distance presque infranchissable entre le *Gaardmand* (pro-

priétaire) et le *Huusmand* (locataire, paysan qui n'a point de biens-fonds). Un mariage dans ces deux situations est pour ainsi dire chose inouïe. D'un côté, il serait considéré comme une outrageante mésalliance, de l'autre comme une fortune impossible.

A partir de Tofte, on gravit, par un chemin roide, escarpé, le Dovrefield, cette grande chaîne de montagnes habitée autrefois, disent les traditions, par une race puissante des géants. La végétation dont nous remarquons depuis quelques jours la décroissance continue devient de plus en plus rare et chétive. A la place de ces belles pyramides de sapins, de ces bouleaux aux branches flottantes qui charmaient nos regards dans le Gudbrandsdal, nous ne voyions que des arbrisseaux rabougris; le long de la route, un gazon flétri; sur les collines, une mousse humide, et dans les ravins, des amas de neige qui ont jusqu'à quinze pieds de profondeur; çà et là, des flaques d'eau couvertes d'une couche de glaces qui s'attiédit vers le milieu de la journée et se resserre le soir, puis des plateaux fangeux et froids, et sur un espace de dix lieues, pas une habitation, pas une trace humaine.

A dix heures du soir, nous atteignîmes la station de Fogstuen, misérable gaard qui nous rappelait les plus pauvres cabanes de l'Islande. Les habitants de la maison étaient, comme en hiver, réunis dans une chambre puante, autour d'un feu de broussailles dont la lueur pâle se cachait sous des tourbillons de fumée. Nous nous hâtâmes de changer de chevaux, et

nous partîmes en nous boutonnant jusqu'au menton et en nous enveloppant de nos manteaux. La nuit était froide, mais claire et pure. A la clarté de la lune, nous voyions se dérouler devant nous de grandes masses de neige et scintiller la glace des lacs. Le silence le plus profond régnait autour de nous, et ce silence imposant, nul de nous n'avait envie de le rompre, car nous éprouvions tous cette grave et mélancolique émotion qui saisit le cœur à l'aspect des grandes scènes du Nord.

Vers les deux heures du matin, nous arrivâmes à Jerkind, tout tremblants de froid et résignés à trouver la porte close et les habitants du gaard parfaitement endormis. Par bonheur, un voyageur qui nous précédait de quelques heures avait annoncé notre arrivée; la maîtresse de maison vint au-devant de nous et nous fit entrer dans une chambre où le bois pétillait gaiement dans l'âtre et où elle nous servit, quelques instants après, un souper qui nous parut le plus délicieux festin qu'il fût possible d'imaginer.

Lorsque après avoir dormi quelques heures, nous revîmes au grand jour cette contrée du Dovre, elle nous séduisit tellement, M. Anglès et moi, par son aspect sauvage et sa tristesse grandiose, que nous résolûmes de laisser partir nos compagnons de voyage et de rester là quelques jours. Devant nous s'étendait un immense plateau silencieux et nu, revêtu en certains endroits d'un pâle gazon, coupé çà et là par des bancs de roc, et portant de distance en distance

quelques frêles arbrisseaux. Autour de cette plaine aride s'élevait une ceinture de montagnes aux flancs azurés, aux sommités couvertes de neige, et dominées par le Sneehatten, ce géant des chaînes montagneuses de Norvège. Quand nous errions à travers cet espace désert, où l'on n'entendait que le cri d'une gelinotte fugitive, ou le murmure d'un ruisseau formé par la fonte des neiges; quand de tout côté nous voyions surgir au-dessus des nuages les crêtes blanches du Dovre et ses pics étincelants, il nous semblait revoir un de ces terribles et magnifiques paysages d'Islande que nous aimions à contempler quelques années auparavant.

La chaîne du Dovrefield unit celle de Kiöl, qui s'étend entre la Suède et la Norvège, au Langefield, qui se prolonge à peu de distance de la côte occidentale de ce dernier pays. Le Dovrefield est en quelque sorte le centre ou le nœud d'où partent ces chaînes; il forme la masse montueuse la plus haute de la péninsule scandinave. Le col pris de Jerkind est plus élevé que tous les passages connus dans les montagnes du Nord. La route qui va de Christiania à Bergen par le Fillefield, que l'on regarde comme très-élevée, ne monte qu'à six cent vingt-deux toises au-dessus du niveau de la mer, tandis que celle de Jerkind à Kongsvold a jusqu'à sept cent quatorze toises de hauteur.

Au milieu de cette nature désolée, c'est une douce chose à voir que le gaard de Jerkind, riante et paisible habitation servant d'asile à toute une honnête

famille de paysans et de refuge à tous les voyageurs. Dès l'année 1120, quatre maisons avaient été fondées sur la chaîne du Dovre par le roi Eystein, pour donner asile et appui à ceux qui devaient traverser ces Alpes scandinaves. Ces quatre maisons existent encore à Fogstuen, à Jerkind, à Kongsvold et à Drivstuen. Celle de Jerkind est excellente.

En quelques instants nous avons fait ample connaissance avec notre vieille hôtesse; elle venait s'asseoir près de nous et nous racontait sa vie, si modeste et si calme, passée tout entière au milieu d'une solitude sauvage, consacrée au travail, aux devoirs journaliers, égayée seulement par les affections de famille. L'intérêt avec lequel nous l'écoutions lui inspirait je ne sais quelle humble reconnaissance. Pauvre femme! elle ne voyait que trop souvent les étrangers passer dans sa demeure comme dans une vulgaire auberge, sans lui adresser une seule parole de sympathie. « Je sais bien, nous disait-elle, que je ne suis qu'une simple paysanne, dépourvue de tout ce qui plaît aux gens des villes; mais voyez, quand, après des mois entiers passés au milieu de ces neiges, dans notre isolement profond, j'entends tout à coup la sonnette d'un cheval, le bruit d'une voiture étrangère, je cours sur le seuil de la porte, et le cœur me bat comme si j'allais voir un frère. Puis, la voiture approche, un homme en descend, d'un air sombre ou affairé, demande à dîner, puis me jette son argent et s'en va. Oh! c'est souvent bien triste. » Puis, comme si la bonne femme eût eu la conscience trou-

blée de cette exclamation, elle ajoutait immédiatement : « Mais Dieu m'a donné un bon mari, de braves enfants, une honnête aisance, et je dois le remercier tous les jours de ma vie. »

Notre principal désir en séjournant à Jerkind était de monter au sommet du Snéehätten (chapeau de neige), dont la hauteur mesurée par M. Esmark est de sept mille six cent vingt pieds au-dessus du niveau de la mer. Nous partîmes un matin pour tenter notre excursion, avec un guide qui retournait, disait-il, au Sneehätten pour la dixième fois de sa vie, mais qui, dans son humeur de guide, se réjouissait d'y aller pour la première fois avec des Français.

A la distance d'une demi-lieue environ, cette haute montagne ne paraît pas très-imposante. Sa pente inclinée, sa base qui descend fort avant dans la plaine, diminuent considérablement l'effet qu'elle produirait si elle s'élevait en ligne perpendiculaire. Elle est entourée de plusieurs autres montagnes, dont les flancs crevassés et les pics aigus lui nuisent encore en faisant ressortir la rondeur de sa forme. Le chemin qui y conduit est d'une nature assez curieuse. Tantôt on passe à travers des tourbières vacillantes comme celles de l'Islande, où le cheval intelligent s'arrête et tâtonne longtemps avant que de traverser la motte de terre sur laquelle il peut poser le pied; tantôt on galope le long d'un sentier étroit, sur des bruyères desséchées; puis il faut franchir de larges ravins couverts de neige et des torrents grossis par l'hiver et à moitié cachés sous une voûte de glace.

On laisse les chevaux dans une petite plaine, où ils trouvent un peu d'herbe, et l'on continue à marcher à travers les ravins, la neige et les marais.

La partie inférieure du Sneehätten est couverte de grands blocs de mica, de talc et de granit, noircis par les siècles, entassés confusément, et tellement serrés, qu'on ne peut gravir les flancs de la montagne qu'en sautant de roc en roc. Le trajet est plus facile quand on arrive à la ligne des neiges, auxquelles le froid a presque donné la consistance de la glace. Mais, à certains endroits, elles commencent à s'amollir aux rayons du soleil, et nous y restions quelquefois plongés jusqu'à la ceinture.

Après deux heures de marche, à partir de la base du Sneehätten, nous arrivons à sa sommité. Autour de nous apparaît un horizon immense, une mer sillonnée par des rubans de neige et une longue chaîne de montagnes dont les cimes blanches touchent à l'azur du ciel. Les unes sont couvertes de nuages qui projettent sur elles de grandes ombres; les autres, exposées au soleil, reflètent au loin une lumière éblouissante. Du haut du pic où nous sommes placés, nous planons sur cette vaste étendue; les pics les plus élevés s'inclinent devant celui que nous avons gravi, et les collines semblent s'affaisser dans la plaine. Tout cela n'a pas l'aspect terrible des volcans de l'Islande, ni l'aspect sublime des montagnes de la Suisse, mais tout cela est vraiment beau et solennel. Nous restâmes là longtemps à regarder ces plaines solitaires, ces ceintures de montagnes, la

neige à nos pieds, le ciel bleu sur notre tête; et nous nous en revînmes heureux d'avoir exécuté encore cette poétique excursion et d'en rapporter l'imposant souvenir.

Nous quittâmes à regret notre silencieuse retraite de Jerkind : notre vieille hôtesse nous en avait rendu le séjour doux et facile par ses soins prévenants et ses attentions délicates. Son mari témoignait la même envie de nous être agréable. Le soir, quand il avait fini sa rude journée de travail, il s'asseyait volontiers près de nous en fumant sa pipe, et nous questionnait sur ce *lointain* pays de France dont il avait tant entendu parler, et sur cette grande ville de Paris dont on lui avait conté des merveilles. Quand nous partîmes, il s'approcha de moi, et me serrant la main entre ses doigts calleux, il me dit avec cette honnête simplicité des paysans norvégiens qui tutoient tout le monde : Adieu; reviens ici, nous serons contents de te voir. Nulle parole d'adieu, sur la terre étrangère, ne nous fut adressée avec un sentiment plus vrai.

Le brave homme avait employé toute son industrie à nous installer aussi commodément que possible dans sa charrette de paysan, car nos amis étaient partis avec leur grande voiture, et nous devions les rejoindre avec la rustique *bondkärra*, dont on change à chaque relais en même temps qu'on change de chevaux. Mais tous les efforts de notre digne hôte n'avaient pu réussir à nous faire un moyen de transport commode du plus fatigant véhicule qui ait été imaginé par le génie de l'homme. La *bondkärra* se

compose tout simplement de deux brancards posés sur deux roues; en travers de ces brancards on établit, tant bien que mal, une planche fixée de chaque côté par une poignée de clous, quelquefois par des cordes ou des lanières. Rien pour appuyer le dos, rien pour reposer les bras; force est de se tenir là comme on peut en équilibre. Tant qu'on voyage en plaine, sur une route unie, ce n'est que demi-mal, mais dans un pays montueux comme la Norvège, par des chemins raboteux, escarpés comme ceux du Dovre, c'est une tâche terrible. A la première ornière, nous sommes forcés de nous cramponner avec les mains à notre siège mobile pour ne pas tomber dans le ravin; au premier cahot, nous dansons comme des toupies; au second, voilà notre malheureuse planche qui se détache du brancard et menace de nous échapper.

Nous nous trouvions alors sur les hauteurs de Kongsvold, l'un des lieux les plus âpres et les plus rocailleux de toute la Norvège. Nous fûmes obligés d'abandonner notre siège rebelle et de gagner à pied la station. Le gaard de Kongsvold est, comme celui de Jerkind, très-propre, très-attractif, et pourvu de tout ce qui peut restaurer les forces d'un voyageur dans cette rude traversée. Malheureusement ses charrettes ne valaient pas mieux que celles de Jerkind, et nous continuâmes sur une planche vacillante nos exercices d'équilibristes. Mais quand nous arrivâmes au défilé de Kongsvold, ce fut une grande joie pour nous de le traverser à pied, afin d'en contempler plus à

l'aise les étranges beautés. A droite et à gauche s'élevaient des remparts de roc ; ici, le torrent surgissait dans la vallée ; là, les cascades flottaient en légers tourbillons sur le flanc des montagnes. Le chemin s'élevait au-dessus d'un précipice effrayant, et de quelque côté que nous tournassions nos regards, nous ne voyions qu'un paysage grandiose et terrible. Point de végétation, point de verdure ; de loin en loin seulement un maigre bouleau qui semble grelotter au souffle du vent, et courbe ses branches débiles sur les pierres entre lesquelles reposent ses racines. Puis, au delà de ce passage sombre, au delà de ce lieu dévasté, la végétation reparait tout à coup, non abondante ni forte, mais légère et riante, petites fleurs épanouies au penchant des collines, frais gazon qui reverdit aux rayons d'un soleil bienfaisant. On côtoie encore une des chaînes de la sauvage montagne et l'on descend tout à coup dans l'agréable vallée de Drive. « Cette vallée, dit M. de Buch (1), est bordée de rochers prodigieusement hauts, escarpés et âpres. On ne peut d'en bas mesurer de l'œil leur hauteur ; les blocs énormes que l'on aperçoit de tous côtés ne paraissent que comme de minces fragments en comparaison des masses qui les entourent. Cette vallée est une crevasse comme le Schöllener près de Saint-Gothard, ou comme le gouffre de Hongrie au-dessus du château d'Oex. Ce n'est pas une vallée où les éminences s'affaissent progressivement vers les plai-

(1) *Voyage en Norvège et en Laponie*, t. I, p. 192.

nes ; c'est une pente qui forme une séparation dans toute la longueur de la montagne. »

En descendant le long de la montagne, on entend un sombre murmure, on cherche d'où il provient, c'est la Drive qui roule dans un lit étroit et se cache sous les voûtes rocailleuses. Aux approches du joli hameau de Drivstuen, les rochers s'écartent, la vallée s'élargit, et l'on voit se dérouler devant soi une longue plaine.

Cette plaine s'élève encore à deux mille deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et le blé n'y croît pas. Mais sur les montagnes qui la dominant, il y a de très-bons pâturages où les habitants du hameau élèvent à peu de frais de beaux troupeaux de bœufs qu'ils vont vendre à Drontheim.

Au delà de ces paisibles métairies s'étend encore le Drivdal, borné à l'ouest par une montagne imposante, où l'on distingue quatre zones différentes. A sa base des pins étalent leurs rameaux, au-dessus de ces pins on ne trouve que du bouleau, plus haut des champs de neige, et enfin des rochers nus.

Le Drivdal aboutit à la vallée connue sous le nom d'Opdal. « Dans cette vallée, dit le savant voyageur que nous venons de citer, le Dovrefield se termine à peu près comme le Saint-Bernard à Martigny et le Saint-Gothard à Altdorf. Trois grandes vallées s'y réunissent. Toutes trois suivent une direction différente et offrent un caractère particulier. La Drive change son cours : au lieu de continuer à couler vers le nord, elle tourne à l'ouest vers le fond de

Romsdal. A l'est de l'église de l'Opdal, s'ouvre une vallée qui a près d'un mille de largeur et dont le fond est plat. Cet ensemble de particularités pose une limite précise aux montagnes du Dovrefield. Ici commencent de nouvelles chaînes et de nouveaux chaînons qui n'appartiennent plus à la grande chaîne.

« Si l'on mesure la largeur du Dovrefield, depuis l'Opdal jusqu'à Tofte, on verra qu'elle égale exactement celle de Saint-Gothard entre Altdorf et Airolo. Les pentes respectives présentent aussi de l'analogie entre les deux passages; car, de même que le Saint-Gothard, du côté du nord, s'élève doucement, pendant huit milles, jusqu'à l'hospice, et au sud s'abaisse rapidement vers Ariole; de même aussi, le Dovrefield forme, depuis Drivstuen jusqu'à Jerkind, une pente longue de sept milles et demi constamment douce, tandis que de Harebacke, il s'abaisse tout à coup vers le Gudbrandsdal. »

Après avoir passé par les sites les plus sombres, par le sol le plus dévasté, nous rentrons dans une contrée plus riante : nous retrouvons à Sundset les sapins mêlés aux pins; dans l'Oerkédal, des champs bien labourés; dans le Guldal, une fraîche et féconde prairie toute pleine de belles métairies. Elle renferme quatre pastorats considérables. Il y a peu de districts en Norvège aussi peuplés.

Nous traversâmes encore une petite chaîne de montagnes de six cents pieds de hauteur, puis la forêt de Byenäsfield; et à un mille de là, du haut du

Steinberg, nous saluons avec un transport de joie l'ancienne capitale de la Norvège, la ville de Drontheim, qui se déroule dans la plaine entre les circuits de la Nid, sur la rive d'un grand golfe tout rempli de navires, au pied d'une chaîne de collines ondulantes et de montagnes qui fuient dans le lointain.



CHAPITRE III.

DRONTHEIM.

Origine de la ville. — Saint Olaf. — La cathédrale. — Incendie et décadence. — Aspect de Drontheim. — Munkholm. — Inscription. — La Munkgade. — Louis-Philippe. — Institutions. — Commerce. — Arrivée de *la Recherche*.

L'origine de Drontheim se rattache à l'une des époques les plus mémorables de l'histoire de Norvège, à l'époque où le paganisme commençait à tomber en ruine, où le jarl Hakon, abandonné de ses soldats, trahi par un esclave, mourait avec les dieux qu'ils avaient adorés, tandis qu'Olaf, son vaillant adversaire, reprenait le sceptre conquis par son aïeul Harald Haarfager, et sur la pierre sanglante des sacrifices posait la croix, symbole de la paix. Jeune, il avait connu les douleurs de l'exil et les joyeux périls d'une vie aventureuse; avant de porter la couronne, il avait manié la lourde épée de Vikingr. Après avoir subjugué les divers partis qui s'opposaient à son avènement au trône de Norvège, il se

bâtit une demeure auprès de l'embouchure du Nid (997). C'est là le commencement de cette cité de Nidaros (maintenant Drontheim), dont le nom se retrouve si souvent dans les anciennes sagas. Trente ans plus tard, un autre roi construisit une église à côté de la demeure royale, et l'église enrichit la ville naissante.

Le christianisme, énergiquement et quelquefois cruellement défendu par Olaf, n'avait encore fait que des progrès assez incertains, et, sous la domination des deux jarls qui lui succédèrent, la religion païenne reprit son ascendant. Mais un homme vint qui acheva par l'épée l'œuvre de conversion entreprise par le raisonnement : c'était Olaf II. Il s'en alla de district en district, suivi de trois cents soldats, brisant lui-même avec la hache les statues de Thor et d'Odin, prenant les biens de ceux qui refusaient de croire à l'Évangile, et condamnant à mort les plus rebelles.

Cette manière de prêcher révolta contre lui ses sujets. Canut le Grand encouragea leur sédition, et Olaf, vaincu dans plusieurs rencontres et voyant son parti diminuer de jour en jour, s'enfuit en Suède, puis en Russie. Pendant ce temps Canut entra à Drontheim avec une escorte, disent les chroniques, de quatorze cents navires. Dans la ferveur de son zèle, Olaf, dépouillé de sa couronne, avait d'abord pensé à se faire moine ou à s'en aller en pèlerinage à Jérusalem; mais une nuit il vit apparaître en songe son prédécesseur qui lui conseilla de retourner en

Norvège. Il débarqua sur la côte, à la tête de quatre mille hommes, et fut attaqué dans la plaine de Stikklestäd par dix mille paysans. Après un combat violent, qui se prolongea pendant plusieurs heures, il fut accablé par le nombre, et mourut sur le champ de bataille (1^{er} août 1030).

Ce prince, que les Norvégiens n'avaient pas voulu garder pour roi, devint un saint; il fit des miracles, et fut invoqué religieusement par ceux qui l'avaient maudit. Son corps avait été enseveli par un de ses partisans à l'endroit où s'élève aujourd'hui une des chapelles de la cathédrale. Un an après, quand on le retira de cette sépulture, non-seulement ses membres n'avaient subi aucune altération, mais sa barbe et ses ongles avaient grandi comme s'il n'avait pas cessé de vivre, et sur le sol où il reposait on vit jaillir une source d'eau qui avait la vertu de guérir les malades. Le jour de sa mort devint un jour de solennité en Norvège et dans plusieurs autres contrées. Le peuple, qui l'avait chassé, le béatifia et en fit un héros. La légende de saint Olaf, racontée par les moines, vénérée par les paysans, courut de montagne en montagne, de famille en famille, grandissant et se modifiant sans cesse selon les lieux et les circonstances. Aujourd'hui encore on la retrouve dans tous les districts de la Norvège. Il n'est pas de vieille femme qui ne puisse en raconter quelque chapitre, et pas d'enfant qui, en allant à l'école, n'apprenne à connaître le nom de saint Olaf.

A l'endroit où le corps de saint Olaf avait été dé-

posé, Magnus le Bon, son fils, qui monta après lui sur le trône de Norvège, construisit une chapelle en bois (1036) qui, en 1077, fut remplacée par une église en pierre. Vingt ans après, Harald Haardraade en bâtit une autre à peu près sur le même lieu. Il y avait ainsi, dès le xi^e siècle, trois églises dans cette ville fondée à la fin du x^e, dans cette capitale d'une contrée où le baptême avait été introduit par la force du glaive. Un grand nombre de pèlerins se rassemblaient là chaque année; ils venaient se mettre à genoux dans l'église de saint Olaf et déposaient de riches offrandes sur son tombeau. Les bords du Nid, où l'on n'entendait retentir autrefois que le cri des matelots et le chant de guerre des pirates, répétèrent l'hymne des fêtes religieuses et les prières du cloître. Cette ville, qui n'avait été qu'une résidence de prince et un camp de soldats, devint la métropole de l'Évangile, le boulevard du christianisme dans le Nord. En l'année 1030, elle avait déjà un évêque, et, en 1152, l'évêque fut nommé archevêque, primat de Norvège et légat du saint-siège. Au commencement du xiv^e siècle on comptait à Nidaros deux hôpitaux, quatre couvents, et quatorze églises, au milieu desquelles l'œil du voyageur distinguait de loin la magnifique flèche de la cathédrale.

Cette cathédrale, plus vaste que celles de Roeskilde et d'Upsal, fut bâtie en 1183 par l'archevêque Eysteinn. Une partie de l'ancienne église de Harald forma l'une des ailes du nouvel édifice; le chœur et la nef furent construits sur un autre plan. Quand on y

entre, c'est une chose curieuse que d'observer dans la même enceinte, à quelques pas de distance, deux époques d'art si voisines et déjà si différentes l'une de l'autre, deux styles d'architecture qu'un siècle sépare et qui ne se ressemblent plus. L'église, avec ses deux ailes placées symétriquement de chaque côté, a la forme d'une croix : l'aile droite, construite vers l'an 1050, et l'aile gauche, dessinée plus tard sur le même modèle, présentent un beau type de style byzantin. Là est la grande arcade ronde partagée par une colonne, le pilier massif, le chapiteau carré et plat, et le contour du plein cintre festonné. Le style gothique commence à la nef, qui s'étendait autrefois beaucoup plus loin qu'à présent, et dont le protestantisme, avec ses habitudes de confort, a complètement masqué les formes par des tribunes en bois qui s'élèvent l'une sur l'autre comme des loges de théâtre. Ce style est simple et de bon goût, mais peu orné et peu hardi. Toute son élégance, toute sa richesse, semblent avoir été réservées pour le chœur : c'est une enceinte de huit arcades légères comme des rameaux d'arbres, détachées comme un berceau de feuillage du reste de l'édifice ; et les colonnes qui portent vers la voûte ces gracieuses ogives, la ceinture de fleurs et de festons qui l'entoure, les deux petites chapelles qui le gardent de chaque côté, comme deux ailes d'anges, tout ce qui appartient à cet antique sanctuaire du catholicisme, est fait avec tant de légèreté et d'abandon et offre tant de charmantes combinaisons de détail et d'ensemble,

que la pierre semble avoir cédé comme une cire molle à l'inspiration de l'artiste. Les ogives se croisent comme des plantes touffues qui, ne trouvant pas assez de place pour se développer à l'écart, reposent l'une sur l'autre, et leur forme varie à chaque pas, comme les arabesques capricieuses d'un manuscrit du moyen âge. Tantôt c'est un pilier uni qui s'élançe du sol et jette dans les airs trois branches pareilles à celles du candélabre biblique ; tantôt, sur la nervure de l'arcade, on voit surgir une bande de dentelles que l'on dirait découpées par la main d'une jeune fille, ou un collier de perles arrondies dans le marbre, ou de longues lignes de feuillage qui semblent avoir grandi entre les moulures de la pierre comme des saxifrages entre les fentes du rocher. Ici la colonne, fine et déliée, porte pour chapiteau une touffe de fleurs, ailleurs un fruit du Midi ou de larges feuilles de palmier, dont un croisé peut-être rapporta le modèle des bords du Jourdain ; puis des têtes de prêtres posées à chaque angle avec un air de recueillement, et quelquefois suspendues à une tige légère, comme des étamines à leurs pistils. Çà et là on rencontre aussi quelques traces de ces rêves hideux qui se mêlaient, dans les églises, aux chastes inspirations de l'art du moyen âge, comme une idée de doute à un sentiment de foi, comme un rire sceptique à une fervente prière. On aperçoit sur le pourtour d'une colonne un visage de moine qui grimace, un buste de religieux qui se termine en queue de dragon. Mais ces images sont peu nombreuses et peu apparentes ; elles s'effacent au milieu de cette vé-

gétation cosmopolite qui étale ses fleurs, ses fruits et ses rameaux autour du chœur; elles se perdent dans l'ombre de ces colonnades éclairées seulement par la mystérieuse lumière des fenêtres à ogives.

Comme cette cathédrale du Nord devait être belle jadis, avec ses neuf grandes portes, ses dix-huit autels et ses trois mille piliers, les uns taillés dans les carrières de marbre d'Italie, les autres dans les rocs du Groenland! Toute la communauté chrétienne de Norvège et de Suède avait contribué à l'enrichir. Les pirates eux-mêmes lui avaient payé leur tribut : deux de ces hommes, qui s'en allaient sur leur navire chercher au loin les aventures et piller les côtes étrangères, revinrent un jour en Norvège avec un riche butin qu'ils ne purent partager sans se battre. L'un d'eux, avant de tirer le glaive, invoqua son bon ange, et fit vœu d'offrir à l'église une part de ses richesses, s'il sortait victorieux du combat. Sa prière fut exaucée, et il donna à la cathédrale de Nidaros une croix en argent massif, si lourde qu'il fallait trois hommes pour la porter. C'était cette croix que l'on voyait briller en tête des processions le jour de la fête de saint Olaf; puis venait la châsse du saint, composée de trois caisses, l'une en argent doré, les deux autres en bois, revêtues d'ornements en or et parsemées de pierres précieuses. Soixante hommes la portaient au dehors de l'église, et les vieillards, les enfants, les hommes du pays et les voyageurs l'entouraient avec un saint respect. C'était en touchant cette châsse que le malade espérait se guérir; c'était sur cette châsse que les rois

étendaient la main en prêtant leur serment ; c'était au pied de cette châsse qu'ils étaient couronnés ; c'était là qu'on les enterrait. Du haut du sanctuaire, saint Olaf présidait aux destinées de ceux qui venaient occuper son trône. Le jour de leur sacre, les rois se mettaient sous la protection de son sceptre ; le jour de leur mort, ils reposaient à l'ombre de sa palme de martyr.

Cette époque de foi et de prospérité catholique dura trois siècles. En 1328, l'église fut incendiée, et reconstruite peu de temps après. En 1431, elle fut incendiée encore, et réparée avec le même zèle. Mais en 1531 elle brûla de nouveau, et cette fois les efforts de l'archevêque pour lui rendre sa première splendeur, et les vœux des fidèles, furent impuissants. Les idées de réforme commençaient à pénétrer dans le Nord. Sans avoir encore admis le protestantisme, le peuple discutait déjà le pouvoir des indulgences et la légitimité des saints. Les pèlerins ne vinrent plus grossir les processions, les malades désertèrent l'autel. Le tribut que les fidèles portaient chaque jour à la cathédrale diminua peu à peu ; et les prêtres, privés du trésor où ils avaient coutume de puiser, ne parvinrent qu'à peine à masquer les désastres de l'incendie et les ruines de leur église ; puis, quand les trois contrées scandinaves eurent adopté le dogme de Luther, les nouveaux convertis crurent faire une œuvre pieuse en détruisant tous les vestiges de leurs anciennes croyances. Ceux-ci brisèrent les statues des saints, ceux-là déchirèrent les tableaux ; et il y en eut un, plus per-

vers encore que les autres, qui, rassemblant sur la place les livres du chapitre, en fit un auto-da-fé. Dans cette dévastation des monuments catholiques, le Danemark n'oublia pas qu'il était maître de la Norvège. Il envoya un navire chercher la châsse d'argent, les calices, les ciboires et tous les ornements d'or et de vermeil. Le navire, attaqué le long de la route et pillé par un pirate hollandais, échoua sur la côte avec le reste de ses dépouilles. Cinquante années auparavant, à la nouvelle de ce naufrage, on eût crié au miracle; mais alors le temps des miracles était passé, et les iconoclastes, plus barbares que les barbares dont parlent les anciennes chroniques, continuèrent à ravager l'église. En 1564, les Suédois en firent une écurie. Auprès de l'autel du chœur, naguère encore étincelant d'or et de pierres, ils ne trouvèrent que les armes de saint Olaf, qu'ils emportèrent à Stockholm. Il restait encore à cette cathédrale si splendide autrefois et si vite dépouillée de ses richesses, il lui restait encore ce que ni les Danois ni les Suédois n'avaient pu lui enlever, sa grande flèche, qui s'élevait, disent les historiens, à deux cent vingt pieds. Un orage la renversa pendant l'hiver de 1689 : maintenant le toit est surmonté d'une tour carrée, massive, pareille à un clocher de village. La partie de la nef détruite par l'incendie n'a pas été rebâtie; les statues des saints n'ont pas été replacées sur leur piédestal, et les dentelures légères, les rosaces brisées ou mutilées par le marteau n'ont pas été refaites. Dans quelques endroits, la base des colonnes est seule restée, dans d'autres,

on a remplacé les piliers de marbre par des piliers de bois. Quand le roi de Suède vint, en 1818, se faire couronner dans cette cathédrale, il eut pitié du veuvage du chœur, et y fit placer une copie du Christ de Thorvaldsen. On dit aussi qu'il a l'intention de mettre dans la nef les douze apôtres du célèbre sculpteur, tels qu'on les voit à Copenhague dans la cathédrale. Peut-être alors, pour leur faire place, sera-t-on obligé d'abattre une partie de ces loges à rideaux rouges qui recouvrent les deux côtés de la nef, et c'est une destruction dont je suis sûr qu'aucun homme de goût ne se plaindra. Malgré les ravages du feu et les ravages des hommes, cette cathédrale est encore l'un des monuments gothiques les plus curieux qui existent. Du milieu de la nef, il est triste d'observer les désastres qu'elle a subis; mais quand on pénètre dans l'enceinte du chœur, on y reste retenu par un sentiment d'admiration, et quand on la regarde du dehors avec son singulier mélange de construction, sa petite chapelle posée sur un de ses flancs comme une châsse de saint, son clocher massif, sa coupole ronde comme celles des pagodes de l'Inde, et sa tour semblable à un minaret, il y a je ne sais quel vague souvenir des voyages d'Orient qui prête un charme de plus à cet édifice du Nord; et si alors on remonte jusqu'à l'époque lointaine où ses murailles s'élevèrent sur la tombe d'un roi martyr de son zèle religieux, ce n'est plus seulement une œuvre d'art que l'on contemple, c'est une page d'histoire, c'est une légende de saint noircie par les siècles, altérée par des mains impies, mais assez

belle encore pour arrêter longtemps le regard et la pensée.

A la chute du catholicisme, une nouvelle ère s'ouvre dans les annales de la cité de saint Olaf. Elle avait été ville de pèlerinages, ville religieuse; elle devint ville marchande. Ses cloîtres tombèrent en ruine, mais son port s'agrandit. En changeant de destinée, elle changea aussi de nom. Les sagas islandaises l'appelaient, dans leur langage poétique, Nidaros. Les contrats de négociants l'appelèrent Trondhiem (du nom du district où elle est située, Trondlagen); nous en avons fait, dans nos habitudes d'altération, Drontheim. Cette capitale des rois, cette métropole des évêques, transformée en entrepôt de commerce, perdit bientôt les vestiges de sa grandeur première. La cathédrale est le seul monument qui atteste encore ce qu'elle fut autrefois. Incendiée à diverses reprises, Drontheim a si fraîchement été rebâtie, qu'on la prendrait pour une ville née d'hier, pour une de ces villes manufacturières d'Angleterre ou d'Amérique qui surgissent tout d'un coup. Ses rues sont bien percées, régulières et larges, si larges qu'on y remarque à peine le peu de monde qui y passe, et qu'on pourrait parfois les croire désertes. Ses maisons en bois, revêtues d'un stuc blanc, ornées d'un péristyle, d'un fronton, d'une colonnade, ressemblent, pour la plupart, à de superbes édifices en pierres. Ses magasins bordent tout un côté du golfe et les deux rives du Nid; ils reposent à moitié sur terre et à moitié sur pilotis. Les bâtiments viennent, au pied de la porte qui s'ouvre sur l'eau,

charger et décharger les marchandises. De distance en distance, on voit quelques-uns de ces magasins qui sont séparés l'un de l'autre, et qui forment entre eux une espèce de baie où le paysan des îles voisines arrive les jours de foire sur son bateau à voiles, avec sa femme et ses enfants.

Entre toutes ces rues si fraîchement bâties et si fraîchement peintes, où la plaque en cuivre du comptoir orne chaque porte, où les denrées coloniales et les denrées du Nord, placées symétriquement derrière les vitres, attirent le regard à chaque pas, il en est une plus large et plus belle que les autres où l'on revient toujours avec une émotion poétique : c'est la *Munkgade* (rue des Moines). Là, d'un côté, on aperçoit la cathédrale isolée et debout sur les tombes du cimetière comme une éternelle pensée de vie dans l'empire des morts; de l'autre, le golfe, les montagnes bleues qui le terminent, et la tour de Munkholm, bâtie sur un rocher au milieu des flots. Lorsque Canut le Grand vint, en l'an 1028, prendre possession du royaume de Norvège, il bâtit sur cette île un cloître. C'était un de ces cloîtres dont l'aspect seul devait donner à l'âme une impression solennelle, un cloître comme celui dont parle René, où la lampe du sanctuaire brillait de loin comme un fanal aux yeux du matelot égaré dans sa route, où le chant de l'espoir religieux, l'hymne de salut, résonnaient à travers le souffle de l'orage et le mugissement des vagues. La réformation renversa l'autel que les tempêtes de la mer n'avaient pas ébranlé; les religieux quittèrent

leurs cellules, et le couvent de Munkholm devint une forteresse. C'est là qu'une barque chargée de soldats conduisit un jour Griffenfeld, cet enfant du peuple devenu grand seigneur, cet étudiant devenu ministre, cet homme d'État dont le Danemark déplora la perte. C'est là qu'il vint expier ses rêves d'ambition et ses phases de grandeur. Il passa dix-huit ans enfermé dans sa prison (de 1680 à 1698). Exilé du monde où il avait vécu, dépouillé des titres qui l'avaient paré, précipité tout à coup des splendeurs d'un palais dans l'ombre d'un cachot, il appela à son secours la poésie et la religion, ces deux fidèles divinités du malheur. Il traduisit les psaumes de David, et crayonna autour de lui des sentences morales. Un de ses biographes nous a conservé celle-ci, que j'ai essayé de traduire :

Sur les ondes du golfe on voit de loin surgir
Le rocher de Munkholm que la mer bat sans cesse ;
Mais la mer qui mugit ne le fait pas fléchir,
Et le flot fatigué se retire et s'affaisse.

Que l'aspect de ce roc nous apprenne à souffrir
Les rigueurs du destin, les orages du monde.
Je regarde ces murs d'où je ne puis sortir,
J'entends autour de moi la vengeance qui groude.

Mais votre nom, grand Dieu ! sera notre rempart.
Si vous nous protégez, si partout où nous sommes
Vos anges sur nos pas étendent leur regard,
Que nous fait le pouvoir et la haine des hommes !

Maintenant ces sentences écrites sur les murailles ont été effacées. La chambre qu'occupait Griffenfeld

a été transformée en arsenal. Il ne reste de sa prison que les barreaux de la fenêtre par laquelle plus d'une fois sans doute il regarda avec douleur la ville bâtie au bord du golfe et le navire fuyant dans le lointain.

Dans cette même rue des Moines, où l'histoire primitive apparaît ainsi en face de l'histoire moderne, on aperçoit à droite, en montant vers la cathédrale, une maison en bois à un seul étage, peinte en jaune, remarquable entre toutes les autres par sa modeste construction : c'était autrefois le seul hôtel de Drontheim. La bonne vieille femme qui l'a fondé il y a une cinquantaine d'années, et qui l'occupe encore, ne se rappelle pas sans un certain sentiment d'orgueil la prospérité dont il a joui longtemps, les éloges que les voyageurs lettrés lui donnaient dans leurs livres, et la gloire que le confort de ses appartements, les combinaisons hardies de sa cuisine, lui avaient acquise dans les pays lointains. Un jour elle vit arriver un jeune homme qui lui demanda d'une voix timide une chambre pour lui et son compagnon de voyage. Madame Holmberg lui montra une chambre d'étudiant bien humble et bien étroite. Elle fit mettre un matelas sur le parquet, et les deux étrangers restèrent là cinq jours, puis partirent pour le cap Nord. Nous avons vu cette chambre à peu près telle qu'elle était il y a quarante ans, et madame Holmberg nous la montrait avec une naïve vanité d'hôtesse ; car ce jeune homme qu'elle avait reçu comme un étudiant, c'était un prince français : c'était Louis-Philippe, duc d'Orléans.

Je ne terminerai pas ce tableau de la Munkgade sans ajouter qu'on y voit encore la maison du gouverneur, le plus grand édifice en bois, disent les habitants de Drontheim, qui existe en Europe, et la maison qui renferme à la fois les salles d'étude du gymnase et la collection de l'Académie des sciences, fondée en 1760, par l'évêque Gunner et deux savants chers à la Norvège, Sulhm et Schönning. En 1781, cette société, qui ne possédait environ que deux mille volumes, hérita de la belle bibliothèque de Schönning et du recteur Dass. Au commencement de ce siècle, un amateur de curiosités, le conseiller Hammer de Hadeland lui a légué ses intéressantes collections. Cette société possède en outre un cabinet d'histoire naturelle, un herbier très-riche, mais malheureusement très-négligé, beaucoup de belles coquilles, de coraux rares, et un madrépore entièrement couvert de l'alcyon arbre, ce qui en fait un précieux objet d'histoire naturelle.

L'école cathédrale ou gymnase est la plus ancienne école de Norvège. Elle pourvoit elle-même à ses dépenses à l'aide des dotations qu'elle a reçues, et a plusieurs bourses annuelles à sa disposition. Il y a maintenant à cette école six professeurs et un recteur. On y compte ordinairement de soixante-dix à quatre-vingts élèves.

Drontheim est le point central d'un commerce important. C'est l'entrepôt des cuivres de Mehldalen, de Röraas, et c'est là que les pêcheurs du Nord viennent vendre la plus grande partie de leurs poissons. On

estime à 2,500,000 fr. environ par année la valeur de ses exportations, et à 600,000 fr. celle de ses importations.

De toutes les villes considérables de Norvège, c'est celle-ci qui a le mieux conservé son caractère national, ses coutumes traditionnelles. Cette fidélité au passé, ce patriotisme ardent que tous les étrangers remarquent parmi les habitants de Drontheim, tiennent sans doute en grande partie à son isolement et à la nature spéciale de ses relations. Christiania tourne les yeux du côté de l'Angleterre; Bergen du côté de la Hollande. C'est là qu'est leur commerce le plus fréquent, et leur principale source de prospérité. Les spéculations commerciales de Drontheim sont au contraire concentrées en majeure partie dans l'intérieur du royaume, et son intérêt matériel, et la gloire de son passé, l'espoir de son avenir, tout est renfermé dans ce pays dont elle fut jadis la reine et dont elle est restée l'une des plus attrayantes cités.

Avec cette pureté de sentiments patriotiques et ces traditions d'une époque lointaine, les habitants de Drontheim ont conservé toutes les vertus hospitalières de leurs ancêtres. Pour être admis chez eux, il n'est pas besoin de lettres de recommandation; le titre d'étranger suffit pour éveiller en eux un sentiment de bienveillance, pour obtenir une réception souvent cordiale et toujours aimable. L'hiver, ils vous gardent la première place à leur foyer; l'été, ils vous emmènent dans leurs maisons de campagne. Les environs de Drontheim présentent plusieurs beaux et

larges points de vue. Ici le regard plane sur le golfe ; là il repose sur la cathédrale ; ailleurs il s'égaré sur la cascade de Leer, sur la vallée du Nid ou sur les cimes dentelées des montagnes, et les marchands qui peuvent avoir une villa, lui choisissent pour premier ornement une situation pittoresque, une perspective étendue. Il y a chez ces hommes du Nord un amour de la nature qui jette sur leur vie une teinte constante de poésie. Plus leur sol est aride et leur ciel rigoureux, plus ils s'attachent à ses beautés éphémères.

Tandis que nous vivions là gaiement, attirés d'un côté par l'aspect d'une nature grandiose, de l'autre par un objet d'étude, et passant chaque jour d'excellentes heures d'entretien dans quelque bonne et intéressante famille, la corvette s'approchait rapidement de nous. Le 26 juin au soir, elle entra dans le *fiord* de Drontheim, et le lendemain à 7 heures du matin, elle n'était plus qu'à quatre lieues de nous.

Dès que nous la reconnûmes à une assez longue distance, nous nous hâtâmes de prendre une barque et d'aller à sa rencontre. Derrière nous venait l'un des plus honorables négociants de la ville, M. Garmann, vice-consul de France, avec une dizaine de musiciens qui jouaient tour à tour les airs nationaux de notre pays et ceux de la Norvège. Le ciel était d'une pureté admirable, l'eau du golfe calme et limpide. Je revoyais pour la première fois après deux ans d'absence le pavillon de France flotter à mes yeux. La corvette, poussée par une brise légère, arrivait droit à nous ; déjà nous distinguions sur sa dunette quelques-uns de nos

compagnons de voyage. Nous allions trouver là des amis et des nouvelles de nos familles. Quiconque s'est jamais vu dans une telle situation peut se figurer notre empressement et notre joie.

Le même jour, les savants suédois, norvégiens et danois, adjoints par leur gouvernement à la Commission du Nord, furent officiellement présentés à M. Gaimard, à bord de *la Recherche*, par le consul de France en Norvège, M. de la Roquette, venu de Christiania à Drontheim dans le but de faciliter nos travaux.

Le jour suivant, M. Garmann nous donna un grand dîner auquel assistaient tous les principaux fonctionnaires de la ville. Les Norvégiens portèrent eux-mêmes plusieurs toasts à la France et à son roi. Le lendemain c'était le tour du gouverneur, M. Riis, et je crois que nous aurions fini par dîner dans toutes les maisons de Drontheim, tant on se plaît dans cette ville à accueillir les étrangers et tant on y témoignait de sympathie pour notre expédition.

CHAPITRE IV.

BODÖ-SANDTORV.

Le bateau à vapeur. — Végétation des îles. — Hildringen. — Province de Nordland. — Le Torghat. — Tradition populaire. — Bodöe. — Le monument du prêtre. — Légende du pays. — Peintures de bergères. — Les îles Lofoden. — La pêche et les pêcheurs. — Produit d'une année. — Peter Dass Sandtorv. — Le Finmark. — Tromsøe. — Situation. — Les Lapons. — Établissements d'instruction. — Commerce. — Visite à l'évêque.



Après avoir séjourné à Drontheim tout le temps nécessaire pour satisfaire aux différents désirs d'étude des membres de la Commission, *la Recherche* levait l'ancre pour continuer sa route vers le nord. MM. Mayer, Anglès, Martins et moi, nous nous décidâmes à la quitter de nouveau pour nous rendre à Hammerfest à travers le curieux archipel de Nordland et de Finmark.

Autrefois on ne parcourait cet archipel qu'en s'en allant d'île en île avec une barque de pêcheur. L'absence de rameurs, l'orage, les vents contraires arrêtaient souvent plusieurs jours le passager à la même station. Il fallait un mois au moins pour parvenir de Hammerfest à Drontheim, et il en coûtait plus de 500 fr.

pour voyager ainsi sur un bateau découvert, les genoux serrés l'un contre l'autre, les pieds dans l'eau, le corps livré à toutes les intempéries de l'air. Alors il n'y avait point de jour de poste déterminé : la poste arrivait selon le bon vouloir du temps, une semaine ou l'autre ; on calculait la célérité de sa marche par la direction du vent et la hauteur du baromètre, mais souvent elle trompait toutes les espérances. L'évêque de Tromsøe me disait qu'une lettre partie au mois de mars n'était arrivée à Christiania qu'au mois de juin. Si le correspondant de Christiania mettait le moindre retard à répondre, c'était l'affaire d'un an.

Maintenant un excellent bateau à vapeur établi par le gouvernement, commandé par un officier de la marine royale, traverse chaque semaine en été ces sombres parages et rapproche l'une de l'autre ces pauvres populations si éloignées l'une de l'autre, et si tristement isolées du reste du monde. En huit jours, ce bateau va de Drontheim à Hammerfest, s'arrêtant quelques heures en divers endroits, un jour à Sandtorv, deux jours à Tromsøe et apportant les lettres, les nouvelles, les denrées des régions du Nord. Les frais d'entretien de ce bateau surpassent encore chaque année ses recettes ; mais lorsque le gouvernement norvégien l'a établi, il ne prétendait point en faire un objet de spéculation financière, il voulait avant tout donner un moyen de communication rapide, fructueux et nécessaire, on peut le dire, aux populations du Nord, et il a réussi dans sa louable conception au delà de toutes ses espérances.

Nous nous embarquâmes sur ce bâtiment le 2 juillet au soir. Le lendemain, nous considérions avec curiosité les étranges points de vue qui s'offraient à nos yeux. Nous allions le long du golfe en louvoyant à tout instant pour éviter des bancs de pierres, des rocs aigus, des îles arides, tantôt glissant dans un passage resserré comme le lit d'une rivière, tantôt naviguant à notre aise sur un large espace, puis contournant de nouveau des promontoires, des baies, avec une légèreté qui nous donnait une haute idée de l'habileté de notre capitaine et de l'expérience de notre pilote.

Le ciel alors était d'un bleu limpide, le soleil projetait ses rayons sur les flots de la mer, et tous ces rocs si nus, si tristes, si déserts, formaient un singulier contraste avec ces vagues vertes comme de l'émeraude, rouges comme la pourpre, et ce ciel pur comme un ciel du midi. Mais peu à peu des vapeurs grises s'amoncellent au sommet des montagnes; elles s'étendent comme un nuage, elles enveloppent l'horizon, et l'on n'entrevoit plus au loin qu'un voile de brouillards noirs, où quelques rayons de lumière percent çà et là comme les teintes blanches que le peintre jette du bout de son pinceau sur une toile sombre. Le brouillard étendu d'abord au large dans l'espace, nous resserrait de plus en plus. Alors tous les objets se dessinaient confusément à nos yeux, et l'œil exercé du pilote pouvait seul discerner les brisants dont nous étions menacés, et reconnaître la route que nous devions suivre à la forme à demi effacée des montagnes. Nous naviguâmes ainsi à l'aide de la merveilleuse ex-

périence de notre pilote pendant quelques heures; puis la brume devint si obscure, qu'il fallut jeter l'ancre, et nous restâmes là toute la nuit, bercés par le vent et dormant entre les écueils.

Le lendemain, c'étaient des îles plus sauvages encore et des rocs plus escarpés. La mer était parfois si resserrée, qu'on l'eût prise pour une rivière. Le bateau virait sans cesse, et glissait comme un serpent entre les sinuosités des montagnes. Ici la végétation va toujours en décroissant : les pins disparaissent ou deviennent plus petits et plus rares ; le bouleau des vallées, aux branches étendues, fait place au bouleau nain, que la neige et le froid oppressent. Les collines sont revêtues d'une quantité de mousses nourries par l'humidité; mais l'œil cherche en vain ces belles couches de fleurs qui parsèment nos campagnes. On ne voit guère que la *diapensia* avec ses rameaux semblables à ceux d'un jeune sapin, ses légères clochettes d'un rouge violet, et l'*azalea procumbens*, pauvre petite plante plus jolie encore et plus frêle, qui s'épanouit entre les touffes du lichen comme un bouquet de mariée, et semble, en se penchant vers la terre, demander un refuge contre la glace et le vent. M. Martins, chargé de la partie botanique de notre voyage, n'avait trouvé ces plantes qu'au sommet des Alpes; il les a trouvées ici presque au niveau de la mer. La végétation refroidie de nos hautes montagnes est celle des vallées du Nordland.

Toutes ces collines devant lesquelles notre bateau passe sont sans abri; cette terre est sans culture, et

cependant on distingue parfois sur la grève solitaire une cabane en bois. L'homme est plus hardi que l'oiseau de mer ; il bâtit sa demeure sur tous les rivages et repose au milieu de toutes les tempêtes.

Après avoir traversé cette longue ligne de côtes arides et de récifs, on aperçoit au bord de la mer une colline couverte de verdure et couronnée par une forêt de pins : c'est Hildringen, la demeure du maître de poste des deux provinces. Le bateau s'arrêtait là quelques heures pour prendre des lettres, et quand nous descendîmes à terre, il y avait je ne sais quelle espèce de soulagement de cœur à voir cette maison riante bâtie au haut d'une terrasse où le propriétaire essaie de faire croître quelques plantes potagères, et la ceinture de bois qui l'abrite, et le ruisseau qui coule sur un lit de mousse et mêle ses eaux fraîches aux vagues amères de l'Océan. Toute cette terre, qui sourit de loin aux yeux du voyageur, ne donne pourtant pas de moisson. A peine celui qui l'ensemence parvient-il à récolter, tous les quatre ou cinq ans, un peu d'orge et de pommes de terre. L'été ne commence là qu'au mois de juin, et finit au mois de septembre ; mais la colline est couverte d'une bruyère touffue, la chèvre grimpe au flanc du rocher, la génisse dort près du bouleau, et la mer étend avec un doux murmure une nappe d'écume sur un lit de sable. Toute cette habitation est pleine de vie et de fraîcheur : c'est un paysage suisse après un tableau de Salvator Rosa.

A Hildringen commence la province de Nordland, qui s'étend depuis le 65 degré jusqu'au 69° 30' de la-

titude. Elle est bornée au nord par la province de Finmark, à l'est par la Laponie suédoise, au sud par le district septentrional de Drontheim et par la mer. Elle est divisée en trois arrondissements ou *fogderies*. On y compte environ 53,000 habitants, vingt-cinq paroisses et cinquante succursales.

Le sol de cette province est en général sablonneux, sec et peu productif. Ses habitants ne se livrent guère à une culture entravée par la nature du terrain et par les rigueurs du climat. La pêche est leur ressource principale. Cependant sur les contours de quelques baies abritées contre les vents, et dans les vallées, on voit des champs ensemencés d'orge, d'avoine, et un assez grand nombre de plantations de pommes de terre. Malheureusement ils ne se contentent point de prendre la pomme de terre comme aliment, ils en font une espèce d'eau-de-vie âpre et nauséabonde, mais qui leur plaît beaucoup et dont ils usent et abusent sans ménagement. C'est ainsi que dans le nord de la Sibérie, des familles entières sacrifient le peu de farine qu'elles ont chèrement achetée pour en composer une boisson spiritueuse et enivrante.

Sur certaines côtes du Nordland, on trouve encore des forêts de pins et de bouleaux; sur d'autres, rien; les paysans sont obligés de se chauffer avec des broussailles, des algues desséchées et de la tourbe.

La chasse au filet et au fusil est encore pour ces pauvres gens une ressource assez considérable. Il y a dans les parties boisées de la province des loups et des ours; le long des côtes des renards blancs, quel-

ques renards noirs dont la peau se vend fort cher, et une quantité d'oiseaux de différentes espèces : éders, canards, gelinottes.

Du riant point de vue de Hildringen, nous passions à un aspect grandiose. La mer s'ouvrait devant nous large et puissante. Le bateau bondissait sur les vagues enflées par le vent, puis se penchait sur sa quille et faisait fuir derrière lui deux longues raies pareilles aux sillons creusés par un soc pesant. Devant nous, nous apercevions le Torghat avec sa cime arrondie et ses deux ailes inclinées de chaque côté comme celles d'un chapeau alsacien; plus loin une ligne bleuâtre et dentelée, les montagnes qu'on appelle *les Sept-Sœurs*, qui s'élèvent comme sept têtes de jeunes filles curieuses à la surface des flots. Le Torghat est un roc de neuf cent cinquante pieds de hauteur, traversé dans toute son épaisseur par une ouverture horizontale de plus de deux cents pieds de hauteur. On raconte qu'un géant, dont on voit encore à douze milles de là le buste pétrifié, lança un jour une flèche contre un Trolle qui lui enlevait sa bien-aimée. Le Trolle échappa au trait meurtrier, la jeune fille fut changée en pierre dans l'île de Lek, et la flèche fit dans le Torghat cette ouverture immense (1).

Le soir, la brume couvrait encore l'horizon, mais

(1) Beaucoup de voyageurs ont parlé de ce roc curieux, et beaucoup se sont trompés en en fixant la proportion; Pontopidan prétendait que l'ouverture du Torghat avait une étendue de mille brasses, et M. de Buch estimait à deux mille pieds l'élévation de ce rocher.

les rayons du soleil luttaiient contre elle, et alors on apercevait de singuliers effets de lumière : les montagnes, toutes bleues à leur base, entourées sur leurs flancs d'une ceinture de vapeurs grises, et revêtues au sommet d'une teinte de pourpre, et la mer traversée çà et là par de grandes ombres, et roulant un peu plus loin des étincelles d'or dans des flots de cristal.

Le 4 juillet au matin, nous franchissions le cercle polaire. C'était une fête pour nous tous qui n'avions jamais été si loin au nord, une fête que nous célébrâmes avec joie, en traversant déjà dans notre pensée les nouveaux pays que nous allions voir. A mesure que nous avançons, toute la nature prend un aspect plus sauvage et plus imposant : des montagnes nues s'élancent par des jets hardis du niveau de la mer, leurs flancs sont droits et escarpés, leur cime taillée carrément, effilée comme une aiguille ou dentelée comme une scie ; la neige s'abaisse de plus en plus vers la mer, et les brouillards noirs jettent comme un voile de deuil sur cette surface blanche. De temps à autre une troupe de goëlands s'élève du sein des flots en battant de l'aile, et s'enfuit sur la grève ; une hirondelle égarée dans sa route voltige autour de notre bateau comme pour y chercher un abri ; puis toute trace de vie disparaît, et l'on n'aperçoit que les montagnes projetant dans les airs leurs pics audacieux, le ciel voilé par une brume continue, la grève déserte, la mer sombre. Que de fois, en regardant ces magnifiques scènes que je me sentais incapable de décrire, en me laissant aller à l'émotion produite par l'aspect

de ces îles solitaires, de ces rocs sauvages que l'on dirait enfantés dans un bouleversement de la nature, que de fois n'ai-je pas désiré que Byron fût venu ici ! Quel sujet de chant sublime pour Child-Harold ! quelle page terrible pour Manfred !

Mais voilà que les matelots déroulent la chaîne de l'ancre. Nous entrons dans une baie bordée de tout côté par des cimes de neige. Deux bricks marchands sont dans le port, un pavillon flotte sur la côte. Nous sommes à Bodøe, la seule ville du Nordland, si l'on peut appeler ville un groupe d'une trentaine de maisons en bois et quelques magasins à moitié vides qui se penchent sur l'eau comme pour attendre la cargaison de blé et de poisson qui n'arrive pas. La sûreté du port de Bodøe, sa position au centre du Nordland, dans le voisinage des grandes pêcheries de Lofoden, avaient donné à des négociants de Drontheim l'idée d'y établir des entrepôts, et leur ambition allait peut-être jusqu'à faire de cet établissement un siège de commerce rival de Bergen. Plusieurs d'entre eux se réunirent dans ce but et employèrent à leur spéculation un capital de 600,000 fr. Mais Bergen l'emporta, et les pertes de la société devinrent en quelques années si considérables, qu'ils se décidèrent à abandonner leur entreprise et à vendre leurs constructions. La spéculation avait commencé en 1803, et vingt-cinq ans après, on ne comptait encore à Bodøe que trente-huit maisons et deux cent cinquante-trois habitants, dont deux fonctionnaires, trois marchands et douze ouvriers. C'est à peu près ce qui s'y trouve encore au-

jourd'hui. L'église est à une demi-lieue de là, une jolie petite église bâtie dans une situation pittoresque, entre deux golfes, au pied d'une colline couverte de quelques arbustes. Il y avait là jadis une chapelle très-ancienne, car cette province de Nordland a été habitée dès les temps les plus reculés. Il en est souvent parlé dans les sagas islandaises. Mais ces vestiges d'antiquité ont disparu peu à peu, et il ne reste qu'un petit nombre de tumulus dispersés çà et là et quelques pierres sépulcrales sans inscription. Le seul monument un peu curieux que nous ayons trouvé dans les environs de la ville, est une pierre tumulaire du xvii^e siècle, placée dans la muraille de l'église et représentant un vieux prêtre de la paroisse avec sa calotte sur la tête, sa longue barbe, ses moustaches, une main sur la poitrine, une autre sur un livre. On me raconta que la femme de ce prêtre avait manqué à ses devoirs de fidélité conjugale. Quand il fut mort, il apprit dans l'autre monde ce qu'il avait toujours eu le bonheur d'ignorer dans celui-ci. Il revint chaque nuit reprocher à sa femme la faute qu'elle avait commise, et la malheureuse veuve, tourmentée par le remords, employa ses colliers, ses parures, à faire ériger une tombe à son mari; après quoi on assure qu'elle dormait tranquille. A la main droite, sculptée sur la pierre, on remarque un doigt mutilé. Une légende populaire rapporte qu'un paysan le brisa un jour pour montrer sa force, mais au même instant il fut attaqué d'une maladie étrange que personne ne connaissait et dont nul médecin ne put le guérir.

Quand nous eûmes visité l'église, nous entrâmes dans la maison du prêtre. Elle est construite carrément comme un ancien castel : au milieu une grande cour pavée, et de chaque côté une habitation. Ce fut un prêtre riche et ambitieux qui la bâtit. Il avait acheté, selon la taxe en usage au XVIII^e siècle, le titre d'évêque, et quand il eut reçu ses lettres patentes, il voulut avoir une demeure qui convînt à sa dignité. Il fit venir chez lui un peintre renommé de Drontheim, et décora son salon et son cabinet de travail de quatre grandes toiles représentant des bergers et des bergères, de belles dames à paniers, tenant du bout des doigts une rose épanouie, et à leurs pieds de jolis jouvenceaux cueillant des fleurs. Le dessin de ces pastorales est tout ce qu'on peut voir de moins artiste ; mais le fait est curieux. En étudiant l'histoire de l'idylle dans ses diverses transformations, je n'avais pas encore appris qu'elle fût venue se nicher dans la demeure d'un prêtre de Nordland, au 66^e degré de latitude.

Au delà de Bodøe, on entre dans le Vesterfiord, si vaste en certains endroits qu'on le prendrait pour la pleine mer. Mais après avoir navigué au large pendant quelques heures, on voit de nouveau reparaître des groupes de montagnes, des amas de rochers : ce sont les îles Lofoden, l'un des points les plus remarquables de toute la Scandinavie.

Elles sont situées à l'extrémité de la province de Nordland, entre le 68 et le 69^o de latitude. Les plus grandes ont huit à neuf milles de circuit. Le sol en est

généralement rocailleux, stérile; dans celle que l'on nomme Vaagøe et dans quelques autres encore s'élèvent des montagnes couvertes d'une neige perpétuelle. Les géologues rangent dans la classe des terrains primitifs ces montagnes, dont quelques-unes ont jusqu'à deux et trois mille pieds de hauteur. La plus grande partie de ces îles est entièrement déserte. Il n'y a d'habitations humaines que le long des côtes, et c'est là seulement qu'on trouve quelques parcelles de terre cultivable, mais dont la culture est sans cesse entravée par les rigueurs du climat. Souvent les semences ne peuvent être faites qu'à la fin de juin, et dès le mois d'août il s'élançe des vents humides et orageux qui anéantissent tout espoir de moisson. Les hommes se soucient peu de se livrer à ce travail si incertain, si fréquemment stérile; ils l'abandonnent aux femmes et aux enfants, et passent leur vie sur leurs bateaux.

A côté de ces plages si pauvres, de ce sol désolé, ils ont une mer sombre, il est vrai, couverte en hiver d'un long voile de deuil, et soulevée par les tempêtes, mais riche, généreuse, et qui leur donne un sûr moyen de subsistance.

C'est là que chaque année les pêcheurs du Nord se rassemblent pour la pêche d'hiver. Il en vient du Finmark, de Drontheim et de Bergen. Il en vient par centaines, par milliers. On compte, dans les diverses îles Lofoden, trois mille bateaux, et chaque bateau est occupé par cinq hommes. Les uns pêchent à la ligne, d'autres au filet (1). Ils laissent chaque soir

(1) Les filets doivent avoir soixante aunes de longueur et sept

leurs filets à la mer et vont les retirer le lendemain. Ils arrivent au mois de janvier ou février, et ne s'en retournent guère qu'au mois d'avril. Chaque île est occupée par un marchand qui fournit aux pêcheurs de quoi subvenir à leurs besoins imprévus, car ils apportent avec eux leurs provisions de beurre, de farine, de lait et d'eau-de-vie. Le même marchand leur loue, pour une taxe moyenne de vingt-quatre poissons par homme, les séchoirs et les malheureuses cabanes où ils se réunissent au nombre de dix ou douze. Ces cabanes sont en bois, percées par le haut pour ouvrir un passage à la fumée, et éclairées par une petite fenêtre. Elles n'ont pas plus de six pieds d'élévation et douze à quinze pieds d'étendue.

Tous les bateaux ont une station déterminée dont ils ne peuvent changer sans difficulté. Avant d'y arriver les pêcheurs élisent un patron. C'est d'ordinaire un vieux pêcheur expérimenté qui a pour mission d'apaiser leurs différends, d'observer l'état de la température, de voir si elle ne présage pas quelque tempête, et de guider vers les bancs de poissons sa petite flottille. D'après le règlement de 1830, ce patron doit être réélu chaque année, et les hommes placés sous sa surveillance lui payent chacun un tribut de deux poissons.

Autour des côtes de Lofoden, les poissons descendent en si grande quantité, qu'ils s'entassent les uns sur les autres et forment souvent des couches communes de profondeur. Les lignes ont trois mille aunes de longueur et douze cents hameçons.

pactes de plusieurs toises de hauteur. Le patron jette la sonde dans la mer, et là où il la sent rebondir sur le dos des poissons comme sur un roc, il s'arrête et commence la pêche. Chaque matin il consulte l'état de l'atmosphère, la direction du vent, et, lorsqu'il arbore son pavillon, c'est le signal du départ (1). Au mois de février, sur ces côtes septentrionales, les nuits sont si longues, l'obscurité si épaisse, que les pêcheurs n'osent pas sortir avant neuf heures du matin ni rester à la mer passé quatre heures du soir; ils reviennent alors dans leurs cabanes ou préparent le poisson dans les bateaux. Il y a une partie de leur pêche qu'ils vendent au moment même aux marchands de Drontheim, une autre qu'ils suspendent à des perches pour la faire sécher, et qu'ils viennent reprendre au mois de juin. Ils ont encore une saison de pêche en été, sur les côtes de Finmark; mais à cette époque elle est moins abondante et moins active. On peut évaluer le produit des deux saisons, terme moyen, à 300 fr., et, pour gagner cette somme, ces pêcheurs passent une misérable vie (2). Rien qu'à

(1) Il est facile de comprendre qu'on ne pourrait sans des mesures sévères maintenir l'ordre parmi ces milliers d'hommes. Aussi l'autorité se fait-elle donner la liste de tous ceux qui veulent prendre part à la pêche. Chaque chef de bateau répond de la conduite de ses subordonnés; chaque bateau a son espace déterminé; les pêcheurs doivent placer et retirer à la même heure leurs filets et leurs lignes. Enfin, la distribution du poisson est soumise à des réglemens dont l'autorité locale surveille l'exécution.

(2) La pêche profite bien plus aux marchands, qui spéculent tranquillement dans leurs comptoirs, qu'à ces pauvres gens qui

voir ces cabanes en bois qui les abritent à peine contre le froid, ce sol nu où ils reposent avec leurs habits humides, on éprouve un profond sentiment de pitié. Et c'est là qu'ils restent trois mois au milieu de l'hiver, loin de leur famille, pauvrement vêtus et pauvrement nourris, couchés la nuit dans la boue, et s'en allant le jour tirer des filets hors d'une eau glacée. La malpropreté, l'humidité des vêtements, la mauvaise nourriture, engendrent parmi eux des maladies graves dont ils ne guérissent presque jamais : c'est la gale, la lèpre, l'éléphantiasis, et surtout le scorbut.

Un poète de Norvège, Peter Dass, pasteur d'Altahoug, a décrit en termes pathétiques les privations auxquelles ces malheureux sont condamnés, les dangers continuels qui les menacent; et les pêcheurs, touchés de voir un homme s'intéresser ainsi à leur sort, ont béni le nom de Peter Dass dans leurs traditions et perpétué sa mémoire dans leurs regrets. Au haut de la grande voile blanche des *Jagt* nordlandais, on aperçoit deux petites bandes noires en

s'exposent à tant de fatigues et de périls. Voici, d'après des documents officiels, l'état d'une pêche de Lofoden dans une année ordinaire : deux mille neuf cent seize bateaux et quinze mille quatre cent quatre-vingts pêcheurs. Ces pêcheurs prirent, dans l'espace de deux mois, seize millions quatre cent cinquante-six mille six cent vingt poissons, dont ils firent vingt et un mille cinq cent trente tonnes d'huile et six mille tonnes d'œufs de poisson. Les tonnes d'huile rapportaient une somme de 758,550 francs, les pièces du poisson 1,371,388, et les tonnes d'œufs 30,000 ; somme totale 2,159,928 francs

vadmél, et l'on dit que c'est le signe de deuil adopté par les pêcheurs depuis la mort de Peter Dass. L'histoire littéraire cite quelques éclatants témoignages d'admiration rendus à la mémoire des hommes illustres; pour moi, je ne connais rien de plus beau que ce nom du pauvre prêtre passant de père en fils au sein de la colonie des pêcheurs, et ce deuil du poète porté sur toutes les barques à travers tous les golfes (1).

Cependant ni la misère, ni les infirmités, ni les périls d'une mer orageuse, n'arrêtent les hommes du Nord; ils aiment leur vie de pêcheur, et rien au monde ne pourrait les en détacher. Le Nordlandais de nos jours est comme celui des temps anciens: il va à la mer par instinct, par entraînement; il y retourne par habitude. C'est son domaine, c'est sa richesse, c'est son orgueil; c'est là que l'enfant exerce ses forces naissantes; c'est là que l'homme marié va chercher les moyens de soutenir sa famille; c'est là que le vieillard veut retourner encore, si les infirmités ne l'en empêchent pas. Le jour où le fils du pêcheur va passer un hiver à Lofoden, de ce jour-là date son entrée dans la vie: il revêt la camisole de cuir, il porte les grandes bottes, il manie la rame, il est fier, il est homme. Jusque-là il n'était bon qu'à rester auprès du poêle avec les femmes et les enfants.

(1) Le poëme de Peter Dass, l'un des livres les plus populaires qui existent en Norvège, a pour titre: *Norlands Trompet*. Il y en a encore un autre du même genre sur le Finmark, mais qui est moins répandu. L'auteur naquit en 1647, et mourut en 1708.

Si ingrate que soit la terre du Nordland, elle porterait cependant quelque récolte, si le pêcheur voulait la labourer; mais il ne la cultive qu'à regret et négligemment, car toutes ses pensées sont tournées du côté de la mer, et du moment où il quitte la mer, il tombe dans une profonde paresse. Qu'on dise à un Nordlandais de faire un quart de lieue à pied, il trouvera le chemin prodigieusement long; mais qu'on lui dise de s'en aller par eau et de ramer pendant plusieurs heures, il sourit, il accepte, il est prêt. Les paysans de la paroisse de Tromsøe, qui s'étend fort loin, ne craignent pas de faire quinze ou vingt lieues avec leur bateau pour venir le dimanche à l'église; mais, une fois arrivés dans le port, il leur en coûte de traverser une place et quelques rues, et les marchands, qui connaissent cette indolence, ont bâti leurs magasins aussi près que possible de la grève, afin d'avoir plus de chalands.

Nous venions de passer la limite du Vesterfiord, l'un des golfes les plus dangereux de cette contrée. Il s'avance en se rétrécissant entre les îles Lofoden et le continent. Le flux et le courant qui vient du sud y entrent à la fois. Les détroits ouverts entre les îles ne sont pas assez larges pour donner assez promptement passage à cette masse d'eau. Le mouvement du reflux a une force redoutable. Dans ces détroits de Lofoden, la mer court avec la même rapidité que les fleuves les plus forts et les plus impétueux : c'est ce qui a fait donner à ceux qui sont le plus au large le nom de courants, *Strom*. Là où la longueur de ces

canaux ne laisse pas au reflux un espace assez large, on voit de véritables cataractes : tel est le fameux Malström. Ces courants changent de direction quatre fois par jour, suivant l'impulsion que leur impriment le flux et le reflux. Le Malström n'est réellement dangereux que lorsque le vent du nord-ouest souffle contre le reflux. Alors les vagues se soulèvent, forment des tournoiemens, et entraînent dans l'abîme les poissons et les bateaux qui s'en approchent. On entend à plusieurs milles au large le mugissement et le fracas du courant (1).

Nous continuâmes notre route par une mer orageuse, un ciel noir, un vent froid ; on ne pouvait plus se promener sur le pont sans un triple vêtement de laine, et l'on ne pouvait descendre dans le salon sans respirer la funeste odeur du mal de mer. Les passagers les plus robustes essayaient de résister à la rigueur de l'air en marchant à pas forcés sur la dunette, et les moins résolus tournaient un regard timide sur le capitaine, comme pour lui demander si l'on n'arriverait pas bientôt à la station de relâche. Mais le thermomètre baissait de plus en plus, le vent enflait encore les vagues, et nous n'apercevions que l'eau et les montagnes nues. Tout à coup, au détour d'une baie, sur un promontoire vert, nous vîmes apparaître une grande et belle maison entourée de quelques magasins : c'était le lieu où nous devions passer la nuit ; c'était l'île de Sandtorv. L'île est grande et bien peuplée ; la pointe de terre qui s'élève en face de nous

(1) L. v. Buch. Reise nach Norwegen.

est habitée par un riche marchand, qui fait, deux fois par année, le voyage de Bergen avec son propre *iagt* pour vendre le poisson qu'il a acheté et ramener les denrées qu'il débite dans le pays. Chaque pêcheur est un de ses vassaux, chaque voisin lui doit quelque redevance; ses champs d'orge et ses pâturages s'étendent au loin sur la côte. Sa maison est l'hôtel des voyageurs, le foyer des nouvelles, la Bourse où se discutent les affaires d'État et les affaires de commerce. Il n'y a que lui qui soit en relations directes avec les deux grandes villes du Nord, Bergen et Drontheim; il n'y a que lui qui reçoive le journal de Christiania. Derrière sa demeure, qui, pour les pauvres gens de ce pays, doit être un vrai palais, on aperçoit cinq ou six cabanes en bois; une de ces cabanes est habitée par un tonnelier, une autre par un cordonnier, tous deux également pauvres, obligés de chercher dans la pêche une ressource qu'ils ne trouvent pas dans leur métier. Un peu plus loin, j'aperçus la maison du pilote; il était sur le chemin au moment où je passais, et me pria d'entrer. Sa fille m'apporta une chaise, sa femme m'offrit du lait; car la pauvreté ici n'exclut pas l'hospitalité, et la porte du pêcheur, comme celle du marchand, est ouverte à l'étranger. Pendant que la famille du pilote était ainsi occupée à me recevoir, je regardais cette demeure; elle était bien triste : une seule chambre au rez-de-chaussée, étroite et puante, servant de chambre à coucher, de cuisine et de salle de réunion à toute la famille; en haut, une autre chambre, où

les femmes se retirent l'hiver pour filer la laine et tisser, quand les hommes sont à la pêche; au dehors, un séchoir pour le poisson, un hangar inachevé: voilà tout. Ces pauvres gens couchent sur une planche recouverte d'une peau; ils portent des vêtements de vadmél, ils boivent du lait mêlé avec de l'eau, après l'avoir laissé fermenter pendant plusieurs mois, et ils se nourrissent toute l'année de fromage et de poissons. Comme ils manquent souvent de foin pour les bestiaux, ils font bouillir les têtes de poissons dans l'eau et les donnent à leurs vaches, qui les mangent, dit-on, avec avidité (1). Autour d'eux, la terre ne produit qu'un peu d'orge; souvent la récolte manque, et quand elle donne cinq à six fois la semence, on peut dire que c'est une excellente année. L'hiver et l'été, le mari va à la pêche; la femme travaille avec ses enfants, et cette famille vit ainsi au jour le jour. Elle a l'air paisible et content; et quand le mari vint me reconduire, quand il me montra le vallon, fermé d'un côté par la mer, de l'autre par une masse de montagnes dont les sommets, couvertes de neige, s'effacent dans le lointain, à l'accent de joie et de vérité avec lequel il me disait: « Oh! c'est un joli pays que notre vallon de Sandtorv! » je voyais qu'il n'aurait pas voulu changer son sort contre nulle autre destinée au monde.

(1) Souvent même, dans ces pauvres provinces, on fait bouillir les excréments des chevaux, et l'on prétend que les vaches et les moutons prennent cette nourriture avec avidité.

En revenant vers la maison du marchand, j'entendis des chants norvégiens, des éclats de voix. La plupart de mes compagnons de voyage étaient rassemblés chez lui. La table était dressée, la carafe de punch d'un côté, le flacon de vin de Porto de l'autre, la théière au milieu. Le maître de la maison s'en allait tour à tour auprès de chacun de ses hôtes, l'invitant à répondre à son toast et à boire. Quand il me vit entrer, il accourut aussitôt à ma rencontre et me souhaita la bienvenue, en me serrant la main avec la cordialité norvégienne; puis il m'apporta un verre, et d'abord il fallut boire à ma santé, à la sienne, à celle de sa famille et à celle de toutes les personnes qui se trouvaient là. Cette première tournée de toasts était à peine finie qu'on en recommença une autre, et à chaque nouvelle série de compliments bachiques c'étaient de nouvelles chansons et de nouveaux cris de joie. Pendant ce temps, les femmes, assises à l'écart, regardaient silencieusement cette scène bruyante, ne se levant que pour venir elles-mêmes verser du punch dans nos verres et se rassurant aussitôt. Mais il y avait parmi elles une jeune fille, au visage pâle, au regard languissant, qui soulevait parfois timidement vers nous sa blonde tête, et dont l'âme souffrante semblait appeler, au milieu de cette froide contrée, la terre où les citrons fleurissent.

Sandtorv est, sur la limite de Finmark, la province la plus septentrionale de la Norvège.

Cette province s'étend depuis le 68°20 jusqu'au

71°12 de latitude septentrionale. Elle est bornée à l'ouest, à l'est, au nord, par la mer Glaciale; au sud et au sud-est, par le Nordland, la Laponie russe et suédoise. Sur cet immense espace on ne compte guère que trente-huit mille habitants.

On divise cette province en deux arrondissements. Celui du sud, qui est le plus important et le plus peuplé, se compose de plusieurs îles et d'une longue côte effrangée par la mer, coupée par une quantité de baies, de fiords, dont les contours, revêtus de verdure et parsemés d'habitations, présentent des points de vue parfois très-riants et presque toujours très-pittoresques. Le nord, qui est le vrai Finmark, se divise encore en deux parties, Finmark de l'est et Finmark de l'ouest (*öst og vest Finmark*). Dans le district de l'est, il y a deux paroisses : celle de Vadsøe et celle de Vardøe; et quatre dans celui de l'ouest : Kistrand, Hammerfest, Talvig, Loppen. La population de cette province se compose en grande partie de Norvégiens, de Lapons côtiers, de Lapons nomades et de Finlandais.

On ne trouve plus dans cette contrée qu'un antique monument, une espèce de sépulture ou *bautasten*, qui existe encore dans la paroisse de Vadsøe; mais le nom de *Finmark Finmörk* est très-ancien. Ce pays fut jadis visité souvent par les pirates norvégiens, qui pillaient les Lapons et qui finirent par leur imposer une sorte de tribut régulier. En 1305, la ville de Bergen et la ville de Drontheim obtinrent la permission d'exercer le commerce aux îles Fin-

mark. De cette époque datent les grandes pêches de la province et les moyens de prospérité qui devaient nécessairement en résulter. Mais en 1562, le commerce qui, jusque-là, se faisait librement, fut monopolisé, et pendant près de deux cents ans affermé tantôt à une ville, tantôt à une société de marchands; et ce fut pour tout le Finmark un malheur dont il est facile de reconnaître les vestiges. Par suite de ce déplorable système d'administration, que le Danemark a employé à l'égard du Groenland, de l'Islande, des Ferøe, et dont il a toujours eu lieu de se repentir, le Finmark déchut rapidement de son premier essor; et, en 1680, il en était arrivé à un tel point de décadence, que tout son commerce fut affermé à une compagnie de Bergen pour une somme annuelle de 600 fr. La plupart des familles d'ouvriers, pêcheurs, dont les pères étaient venus s'établir sur ces côtes dans des temps plus heureux, les abandonnèrent. Pour repeupler le pays, le gouvernement imagina d'en faire un lieu de déportation : il y envoya des hommes condamnés à la prison, des femmes de mauvaise vie, c'est-à-dire qu'il y introduisit le vice et la démoralisation, qu'il acheva de désoler ces lointains parages par la ruine morale. En 1787, enfin, le monopole fut aboli, le commerce reprit sa première liberté; mais le mal était fait, et cinquante années d'administration meilleure ne l'ont point entièrement réparé.

La ville de Tromsøe est la capitale de tout le Finmark et l'un des points importants de cette vieille province de Halogaland, dont l'histoire remonte jus-

qu'au delà des traditions authentiques. C'était, dès les premiers temps du moyen âge, un lieu que les pêcheurs visitaient dans leurs courses, et que le peuple citait dans ses récits. Vers le milieu du XIII^e siècle, les habitants des bords de la mer Blanche vinrent s'établir dans cette province; Hakon Hakonsen, roi de Norvège, leur fit bâtir une église (*Sanctæ Mariæ de Trums ecclesia*) qui devint plus tard une des quatorze chapelles royales, et que l'histoire ecclésiastique cite souvent. L'église attira les habitants de la contrée, puis les marchands; l'intérêt commercial s'adjoignit au sentiment religieux : les paysans, agenouillés dans la nef, écoutèrent la parole du prêtre, puis revinrent sur la côte échanger leurs denrées. C'est ainsi que l'église a été, pour un grand nombre de villes, une source de prospérité, pour toutes un mobile de civilisation. L'église de Tromsøe eut encore une autre influence, qui, dans un siècle livré aux superstitions, ne laissait pas que d'être assez importante : elle chassa les trolles et les sorciers du pays. Auparavant, ils avaient coutume de se réunir à certains jours de l'année sur la montagne située de l'autre côté du port : le son des cloches, l'hymne religieux, les effrayèrent; les uns s'enfuirent en Islande; d'autres, dit-on, ne craignirent pas d'aller jusqu'au Blocksberg.

La situation de Tromsøe auprès d'une rade sûre, au milieu d'une enceinte d'îles nombreuses, entre les riches pêcheries de Finmark et celles de Nordland, devait nécessairement favoriser son existence com-

merciale. Cependant peu de marchands y bâtirent leur demeure, et ce ne fut pendant longtemps qu'un point de réunion périodique et passager. Son existence comme ville date du XVIII^e siècle; en 1794, elle eut ses privilèges de bourgeoisie et commença à se développer. La guerre de 1808 et 1809, qui porta préjudice à toutes les villes du commerce du Danemark, favorisa celle-ci : les Russes vinrent lui demander le produit des pêches du nord, et lui apportèrent les denrées qu'elle répandit à travers deux grandes provinces. En 1801, on ne comptait encore à Tromsøe que cent cinquante habitants, aujourd'hui il y en a près de mille quatre cents.

Quand je vis cette ville pour la première fois, c'était un dimanche, et le dimanche, quand le temps est beau, un grand nombre de paysans des îles voisines se réunissent ici. Il y en a qui viennent de douze à quinze lieues. Ils partent ordinairement le samedi ou le vendredi, et ne s'en retournent que le lundi. Chaque chef de famille se construit près l'église une cabane en bois. Il existe autour du temple de Tromsøe une centaine de ces petites cabanes, où les pauvres gens qui viennent de si loin remplir leur devoir de religion prennent leur modeste repas et couchent pêle-mêle sur le sol nu. La ville est construite sur une île qui a un mille de long sur un demi-mille de large. Elle est entourée de montagnes, dont une s'élève jusqu'à quatre mille pieds au-dessus de la mer. Je regardais avec un singulier sentiment de surprise cette longue rue terminée de chaque côté,

au beau milieu de l'été, par des masses de neige ; en face de moi était le port avec ses lourds magasins et ses bâtiments de commerce, puis la vieille église posée près de la grève, la mer fuyant dans le lointain, et de tout côté un horizon sévère, des remparts de roc, des cimes élancées, des masses de neige. Les boutiques des marchands étaient ouvertes ; les paysans des environs, les femmes de la ville, se pressaient autour du comptoir ; c'était une curieuse chose que de voir, au milieu de cette nature sauvage du Nord, ces denrées de civilisation et ce mélange de costumes, de physionomies : la jeune fille de Tromsøe habillée comme une grisette parisienne, le matelot russe avec sa longue barbe et ses cheveux taillés en forme de couronne, le pêcheur de Finmark mêlant à son vêtement rustique le vêtement de la cité, et le Lapon portant sa blouse de vadmél gris, son bonnet bleu pointu, sa ceinture de cuir ornée de boutons d'étain et ses souliers de peau de renne.

Les Lapons viennent ordinairement ici le dimanche pour assister au service religieux, faire l'échange de leur poisson, de leurs pelleteries, contre les denrées dont ils ont besoin. Dans le cimetière, il y avait plusieurs femmes laponnes qui portaient un berceau sur leurs bras, et attendaient l'heure où le prêtre pourrait baptiser leurs enfants. Ce berceau n'est autre chose qu'une planche creusée, revêtue de cuir au dehors, remplie de mousse au dedans, serrée par une enveloppe de cuir, recouverte à l'endroit où repose la tête d'une espèce de dais en cuir

et ornée d'un triple rang de grains en verre de couleur qui s'étend sur le visage de l'enfant, comme pour flatter son regard au moment où il s'éveille. On dit que ces femmes n'aiment pas à découvrir la tête de leurs enfants devant des étrangers, car elles ont peur que ceux-ci ne leur jettent quelque sort; mais cette superstition ne paraissait pas exister parmi celles que nous avons vues, ou, si elles redoutent l'influence magique du regard humain pour l'être chétif qu'elles portent sur leur sein, elles ne redoutent pas au moins celle de la nature : l'hiver, quand elles se réunissent à Tromsøe, elles mettent le berceau dans la neige, et s'en vont tranquillement à leurs affaires. Du reste, la plupart des Lapons que l'on rencontre ici ne sont que des Lapons fixes, qui ont établi leur demeure au bord des golfes et vivent là à l'aide de leur pêche et de quelques bestiaux. Ce sont les *Söfinner*, comme on les appelle dans ce pays. Les *Fieldfinner*, ou Lapons nomades des montagnes, apparaissent plus rarement.

Tromsøe est, comme presque toutes les villes de Norvège, complètement bâtie en bois. Il y a dans les habitations des marchands une certaine coquetterie : le luxe de la civilisation a passé depuis longtemps le cercle polaire. Les soieries de Lyon, les étoffes de Mulhouse repoussent chaque jour plus loin le tissu de vadmél, et fascinent le regard du pêcheur comme celui du riche bourgeois; partout l'antique costume disparaît, et la rude simplicité des vieux enfants de la Norvège fait place à des besoins factices dont la fatale

contagion s'étend jusqu'à la chaumière. J'ai vu souvent, dans ce pays, de pauvres maisons où le pied glissait sur le sol fangeux, où des chiffons cachaient la moitié des fenêtres; mais il y avait des lithographies encadrées sur la muraille. J'ai vu des malheureux qui n'avaient pour toute nourriture qu'un peu de mauvaise bouillie, mais ils voulaient la voir servie dans une tasse de faïence et la manger avec une cuiller plaquée. C'est une rude tâche pour celui qui aime les costumes primitifs, que d'en chercher au milieu de ces provinces fermées encore à quelques-unes de nos idées favorites, mais déjà conquises par la mode. Je me rappelle encore la colère tout artistique de M. Mayer, qui nous accompagnait en Norvège, lorsque, au lieu d'apercevoir les costumes nationaux, les draperies pittoresques pour lesquelles il avait si bien préparé sa toile et ses pinceaux, il ne voyait de tout côté que le frac français grossièrement taillé, le pantalon collant et la cravate empesée.

Mais pourquoi nous plaindre de cet échange de formes surannées contre des modes nouvelles? Tout cela n'est que le signe extérieur du mouvement d'idées qui passe des villes influentes aux villes passives. Les habitants de ces provinces reculées tournent dans l'isolement leurs regards vers les pays lointains dont ils comprennent le pouvoir, dont ils subissent l'ascendant; s'ils hésitent à sortir de leur cercle habituel, il y a là une sorte de force magnétique qui les attire; s'ils s'assoupissent dans le silence de leur retraite, il y a là une voix éloquente qui les réveille, un cri populaire

qui les ébranle, un chant de poète qui les attendrit. Peu à peu ils en viennent à s'associer à la vie du peuple dont l'activité les préoccupe, car ils sentent que là est la vie du monde entier; ils applaudissent à sa gloire, ils chantent ses conquêtes. Soyons fiers de l'empire que la France exerce sur ces hommes du Nord; ce n'est plus comme au XVIII^e siècle l'empire d'un caprice de cour, mais celui de la pensée. D'une des limites de la Norvège à l'autre, dans la maison du prêtre comme dans celle du paysan, j'ai trouvé le portrait de Napoléon. J'ai vu dans une île de Finmark tout un corps d'officiers répéter avec émotion les refrains de nos chants nationaux; et lorsque les marchands qui nous donnaient asile le long de la route ont parlé de la révolution de 89 et de la révolution de juillet, on eût dit, à les entendre raconter dans tous leurs détails ces deux phases de notre histoire, qu'ils racontaient l'histoire de leur propre nation.

Cependant la même décroissance successive que l'on remarque ici dans la végétation existe dans les œuvres de l'homme. A mesure qu'on avance vers le nord, les villes deviennent plus rares et plus petites, et les communications plus difficiles. Le soleil de la civilisation, de même que le soleil de la nature, ne jette que de temps à autre une lueur pâle sur ces montagnes entourées de nuages, et le froid de la mort intellectuelle menace d'envahir la demeure du paysan retiré dans son île silencieuse. Mais ces hommes luttent avec énergie contre le sort qui les effraye; ils rassemblent autour d'eux tous les éléments possibles

d'instruction et y cherchent un refuge dans leurs longs jours de solitude. Les naturalistes ont assigné une limite à la végétation du pin et du bouleau ; on ne pourrait en assigner aucune à l'intelligence de l'homme. Dans la plus humble cabane du pêcheur de Finmark, il y a quelques livres : une Bible, un livre de psaumes, un lambeau d'histoire ; et, dans cette ville de Tromsøe, située au soixante et dixième degré de latitude, habitée par une vingtaine de marchands et quelques familles de manœuvres, qui le croirait ? il y a une école latine, deux sociétés de lecture, une société d'harmonie et une société dramatique. Il y avait même, en 1832, une imprimerie et un journal, *Finmarkens amtstidende*, petite feuille in-4° qui paraissait deux fois par semaine. Ces deux entreprises littéraires n'ont pu se soutenir, mais on parle de les relever.

L'école latine compte une trentaine d'élèves. Trois professeurs y enseignent l'histoire, la géographie, l'allemand, le français, l'anglais, le grec et l'hébreu. Les maîtres, aidés par quelques souscriptions volontaires, ont eux-mêmes formé une bibliothèque classique dont la gestion est abandonnée aux élèves.

Les deux sociétés de lecture se composent d'une quarantaine de membres. La première, fondée en 1818, a déjà réuni 1,100 volumes ; la seconde est abonnée aux principaux journaux d'Allemagne, de Suède et de Danemark.

La société musicale donne chaque hiver quatre grandes soirées, et quelques soirées extraordinaires au bénéfice des pauvres.

La société dramatique, composée de jeunes gens de la ville, représente sur le théâtre qu'elle a organisé elle-même, des pièces danoises et des vaudevilles traduits du français.

Il y a en outre, à Tromsøe, une très-bonne école élémentaire, une pharmacie et un hôpital, destiné surtout à la guérison de la lèpre et de l'éléphantiasis, ces deux affreuses maladies des régions boréales.

Le commerce est la principale occupation des habitants de Tromsøe : riches et pauvres, tout le monde ici vend, achète, spéculé. Nous avons dit comment, dans l'espace d'une trentaine d'années, Tromsøe était devenu un lieu important : c'est le commerce et la pêche qui lui ont donné cette importance. Plusieurs marchands qui sont venus s'établir avec un mince capital, ont à présent une fortune bien nette de 2, 3 et 400,000 fr. Ils équipent des navires, ils envoient des cargaisons de fourrures, de poisson et d'huile de poisson jusque dans les villes de la Méditerranée. En 1837, il est entré dans le port de Tromsøe trente-neuf bâtiments russes, trois hollandais, six danois, cinq hambourgeois, deux suédois, six brémois, qui apportaient du blé, du chanvre, des denrées coloniales. La même année, les armateurs du pays expédiaient dix navires pour différents ports de la Méditerranée, trois pour la Hollande, quatre pour Brême, et plusieurs pour Altona, Leith en Écosse, Copenhague et Stockholm. Quelques-uns de ces marchands arment aussi pour la pêche des baleines, des morues

et des phoques, et expédient dans ce but des bâtiments à Beeren Eiland et au Spitzberg.

Le gouverneur était absent lorsque nous arrivâmes à Tromsøe. Nous allâmes voir l'évêque, qui nous reçut avec une touchante urbanité. Son diocèse est le plus septentrional qui existe au monde, et vraisemblablement le plus vaste : il s'étend depuis les limites de la province de Drontheim jusqu'à Vardöehus et jusqu'au cap Nord. Chaque été, le digne prélat en visite une partie : il s'en va, avec une barque et deux rameurs, d'île en île, de fiord en fiord, partout où il y a un prêtre et une église. Pour achever cette tournée évangélique, il ne lui faut pas moins de quatre années; et que de peines, de fatigues, souvent aussi de périls, à braver dans cette barque découverte, au milieu des écueils et sous le ciel orageux du Nord! Cependant, le digne évêque nous parlait avec une aimable gaieté de ses courses pénibles. A l'entendre, on eût dit que de s'en aller avec la plus frêle embarcation jusque sur les sombres parages de Vardöehus, ce n'était qu'une promenade d'agrément.

Après avoir répondu à nos premières questions, l'évêque nous pria de partager son dîner, un simple et honnête dîner, auquel il convia, pour nous faire honneur, le capitaine du bateau et les professeurs de l'école. Pendant tout le temps que dura ce dîner, le bon évêque ne fut occupé que de nous, des moyens d'utiliser le voyage, des renseignements qu'il pourrait recueillir dans notre intérêt, des livres qu'il pourrait nous procurer. A la fin du repas, lui-même

se leva pour porter un toast à notre pays. Ce qui ajoutait encore au charme que nous faisait éprouver l'affectueuse réception et le cordial entretien de l'évêque, c'était de voir sa femme nous témoigner la même sollicitude, et ses jeunes filles, deux belles personnes de quinze à dix-huit ans, venir elles-mêmes nous servir de leurs mains délicates et nous enlever nos assiettes.

On ne voit à Tromsøe ni fleurs en pleine terre, ni plante potagère, et les bouleaux ne grandissent pas ici à plus de six cents pieds au-dessus de la mer. Cependant la température de cette terre septentrionale n'est pas, à beaucoup près, aussi froide qu'on pourrait se l'imaginer : en hiver, la mesure moyenne du froid est de 4 à 5 degrés. Il est rare que le thermomètre descende plus bas que 12°; mais l'été est sans chaleur, le ciel souvent chargé de nuages, et à tout instant il s'élève des vents humides et impétueux. En hiver, le soleil disparaît complètement de l'horizon pendant neuf à dix semaines. Ce sont deux mois et demi de ténèbres éclairées à peine un instant vers midi. En été, on a pendant le même espace de temps un jour continu. Tromsøe est situé au même degré de latitude que les colonies les plus septentrionales du Groënland et que les glaces éternelles qui arrêteraient Cook et Clerck dans leurs explorations.

Les perpétuelles clartés de l'été donnent aux contrées du Nord un charme indéfinissable. Le soir, il y a seulement plus de calme dans l'espace, mais le ciel n'est pas moins pur que pendant le jour, ni la lumière

moins vive. C'est la fraîcheur de l'air qui indique l'heure de la nuit; car la chaleur augmente jusqu'à deux heures après midi, puis diminue graduellement jusqu'à minuit.

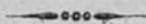
Quelques instants après, toute la nature assoupie s'anime peu à peu : des nuages s'élèvent de terre, se répandent dans les airs et sur les montagnes. La mer se plisse au vent du nord qui souffle vers le sud; le soleil monte à l'horizon, et le mouvement renaît de toutes parts. Puis, le mouvement se calme par degrés; et, vers le soir, il n'y a plus de nuages dans l'air, plus de vent du nord.



CHAPITRE V.

ALTEN. — KAAFIORD. — BOSSEKOP.

L'église de Talvig. — Situation. — Température. — Population. — Statistique de naissances et de décès. — Écoles publiques. — Colonie de Bossekop. — Phénomène de végétation. — Altengaard. — Lèpres du nord. — Secours médical. — Colonie d'Elvbakken. — Industrie des Quäner. — Commerce des Lapons. — Le fleuve d'Alten. — Fonctions du Foged. — Mines de Kaafiord. — Productions. — État des ouvriers. — Départ pour Hammerfest. — Cabanes de Lapons. — Vie de souffrance et de résignation. — Une halte de nuit.



Après avoir passé deux jours à Tromsøe, deux jours pleins d'intérêt et d'agrément, nous partîmes avec le même bateau à vapeur qui nous y avait amenés et qui devait se rendre à Hammerfest. Nous vîmes, en continuant notre navigation, les mêmes montagnes arides, les mêmes ravins remplis de neige que nous n'avions presque pas cessé de voir depuis le district de Drontheim. Mais bientôt nous entrons dans le fiord d'Alten, large et profond golfe, parsemé d'habitations sur ses deux rives, et couvert d'une végétation abondante que les naturalistes citent comme un phénomène. A notre droite, au fond d'une baie circulaire,

s'élèvent, sur un frais tapis de verdure, l'église et le village de Talvig. Il y a là un port fréquenté chaque année par plusieurs navires, des marchands qui font un commerce important de peaux de renne, de renard, de poisson sec, et nous y trouvâmes un prêtre instruit, affable, qui, depuis plusieurs années, faisait des économies dans le but unique de visiter la France, de voir, disait-il, cette grande ville de Paris, dont il entendait raconter tant de choses merveilleuses. Le bon prêtre a accompli son projet : il est venu à Paris; et, à notre grand regret, nous n'étions pas là pour le recevoir dans notre pays comme il nous avait reçu dans le sien.

Autour de Talvig s'élèvent des chaînes de montagnes dont quelques-unes ont plus de 3,000 pieds de hauteur. Grâce à ce puissant rempart et au voisinage de la mer, on jouit à Talvig d'une température assez douce, et nous y retrouvâmes des traces de culture que nous n'avions pas vues depuis longtemps. Les bouleaux grandissent ici à 1450 pieds au-dessus du niveau de la mer, et au mois de janvier le thermomètre ne descend guère au-dessous de 17°, tandis qu'à Berlin, il n'est pas rare de le voir descendre au-dessous de 20 et 22. Mais le temps est très-variable, et souvent nébuleux. Un professeur de Christiania, M. Keilhau, qui passa six mois à Talvig, a compté, sur 144 jours d'observation, 44 jours clairs, 35 très-obscurs, 45 pluvieux et neigeux, et 23 orageux (1).

(1) *Reise i öst og vest Finmarken*, p. 173.

La population de Talvig est, comme celle de tous les districts du Finmark, composée de différentes races. M. Siljeström, qui a passé là tout un hiver, a recueilli sur l'état de cette population des notions de statistique qui méritent d'être rapportées.

On comptait en 1835 dans la paroisse de Talvig, 3,156 personnes, dont 1,255 Norvégiens, 702 Quäner et 1,199 Lapons. Dans ce nombre, trente-quatre personnes avaient atteint l'âge de soixante-dix à quatre-vingts ans; quatre celui de quatre-vingts à quatre-vingt-dix; six celui de quatre-vingts à cent, et un Lapon avait plus de cent ans. Dans l'espace de dix années, le terme moyen des naissances était, pour les Quäner et les Norvégiens de 77; pour les Lapons de 41. Le terme moyen des morts était, dans la première catégorie, de 75; dans la seconde, de 43. Le terme moyen des naissances illégitimes était, pour les Quäner et les Norvégiens, de 1 sur 7-52, et pour les Lapons de 1 sur 16-4. Pour expliquer le rapport défavorable dans lequel les Quäner et les Norvégiens se trouvent ici à l'égard des Lapons, il faut dire que le Finmark sert de refuge à beaucoup de gens ruinés ou mal famés dans leur pays.

Le prêtre de Talvig fait un sermon tantôt en norvégien et tantôt en langue laponne, selon les besoins de sa paroisse. Il est en outre chargé de surveiller l'instruction élémentaire de ses paroissiens, et s'en acquitte avec un zèle très-louable. Il y a à Talvig un maître d'école auquel la commune donne un pâturage pour quatre vaches et un cheval, 250 francs de

traitement fixe, et qui en gagne environ autant pour ses leçons. Il y a un autre maître d'école à Alten, à Kaafiord, et pour le reste de la paroisse deux instituteurs ambulants, qui reçoivent 25 francs par mois et sont nourris et logés dans chaque maison où ils s'installent pour remplir leurs fonctions.

Un peu plus loin, à gauche, au haut d'une colline, apparaît une grande et belle maison, entourée d'une vingtaine de maisons plus modestes et plus petites qui s'étaient en amphithéâtre et produisent un effet très-pittoresque : c'est le hameau de Bossekop (baie de la Baleine). Un négociant industriel, M. Clerck, vint s'établir il y a une vingtaine d'années sur cette colline, y construisit sa demeure, et abandonna, moyennant une redevance annuelle de quelques jours de travail, une partie du terrain qu'il avait acheté, à des pêcheurs qui élevèrent leur humble demeure autour de la sienne, comme des vassaux qui se rangent autour de leur suzerain.

Un des membres de cette petite colonie a un magasin d'approvisionnement pour la population qui l'environne ; d'autres possèdent une barque qu'ils emploient tantôt à transporter des denrées d'un lieu à l'autre, tantôt à s'en aller à la pêche sur les côtes de Finmark ; d'autres s'embarquent comme matelots sur les navires qui vont au Spitzberg. Presque tous ont à côté de leur cabane un petit enclos de verdure, et plusieurs un jardin où leurs femmes cultivent avec soin des plantes potagères.

Près de là s'étend une forêt de pins traversée par

une belle avenue comme un parc : c'est une curieuse apparition. A quelques lieues de distance, on ne trouve plus aucune trace de végétation, et ici on voit des pins, de bouleaux, des champs ensemencés. A Murbakken, un paysan industriel a fait d'une moitié de colline un joli jardin coupé par plusieurs plates-bandes traversées par des lignes d'arbres et parsemées de fleurs. Quand nous les visitâmes, deux rosiers sauvages venaient de s'épanouir au pied du mur qui les protège; le propriétaire les contemplait avec une joie naïve. En nous montrant leurs légers rameaux, il cherchait à lire dans nos yeux un sentiment de surprise; on eût dit qu'il nous montrait une plante inconnue. Puis, après nous avoir raconté avec une grande précision, en quelle année il avait planté ces précieux arbustes, et quelle peine il avait eue à les préserver de l'orage, il en coupa deux petites branches et nous les offrit, non sans jeter un long regard sur la tige, comme pour être bien sûr qu'il ne l'avait pas trop cruellement blessée. Un peu plus loin, à Königshofmark, on trouve un jardin plus large encore et plus riche : il y a là des plates-bandes couvertes de pavots et d'autres chargées de petits pois. Quand on vient des montagnes de neige de Tromsøe, c'est une véritable merveille.

A une demi-lieue de Bossekop est Altengaard, l'ancienne demeure des gouverneurs du Finmark. C'est une belle habitation située au pied des bois, au milieu d'une grande plaine bordée par les eaux du golfe. Le gouverneur reste maintenant à Tromsøe, et l'on a

fait de la maison qui lui était destinée un hôpital pour les pauvres pêcheurs affectés de la lèpre, cette hideuse maladie du Nord.

Il y a dans ce pays deux sortes de lèpres, que l'on confond souvent. La première, qui est la vraie lèpre, on la nomme en norvégien *radesyge* ou *lepra occidentalis*. Quelques médecins prétendent qu'elle provient de la syphilis; mais tous ceux qui en ont étudié avec le plus de soin les causes et les symptômes, s'accordent à penser qu'elle est le résultat de la mauvaise nourriture des pêcheurs norvégiens, notamment de l'habitude qu'ils ont de manger le foie de poisson, de l'humidité constante de leurs vêtements et de la malpropreté dans laquelle ils vivent. Quand cette maladie est parvenue à son plus haut degré d'intensité, le nez de celui qui en est affecté tombe entièrement; les extrémités de ses membres, les doigts de ses mains et de ses pieds se corrompent et s'en vont par lambeaux.

La seconde lèpre est l'éléphantiasis, *lepra orientalis*, et en norvégien, *spedalsked*. Elle se manifeste d'abord par une pesanteur extraordinaire dans les jambes et par des bouffissures au visage. Ensuite elle éclate de deux façons : tantôt, le front se couvre de tumeurs qui y forment des plis profonds; tantôt, la peau s'épaissit comme du cuir. L'éléphantiasis pourrit les membres comme la lèpre occidentale, mais on ne remarque point dans les premiers résultats de celle-ci les tumeurs ni le durcissement excessif de la peau.

Le docteur Walther de Hammerfest, qui me donnait

cette explication, ajoutait qu'il n'avait jamais vu aucun lépreux guérir radicalement.

Nous avons cependant trouvé beaucoup plus de lépreux en Islande qu'en Finmark, et je n'en ai pas rencontré un seul dans cette dernière contrée qui présentât ces effroyables plaies dont on peut voir la triste image dans l'atlas du *Voyage en Islande*.

Le gouvernement norvégien travaille avec zèle à procurer à ces malheureuses populations isolées sur les plages du Nord les secours de la médecine. Il y a maintenant dans le district de Vest-Finmark deux médecins payés par le gouvernement, et deux sages-femmes qui ont fait leur apprentissage à Christiania, et qui ont été examinées par un jury médical. Chaque pot d'eau-de-vie qui entre en Finmark paye un impôt de 4 skellings. Le produit de cet impôt est employé aux frais d'éducation des sages-femmes. Deux médecins, deux sages-femmes, une pharmacie, pour un district plus étendu qu'un de nos départements, c'est bien peu sans doute, mais c'est un commencement d'organisation qui annonce de la part de l'autorité un vrai sentiment de philanthropie.

Nous avons quitté le bateau pour voir en détail les rives de ce beau golfe d'Alten, Bossekop et le nouvel hôpital.

Après avoir visité en détail la pharmacie et les salles de malades, encore vides et fraîchement peintes, mais qui présenteront bientôt l'aspect d'une douloureuse misère, nous remontâmes à cheval; et, en courant à travers la plaine, nous arrivâmes à Elvbak-

ken, l'un des plus beaux hameaux de la Norvège. Qu'on se figure, dans une enceinte de montagnes escarpées, les unes toutes nues, les autres couvertes, sur leurs flancs ou à leurs sommités, d'une large banderole ou d'un manteau de neige, au bord du fleuve d'Alten, qui vient se jeter dans le golfe, une plaine verte, divisée par enclos, et dans chaque enclos un champ d'orge, une maison de paysan, une grange (1). Toutes ces habitations sont à peu près construites sur le même modèle. En entrant, on trouve la cuisine, puis une chambre avec un métier à tisser, et plus haut une autre chambre. Voilà tout. Mais ces maisons nous parurent plus propres et mieux entretenues que celles que nous voyions depuis longtemps sur notre route. On compte dans ces villages seize familles norvégiennes et vingt familles de Finlandais ou Quäner, comme on les appelle ici, qui ont quitté à diverses époques leur contrée natale pour venir s'établir en Norvège (2). Ces hommes sont actifs et industrieux.

(1) On évalue la récolte annuelle d'Elvbakken et d'Alten à 150 tonnes d'orge et 300 tonnes de pommes de terre, et tout cela près du 70^e degré de latitude.

(2) Les Quenes viennent, dit Schönning, de par delà le nord du golfe de Bothnie. Dans l'ancien temps, on donnait à la Finlande le nom de Quænland. Ce mot de quæn, qui se rapproche du mot norvégien *kone*, et du suédois *quinna*, femme, a produit une singulière erreur. Les géographes du moyen âge ont prétendu que le Quænland était une nouvelle terre d'Amazones; et Adam de Brême dit, dans sa *Description du Danemark*: « In borealibus Norvegiæ partibus viventes magicis artibus dediti erant. In montibus ibi

Ils se distinguent entre tous les habitants du Nord par leur assiduité au travail et leur vie économe. Ils sont tout à la fois pêcheurs, charpentiers, forgerons : ils construisent eux-mêmes leurs maisons, leurs bateaux ; ils fabriquent leurs instruments de pêche et d'agriculture, et le cordonnier de Bossekop dit qu'il n'a pas d'ouvrage, parce que les Quäner font des souliers pour tout le pays. Cette existence laborieuse leur donne généralement plus d'aisance qu'on n'en trouve dans la contrée. Ils gardent leurs couvertures de peaux de renne et leurs meubles grossiers ; mais les hommes et les femmes portent d'excellents habits de laine, et il n'est pas rare de voir briller dans leurs armoires tout un service d'argenterie. Au mois de novembre, les Lapons des montagnes se rassemblent ici avec leurs *pulke* légers et leurs rennes. Ils apportent des quartiers de viande sèche, des fourrures, et en échange ils prennent de la farine, du tabac, de l'eau-de-vie. Toute la plaine est alors couverte de tentes et de chariots ; les rennes courent sur la colline, les Lapons chantent en buvant leur verre d'eau-de-vie. C'est une foire singulière que beaucoup de gens vont voir par curiosité.

Après avoir passé par tant de côtes arides et d'îles dépeuplées, nous éprouvâmes une joie naïve à contempler ce joli hameau, à franchir la haie des enclos,

mulieres esse barbaras, virosque sylvicolas, qui loquentes adinvicem frendere magis quam verba proferre videntur. Forsög til den nordiske landes gamle geographie æf Gerhard Schöning, p. 28. »

à nous arrêter tantôt pour chercher une fleur au milieu de l'herbe épaisse, tantôt pour cueillir un épi d'orge au bord du sentier. Tout cela était pour nous comme un souvenir des campagnes de France; et lorsque, après avoir gravi le Sandfall, nous vîmes se dérouler, de chaque côté de nous, deux larges prairies, l'une couverte d'habitations, l'autre de bouleaux verts, toutes deux entourées de rocs élevés et de pics de neige, il nous semblait voir un des beaux paysages de la Suisse ou des Pyrénées.

Au delà du fleuve d'Alten, la végétation diminue et s'étiole graduellement, à mesure qu'on gravit les montagnes. Mais alors on retrouve dans les entrailles de la terre d'autres productions plus abondantes et plus variées. C'est là que sont les mines de Raipass, avec leurs riches filons de cuivre, leurs aiguilles de cristal et leurs feuilles d'amiante.

Notre excursion sur cette côte du golfe d'Alten se termina par une visite à la maison du foged. Elle est bâtie dans une situation riante et pittoresque, entre deux forêts de pins, au bord de la mer. Le foged est, après l'*amtmand*, la première autorité de la province. Il n'y en a qu'un dans le Vest-Finmark, et il remplit en même temps les fonctions de *sorenskriver*. En sa qualité de foged, il perçoit les impôts, il est chargé des travaux de recensement, d'arpentage et d'administration. C'est un sous-préfet et en même temps un receveur des contributions. En sa qualité de *sorenskriver*, il est tout à la fois juge, notaire, commissaire-priseur et receveur d'enregistrement. Son traitement

fixe n'est pas considérable, mais il perçoit pour chacun de ses actes un droit proportionnel déterminé par une ordonnance, et on lui accorde en outre une indemnité pour tous les voyages qu'il doit entreprendre, soit pour affaires du gouvernement, soit pour affaires particulières. Il se rend trois fois par an dans chaque province, pour présider au *thing*, c'est-à-dire, pour percevoir les impôts et juger les différends. Il a là, sous ses ordres, un homme qui porte le titre de *länsmand*, qui est payé aussi pour chacun de ses actes, selon une taxe générale. C'est l'officier de police, c'est le bourgmestre de la paroisse, l'expéditionnaire du juge et l'huissier du percepteur. Pendant la durée du *thing*, c'est-à-dire, pendant une session de sept à huit jours, il est constamment attaché à la personne du *foged*. Le reste du temps, si l'on signale un délit dans la paroisse, c'est à lui que l'on s'adresse pour faire arrêter le coupable, et c'est lui qui porte la sentence de contrainte au contribuable en retard.

Il nous restait encore sur l'autre rive du golfe un point important à connaître, l'usine de Kaafiord.

Kaafiord n'était encore, il y a quinze ans, qu'une baie déserte; l'habileté d'un négociant anglais y a fondé une colonie. Une mine de cuivre, découverte dans la montagne voisine du golfe, exploitée avec intelligence, est devenue pour lui un moyen de fortune et pour tout le pays une source de prospérité. Dès le xvii^e siècle, cette mine avait été révélée au gouvernement danois, et quelques travaux furent entrepris pour en constater la valeur; mais alors les moyens

d'exploitation n'étaient pas aussi faciles qu'ils le sont devenus depuis. On ignorait l'emploi du charbon de terre, et le bois était trop cher; après une étude superficielle de la position de la mine, l'entreprise fut abandonnée; le peuple en parla encore, mais personne n'osa la continuer. En 1825, une femme laponne trouva sur les rochers un morceau de cuivre qui brillait tellement aux rayons du soleil qu'elle le prit pour de l'or; cet échantillon tomba entre les mains de M. Crowe, alors négociant à Hammerfest, qui le porta en Angleterre. A son retour, il savait qu'il y avait des veines de cuivre à Kaafiord plus riches que celles de Suède; il visita le sol avec des ingénieurs, reconnut l'étendue des mines et sollicita un privilège d'exploitation. Le gouvernement norvégien se montra très-libéral dans ses concessions : il lui accorda le produit net et exclusif des mines pendant dix ans, à partir du jour où il fondrait à Kaafiord le premier lingot; ce privilège était daté de 1826. En 1827, M. Crowe envoyait déjà en Angleterre plusieurs bâtiments chargés de minerai.

Depuis 1833, cette mine est exploitée par une société anglaise qui a émis 1,000 actions de 75 livres sterling. Le minerai qu'on tire de la mine de Raipass nouvellement ouverte, de l'autre côté du golfe, donne jusqu'à 30 o/o; celui de Kaafiord est] moins riche, mais on peut évaluer terme moyen la qualité du minerai à 7 et 8 o/o. La fonte s'opère avec du cook qu'on fait venir d'Angleterre. En été, il n'est pas rare de voir dans la rade de Kaafiord, au milieu de

ces montagnes de neige, jusqu'à dix navires anglais qui arrivent chargés de charbon et s'en retournent avec des barres de cuivre fondu de 20 à 25 livres de pesanteur.

D'année en année, les travaux sont devenus plus importants, le nombre des ouvriers s'est accru, et là où l'on ne comptait naguère pas une habitation humaine, on a vu s'élever des maisons, des ateliers, des magasins; aujourd'hui M. Crowe emploie près de onze cents personnes. C'est une colonie entière qui se suffit à elle-même, qui a son église, son marchand, son médecin, et une école où l'on compte ordinairement 80 à 90 enfants d'ouvriers.

Les ouvriers sont payés régulièrement chaque semaine en argent. On retient une 120^e partie de leur traitement pour les honoraires du curé, qui vient de Talvig, prêcher chaque mois dans l'église nouvellement construite, et pour les émoluments du maître d'école; de plus, un autre 120^e pour la caisse de secours. Au moyen de cette caisse, tous les ouvriers malades sont traités gratuitement, et chacun d'eux reçoit aussi longtemps qu'il est hors d'état de travailler, 1 species (5 francs) par semaine.

Les mines creusées tout récemment sont loin d'offrir l'aspect grandiose et pittoresque des mines de Danemora et de Fahlun, qui descendent jusque dans les entrailles de la terre; mais ce qui m'a paru curieux à Kaafiord, c'est de voir cette ruche d'abeilles formée si promptement par la volonté d'un homme, et ce mé-

lange d'ouvriers de divers pays et de diverses races rassemblés sur le même filon, dirigés par la même main. Il y a ici des Russes, des Anglais, des Allemands, des Norvégiens, des Lapons. Chaque année, au printemps, il arrive des Suédois et des Finlandais qui travaillent là pendant l'été, vivent pauvrement, épargnent presque tout ce qu'ils gagnent, et s'en retournent avec 200 ou 300 francs au commencement de l'hiver. Et tous ces hommes, d'une nature rude, vivent ensemble en bonne intelligence.

En arrivant, ils s'engagent à suivre le règlement dont les directeurs leur donnent connaissance; s'ils s'enivrent, ou s'ils commettent quelque autre faute grave, la direction les condamne à payer une amende qui est déposée dans la caisse de secours. De plus, elle fait inscrire sur un placard le nom du délinquant et l'infraction qu'il a commise, afin de lui donner une leçon publique qui puisse servir en même temps à ses camarades. Si, après les réprimandes et les punitions, ces ouvriers ne se corrigent point de leurs mauvaises habitudes, la direction règle leur compte et les renvoie. Depuis quelques années on agit encore sur eux d'une autre façon. Les directeurs ont fait construire une salle où, les jours fériés, les ouvriers se rassemblent pour jouer et danser, sous la surveillance d'un de leurs chefs. Grâce à ces sages mesures, l'ordre le plus parfait règne dans cette laborieuse colonie, et tel malheureux Finlandais qui y arrivait dans un état de misère et avec des penchants vicieux, y a pris, par l'effet d'une bonne discipline, par l'exem-

ple de ses camarades, l'amour de l'ordre et l'habitude du travail. C'est une conquête morale dont les deux excellents directeurs de cet établissement, MM. Crowe et Woodfall, doivent à juste titre être fiers. C'est une digne récompense du zèle intelligent et de la bonté de cœur qu'ils apportent dans l'exercice de leurs fonctions.

Nous partîmes de Kaafiord avec une barque à voiles du pays et cinq rameurs. C'était le soir, une teinte de lumière plus douce s'étendait sur le paysage. Des flocons de vapeur, mêlés à la fumée de la fonderie, enveloppaient les mines que nous avions visitées le matin. A travers ces nuages flottants on distinguait la chapelle en bois, bâtie au-dessus de l'eau, à la pointe du rocher, comme celle de Guillaume Tell; çà et là quelques pins élevant leur tête arrondie au milieu des habitations d'ouvriers, au bas le golfe bleu et limpide, et dans le fond trois montagnes de neiges serrées, fermant, comme un rempart inaccessible, cette enceinte pittoresque.

Une brise fraîche avait enflé la grande voile carrée de notre embarcation, et en voyant fuir derrière nous le sommet des îles et la pointe des promontoires, nous calculions déjà l'heure à laquelle nous aborderions dans le port de Hammerfest. Mais bientôt la brise tomba, la mer s'aplanit, la voile se reploya sur le mât qui la soutenait, et nos rameurs prirent leurs avirons. Notre marche était moins rapide, mais elle était charmante. A minuit le soleil brillait encore à l'horizon; de grands jets de lumière couraient sur les

vagues comme une fusée, et la mer, où le dernier souffle de la brise venait de s'endormir, était çà et là blanche comme l'acier, rouge comme la lame de cuivre qui sort de la fournaise, verte comme l'herbe des champs. C'était la nuit, mais une nuit semblable à une aurore de printemps. L'éder au plumage brun courait encore sur la grève, le goëland se berçait dans le sillage argenté de notre barque, et les algues du rivage élevaient leur tête humide au-dessus de l'eau comme pour aspirer un rayon bienfaisant de lumière. Nous passions entre des montagnes aux pointes aiguës, fortement tranchées, les unes arrondies à leurs sommités comme une tour, d'autres portant une crête allongée et crénelée comme un rempart; et, de temps à autre, une barque laponne glissait à côté de nous comme pour nous apprendre qu'entre les baies dont nous ne voyions pas le fond, il y avait des hommes, et sur les rocs nus, des habitations.

Au bout de la grève, nous en apercevons une et nous dirigeons notre barque de ce côté. Ce n'est pas une maison, c'est une espèce de tanière informe, surchargée de terre et de touffes de gazon. Elle est située au pied d'un roc aigu qui la menace chaque jour d'un éboulement de pierres ou d'une avalanche, et l'on n'y arrive qu'à travers une longue couche de fucus glissants. A l'intérieur, le sol est nu, les murailles nues. On ne voit ni chaises, ni table, ni meubles. Deux pierres posées au milieu de cette sombre enceinte servent de foyer; un peu de paille et quelques peaux étendues sur la terre humide servent de lit.

Un homme portant une blouse de laine grise et de grandes bottes de pêcheur est à la porte ; c'est le propriétaire de cette habitation. Je m'assieds à côté de lui, sur une pierre couverte de mousse, et il me raconte son existence. Il est né dans le district de Tromsøe, et dès son enfance il a été à la pêche l'hiver comme l'été. Un jour qu'il se trouvait par hasard sur cette côte, il y jeta ses filets et en retira une quantité de beaux poissons. Cette découverte le décida à demeurer ici. Il rassembla çà et là quelques poutres éparses et bâtit sa cabane. Son père, pauvre pêcheur comme lui, ne lui avait pas laissé, en mourant, un seul skelling. Sa femme avait eu pour dot une génisse. Cette génisse lui donna quelques veaux. Avec le produit de sa pêche, il acheta une demi-douzaine de brebis. Sa fortune n'est pas allée plus loin. L'hiver, il laisse sa femme filer la laine et s'en va à la pêche. L'été, sa femme émigre aussi ; elle conduit son petit troupeau dans une île voisine, afin d'épargner le gazon qui croît autour de leur demeure. En automne, ils se rejoignent tous deux, ils font leur récolte de foin, qui est parfois si court, qu'au lieu de le couper avec la faucille ils sont obligés de le cueillir avec la main. Quand vient l'hiver, leurs génisses et leurs brebis couchent à côté d'eux dans leur cabane, et ils les nourrissent avec le peu d'herbe qu'ils ont amassée, avec les fucus de la côte et des têtes de poisson bouillies dans l'eau. Cet homme, qui me racontait ainsi sa vie misérable, a un regard intelligent et parle un pur norvégien. Dans le commencement de notre

conversation, trompé par la forme de ses habits, je lui ai demandé s'il n'était pas Lapon, et il s'est révolté à cette question : il veut bien être pauvre, mais non pas Lapon.

En fouillant dans sa demeure, je trouve une petite caisse de livres usés et sales. Ce sont des ouvrages de piété, des psaumes, des sermons, et deux volumes dépareillés d'un voyage dans les mers du Sud. Il me raconte qu'il a acheté ces livres à Tromsøe, dans une vente publique, et qu'il les a tous lus. « En voici un seulement, me dit-il, que j'ai essayé de lire plusieurs fois, mais que je n'ai pas compris. » C'était une grammaire latine. Un de nos rameurs, nous entendant prononcer le mot de latin, et séduit par l'idée d'apprendre cette langue, s'avance aussitôt et achète cette grammaire.

Dans cette même cassette, d'où nous venions de voir surgir un rudiment classique, je découvre deux petits cahiers plus intéressants encore. L'un est le livret en partie double où le marchand a inscrit ce que le pêcheur lui doit et ce qu'il a payé. Toute la vie de ce malheureux est là dedans, toutes ses joies et toutes ses inquiétudes. Quelquefois il a été en retard de 5 à 6 écus, puis il s'est remis péniblement au courant. Il est allé chez le marchand dans un jour de joie, et il a acheté pour 6 skellings (1) d'eau-de-vie, pour 15 skellings de tabac; il a acheté une demi-tonne de farine

(1) Le skelling de Norvège vaut environ un sou de notre monnaie.

qui lui a coûté bien cher, du chanvre pour faire ses filets, un mouchoir d'indienne pour sa femme, un peu de sucre et de café et une tasse en faïence pour le boire. Tout cela formait une longue addition qu'il n'a pu acquitter qu'en allant plusieurs nuits de suite à la pêche. L'autre livre est un *ABC*, qu'il a cherché à copier pour apprendre à écrire. Mais les encouragements lui manquaient ainsi que les conseils, et après avoir moulé patiemment les vingt-quatre lettres de l'alphabet, voyant l'écriture du marchand si nette et si courante, il a désespéré d'arriver jamais jusque-là et s'est arrêté.

A un mille de cette demeure, nous aperçûmes une cabane de Lapons. Nous entrâmes par une porte de trois pieds de hauteur dans une espèce de galerie enfumée où un pâle rayon de lumière descendait à travers l'ouverture pratiquée dans le toit. D'un côté, quelques peaux de renne formaient le lit de toute la famille; de l'autre, était l'étable des brebis; au milieu, le foyer, et dans le fond, des vases en bois destinés à contenir le lait : c'était là tout l'ameublement de l'habitation. Une femme, tenant à la main une branche de bouleau, remuait, dans une chaudière de fer, des os de poisson; une jeune fille, assise sur une pierre, faisait du fil avec des nerfs de renne qu'elle déchirait entre ses dents et qu'elle tordait ensuite sur son genou; et une demi-douzaine de pauvres enfants, au visage pâle, au regard languissant, au corps amaigri, étaient groupés silencieusement entre leur mère et leur sœur aînée. Tous portaient une grossière robe

de laine, tous avaient les yeux humides et rougis par la fumée. L'arrivée de quatre étrangers, à deux heures du matin, au milieu de cette famille solitaire, ne lui causa ni surprise ni émotion. La vieille femme resta la tête penchée sur sa chaudière, la jeune fille continua à tordre son fil de renne, et les enfants, inoccupés et immobiles, portèrent sur nous un regard plus hébété que curieux. Mais tout à coup un de nos compagnons de voyage s'avisa d'ouvrir son sac de tabac à fumer, et nous vîmes l'œil brun de la vieille femme étinceler : elle tendait la main avec une expression de convoitise peinte sur tous les traits de son visage. La jeune fille, qui jusque-là semblait nous avoir à peine remarqués, accourut aussitôt en articulant des mots inintelligibles pour nous. Quand elles eurent toutes deux les mains pleines de tabac, l'une d'elles en mit une partie dans sa bouche et enveloppa soigneusement le reste dans un morceau de toile ; l'autre alla chercher, sous ses peaux de renne, une vieille pipe noire, et se mit à fumer avec un air de joie et de volupté inexprimable. Un autre de nos compagnons offrit à la vieille femme une pièce de monnaie norvégienne en papier, représentant une valeur d'un franc ; mais elle le prit comme si elle ne savait ce que c'était, et lorsque nous sortîmes, elle remercia celui qui lui avait donné du tabac et ne s'occupa nullement de celui qui lui avait remis de l'argent.

Ce fut là notre dernière halte. Nous avons expié chacune de ces excursions à terre par les douleurs que nous faisait éprouver une armée de cousins qui

voltigeaient autour de notre barque et nous harcelaient sans cesse, comme pour nous punir d'avoir envahi leur territoire. Nul vent ne soufflait dans notre voile, mais nos rameurs réalisaient tout ce que j'avais entendu dire de la force et de la persévérance des rameurs norvégiens. Ils portaient sans se lasser le poids de leurs lourds avirons. Tantôt debout, tantôt assis, ils nous faisaient courir sur la mer immobile. A huit heures du matin, nous touchions à la pointe de Hvaløe, et, deux heures après, nous abordions à la cale du port de Hammerfest.



CHAPITRE VI.

HAMMERFEST ET LE CAP NORD.

Aspect de la ville. — Son origine. — Monopole commercial. — Réforme et progrès. — Exportations. — Pêches du Spitzberg. — Mouvement du port en été. — Les Russes et leurs envahissements dans le pays. — Les Quäner et les Lapons. — Panorama du Tyvefield. — L'hiver à Hammerfest. — Température et végétation de l'île. — Arrivée et départ de *la Recherche*. — Excursions aux environs de Hammerfest. — Le cimetière des suicidés. — La tente des Lapons. — Les Passe-Vare. — Un office du dimanche au milieu d'une population laponne. — Costumes et physionomie. — Respect pour le prêtre. — Rupture de fiançailles. — Visite à un malade. — Consolations religieuses. — Isolement des habitants du Vest-Finmark. — Traditions superstitieuses.

Hammerfest est situé au 70° 39' 15" de latitude, au bord d'une baie de l'île appelée Hvaløe (île de la Baleine). C'est la ville la plus septentrionale qui existe. Elle est plus grande qu'on ne le croirait au premier abord : plus de la moitié de ses habitations sont cachées dans un ravin, et lorsque, par une matinée d'été, on

gravit la montagne rocailleuse qui la domine, un point de vue imposant se déroule aux regards. Au pied de la montagne est la ville avec ses jolies maisons de marchands, ses magasins rouges et ses cabanes de pêcheurs, s'étendant comme une ceinture au bord de l'eau ; avec son port creusé dans une enceinte de collines, couvert de barques et de bâtiments de commerce ; puis, de l'autre côté de la baie de Fuglenäs (1), langue étroite de terre où s'élèvent aussi quelques habitations, on découvre la mer, où flotte la grande voile carrée du bateau norvégien, et, dans le lointain, les montagnes de Sorøe aux cimes échancrées et couvertes de glaces éternelles.

Dès le milieu du moyen âge, le nom de Hammerfest apparaît dans les annales du commerce de Finmark. Ce n'était alors qu'un groupe de cabanes ; mais le port, sûr et commode, était déjà connu des marchands de Bergen, et des pêcheurs russes, qui tantôt se contentaient de jeter leurs filets à la mer, et tantôt exerçaient sur les côtes le métier de pirates. Le commerce de Finmark, monopolisé pendant un siècle, réduisit la population de cette contrée à une espèce de servage, et la plongea dans une profonde misère. En 1789, le gouvernement danois comprit enfin les funestes résultats du pacte qu'il avait conclu avec une société avide. Le commerce redevint libre, et Hammerfest reçut en même temps ses privilèges de ville marchande. Dans la pensée des rédacteurs de l'ordon-

(1) Promontoire des Oiseaux.

nance de 1789, cette ville devait prendre un rapide accroissement. On la croyait destinée à devenir le point central du commerce dans le Nord, l'entrepôt du Finmark et d'Archangel; mais ces espérances ne se réalisèrent pas : Hammerfest resta longtemps un lieu de passage, et rien de plus. M. Léopold de Buch, qui la vit en 1801, en fait un tableau fort triste : « Toute la ville, dit-il, y compris la demeure du prêtre, se compose de neuf habitations, quatre marchands, une maison de douane, une école et un cordonnier. Sa population ne s'élève pas à plus de quarante-quatre personnes. On n'y trouve aucune subsistance, pas même du bois pour se chauffer (1). »

Dans l'espace de trente ans, cette humble cité est sortie de l'état d'anéantissement auquel M. de Buch semblait la condamner. Si le savant voyageur y revenait aujourd'hui, il y trouverait environ quatre-vingts maisons et cinq cents habitants, plusieurs larges magasins, deux auberges portant le titre d'hôtel, des ouvriers, des fabriques, voire même un jeu de billard.

De 1797 à 1799, il arrivait annuellement à Hammerfest une vingtaine de navires de Russie, de Drontheim, Copenhague, Flensborg, et il en partait sept pour la Méditerranée.

Dans les premières années de ce siècle, le mouvement commercial resta à peu près le même. Mais à partir de 1820, il a pris un développement qui tend

(1) *Reise nach Norwegen*, von Leopold von Buch, II^e th.

sans cesse à s'accroître. Voici, d'après les documents officiels, le chiffre des exportations de 1833:—52,911 vogs de poisson sec, 2,330 de morue, 55,160 de poisson salé, 3,503 tonnes d'huile de poisson, 761 vogs de cornes de renne, 1,875 peaux de renne, 250 peaux de bouc, 849 peaux de renard, 237 peaux de loutre, 252 livres de plume.

De 1824 datent les expéditions du Hammerfest au Spitzberg, expéditions hasardeuses, incertaines et pleines de périls, qui parfois rapportent un bénéfice considérable, et qui l'année suivante peut-être exposent à d'inutiles périls la vie d'un équipage et le capital d'un armateur. On court au milieu d'une mer orageuse à la recherche de l'édredon, à la chasse du phoque et du morse. Si l'on parvient à s'emparer d'un certain nombre de ces morses, dont la peau, les dents, le corps plein d'huile, ont une assez grande valeur dans le commerce, la campagne est bonne; mais les vents, les glaces peuvent entraver tous les efforts des matelots, et renverser toutes les combinaisons de celui qui a équipé un navire. C'est un jeu difficile, un jeu qui tantôt exerce une puissante séduction sur les marchands, et tantôt les effraye. Le nombre des bâtiments qui partent pour le Spitzberg varie selon ces impressions. L'expédition a lieu ordinairement en été et ne dure guère que trois mois; quelquefois, cependant, elle se fait en hiver. Nous y reviendrons lorsque nous raconterons l'histoire des navigations dans les régions les plus reculées de la mer Glaciale; mais c'est ici le lieu de dire quel a été le résultat de ces

courageuses entreprises pour les négociants de Hammerfest.

En 1826, sept navires partirent en été pour le Spitzberg. Un huitième y séjourna tout un hiver et y perdit cinq hommes. Ces huit bâtiments rapportèrent 1100 tonnes de lard de morse, 1173 peaux de morse, 6 petits morses entiers, 3150 livres de dents de morse, 35 peaux de renards bleus, 17 de renards blancs, 520 peaux de renne, 4716 livres d'édredon brut, 18 peaux de phoque, 10 peaux d'ours blancs, 60 tonnes de houille (1).

Le port de Hammerfest est sûr et commode. Il est garni de plusieurs débarcadères qui aboutissent à des terrasses en planches, au bord desquelles s'élèvent les magasins des marchands; et il est défendu par trois batteries peu imposantes il est vrai, mais qui cependant pourraient servir au besoin à tenir les navires marchands en respect, et qui saluent d'une façon assez convenable les bâtiments de guerre.

Cette ville est devenue peu à peu le point le plus important, et, pour ainsi dire, le point central de tout le commerce du district désigné sous le nom de Vest-Finmarken. Il y a autour de cette petite cité plusieurs marchands qui y amènent leurs cargaisons de denrées locales. Ce qui ajoute encore aux moyens de fortune de cette petite cité, c'est la pêche qui a lieu régulière-

(1) La tonne d'huile de morse vaut environ 50 francs; la peau de morse, 10 francs; la livre des dents de morse, 4 à 5 francs; la livre d'édredon, 10 francs.

ment sur les côtes de Vest-Finmark. Chaque été il arrive là des districts de Senjen, de Tromsøe, et de la province de Nordland, deux cents à deux cent cinquante bâtimens pêcheurs, qui ont des denrées à vendre à Hammerfest ou des provisions à y acheter, et qui tous y laissent, d'une façon ou de l'autre, une partie du fruit de leurs entreprises et de leur labour.

A part ces bâtimens de pêche, chaque été Hammerfest voit arriver dans son port plus de cent navires (1). Les uns, il est vrai, ne font que traverser la baie pour se diriger sur Archangel ou Tromsøe; d'autres vont d'île en île compléter leur cargaison; mais un grand nombre s'arrêtent. Ils apportent de la farine, du chanvre, des étoffes, et prennent en échange du poisson et de l'huile de poisson, des peaux de renne, de chèvre, de loutre, de renard, et de l'édredon. Hammerfest est la capitale commerciale de tout le Vest-Finmark. Elle attire à elle la plupart des produits de la contrée, c'est-à-dire la chasse, la pêche, et répand en détail, dans les diverses stations marchandes du district, les denrées étrangères qu'elle a reçues.

Les Russes arrivent en grand nombre dans cette ville. Depuis l'ordonnance de 1789, ils ont conquis

(1) *Beretninger om den œconomiske Tilstand i Norge*, p. 330. M. Keilhau y trouva à la fois, dans l'été de 1827, deux bâtimens de Londres, un de Copenhague, un de Stockholm, un d'Altona, et plusieurs de Russie.

Reise i øst og West Finmarken, p. 103.

tout le commerce de Finmark, affermé jusqu'alors aux négociants de Bergen. A peine voit-on par année deux ou trois bricks suédois, danois ou allemands; mais chaque jour de bon vent amène plusieurs *lodie* russes. Ce sont de courts navires à trois mâts, la plupart si vieux et si usés qu'on ne les croirait pas capables de résister à un orage. Les plus petits ne sont pas même cloués; de l'avant à l'arrière les planches sont cousues avec du chanvre. On raconte que l'empereur de Russie, voyant un jour un de ces navires entrer dans le port de Saint-Pétersbourg, en fut si frappé, qu'il l'exempta à l'avenir de tout droit de douane. Avec ces frêles bâtimens, qui effraieraient un matelot de Portsmouth, les Russes doublent le cap Nord et pénètrent dans toutes les baies de l'Océan Glacial. Tandis que les uns exploitent ainsi le commerce de Finmark, d'autres s'en vont stationner près des bancs de pêche. Plus habiles et plus actifs que les Norvégiens, ils remportent souvent un bateau chargé de poisson d'un lieu où leurs concurrents ne retirent qu'un filet à moitié vide. Il leur est défendu de pêcher à un mille de la côte, mais ils dépassent chaque jour les limites qui leur sont imposées. Ils fatiguent par leur persévérance l'attention de ceux qui doivent les surveiller. A l'est, à l'ouest, au nord, ils cernent de toutes parts la côte de Finmark.

Dès le xvi^e siècle, le roi de Danemark et de Norvège protestait contre leurs envahissemens. En 1595, il exigeait une nouvelle délimitation de ses domaines et des domaines russes. Deux années après,

nouveaux empiétements de ces infatigables voisins, et nouvelles réclamations du Danemark tout aussi peu fructueuses que les premières. Les Russes s'emparèrent de Cola; et, pendant longtemps, il se passa à ce sujet une comédie politique assez plaisante. Le receveur de Finmark avait ordre de se rendre chaque année à Cola, pour protester au nom de son maître, le roi de Danemark, contre l'invasion de ce poste. Mais comme ce pauvre receveur craignait d'être fort mal reçu des boyards, il imagina de leur porter des présents, et l'on finit par regarder à Cola le voyage de l'envoyé danois comme un hommage que le Finmark rendait à la puissante Russie. A présent, si la forteresse de Vardœhuus n'était là pour arrêter les Russes, il est probable qu'ils seraient bientôt installés sur le sol norvégien.

Les pêcheurs norvégiens, les Quäner, les Lapons, qui chaque été viennent à Hammerfest renouveler leurs provisions, se plaignent, et à juste titre, de la fourberie des Russes, qui vendent dans des sacs d'écorce de bouleau de la farine de mauvaise qualité, et qui souvent mêlent à cette farine des pierres ou du sable. Mais quelque chagrin qu'ils en aient, ils sont forcés de se résigner à ces indignes supercheries, car ils n'ont point de denrées substantielles à attendre des autres provinces de la Norvège. C'est la Russie qui, chaque année, leur envoie les approvisionnements dont ils ont absolument besoin, et qui leur offre le débouché le plus assuré pour leurs poissons, leurs peaux de renne et les autres denrées de leur

pays. Aussi les Russes font-ils leurs transactions d'un ton superbe. Ils pèsent tout simplement leurs sacs de farine, sans souffrir qu'on en examine le contenu; mais ils regardent avec soin les pièces de poisson qu'on leur donne en échange, et rejettent dédaigneusement celles qui ne leur conviennent pas. Ce n'est pas une des moindres misères de ces pauvres populations du Finmark, que d'être soumises à ces échanges arrogants et à ces marchés trompeurs.

A côté du navire russe apparaît la pauvre barque du Finnois, qui vient apporter au marchand le poisson qu'il a péniblement pêché pendant plusieurs mois, et régler une partie de ses vieilles dettes. Sur la plateforme en bois qui entoure les magasins, on aperçoit toutes sortes de costumes, on entend parler toutes les langues du Nord. Et le marchand est là, alerte et affairé, la casquette de peau de loutre sur la tête, la plume sur l'oreille, courant de son comptoir à son entrepôt, tantôt attiré par une balle de farine dont il faut mesurer le poids, tantôt par une addition, et faisant un cours de philologie russe, suédoise, laponne, allemande, en même temps qu'un cours d'es-compte. C'est sa saison de labeur. C'est de ces trois ou quatre mois de combinaisons et d'écritures que dépendent ses succès de toute une année. Alors il expédie des bâtiments de pêche au Spitzberg et des charges de poisson en Espagne et en Portugal.

Que si, à travers les brouillards flottants et les nuages épais qui voilent ordinairement le ciel de Hammerfest, on voit tout à coup surgir un beau soleil;

si les montagnes des îles apparaissent au loin avec leurs flancs bleuâtres et leur cime étincelante; si la mer que nul vent n'agite se déroule comme un lac d'argent entre la ville et les rochers, oh! c'est un beau et poétique spectacle; et l'étranger qui, pour le voir, est monté au sommet du Tyvefield, n'oubliera pas l'aspect grandiose de cet horizon où la terre et les eaux semblent se disputer l'espace, et cette mer orangeuse qu'une heure de calme aplanit, qu'une clarté vermeille colore, et cette nature sévère qui soudain se déride et sourit à ceux qui la contemplent. Un soir, au mois d'août, j'ai vu, du haut de ces pics élancés comme une flèche de cathédrale, le soleil, un instant voilé par un léger nuage, se lever à minuit dans tout son éclat. Alors la mer était éblouissante de lumière; les montagnes avaient une teinte d'azur comme les horizons lointains des contrées méridionales, et les lacs posés aux flancs des collines, endormis dans leur bassin de granit, ressemblaient à des coupes de cristal. Lorsque ces beaux jours apparaissent, il se fait dans toute la ville un grand mouvement. Chacun veut jouir de ce tableau si rare, hélas! et si rapide. Les affaires sont suspendues : les femmes sortent pour voir si les plantes qu'elles cultivent avec tant de soin n'ont pas poussé quelques fleurs, et les hommes, assis sur un banc, se dilatent au soleil. Mais ces jours d'épanouissement n'apparaissent que de loin en loin : un brouillard épais voile l'azur du ciel; le froid recommence au beau milieu de l'été, puis bientôt les bâtiments étrangers disparaissent l'un après l'autre, les en-

trepôts se ferment, les affaires cessent, tout retombe dans un profond silence. Voici l'hiver. Et quel hiver ! des nuits sans fin, un ciel noir, un sol glacé. A midi, au mois de décembre, il faut se placer bien près de la fenêtre pour pouvoir lire quelques pages. Du matin au soir la lampe est allumée dans toutes les maisons, et plus d'étrangers, plus de mouvement, plus de nouvelles. La poste, qui doit venir trois fois par mois, n'arrive plus qu'à des époques indéterminées. Celle qui passe à travers les montagnes de Suède est souvent arrêtée par la nuit et les mauvais chemins ; celle qui vient de Drontheim par mer rencontre encore plus d'obstacles. La ville, naguère si occupée et si vivante, est maintenant comme un monde à part, isolé de l'univers entier. Les pauvres gens qui l'habitent cherchent alors tous les moyens possibles de se distraire. Ils ont formé une association pour se procurer des livres danois et allemands. Ils se rassemblent, le soir, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, si les tourbillons de neige ne les empêchent pas de sortir. Ils boivent du punch, ils fument, ils jouent aux cartes. Les plus lettrés d'entre eux doivent se résigner à ces distractions monotones ; car lire ou écrire longtemps à la lueur d'une lampe est chose impossible. Un de leurs grands plaisirs, lorsque parfois le ciel s'éclaircit, est de prendre les longs patins en bois norvégiens et de s'en aller courir à travers les rocs et les montagnes, dont les flots de neige effacent toutes les aspérités.

Vers la fin du mois de janvier, ils commencent à chercher à l'horizon les premières lueurs du soleil

qui les a fui pendant si longtemps. D'abord on ne distingue dans la brume sombre qu'une teinte rougeâtre ; mais c'est le signe que chacun connaît et dont chacun se réjouit : c'est le signe précurseur de ce soleil qui va raviver la terre et les hommes. Le premier qui l'a vu surgir l'annonce à haute voix, et tout le monde accourt sur la colline ; et, ce jour-là, c'est fête dans toutes les familles. Peu à peu la teinte rouge grandit. C'était une ligne informe, c'est maintenant un large disque qui traverse les nuages, et qui, de semaine en semaine, s'arrête plus longtemps à l'horizon, jusqu'à ce qu'il y reste sans relâche des mois entiers.

L'île de la Baleine (Hvaløe), où Hammerfest est bâti, est une terre rocailleuse qui ne produit ni arbres ni fruits. Quelques groupes de bouleaux seulement apparaissent dans les vallées, mais sur la pente des collines ils se rapetissent, meurent et disparaissent. A 620 pieds au-dessus du niveau de la mer, ces arbustes ne ressemblent déjà plus qu'à des buissons ; au delà de cette limite, ce sont des plantes chétives qui rampent sur le sol. Enfin, près de Hammerfest, à 800 pieds au-dessus du niveau de la mer, on ne trouve plus aucune trace d'arbuste. La température moyenne de la ville, dit M. de Buch, est d'un degré au-dessous de zéro, ce qui donne un demi-degré au-dessous du climat du pin.

Entre les rochers qui entourent Hammerfest, on voit une quantité d'étangs de diverse étendue. Les ruisseaux qui en découlent tombent dans une vallée ou dans une autre. Sur le Tyvefield même, il y a encore

des étangs ; et, du haut de cette montagne, on en découvre une centaine dans les vallées environnantes.

Près de Hammerfest, dans l'île de Seyland, la température est encore plus rude, et la végétation plus pauvre. Là, les bouleaux ne croissent pas au delà de 445 pieds au-dessus du niveau de la mer ; et l'on ne trouve, après les bouleaux, que la renoncule glaciale (*Ran. glacialis*), pauvre fleur mélancolique, que la nature jette encore comme une dernière parure et un dernier signe de vie sur le sol le plus aride et sous le ciel le plus froid.

Les sommités de l'île de Seyland ont 3,322 pieds de hauteur ; elles sont couvertes d'une neige perpétuelle qui descend très-bas sur les flancs de la montagne.

J'ai traversé deux fois l'île de la Baleine, où s'élève Hammerfest ; et, sur ses huit ou dix lieues d'étendue, je n'ai trouvé que des crêtes de montagnes dépouillées de végétation, çà et là quelques maigres bouleaux, de la mousse de renne dans les vallées, et des masses de neige, d'où les torrents s'échappent en mugissant. Dans la baie de Hammerfest, toutes les peines que le marchand s'est données pour avoir un jardin sous sa fenêtre, n'ont abouti qu'à faire germer un peu de cerfeuil, une tige de salade. Au mois d'octobre, toute végétation cesse, tout se fane ; les fleurs mêmes que l'on garde avec les plus grandes précautions dans les appartements, meurent faute d'air et de lumière.

La Recherche nous rejoignit promptement à Ham-

merfest. Nous lui avons amené de Tromsøe un pilote, un vieux pêcheur qui avait fait plusieurs fois le voyage de Spitzberg, et qui devait la conduire dans ces difficiles parages. Un digne négociant de Hammerfest, M. Aagaard, s'empessa de procurer aux officiers et à l'équipage de la corvette tout ce dont ils pouvaient avoir besoin; et quelques jours après, cette corvette qui m'avait conduit en Islande, cette corvette à laquelle j'étais lié depuis deux années par tant d'heureux souvenirs et de vives émotions, partait pour les régions du pôle. Il me semblait qu'il serait plus utile pour moi et pour le but de notre voyage, de rester au milieu d'une contrée comme le Finmark, que de m'en aller avec elle dans une contrée entièrement déserte; mais je quittais ce bâtiment français avec un amer regret, et des larmes coulèrent de mes yeux au moment où, de la pointe de Fuglenaes, je la voyais déployer ses voiles et s'élançer vers les plages les plus septentrionales. Je restais seul sur la terre étrangère, au milieu d'un peuple étranger; hélas! qui pouvait m'affirmer que je reverrais jamais cette corvette de France et ces amis qui, debout sur la dunette, me salueaient encore de la main et m'adressaient un cordial adieu! « Consolez-vous, me dit un bon Norvégien témoin de mon émotion, vous reverrez bientôt vos compatriotes; » et peu d'encouragements m'ont autant ému dans ma vie que ces simples paroles d'un homme que je connaissais à peine, et qui, en un instant, pénétrait dans le secret de mon cœur.

Le soir, je rentrai dans l'hôtel de Hammerfest avec

le sentiment de tout ce que je devais tâcher de voir et d'apprendre pendant la durée de mon isolement. Dans l'intérieur de l'île de la Baleine, il n'existe aucune habitation; mais sur la côte, au bord des golfes, le pêcheur est venu bâtir sa cabane là où il a pu trouver un peu d'herbe et de gazon. J'avais grande envie de voir ces habitations si pauvres et si isolées; et lorsqu'un jour M. Aale, le digne prêtre de Hammerfest, me proposa de me conduire au delà de l'île dans une de ses trois paroisses, j'acceptai son offre avec joie.

Nous partîmes à pied un samedi matin, avec un jeune Lapon qui devait nous servir de guide et porter nos provisions. Après avoir gravi une première crête de montagnes, nous descendîmes à Ryppefiord, jolie petite baie où un pêcheur a bâti cinq ou six cabanes en bois à mesure que la pêche l'enrichissait. C'est un homme intelligent, qui a lui-même donné des leçons à son fils, et l'a mis en état d'être maître d'école de la paroisse. Il nous conduisit dans une île appelée *Kirkegaardö* (l'île du Cimetière). C'était là qu'on enterrait autrefois les malfaiteurs et les suicidés. La justice ecclésiastique de cette contrée était plus sévère que la nôtre : elle rejetait ces malheureux hors de la communauté chrétienne; elle les isolait au milieu d'une île déserte. Quelquefois aussi, on enterrait là ceux qui étaient morts victimes d'une tempête ou d'un accident. Peu importe, disent les philosophes, dans quel lieu repose notre corps quand l'âme ne l'habite plus; et cependant, j'en suis sûr, bien des

étrangers, à qui l'on parlait de cette redoutable île du Cimetièrre, ont dû frémir à l'idée qu'en faisant naufrage sur la côte, ils pouvaient subir cet ostracisme de la mort, et être enterrés là, loin de leur pays, au sein de l'océan Glacial, seuls avec des hommes marqués pendant leur vie d'une tache honteuse. Le peuple dit qu'autrefois, à certaines époques de l'année, on voyait ces malheureux se lever au milieu de la nuit. Ils erraient sur les rochers au bord de la grève, et l'on distinguait dans l'ombre les blancs replis de leur linceul. Les uns imploraient une barque pour pouvoir s'en aller visiter leur demeure; d'autres mêlaient le cri de leurs remords au gémissement des vagues, au souffle de la tempête. L'un d'eux, un jeune homme (son histoire fut longtemps populaire dans le Nord), avait tué un officier danois qui tentait de séduire sa fiancée. On le voyait apparaître à certains jours, probablement le jour de son crime; et tout seul à l'écart, assis sur une pointe de terre, il demandait que le prêtre vînt bénir la tombe où il ne pouvait dormir, et que sa bien-aimée vînt y jeter quelques fleurs.

L'honnête Norvégien qui nous racontait ces traditions en savait encore plusieurs autres. Il nous dit aussi que, pendant l'hiver de 1800, à la pêcherie de Lofoden, une nuit, il vit apparaître un homme armé de la tête aux pieds, portant l'étendard anglais d'une main et de l'autre brandissant une épée du côté du Danemark. Il prédit alors qu'il y aurait bientôt une grande bataille entre les Danois et les Anglais. Per-

sonne ne voulut le croire; et, l'année suivante, l'amiral Nelson brûlait la flotte danoise dans le port de Copenhague.

De retour sur la côte de Hvaløe, nous continuâmes notre route à travers les rudes aspérités des rocs, les ravins humides et fangeux, les broussailles tortueuses, la neige et les torrents. Le bateau qui devait nous conduire à Hvalsund nous attendait à Söholm. A quelque distance de là, nous aperçûmes une tente de Lapons. Ils avaient abandonné dans une île voisine leurs rennes aux soins d'un gardien, et ils étaient venus s'installer là pour pêcher. Leur tente se composait de cinq ou six bandes de vadmél vieilles et noircies, posées sur quatre piquets et ouvertes par le haut pour laisser sortir la fumée. Une vieille femme était accroupie auprès d'un foyer, écrasant du sel sur une planche. Les hommes étaient dehors avec leurs robes en peau de renne, immobiles et apathiques. Du poisson séchait sur des perches à quelques pas d'eux, et des entrailles de poisson jonchaient le sol. En face de leur demeure, de l'autre côté de l'eau, on voyait s'élever une pyramide en pierre. C'était une de ces pierres saintes, une de ces Passe-Vare où les Lapons allaient autrefois offrir des sacrifices. Mais autour de ce lieu vénéré, dont les idolâtres ne s'approchaient que la tête nue et le front incliné, il n'existe plus ni cornes de bélier, ni pieds de renne, ni rien de ce qu'ils avaient coutume d'immoler au dieu de la chasse et au dieu du tonnerre, à *Sarakka*, la déesse des enfantements, et à *Jabbe Akka*, la mère de la mort. Les

missionnaires du XVIII^e siècle les ont convertis, et les Passe-Vare ne subsistent plus que comme des monuments d'une ancienne superstition qui a perdu son empire.

Le soir, après quatorze heures d'une marche pénible et d'une navigation contrariée par le vent, nous arrivâmes à Hvalsund, dans la maison du marchand. Tous ces marchands des petites îles du Nord sont tenus d'héberger les voyageurs, mais ils ont en même temps le droit de se faire payer, et jamais ils ne veulent rien recevoir. Ils ouvrent à l'étranger qui vient les voir leurs armoires et leurs celliers. La maîtresse de maison emploie pour lui ses meilleures recettes de cuisine, la jeune fille tire du buffet la plus belle nappe, et le père de famille apporte sur la table avec un naïf orgueil la vieille bouteille de vin de Porto qu'il réserve pour les grandes occasions. Chacun ainsi s'empresse autour de l'étranger, et, quand il s'en va, on lui tend la main et on le remercie d'être venu.

Hvalsund est une de ces stations de commerce où abordent chaque année quelques *lodie* russes et quelques bateaux, où les habitants des montagnes et des côtes viennent apporter leurs peaux de renne, leur poisson, et faire leurs approvisionnements de l'année. En 1763, on y bâtit une chapelle. C'est depuis ce temps le chef-lieu d'une paroisse toute peuplée de Lapons. Le prêtre de Hammerfest y vient trois fois par an célébrer l'office divin. Il envoie un exprès au marchand pour lui annoncer le jour de son arrivée; le marchand l'annonce à un Lapon qui le répète à un

autre, et la nouvelle court ainsi à quinze lieues à la ronde, de fiord en fiord, de montagne en montagne, et le dimanche toute la communauté accourt.

Elle était déjà réunie sous nos fenêtres, le matin, quand nous nous éveillâmes. Ceux-ci étaient venus à pied, ceux-là en bateau, et leur physionomie, leur costume, leur attitude, tout dans ces groupes étranges m'offrait un singulier et curieux tableau. Le caractère distinctif de ces assemblées de Lapons, c'est l'indolence. Les uns se tiennent debout au soleil; d'autres restent assis sur le gazon. Ils restent là des heures entières muets et immobiles. Les plus heureux sont ceux qui ont une vieille pipe et un peu de tabac. En hiver, ils portent de lourdes peaux de renne sur le corps; en été, des blouses de vadmél (*kofte*) gris ou bleu, surmontées d'un collet orné de broderies en fil rouge, serrées au milieu du corps par une ceinture de cuir et ornées d'un galon de drap rouge et quelquefois d'une lisière à la partie inférieure. Leurs longs cheveux flottent sur leurs épaules, et un bonnet en drap de diverses couleurs, taillé comme une calotte, leur couvre la tête. Ils n'ont ni linge ni bas; un pantalon étroit descend jusqu'à leurs souliers, et quelques-uns portent de grandes bottes en cuir. Sur la poitrine, ils ont une poche en toile suspendue au cou par un épais cordon, et cachée sous leur blouse : c'est là qu'ils mettent leur bourse, leur tabac, leur cuiller en corne de renne, des aiguilles à coudre, du fil, un briquet et de l'amadou. Le costume des femmes ressemble à celui des hommes. C'est la

même blouse sans collet, la même ceinture, et les mêmes souliers en cuir, terminés en pointe et garnis de foin en dedans. Mais leur pantalon ne descend guère que jusqu'aux genoux; le reste de la jambe est caché par les cordons de souliers qu'elles tournent et retournent de manière à en faire une espèce de bas. Leur bonnet est en étoffe de couleur, surmonté, comme celui des femmes d'Islande et de Normandie, d'une pointe pareille à un cimier de casque. Elles portent à leur ceinture leur bourse, leur tabac et tout ce dont elles ont besoin pour coudre. Quelques-unes ont eu la singulière idée d'adjoindre à leur antique costume lapon un fichu d'indienne. C'est une chose hideuse à voir que cette étoffe de Mulhouse tombant sur une peau de renne ou sur une blouse de vadmél. Elles ont une prédilection particulière pour tout ce qui ressemble à un bijou. Elles portent à leurs doigts de lourdes bagues d'argent ou de cuivre grossièrement travaillées, et sur leur ceinture des boutons d'argent. La plupart sont laides. Leur type de figure est celui qui a été souvent décrit par les historiens : la face plate, les joues creuses, les pommettes saillantes. Mais elles ne sont ni si laides, ni si petites, ni si sales qu'on l'a dit, et parmi celles que j'ai vues à Hvalsund, il y en avait plusieurs remarquables par la finesse de leurs traits et la douce expression de leur visage.

Quand le prêtre parut sur le seuil de l'habitation, les Lapons, hommes et femmes, s'approchèrent de lui et vinrent le saluer selon leur coutume nationale,

en lui passant la main autour de la taille comme pour l'embrasser. Ils ont pour leur prêtre un véritable attachement et un profond respect. Quand ils lui parlent, ils l'appellent toujours *cher père, excellent père*. Quand il entre dans leur demeure, ils se lèvent aussitôt, le prennent par la main et le conduisent au fond de leur cabane à la place d'honneur. En général, les pauvres Lapons ont été durement calomniés. Les voyageurs qui n'ont fait que voir de loin les sombres demeures où ils vivent, leur ont prêté bien des vices dont ils sont, pour la plupart du moins, très-innocents. Il suffit de rester quelque temps parmi eux, de causer avec eux, de les suivre dans les diverses situations de la vie, pour être touché de tout ce qu'il y a de bon, de simple et d'honnête dans leur nature. J'ai souvent interrogé à ce sujet les hommes qui ont le plus de rapports avec eux, les prêtres, les marchands, les pêcheurs, et il n'en est pas un qui ne m'ait fait l'éloge de leur douceur de caractère et de leur hospitalité. On les accuse seulement quelquefois de s'abandonner avec trop peu de retenue au plaisir de boire, et de montrer trop de méfiance dans leurs relations. Le premier défaut vient de la pauvreté de leur vie; et, quant au second, la nature qui les trompe chaque jour, l'élément rigoureux qui les poursuit sans cesse, ne leur enseignent-ils pas la méfiance, et la supériorité pratique des hommes avec lesquels ils ont un compte à régler ne leur en fait-elle pas une loi?

L'heure de l'office sonna, et nous nous dirigeâmes

vers l'église. En un instant la nef fut pleine de Lapons. Le prêtre prêchait dans leur langue, et, quoique son sermon, comme il avait lui-même l'humilité de l'avouer, ne fût ni correctement écrit ni correctement prononcé, tous l'écoutaient avec attention. Au sermon succéda le chant des psaumes, et la plupart des Lapons avaient leur livre à la main et joignaient leur voix à celles du chœur. Cependant, les désirs vulgaires se mêlaient encore à cette pieuse cérémonie. Au beau milieu du chant, je vis une vieille femme traverser la foule et s'approcher d'un homme assis près de la chaire. Elle lui dit quelques mots à l'oreille; alors il tira gravement de sa poche une pipe, la lui donna, et la vieille femme sortit avec un visage radieux.

Dans l'après-midi, il y avait une joyeuse assemblée chez le marchand. Plusieurs dames étaient venues de Hammerfest visiter Hvalsund, et l'on buvait du punch et l'on chantait. Pendant ce temps, les Lapons s'en allaient au magasin, achetant pour quelques skellings d'eau-de-vie et de tabac, ou implorant un crédit que le prudent caissier ne leur accordait pas sans de longs préambules et de nombreuses restrictions. L'un d'eux, attiré par notre gaieté bruyante, entra dans la maison du marchand et entr'ouvrit doucement la porte du salon. Nous lui fîmes signe de s'approcher. Il vint s'asseoir par terre à nos pieds, et écouta. Dans ce moment on entonnait une mélodie tendre et plaintive. Le Lapon baissa la tête et essuya une larme qui coulait sur ses joues. « Oh! me dit-il, quand il s'aperçut que je le regardais, nous ne chantons pas ici, nous,

mais nous chanterons au ciel. » Je lui donnai quelques skellings, et je lui demandai s'il avait beaucoup de rennes et beaucoup de moutons, s'il était riche. « Dieu est riche, répondit-il, mais l'homme est pauvre. » Et, pendant une demi-heure, il entremêla ainsi à sa conversation des paroles bibliques. C'était un Lapon des frontières de la Russie, qui vient à Hvalsund chaque été avec son troupeau et s'en retourne l'automne dans les montagnes. « Où demeures-tu ? lui dis-je quand il nous quitta. — Le Lapon, me répondit-il, n'a point de patrie et point de demeure. Il porte sa tente d'un lieu à l'autre ; mais, si tu veux venir l'hiver prochain à Kitell, tu demanderas Ole Olssen, et je te recevrai. » Le lendemain, au moment où j'allais partir, il vint à moi, et me dit en me présentant une vieille pièce de monnaie norvégienne : « Tu es un bon étranger, toi, tu ne méprises pas le pauvre Lapon. Garde cela pour souvenir de moi, et viens me voir à Kitell. Je te dirai comment nous vivons. » Puis il me tendit la main et s'éloigna.

Le prêtre exerce sur toute cette communauté une sorte de juridiction paternelle. C'est lui qui règle les mariages, qui apaise les querelles, qui donne des conseils au père de famille et des encouragements à l'enfant. Si deux époux ne peuvent s'accorder, ils s'adressent au prêtre. Si deux voisins ont à traiter quelque épineuse question d'intérêt, ils prennent pour arbitre le prêtre ; et si le Lapon et le marchand sont mécontents l'un de l'autre, c'est encore le prêtre qui s'interpose entre eux. Le soir, il y avait un

procès à juger. Il s'agissait de deux jeunes fiancés qui demandaient à rompre leur contrat. Le jeune homme, séduit par les sept cents rennes de sa future, aurait encore volontiers consenti à ensevelir dans le silence ses griefs ; mais la jeune fille avait invariablement pris sa résolution. Les deux parties, accompagnées de leurs témoins, comparurent devant le prêtre, et quand la fiancée eut déclaré qu'elle voulait redevenir libre, le jeune homme redemanda les présents qu'il lui avait faits. Elle prit une clef cachée sous sa robe, ouvrit une vieille caisse en bois, et en tira une bague d'argent, une ceinture de cuir ornée de quelques plaques d'argent, et trois mouchoirs d'indienne. Le jeune homme rassembla ces objets, les retourna de tous côtés pour voir s'ils étaient en bon état ; puis, quand cet examen fut fini, il raconta au prêtre que ses fiançailles lui avaient coûté beaucoup d'argent, que sa fiancée avait bu dix-huit pots d'eau-de-vie, et il demandait 10 dalers (50 fr.) pour s'indemniser de ses dépenses, de ses voyages et de ses chagrins. A cette déclaration inattendue, la jeune Laponne jeta sur lui un regard d'une magnifique fierté, puis elle en appela aux témoins ; et il se trouva qu'au lieu de dix-huit pots d'eau-de-vie, l'innocente fille n'en avait bu que trois. Le prêtre lui dit de donner 5 francs à son rigoureux fiancé. Il les reçut avec autant de joie que s'il n'avait pas osé les espérer. Puis, tous deux, à la demande de leur juge, se tendirent la main en signe d'oubli du passé et se séparèrent.

Le lendemain, tous les Lapons étaient retournés

dans leurs demeures. Pour nous, nous avions un nouveau voyage à faire. Le pêcheur finnois qui, pendant sept mois de l'année, sert de maître d'école à la communauté, était venu de Råfsbotten, situé à douze lieues de Hvalsund, chercher le prêtre pour administrer les sacrements à sa vieille mère malade. Nous partîmes à midi dans une petite barque montée par trois hommes; le maître d'école nous servait lui-même de pilote. Nous longeâmes la côte occidentale de Hvaløe, et je vis reparaître autour de moi les sites sombres de ces mers du Nord, les grands rocs aigus, isolés et debout au milieu des vagues, comme des pyramides au milieu du désert, les montagnes de neige ceignant l'horizon, de temps à autre un coin de terre aride où le pétrel s'arrête dans son vol, comme pour voir de quel côté soufflera la tempête, et de toutes parts une solitude profonde, un silence de mort.

Le soir, des nuages épais s'amoncelèrent autour de nous, l'azur du ciel disparut, et nous n'entrevîmes plus que les vagues noires et les masses confuses des montagnes qui présentaient dans l'ombre toutes sortes de formes étranges. Il était deux heures du matin lorsque nous arrivâmes à Råfsbotten : le ciel était encore chargé de nuages; mais une clarté rougeâtre se montrait à l'horizon. A la lueur de cette pâle aurore, nous aperçûmes, sur une pointe de terre, une tente de Lapons nomades; près de nous un torrent, et au bord du torrent la cabane de gazon habitée par la vieille femme. « Irons-nous maintenant visiter ta

mère? demanda le prêtre à Per Nilsson, le maître d'école. — Oui, je le désirerais, répondit-il; je sais qu'elle veut te voir dès que tu arriveras. Attends-moi à la porte, je vais lui dire que tu es venu.»

Nous restâmes à la porte, tandis que les rameurs tiraient la barque sur la grève. Il faisait froid, humide, et nos manteaux, mouillés par le brouillard, ne pouvaient nous réchauffer. Per Nilsson revint un instant après appeler le prêtre. Nous le suivîmes en nous courbant jusqu'à terre pour franchir le seuil de son habitation. C'était une pauvre cabane laponne occupée par deux familles. D'un côté, étaient les peaux de renne servant de lit; de l'autre, un métier à tisser, quelques seaux en bois posés sur des planches, une marmite suspendue au-dessus du foyer, rien de plus. Deux femmes, qui avaient revêtu à la hâte leur tunique de vadmél, étaient assises sur leur lit, et, dans un coin obscur, la malade poussait des cris de douleur. Une lèpre incurable lui avait dévoré une partie du palais, et sa voix, inintelligible pour tout autre que pour son fils, ressemblait à un râlement de mort. Le prêtre se posa devant son lit, et Per Nilsson lui servit d'interprète. La malheureuse, sentant qu'elle n'avait plus guère de jours à vivre, voulait recevoir aussitôt la dernière communion. Le prêtre prit ses vêtements, son calice, et commença les prières des agonisants. Comme il craignait de se tromper en parlant une langue qui ne lui était pas familière, il pria en norvégien, et le fils de la malade, la tête inclinée, les mains jointes, traduisait à sa mère mou-

rante les saintes paroles. C'est une scène que je n'oublierai jamais : cette cabane de pêcheur au milieu du désert; cette malade, consolée par la foi dans ses douleurs; ce prêtre avec ses vêtements sacerdotaux, debout dans l'ombre; un fils traduisant à sa mère les exhortations de l'agonie; deux femmes silencieuses et comme atterrées par la douloureuse majesté de ce tableau; auprès d'elles un jeune enfant endormi dans son ignorance; nulle étoile au ciel; nulle autre clarté dans cette retraite obscure qu'un rayon pâle de la lune descendant par le toit; le vent sifflant sur les vagues de la mer, et le torrent aux flots orageux grondant à côté de nous : c'est tout ce que j'ai vu dans ma vie de plus terrible et de plus imposant.

Quand la cérémonie fut achevée, la malade remercia Dieu et s'endormit. Per Nilsson nous mena dans une espèce de hangar où il renfermait ses provisions. Il étendit quelques peaux de renne sur le plancher, nous nous couchâmes là-dessus, et nous dormîmes d'un profond sommeil. Quelques heures plus tard, quand Per Nilsson ouvrit la porte, le prêtre lui demanda comment se trouvait sa mère. « Elle va bien, dit-il; tes prières l'ont fortifiée et réjouie; elle est assise dans son lit et voudrait te voir. » Nous rentrâmes dans la cabane, et tandis que le digne pasteur portait encore une consolation dans le cœur de la malade, les deux autres femmes préparaient notre déjeuner. La première faisait bouillir du poisson dans la marmite qui avait servi la veille à cuire des plantes marines; la seconde pétrissait sur une planche des

galettes de farine d'orge qu'elle rôtissait ensuite au moyen d'une pierre plate posée sur le feu. Un enfant nous apporta la marmite en plein air et mit une douzaine de galettes sur le gazon. Nous n'avions ni assiettes ni fourchettes ; nous pêchâmes avec la pointe d'un canif les queues de poisson qui flottaient dans l'eau, et puis nous allâmes boire au torrent, et la nouveauté de ce déjeuner nous fit oublier ce qu'il avait de peu confortable. Pendant ce temps, nos rameurs mangeaient une espèce de gruau composé d'huile et de foie de poisson. Quand ils eurent achevé ce triste repas, dont l'aspect seul me causait un profond dégoût, nous demandâmes à partir. Mais le bon Per Nilsson, qui devait encore être notre pilote, était retenu tantôt par sa mère, tantôt par sa femme ; puis il allait se promener sur la grève, tenant un enfant de chaque main, et lorsque nous regardions du côté du bateau, il regardait sournoisement d'un autre côté. Enfin, il s'arracha à son foyer et à ses affections ; il dit adieu à l'un, à l'autre, et rama bravement pendant huit heures pour nous reconduire sur le sol de Hvaløe.

Le district de Vest-Finmørk, dont cette île de Hvaløe est en quelque sorte la capitale commerciale, renferme environ 6,400 habitants, dont 3,000 Lapons pêcheurs, ou *Söfinner*, 850 Lapons nomades, 780 Quäner, 1,700 Norvégiens, 70 personnes de différente origine, Anglais, Danois, Allemands.

Plusieurs centaines de ces habitants du Finmark vivent dans un état d'isolement dont on se fait à

peine une idée. Un pauvre pêcheur, une femme, un enfant, habitent au bord de la mer Glaciale une misérable cabane, où ils sont pendant des mois entiers privés de toute espèce de communication avec leurs plus proches voisins, séquestrés de l'univers entier. Que d'idées mélancoliques, que de rêveries superstitieuses doivent naître d'une telle situation ! Aussi, trouve-t-on là encore beaucoup de traditions naïves, puériles, qui se conservent avec une innocente crédulité d'âge en âge ; et il n'y a guère plus d'un siècle que des gens de Finmark étaient accusés de sorcellerie, et avouaient avec une incroyable simplicité leurs relations avec le diable. De 1620 à 1633, dix-sept personnes du Finmark furent traduites devant les tribunaux comme coupables de sorcellerie, et dix condamnées à être brûlées. En 1688, une malheureuse femme fut exécutée, après avoir raconté publiquement ses prétendues relations avec le méchant esprit. Dans la même année, on brûla deux femmes du Nordland, qui avouaient qu'elles avaient fait chavirer un navire ; et pendant qu'on les conduisait au supplice, le navire arrivait tranquillement à Bergen.

Le juge Boguet, le terrible persécuteur des sorciers de Franche-Comté, n'a pas fait tant d'exploits que les juges de Finmark.

CHAPITRE VII.

LE CAP NORD.

Iles de la mer Glaciale. — Maasöe. — Voyage de Louis-Philippe dans ces contrées, et tradition populaire. — Un marchand de Giestvär au cap Nord. — Les fleurs dans le désert. — Ascension de la montagne. — Magnifique tableau. — Retour à Giestvär. — Une halte à Havöesund.

De Hammerfest au cap Nord il n'y a guère qu'une trentaine de lieues, et, de tous les habitants de la ville, le prêtre est le seul qui ait été voir cette dernière limite de l'Europe. Le voyage n'est cependant ni aussi pénible ni aussi dangereux que certains touristes l'ont dépeint : nous l'avons fait en trois jours ; d'autres l'ont fait en moins de temps encore. Mais il est vrai de dire qu'autour de ces rochers qui forment la pointe du cap, la mer est rarement calme : même quand le vent se tait, les longues vagues de l'océan Glacial roulent avec fracas, comme si elles étaient encore soulevées par l'orage de la veille, et la côte est hérissée de brisants, où les flots impétueux se précipitent avec un rugissement pareil au bruit du ton-

nerre. Là, si l'on est surpris par l'ouragan, nul asile ne s'offre à la barque fragile, nulle terre ne la protège; et, si le vent contraire persiste, l'excursion de trente lieues peut durer trente jours.

Pour moi, dès mon arrivée en Finmark, j'avais regardé ce voyage au Cap comme le terme obligé d'un séjour dans le Nord. Tandis que je faisais mes préparatifs, un de mes compatriotes, M. de Saint-Maur, arriva à Hammerfest, et nous résolûmes de partir ensemble. Le bateau était amarré dans le port, les matelots avaient déjà revêtu leurs tuniques de cuir et leurs longues bottes; mais le vent du nord soufflait avec violence : il était impossible de mettre à la voile ou de ramer. Nous restâmes ainsi toute une semaine, regardant à l'horizon et consultant les nuages. Enfin, il s'éleva une légère brise d'ouest, et nous nous embarquâmes.

Toute cette mer est parsemée d'îles arides, habitées seulement par quelques familles de pêcheurs, visitées par les Lapons, qui y conduisent leurs rennes au moi de mai et s'en retournent au mois de septembre. Le nom de ces îles indique leur nature : c'est l'île de la Baleine, de l'Ours, du Renne, du Goëland : *Hvaløe*, *Biærnøe*, *Renøe*, *Maasøe*. Celle-ci est une pauvre petite île qui, sur certains points, s'élève à peine à 15 pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est l'un des lieux les plus malsains qu'il soit possible d'imaginer; et, pendant très-longtemps, cette île a été la résidence d'un prêtre, d'un marchand, d'un officier de justice. Il a fallu des maladies sinistres,

des cas de scorbut mortels et réitérés pour décider la petite colonie à émigrer, et l'autorité à transférer ailleurs l'église et le presbytère.

Au delà de Maasöe, les îles cessent du côté du nord; on entre dans la pleine mer, et bientôt on aperçoit les trois pointes de Stappen, qui s'élèvent comme trois obélisques au milieu de l'Océan. Celle du milieu, plus haute et plus large que les deux autres, avait frappé les regards des Lapons: ils la saluaient de loin comme une montagne sainte, et venaient sur sa cime offrir des sacrifices. Autrefois, il y avait là quelques habitations et même une église. Ces plages boréales étaient, il y a huit siècles, occupées par des tribus de Lapons, qui vivaient du produit de la pêche, de la chasse et de leurs troupeaux de rennes. Elles furent surprises, pillées, décimées et dispersées par les pirates norvégiens, qui, dans leur soif de rapines et de combats, s'aventuraient jusque sur les rivages les plus éloignés. Quand Louis-Philippe fit le voyage du cap Nord, il s'arrêta une nuit chez le sacristain de Maasöe, une autre chez un pêcheur de Stappen. Son voyage dans le Nord a déjà passé à l'état de tradition populaire. Les pêcheurs se le sont dit l'un à l'autre, les pères l'ont répété à leurs enfants; et les naïfs chroniqueurs de cette Odyssée royale n'ont pu s'en tenir à la simple réalité; ils l'ont agrandie et brodée selon leur fantaisie. On raconte donc qu'une fois il arriva ici des contrées du sud, de ces contrées merveilleuses où les arbres portent des pommes d'or, un grand prince, qui cachait, comme dans les contes de fées,

son haut rang et sa fortune sous le simple habit de laine norvégien. D'abord, on le prit pour un étudiant curieux qui cherchait à s'instruire en parcourant le pays, ou pour un marchand qui voulait connaître l'état de la pêche de Lofoden, d'autant qu'il était doux, honnête, et nullement difficile à servir. Mais bientôt on reconnut que c'était un personnage de distinction, car il avait avec lui un compagnon de voyage (M. le comte de Montjoye) qui ne lui parlait jamais qu'en se découvrant la tête, qui couchait sur le plancher tandis que le prince couchait dans un lit. Une fois la femme d'un paysan, chez lequel les deux voyageurs avaient passé la nuit, entra dans leur chambre au moment où ils s'habillaient, et elle vit que, sous son grossier vêtement de vadmél, le prince avait un habit de fin drap, tout couvert de croix et d'étoiles en diamants.

L'église de Maasöe, dont le ressort s'étendait, il y a trente ans, jusqu'au cap Nord, a été transportée à Havsund, et dépend de la cure de Hammerfest. La funeste influence du climat de Maasöe a, comme nous l'avons dit, forcé les habitants de cette île à s'en aller chercher une autre demeure. Mais sur toute la côte de Finmark on pourrait citer plusieurs émigrations produites seulement par le défaut de bois. Quand le Norvégien va s'établir au bord de la mer, il cherche une baie qui ne soit pas trop éloignée des bouleaux; mais si les Lapons arrivent là en été, ils ravagent sa chétive forêt, ils coupent l'arbre par le milieu, et cet arbre ne repousse plus. Au bout de quelques années,

le pauvre pêcheur, surpris par la disette de combustible, est forcé de fuir le sol où il avait bâti sa demeure : il dit adieu à ses pénates, et s'en va chercher ailleurs un lieu moins dévasté. Parfois aussi toute sa famille s'éteint sur le roc désert qu'elle occupait ; sa frêle cabane tombe en ruine, et personne ne songe à en recueillir les débris ou à l'habiter.

En face de Stappen nous voyons s'élever une longue côte rocailleuse, coupée par une baie profonde, et projetant de toutes parts des lignes irrégulières, des cimes aiguës : c'est l'île qui porte à son extrémité le cap Nord. On l'a nommée l'île Maigre, Magerøe ; on aurait pu dire l'île Désolée, c'eût été plus juste encore.

On raconte qu'autrefois il y a eu en différents endroits de cette île jusqu'à six églises. Au sud-est de Magerøe est Kielvig, où l'on comptait autrefois vingt à trente familles. A présent il n'y a plus à Kielvig qu'une famille, dans l'intérieur de Magerøe une douzaine de personnes, et à Giestvär, qui se trouve au nord-ouest de l'île, un marchand et un pêcheur. Ce fut vers Giestvär que nous nous dirigeâmes ; mais nos matelots ne connaissaient guère l'existence du marchand que par tradition, et nous errâmes sur les vagues, tantôt à l'est, tantôt à l'ouest, cherchant le haut d'un toit, et ne rencontrant partout que des pointes de roc. Enfin, nous aperçûmes les mâts d'un bâtiment russe qui avait jeté l'ancre au fond de la baie ; ils guidèrent notre marche. A côté du bâtiment était une cabane en bois servant de magasin, et rien de plus.

Mais plus loin, derrière un amas de rochers couverts de plantes marines et de mousse, on voyait un nuage de fumée qui fuyait le long de la montagne : c'était la demeure du marchand, une pauvre demeure, où toute une famille se resserre péniblement pour laisser un peu de place au voyageur ; à côté, une maison plus chétive encore, où l'on trouve quelques flacons d'eau-de-vie, quelques sacs de farine, du fil et du cuir : c'est la boutique. Près de là, deux cabanes en terre, habitées par des pêcheurs, et tout autour, les rocs nus, les aspérités sauvages, l'aridité, le silence du désert et l'océan Glacial. L'été, il arrive ici une douzaine de petits navires russes qui viennent chercher du poisson ; car il y a sur la côte des pêcheries abondantes. Vers le même temps, des Lapons nomades viennent aussi dans le détroit de Magerøe avec un troupeau de 800 à 1,000 rennes, dont plusieurs, chaque année, échappent à la surveillance de leurs guides et rentrent dans l'état sauvage.

Lapons et navires, tout part au mois de septembre. Les habitants de Magerøe ne voient plus aucun étranger et n'entendent plus aucune nouvelle : le reste du monde est clos pour eux. La vague gémit sur leur rivage, l'orage gronde sur leur tête, et la nuit les enveloppe.

La température de cette île est à un demi-degré plus bas que celle de Hammerfest, la limite des neiges perpétuelles, à 2,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Les ours et les loups n'ont pu pénétrer sur un sol isolé au sein de la mer. On n'y trouve que des rennes

et des hermines. Les pauvres habitants de cette terre inculte conservent à grand'peine quelques vaches et quelques moutons. L'été, ils envoient paître leur petit troupeau entre les rochers. L'hiver, ils récoltent encore un peu d'herbe sous la neige. Quelquefois, pour ne pas s'exposer aux avalanches qui les menacent dans cette récolte, ils lâchent leurs bestiaux à travers les étroits ravins où il peut y avoir quelque pâture. M. de Buch raconte qu'un marchand de Kielvig s'étant décidé à laisser pendant l'hiver ses moutons errer hors de l'étable, ces pauvres bêtes furent ensevelies sous une masse de neige de douze à quinze pieds de hauteur, et qu'au printemps, on les retrouva plus grasses qu'à l'entrée de la mauvaise saison.

Cependant, quand nous fûmes près de l'habitation, la mère de famille vint à nous avec un front riant, et deux jeunes filles à l'œil bleu, aux cheveux blonds, nous tendirent cordialement la main en nous disant : « Soyez les bienvenus ! » Pour ces malheureux jetés ainsi à l'extrémité du globe, isolés du reste des hommes, l'étranger inconnu qu'un bateau amène sur leur plage lointaine n'est pas un étranger : c'est un hôte aimé qui leur apporte un rayon de vie dans leur froide solitude ; et, quand la digne femme du marchand venait nous demander ce que nous désirions, il y avait dans son regard une sorte de sollicitude pleine de douceur, et quand Marthe et Marie, ses deux filles, passaient devant nous, leurs yeux bleus et leurs lèvres innocentes nous souriaient comme si elles eussent vu en nous des frères.

Bientôt la chambre que nous devions occuper fut prête, la table nettoyée et couverte d'une nappe blanche. Nous avons apporté avec nous des provisions de voyage, mais la bonne madame Kielsberg était là qui épiait nos désirs et courait avec empressement, tantôt à son armoire, tantôt à la cuisine, chercher ce dont nous avons besoin. Jamais l'hospitalité norvégienne ne m'a plus touché. La pauvre femme ne pouvait placer devant nous ni linge damassé ni couverts d'argent, mais elle nous apportait sa dernière assiette et sa dernière goutte de crème. Après avoir récapitulé dans sa tête toutes ses richesses, elle prit une clef qui pendait à sa ceinture, ouvrit un buffet, et en tira un flacon de liqueur qu'elle gardait pour les grands jours de fête. Hélas! c'était la bouteille d'huile de la veuve, et j'aurais voulu avoir la puissance du prophète pour la remplir sans cesse.

Tandis qu'elle restait là, occupée à nous servir, je l'interrogeais sur le passé, et elle me racontait sa vie, comment elle avait vécu jeune fille au milieu de ses parents à Drontheim, et comment elle avait quitté cette ville, qui lui semblait une grande ville, pour venir habiter cette solitude. « Il y a de cela vingt ans, disait-elle; mon mari, trouvant trop de concurrence ailleurs, avait sollicité le privilège de Giestvär. Il me demanda s'il ne m'en coûterait pas trop de me séparer du monde où j'étais habituée à vivre. Mais moi, je lui répondis que je le suivrais avec joie partout où il irait. Nous étions jeunes alors, et nous faisons de beaux projets: nous espérions pouvoir, au bout de quelques années,

vendre notre établissement et retourner à Drontheim avec nos enfants. Nous arrivâmes dans cette île, où il n'y avait rien qu'une cabane de pêcheur. Nous bâtimes cette maison que vous voyez, le magasin, l'étable, et d'abord tout parut répondre à nos vœux. Je passai des années de joie dans cette pauvre demeure. Mais bientôt une longue suite de malheurs vint détruire toutes nos espérances, et maintenant je ne demande plus à m'en retourner dans le monde où j'ai vécu, dans la ville où je suis née : maintenant mes parents sont morts, sans que j'aie pu les embrasser une dernière fois ; mon mari est malade, et mon fils s'est noyé l'automne dernier à la pêche. » En prononçant ces mots, sa voix trembla ; ses deux filles, qui la virent prête à pleurer, se suspendirent à son cou, et ses larmes s'arrêtèrent sous leurs baisers.

Pendant qu'elle s'abandonnait ainsi à ses souvenirs, minuit sonnait à la pendule enfumée de notre chambre, et, à cette heure où l'ombre enveloppait les contrées méridionales, notre ciel du nord s'éclaircit. Le soleil, qui n'avait pas paru de tout le jour, projeta une lueur pâle à l'horizon. La brume qui inondait la vallée se leva de terre et s'entr'ouvrit ; les nuages, chassés par le vent, se déchirèrent sur le flanc des montagnes et s'enfuirent. A travers leurs crevasses, on voyait poindre des teintes bleuâtres, des cimes dentelées. La mer et les rochers se découvraient peu à peu à nos regards dans toute leur étendue. C'était comme une décoration de théâtre au lever du rideau. La brise venait du sud ; elle devait nous conduire en peu de

temps au cap Nord. Nous appelâmes nos matelots qui s'apprêtaient à dormir; mais, en leur donnant une ration d'eau-de-vie, nous leur fîmes oublier le sommeil : ils hissèrent gaiement la voile, et nous partîmes.

De Giestvär au cap Nord, on compte environ cinq lieues. Au sortir de la baie, on ne voit plus à gauche que la pleine mer, et à droite la côte de l'île. C'est une haute muraille formée de couches perpendiculaires, rongées, broyées par les vagues et par les orages, et sillonnées de distance en distance par les torrents de neige. A sa sommité, on n'entrevoit ni plantes ni arbustes, et sa base est hérissée de brisants où les vagues, même par un temps calme, bondissent, écument et se brisent avec colère. Du côté du sud, un rayon de lumière s'étendait comme un bandeau de pourpre à l'horizon. Mais ici tout était noir, la mer, les rocs et les cavités creusées par les flots dans le flanc des montagnes. Nulle autre voile que la nôtre ne flottait dans l'espace; nul vestige humain ne se montrait à nos yeux : on ne voyait que la mouette perchée sur la pointe de l'écueil, et le pélican noir qui levait son grand cou au-dessus de l'eau, comme pour regarder quels étaient les téméraires qui venaient le troubler dans son sommeil.

Après avoir longé pendant plus d'une heure ce boulevard de rochers, notre pilote nous montra une sommité plus large, plus élevée que les autres, et qui s'avavançait plus au loin dans la mer : c'était le cap Nord. Il ressemble à une grande tour carrée, flanquée de quatre épais bastions. C'est la tour au pied de laquelle les

vagues s'épuisent en vains efforts; c'est la citadelle de l'Océan. Du côté de l'ouest et du nord, il était impossible d'y aborder. Nous ne voyions partout qu'une chaîne d'écueils et un rempart escarpé s'élevant à pic du sein de la mer. Notre guide nous fit doubler sa pointe, et nous entrâmes dans une petite baie creusée au milieu de la montagne. Là, nous fûmes surpris par un singulier point de vue. Devant nous était une enceinte de rocs partagés par larges bandes comme l'ardoise, ou broyés comme la lave; au milieu l'eau de la baie verte et limpide, abritée contre les vents, unie comme une glace; et sur la rive de ce port paisible, au pied des cimes nues et escarpées, un lit de fleurs et de gazon, et un ruisseau d'argent fuyant entre les blocs de pierre. Sur ses bords fleurissaient le *vergissmeinnicht* aux yeux bleus, la renoncule à la tête d'or, le géranium sauvage avec sa robe violette et ses feuilles veloutées, le petit œillet des bois; et, un peu plus loin, de hautes tiges d'angélique cachaient, sous leurs larges rameaux, des touffes d'herbe. Je ne saurais dire l'effet que produisit sur moi cette végétation inattendue : c'était comme un dernier rayon de vie sur cette terre inanimée, comme un dernier sourire de la nature dans l'aridité du désert (1).

Tandis que nos matelots couraient aux plantes d'an-

(1) M. Keilhau, dont nous aimons à citer le livre plein de judicieuses observations, a été frappé aussi de l'aspect inattendu de cette végétation. Il aborda au cap Nord par la petite baie appelée Hornvig. Il remarqua d'abord quelques plantes chétives, puis un peu plus loin un frais et abondant gazon.

gélique, dont ils faisaient d'amples provisions, je me penchais sur le sol humide pour entendre le murmure du ruisseau tombant par petites cascades d'une pierre à l'autre, filtrant à travers les pointes d'herbe et courant sur la grève. Je regardais ces jolies fleurs bleues, mollement épanouies, et ma pensée s'en allait bien loin d'ici chercher dans nos vallées des fleurs semblables. Puis, en restant là, il me venait de singulières réflexions : je me disais que cette eau fraîche et pure qui courait follement dans les vagues amères de l'Océan, ressemblait à ces intelligences chastes et candides qui vont se perdre dans le tourbillon du monde; et ces fleurs solitaires, écloses au bord de la mer Glaciale, étaient pour moi comme ces douces pensées d'affection qu'une âme fidèle conserve au sein d'une société refroidie par l'égoïsme. J'avoue que ces réflexions, et plusieurs autres encore dont je fais grâce au lecteur, étaient peu à l'avantage du monde. Mais où serait-il permis d'enfanter de sombres rêveries, si ce n'est au cap Nord?

Je fus tiré de mes monologues misanthropiques par la voix de mon compagnon de voyage, qui me montrait la cime de la montagne et s'élançait sur les pointes de rochers. Cette montagne n'a pas plus de mille pieds de hauteur; mais elle est droite, roide et difficile à gravir. Ici, on rencontre un amas de pierres broyées qui se détachent du sol et roulent en bas quand on y pose le pied; là, des bandes de mousse humide où l'on glisse sans rencontrer aucun point d'appui, ou de larges masses de rochers auxquelles il faut se

cramponner avec les mains pour pouvoir les franchir.

Après avoir quitté les tiges d'angélique et les touffes de fleurs, on n'aperçoit que de frêles bouleaux courbés jusqu'à terre, et étendant autour d'eux, dans une sorte de convulsion, leurs rameaux débiles, comme pour chercher un peu de sève et de chaleur. Plus haut, ces plantes mêmes disparaissent. On ne trouve plus qu'un sol nu et chargé de neige.

Le sommet de la montagne s'élève à 943 pieds au-dessus du niveau de la mer; il est plat comme une terrasse, couvert d'une terre jaunâtre parsemée çà et là de mousse de renne et de morceaux de quartz d'une blancheur éclatante. Nous courûmes avec une joie d'enfant sur ce vaste plateau, car nous venions d'atteindre le but de nos vœux et de nos efforts. Tantôt nous nous penchions sur la crête du roc pour mesurer de l'œil la profondeur de l'abîme, et entendre la vague fougueuse gémir sur les écueils; tantôt nous cherchions dans le lointain une habitation humaine, et de toutes parts nous ne voyions que la terre dépeuplée. Puis tout à coup, saisis par l'enchantement de cette grave nature, nous restions là, debout, immobiles et pensifs, contemplant le spectacle étalé sous nos yeux. A notre droite s'élevait la terre ferme, le Nordkyn, la dernière pointe de l'Europe; à gauche, une longue ligne de montagnes échancrées et couvertes de vapeurs, et devant nous, la mer Glaciale, la mer sans bornes et sans fin : *boundless, endeless* (1), l'immen-

(1) Byron, *Child-Harold*.

sité. A l'est, le soleil déployait encore son disque riant, et jetait un sillon doré sur les vagues ; mais au nord et au sud, les nuages, repoussés un instant par le souffle du matin, se rapprochaient l'un de l'autre et pesaient comme une masse de plomb sur l'Océan. C'était la nuit d'Israël avec la colonne de feu, le chaos avec le rayon de lumière céleste ; et l'idée de la solitude lointaine où nous nous trouvions, l'aspect de cette île jetée au bout du monde, le cri sauvage de la mouette se mêlant aux soupirs de la brise, au mugissement des ondes, tous les points de vue de cette étrange contrée, et toutes ces voix plaintives du désert, nous causaient une sorte de stupeur dont nous ne pouvions nous rendre maîtres. Ceux qui ont vu les forêts vierges de l'Amérique ont peut-être éprouvé la même émotion. Ailleurs, la nature peut ravir l'âme dans la contemplation de ses magnifiques beautés ; ici, elle la saisit et la subjugue. En face d'un tel tableau, on se sent petit, on courbe la tête dans sa faiblesse ; et si alors quelques mots s'échappent des lèvres, ce ne peut être qu'un cri d'humilité et une prière.

Descendre du haut du cap Nord était plus difficile encore que d'y monter. Nous ne pouvions nous tenir debout sur les pentes de mousse glissantes et les tables de roc perpendiculaires : il fallait nous asseoir sur le sol et nous traîner à l'aide de nos mains. Si nous faisions un faux pas, nous courions risque de nous précipiter dans la vallée, et si nous heurtions trop fortement un bloc de pierre détaché du sol, il roulait avec

fracas le long de l'étroit sentier et pouvait atteindre dans sa chute ceux qui nous précédaient. Mais, après deux heures de marche, toute la caravane remonta saine et sauve à bord du bateau. Par un bonheur insigne, au moment où nous tirions notre ancre de fer amarrée aux pierres de la grève, le vent tournait à l'est. On eût dit que nous l'avions acheté, comme les voyageurs d'autrefois, de quelque sorcier lapon, tant ce changement de direction venait à propos.

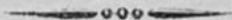
En arrivant à Giestvär, nous trouvâmes toute la famille du marchand réunie pour nous attendre. Marthe et Marie avaient revêtu leur robe neuve, leur tablier de couleur, et le bonnet à rubans bleus qu'elles ne portent qu'aux jours de fête. Dans notre modeste chambre, leur mère avait placé sur la table la jatte de lait que ses vaches venaient de lui donner, et l'on avait préparé avec beaucoup de soin deux lits de plume pour nous reposer de nos fatigues. Mais nous connaissions déjà trop les contrées du Nord pour ne pas profiter du vent capricieux qui promettait alors d'enfler notre voile, et nous dîmes adieu à regret à cette maison hospitalière où nous avons été reçus avec tant de cordialité. « Adieu pour toujours, murmura madame Kielsberg en nous serrant la main. — Oh! non pas pour toujours, » s'écrièrent ses enfants. La bonne mère secoua la tête et ne répondit rien. Les jeunes filles s'avancèrent sur la pelouse pour nous saluer encore. En observant cette attitude silencieuse de la mère et celle de ses enfants, il me semblait voir l'expérience triste qui se souvient

du passé et l'espérance aventureuse qui regarde vers l'avenir.

Le soir, nous nous arrêtàmes à Havøe-Sund. C'est un détroit riant, bordé par deux collines couvertes de verdure. Sur l'une de ces collines s'élève la maison du prêtre de Hammerfest, qui vient ici deux fois par an passer quelques semaines ; sur l'autre, l'église nouvellement bâtie et la demeure du marchand avec ses magasins. La terre ne porte ni plantes potagères ni arbres ; les nuits d'hiver y sont aussi longues, aussi obscures qu'au cap Nord ; mais les observations de température faites sous la direction de M. Parrot, professeur à Dorpat, présentent ici un résultat curieux : au mois d'août, le thermomètre ne s'élève pas à plus de dix degrés ; au mois de janvier, par les plus grands froids, il ne descend pas à plus de douze. L'hiver dernier, on en compta une fois treize, mais c'était un événement extraordinaire. La côte est fort peu habitée, et l'intérieur des montagnes est complètement désert. Toute la paroisse, qui s'étend à plus de vingt lieues de distance, ne renferme que trois cent soixante Lapons et cent vingt Norvégiens. Mais au mois de mai, un grand nombre de bateaux de Nordland, Helgeland et Finmark, se rassemblent dans les environs pour pêcher, et une douzaine de bâtimens russes viennent ici, chaque année, prendre une cargaison de poisson.

Le marchand de Havøe-Sund, M. Ulich, est un homme riche et habile. Dans l'espace de quelques années, il a construit des magasins, il a fondé une fa-

brique d'huile de poisson. Sa maison, dont il a été lui-même l'architecte, est bâtie avec élégance et ornée avec goût, et il y reçoit les voyageurs avec une touchante cordialité. Nous passâmes chez lui une heureuse soirée, et, le lendemain matin, nous ne le quittâmes pas sans difficulté.



CHAPITRE VIII.

BELL-SOUND.

Anciennes traditions géographiques. — Premières expéditions des Anglais. — Cabot. — Willoughby. — Chancellor. — Expédition des Hollandais. — Les trois voyages de Barentz. — Journal de Girard de Veer pendant un affreux hiver. — Nouveaux voyages des Anglais. — Steven Bennet. — Henri Hudson. — Poole. — Fotherby. — Baffin. — Wood. — Voyages des Russes. — Expédition anglaise du capitaine Phipps. — Nelson au Spitzberg. — Ed. Parry. — Premier et second voyage. — La traversée des glaces. — Douloreuse déception. — Ancienne pêche du Spitzberg. — La guerre dans les glaces. — Pêche de Hammerfest. — Naufrages et hivernages. — Arrivée de *la Recherche* à Bell-Sound. — Aspect terrible et grandiose de la contrée. — Oiseaux de mer et monstres marins. — Mœurs de l'eider et du morse. — Ascension d'une montagne de neige. — Retour de *la Recherche*. — Excursion au cap Nord. — Une fête à Hammerfest. — Arrivée à Kaafiord. — Préparatifs de départ pour la Laponie.

Tandis que, dans ces différentes excursions, j'essayais d'apprendre à connaître ce curieux pays de Finmark et sa population, *la Recherche* poursuivait sa route au nord; et, après avoir doublé le cap Nord, Beeren-Eiland, et l'archipel connu sous le nom de Mille-Iles, elle arrivait le 25 juillet à Bell-Sound. Avant de raconter cette partie de son voyage, il ne sera peut-être pas hors de propos de relater sommairement les expéditions les plus mémorables entreprises à diverses époques du côté du Spitzberg.

A en juger par d'anciennes traditions, les Norvé-

giens savaient, ou tout au moins pressentaient qu'il y avait à cette latitude lointaine une contrée encore inexplorée. Ils se représentaient le Groenland comme une grande terre qui, en se prolongeant à l'est, touchait au continent d'Europe et d'Asie. Dans la saga de Samson Fagrè, il est dit : Gudmond gouvernait le pays de Glaesisvoll, qui est situé à l'est de la Russie. La Russie est au nord-ouest de la mer Baltique, et de là s'étend vers le Groenland le pays qu'on appelle Svalbarthi.

Par suite de cette combinaison géographique, on croyait qu'on pouvait venir par terre du Groenland en Norvège; et un certain Harald Geed raconta qu'il avait fait ce voyage (1). En observant la migration régulière de certains oiseaux de passage, en voyant arriver jusque sur les plages du Finmark des ours blancs portés sur des glaçons flottants, les Norvégiens ont dû tout naturellement concevoir l'idée d'une terre plus septentrionale que la leur, et ils en faisaient le refuge de ces êtres monstrueux, de ces trolles qui d'abord avaient occupé les parages septentrionaux du Finmark. Les croyances superstitieuses dominaient toujours leur esprit; mais à mesure qu'ils découvraient une plus grande étendue de pays, ils rejetaient dans des contrées ignorées les créatures bizarres enfantées par ces superstitions. Dans les cartes géographiques antérieures aux merveilleuses révélations de Christophe Colomb, une main noire, la main du diable, s'étendait sur cette partie du globe, que l'héroïque naviga-

(1) Schöning Norges Gamle geographie, § 7.

teur allait bientôt découvrir. Le Nord avait aussi sa main du diable, qui cachait les vastes régions explorées dans les derniers siècles avec tant d'audace.

Les Anglais sont les premiers qui aient eu l'idée de tenter, vers les sombres parages du Nord, de périlleuses expéditions, dans le but de trouver de ce côté une voie nouvelle pour arriver aux merveilleuses contrées de l'Orient. En 1549, Édouard VI nomma l'illustre Sébastien Cabot gouverneur des régions mystérieuses des îles des pays inconnus, et lui accorda une pension annuelle de 166 livres sterling, comme récompense de ses services passés et de ses services futurs. Cabot organisa l'expédition du Nord, et rédigea pour ceux qui devaient y prendre part des instructions qui, selon un observateur moderne, lui faisaient grand honneur, tant sous le rapport du style de ces instructions, que par les pensées libérales dont elles étaient empreintes.

L'expédition devait se faire avec deux navires, *la Bonaventura* et *la Bona Confidentia*. Sir Willoughby en fut nommé le chef, et prit le commandement de *la Bona Esperenza*; Richard Chancellor monta avec le titre de pilote-major sur *la Bonaventura*, et Cornelius Durfoorth fut investi du titre de capitaine de *la Bona Confidentia*. Le 10 mai 1553, les navires partirent de Ratcliffe. Le 30, ils s'avançaient vers la côte de Norvège. Ils jetèrent l'ancre dans deux petits ports des îles Lofoden, et enfin ils doublèrent le cap Nord. Ici, *la Bonaventura* fut séparée des deux autres bâtiments par un coup de vent. Le commandant de la

flotte poursuivit sa route du côté de Vardöe-Huus, et le 14 août au matin, il découvrit la terre au 72^e degré de latitude septentrionale, à cent soixante lieues de Seynam. Quelques géographes ont prétendu que cette terre était le Spitzberg, mais il n'y a rien dans le journal de Willoughby qui justifie une telle idée. Il parvint jusqu'au 75^e degré de latitude, puis se dirigea vers la côte de Laponie; et alors, désespérant d'atteindre Vardöe-Huus, il s'arrêta à l'embouchure de la rivière d'Arzina, où il résolut de passer l'hiver. Il n'y avait là aucune habitation, et pas une trace d'êtres humains aux environs. Les navires furent bientôt cernés par les glaces; et, l'année suivante, des pêcheurs trouvèrent Willoughby et tous ses compagnons morts de froid.

Chancellor, après avoir quitté Willoughby, arriva à Vardöe-Huus, où les trois navires devaient se rejoindre; de là, il se dirigea vers la baie de Saint-Nicolas, aujourd'hui Archangel, d'où il partit pour Moscou. Il fut reçu dans cette ville par le roi avec une étonnante magnificence. Il sut s'insinuer dans les bonnes grâces de ce souverain, et, grâce à lui, établit d'utiles relations de commerce entre la Russie et l'Angleterre. L'année suivante, il revint dans son pays, rapportant à Édouard VI de courtoises lettres du tzar Wasilowitch.

L'heureux résultat du voyage de Chancellor décida plusieurs négociants à organiser pour Archangel une expédition nouvelle, dont le commandement fut confié à celui qui avait si bien réussi dans la première. En même temps, il fut décidé que l'on essaierait de trou-

ver au nord ce passage si désiré vers les splendides contrées de l'Orient; et, en 1556, Étienne Burrough partit avec une pinasse pour naviguer aussi loin que possible sur l'Oby. Il sortit de la Tamise au mois d'avril de cette année, arriva à Kola, découvrit, le 25 juillet, la Nouvelle-Zemble, le Waigatz, où il rencontra quelques Russes qui s'étaient réunis dans ces parages pour donner la chasse aux morses. Il vit aussi là une tribu de Samoyèdes, dont un de ses compagnons de voyage a fait une plaisante description (1). Le 22 août, Burrough reconnaissant que la rigueur des vents de nord-est, les amas de glaces l'empêchaient de faire quelques nouvelles découvertes, résolut de retourner en Angleterre. Le 11 septembre il jetait l'ancre dans le port d'Archangel, et l'année suivante, il abordait sur les côtes de la Grande-Bretagne.

Chancellor, qui avait dirigé vers les régions septentrionales les tentatives de plusieurs spéculateurs, périt avec tout son équipage dans une nouvelle expédition. Après ce douloureux désastre, mainte année encore se passa en essais obscurs et infructueux. Mais l'Angleterre attachait trop de prix à l'idée qu'elle avait entrepris de réaliser, pour se laisser décourager par quelques vaines tentatives et quelques infortunes. En 1594, Martin Frobisher entreprit ses célèbres voyages vers le Labrador. Il rapporta de ses premières explorations une pièce de métal, où les chimistes anglais crurent découvrir de nombreuses parcelles d'or. On se hâta

(1) *Collection de Hakluyt*, t. I, p. 317.

de le renvoyer avec un magnifique équipement vers ces plages heureuses, où l'on espérait trouver un autre Pérou; mais la quantité du prétendu minerai d'or qu'il rapporta au retour de ce second voyage, trompa toutes les espérances auxquelles son départ avait donné un si vif essor.

Notons encore, pour terminer cette notice sur les expéditions anglaises, le voyage d'Arthur Pet et de Charles Jackman, qui eut lieu en 1580. Tous deux traversèrent au mois d'août le détroit de Waigatz, mais ils ne purent aller au delà de la Nouvelle-Zemble : Jackman, après avoir passé l'hiver en Norvège, périt dans un naufrage, et son compagnon Pet retourna seul en Angleterre.

Jusqu'à présent, nous n'avons vu que des expéditions aventureuses, incertaines, flottant autour du Spitzberg, notre point de vue spécial. Nous allons en venir là avec les navigateurs hollandais.

Vers la fin du xvi^e siècle, la Hollande, affranchie du joug espagnol, commençait à donner à sa marine le développement que plus tard elle porta si loin. Déjà ses navires exploraient la mer Baltique, la mer du Nord, l'Océan et la Méditerranée. Son commerce d'Orient était encore entravé par ceux dont elle avait rejeté la domination. Pour échapper à leur poursuite, les Hollandais résolurent de chercher au nord-est un passage pour aller dans les Indes. En 1594, les Provinces-Unies équipèrent dans ce but trois bâtimens : *le Cygne*, commandé par Corneliss; *le Mercure*, par Ysbrandtz, et *le Messager*, par Barentz. Les deux pre-

miers s'étant avancés jusqu'à quarante lieues du détroit de Waigatz, et voyant la terre se prolonger au sud-est, crurent avoir découvert le passage, et reprirent la route de Hollande pour annoncer cette nouvelle. Barentz s'avança au nord-est jusqu'au 77^e degré 25 minutes de latitude. Les glaces l'empêchèrent de pénétrer plus avant; il vira de bord, et arriva en Hollande à la fin de septembre.

L'année suivante, les États-Généraux équipèrent une flotte de sept navires. Le commandement en fut confié à Heemskerke, et Barentz en fut nommé pilote-major. Malheureusement, la flotte mit à la voile trop tard et n'alla pas au delà de la côte septentrionale du détroit de Waigatz. Le 15 septembre, elle repassa ce détroit, et le 18 novembre, elle était de retour en Hollande. Les États-Généraux, découragés par le résultat de ces deux expéditions, se refusèrent à en solder une troisième. Ils promirent cependant une prime assez considérable à celui qui parviendrait à découvrir le passage tant désiré, et la ville d'Amsterdam résolut de faire une nouvelle tentative. Elle équipa deux navires, dont l'un fut confié à Heemskerke, l'autre à Corneliss. Barentz servait de guide à cette expédition et en était, à vrai dire, le personnage le plus influent. Le 22 mai 1596, les bâtiments arrivèrent aux îles Shetland. Le 9 juin, ils découvrirent une île dont aucun voyageur n'avait encore fait mention. Barentz descendit à terre avec quelques matelots, et se sentit péniblement ému à l'aspect de cette nature inculte, aride, déserte. Il donna à une montagne nue qui s'élevait devant lui le nom

de Montagne de Misère (*Jammerberg*); et quelques-uns de ses hommes ayant tué un ours blanc d'une grandeur extraordinaire, il appela cette île, Ile de l'Ours (*Beeren-Eiland*).

De là, Barentz et Corneliss continuèrent leur route au nord, et le 17 juin ils se trouvèrent par 80 degrés 11 minutes de latitude, c'est-à-dire au delà de l'île d'Amsterdam. Les documents que nous avons sur cette partie de leur voyage sont peu explicites; mais il paraît bien démontré que ce furent ces navires hollandais qui découvrirent la côte nord-ouest du Spitzberg.

Barentz avait entrepris ce voyage avec toute la joie et toutes les espérances d'un vrai marin, et il ne devait jamais en revenir. Au mois de juillet, il arriva de nouveau sur les côtes de la Nouvelle-Zemble; le 19, il fut pris par les glaces, et parvint cependant à s'avancer un peu plus à l'ouest; mais là, il fallut hiverner. La rigueur du climat, les privations de toutes sortes, épuisèrent ses forces. Il tomba malade, et le 10 juin ses compagnons de voyage l'ensevelirent, en pleurant, sur la côte où il était venu, à trois époques différentes, chercher une route vers l'orient.

Girard de Veer, qui faisait partie de cette expédition, nous en a raconté les détails d'une façon naïve et touchante. Son livre, qui n'est à proprement parler qu'un simple journal de bord, est l'un des récits de voyage les plus intéressants et les plus dramatiques qui existent. Il rentre trop bien dans notre sujet pour

que nous puissions nous dispenser d'en citer au moins les passages les plus saillants (1).

Le 30 août, les glaces qui entouraient l'équipage s'amassèrent de plus en plus autour du navire, le prirent sous la quille, et en serrèrent les flancs de telle sorte, dit le bon Girard, « qu'il sembla que la navire se deut crever en cent pièces, chose fort espouventable à veoir, laquelle estoit pour faire dresser le poil de la teste, tant horrible fut ce spectacle. Le 1^{er} jour de septembre, qui fut jour de dimanche, faisant nos prières et oraisons, commença la glace de rechef à poulsier, tellement que tout le corps de la navire fut eslevé bien deux pieds, mais elle demoura encore bien serrée. Le 2 de septembre, il neigeait bien fort avec grand vent de nord-est, et la navire commença autres fois à se lever par la glace, et creva et craqua merveilleusement, de manière que trouvâmes bon par ce temps mauvais de porter en terre avec la barque 13 tonneaux de pain et deux petits barils de vin, par provision pour nous entretenir au besoin. »

Tandis que les pauvres gens étaient là, livrés aux angoisses d'une telle situation, les ours blancs leur rendaient de fréquentes visites, et il fallait que plusieurs matelots fussent sans cesse aux aguets pour combattre et repousser ces terribles voisins.

Le navire étant saisi de toutes parts si étroitement

(1) *Vraie description de trois voyages de mer très-admirables au nord, par derrière Norvége, Moscovie et Tartarie.* Amsterdam, 1609.

serré par les glaces qu'il était impossible de le manœuvrer, l'équipage se recommanda premièrement à Dieu et se résigna à passer l'hiver dans ces effroyables parages. Des matelots descendirent à terre, bien armés, pour faire une reconnaissance, et par bonheur trouvèrent une rivière, et au bord de cette rivière un grand nombre de pièces de bois flotté, « et de ceste commodité, dit Girard, comme si Dieu nous l'eust envoyée, fusmes fort réjouis, espérant que Dieu nous concéderoit davantage sa grâce. Car ce bois ne nous vint pas tant seulement à propos pour le bastiment de la maison, ains aussi pour brusler, avec lequel nous nous sommes entretenus par tout l'hiver; autrement eussions tous ensemble périés de froidure. »

Aussitôt on se mit à l'œuvre; on construisit des traîneaux pour aller chercher le bois, et l'amener au lieu où l'on voulait élever une cabane : c'était un rude trajet à faire, un trajet d'une grande lieue sur la glace et la neige, et qu'on ne pouvait entreprendre sans être muni de hallebardes et d'arquebuses, par précaution contre les ours. Le charpentier mourut au moment même où l'on allait avoir grand besoin de lui; on l'enterra dans une crevasse de montagne; la terre était déjà si fortement gelée qu'on ne pouvait y creuser une fosse.

Au commencement d'octobre, les parois de la cabane étaient dressées et le toit à peu près posé. Les Hollandais commencèrent à y transporter les provisions de leurs navires; mais le vent, la tempête, la brume, les empêchaient souvent de se livrer à ce

travail, et ils passaient, à leur grand regret, des jours entiers oisifs sur leur bâtiment. Un matin, ils avaient placé sur leur traîneau une tonne de bière, pour la conduire dans leur nouvelle habitation. Tout à coup, il s'éleva un vent si impétueux, qu'ils furent forcés de laisser leur fardeau en plein air, et de s'en retourner en toute hâte sur le navire. Le lendemain, la bière était gelée et n'avait plus aucune saveur.

Le 24 octobre, ils se rendirent dans leur cabane ; ils y amenaient un de leurs compagnons malade, et la chaloupe de leur navire qu'ils regardaient au besoin comme un dernier moyen de salut. Chaque matin, quand le temps le leur permettait, ils allaient, comme Robinson, faire une nouvelle visite au cher navire, et en rapportaient tantôt un meuble, tantôt un autre, un sac de provisions, une caisse de ferrailles, toutes choses qui, dans leur catastrophe, étaient pour eux d'une valeur inestimable. Ils avaient une horloge qui malheureusement s'arrêta bientôt, et une lampe qu'ils entretenirent avec de la graisse d'ours. Avec les voiles du bâtiment, ils recouvrirent leur demeure, et ils mirent sur ces voiles une couche de sable pour se garantir plus sûrement de l'humidité.

Le 5 novembre, ils virent encore quelques heures le soleil, et, à partir de ce jour, ils n'eurent plus d'autre clarté que celle de la lune, ce qui les trompait souvent ; car, le froid ayant arrêté les rouages de leur horloge, et se trouvant constamment dans une demi-obscurité, ils ne distinguaient plus guère les heures de la nuit des heures du jour.

Le 8 du même mois, ils commencèrent à se mettre à la ration; car, ils ne pouvaient prévoir, les pauvres gens, combien de temps ils auraient à passer dans ce désolant abandon, et ils devaient, par une sage prévoyance, ménager avec une stricte économie leurs ressources. Chacun d'eux reçut pour sa part une livre et une once de pain par jour. Leurs tonnes de bière étaient presque entièrement gelées; leur provision de poisson était déjà presque épuisée; mais de temps à autre ils tuaient des renards, qu'ils faisaient rôtir et mangeaient avec avidité. Ils placèrent des trappes autour de leur habitation, et prirent ainsi plusieurs de ces animaux.

Le 20 novembre, comme le temps était, dit Girard de Veer, beau et calme, ils voulurent essayer de laver leur linge; mais le froid était si rigoureux, qu'au moment même où l'on tirait ce linge de l'eau chaude, il se gelait et se roidissait entre leurs mains, à tel point qu'il fallut le remettre dans la cuve d'eau chaude pour l'assouplir.

Au commencement de décembre, la neige tomba en si grande quantité qu'ils ne purent plus sortir de leur demeure. La fumée qui inondait leur cabane et qui formait d'épais tourbillons autour de l'âtre, les éloignait du foyer. Ils s'asseyaient çà et là, et se passaient l'un à l'autre, de temps en temps, des pierres chaudes; car, il faisait si froid que leur vin de Xérès gela dans l'intérieur de leur habitation. Pour remédier à la souffrance qu'un tel froid leur faisait éprouver, ils essayèrent un jour d'allumer de la houille, de

calfeutrer toutes les ouvertures de leur cabane et de boucher l'ouverture qui leur servait de cheminée. Mais à peine étaient-ils couchés, qu'ils se sentirent saisis d'une sorte de vertige et d'une lourdeur accablante. L'un d'eux se hâta d'aller ouvrir la cheminée, ce qui les sauva de l'asphyxie.

Le 11, leurs souliers se glacèrent tellement sur leurs pieds, qu'il leur devint impossible de les conserver; ils les remplacèrent par plusieurs paires de chaussons qui ne suffisaient cependant pas encore pour les réchauffer. En même temps, leur provision de bois s'épuisait; ils furent forcés d'aller en chercher hors de leur demeure, sous les amas de neige.

La rigueur du froid augmenta de jour en jour. Le 27, dit le naïf historiographe de cette fatale odyssee, « nous n'avions en trois jours sorti de la maison, ni aussi bousté la teste dehors, et estans assis près d'un grand feu et presque eschaudans les greves de la jambe, engelasma par derrière et fusmes comme englacez, ni plus ni moins que sont les villageois par deçà, quand ils entrent le matin les portes des villes, ayans cheminé de nuict. »

Et un peu plus loin il ajoute, « quand nous mismes les pieds près du feu, nous bruslames plus tôt nos chausses que sentismes de la chaleur, de manière qu'avions continuellement assez à faire à les racourtr; voire si nous n'eussions senti plus fort l'odeur que la chaleur, nous les eussions entièrement bruslées, avant que l'eussions apperçu. »

Ils commencèrent l'année 1597 dans ces affreuses

souffrances. Ce premier jour de l'an, qui partout éveille tant d'espérances et entretient tant de vœux, ne leur apportait à eux que de nouvelles angoisses. Ils étaient là seuls, loin du monde entier, séparés de leur patrie par une distance immense, sans aucun secours humain, et sans aucune voie de salut. Que de regrets en songeant au passé ! Que de sollicitudes profondes en regardant vers l'avenir !

Le 2 janvier, impossible de sortir pour aller chercher du bois ; ils brûlèrent un bloc sur lequel ils battaient le poisson, et quelques planches clouées à la porte.

Le 5, ils se creusèrent une voûte sous la neige, pour pouvoir faire quelques pas hors de leur cabane. « Ayans ainsi travaillé tout le jour, dit Girard de Veer, il nous souvint que c'estoit la veille des Roys, parquoy avons requis au navieur que parmy toute nostre misère, nous pourrions récréer un petit, y veuillans employer une partie des portions du vin qu'on nous devoit repartir de deux en deux jours, et ayans deux livres de farine, nous fismes des crêpes avec huile, et chacun apporta un biscuit de pain blanc, lequel avons trempé dans le vin et mangé, et nous sembla qu'estions en notre patrie et entre nos parens et amis, et bien en fusmes recrues, comme si nous eussions fait un banquet d'honneur, si bonne saveur en avions-nous. Aussi par billets fismes un roy, et nostre maistre canonnier estoit roy de Nova-Sembla, lequel pays est long bien 200 lieues, enclos entre deux mers. »

Le 16, vers midi, ils virent poindre au milieu de la

brume une lueur rougeâtre qui leur annonçait le retour prochain du soleil. Le lendemain ils sentirent déjà au milieu du jour une chaleur atmosphérique qu'ils n'avaient pas éprouvée depuis longtemps.

Huit jours après, Girard de Veer étant allé sur la côte avec Heemskerke, aperçut distinctement le disque du soleil et se hâta de rentrer dans la cabane pour l'annoncer à Barentz, qui ne voulait pas le croire; car, il avait calculé qu'à cette latitude septentrionale, le soleil ne devait pas reparaitre avant le 7 février. Cependant Girard ne s'était point trompé, et le 27 ses compagnons saluaient joyeusement avec lui cet astre chéri qu'ils n'avaient pas vu depuis le 24 novembre.

Tous les mois de février, de mars, d'avril, se passèrent encore dans de douloureuses perplexités. Les pâles rayons de soleil que l'on entrevoyait de temps à autre, ne diminuaient pas encore l'extrême rigueur du froid. Les pauvres gens n'avaient presque plus de pain, plus de vin, et quand leur provision de bois fut épuisée, et qu'ils voulurent essayer de la renouveler, toutes les pièces de bois flotté étaient enfouies sous la neige, et ils ne les en retiraient qu'avec une peine extrême.

Le 1^{er} mai, ils firent cuire leur dernier morceau de viande. Il était encore bien bon, dit Girard, « et savouroit aussi bien que le premier; une seule faute y estoit, qu'il ne duroit plus longuement. » Le 4, ils se hasardèrent à aller voir leur navire, et ils le trouvèrent entouré d'un plus grand nombre de morceaux de glace que lorsqu'ils l'avaient quitté. Cependant les matelots commençaient à témoigner le désir de se

remettre en mer, et le pilote auquel ils en parlèrent leur promit de partir, s'il était possible, vers la fin du mois.

Le 29, ils voulurent se mettre à travailler à la chaloupe; mais elle était tellement ensevelie dans la neige, qu'ils ne pouvaient l'en tirer, et après de longs efforts ils auraient peut-être renoncé, tant ils étaient faibles et abattus, à cette tâche difficile, si le pilote ne leur eût représenté qu'il fallait ou sortir de la neige, ou se résigner à mourir à la Nouvelle-Zemble. Ils se remirent à l'œuvre avec une nouvelle ardeur, déblayant la neige de tout côté, et combattant contre les ours qui venaient les harceler dans leur travail. Au moment même où ils finissaient de radouber leur chaloupe, il en vint un, fier et terrible, qu'ils ne tuèrent qu'en lui déchargeant presque à bout portant trois arquebuses. Ils en firent rôtir le foie qu'ils mangèrent avidement, mais qui les rendit tous malades, et trois d'entre eux changèrent de peau de la tête aux pieds.

Le 13 juin, ils avaient réparé aussi bien que possible leurs frêles esquifs, et, forcés d'abandonner le bâtiment qu'ils ne pouvaient tirer hors des barrières de glace, ils partirent avec deux barques; sur l'une de ces barques était le pauvre Barentz, malade depuis plusieurs mois et hors d'état de se mouvoir. Après dix mois d'exil et de souffrances, que d'émotions profondes ils durent éprouver en s'éloignant de ces affreux parages, où chacun d'eux sans doute avait cru maintes fois mourir! Le premier jour de leur aventu-

reuse navigation, ils franchirent un espace de cinq lieues. Le 16, ils se retrouvaient près du cap de glace qu'ils avaient déjà vu en arrivant dans leur effroyable solitude. Barentz languissant et sans force demanda qu'on l'aidât à se lever sur sa couche, pour voir encore une fois ce cap qu'il avait doublé avec une vive émotion. Le lendemain, ils furent obligés de tirer leurs barques hors de l'eau et de les amarrer sur des plateaux de glace, pour les sauver de la tourmente. Ils se mirent alors à les réparer; car, dans l'espace de quelques jours, elles avaient déjà éprouvé de grandes avaries.

Le 20, Barentz mourut en vrai marin, une carte de voyage entre les mains. « Il lui surprit, dit Girard, une telle foiblesse, qu'il tournoit les yeux en sa teste et mourut si subitement que n'avions pas le temps d'appeler le maistre navieur qui estoit à l'autre barque. Cette mort de Guillaume Barentz nous contrista grandement, veu qu'il estoit le principal conducteur et pilote unique, auquel nous avions toute nostre fiance et appouy, mais nous ne pouvions résister à la volonté de Dieu. »

Pendant plusieurs jours encore, les malheureux s'en allaient ainsi à travers une mer pleine d'écueils, tantôt tirant leurs chaloupes sur la glace, et la remettant à l'eau un peu plus loin, tantôt courant aux armes pour réprimer les attaques des ours affamés, puis s'en allant de plage en plage cherchant quelques œufs d'oiseaux dont ils faisaient un repas délicieux.

Enfin, après plus de quatre mois d'une navigation héroïque, incroyable, ils revirent les côtes de leur chère patrie; le 29 octobre, ils entraient dans la Meuse: le 1^{er} novembre, ils arrivaient à Amsterdam, et l'humble Girard de Veer termine ainsi la narration de son merveilleux voyage. « Nous vinsmes à Amsterdam avec les mêmes accoutrements qu'avions vestus en Nova-Sembla, ayans en teste bonnets velus de blancs renards et allames à l'hotel de Pierre Hasselaen qui estoit un des curateurs de la ville d'Amsterdam. Or, y estans venus, dont plusieurs estoient fort émerveillés, parce que passé longtems fusmes réputés morts et que le bruit s'estoit espandu par la ville, la nouvelle est aussi venue à l'hôtel du prince, où estoit alors monseigneur le chancelier et ambassadeur du très illustre roy de Dannemark. Parquoy y avons été amenez par M. L. Lecontet et deux des seigneurs de la ville, où nous avons audit seigneur ambassadeur et les seigneurs bourguemaistres récité le succès de nostre voyage; après chacun s'est retiré à sa maison; mais ceux qui n'estoyent de cette ville furent logez en une hostellerie par aucuns jours, jusqu'à ce qu'aurons reçus nostre argent. Lors chacun s'en est allé. »

Les Anglais, soutenus par une idée de spéculation commerciale, recommencèrent avec une vive ardeur les expéditions au nord que les Hollandais avaient entreprises avec tant de courage et dont ils avaient tiré si peu de fruit.

En 1603, l'alderman Cherry équipa un navire

pour les régions septentrionales, et en confia le commandement à Steven-Bennet. Ce navire en revenant des côtes se trouva en vue de Beeren Eiland. Bennet qui ne connaissait pas, ou qui, peut-être, pour faire une galanterie à son patron, feignait de ne pas connaître cette île, lui donna le nom d'île Cherry, (Cherry-Island).

Après plusieurs autres tentatives infructueuses, la compagnie commerciale établie sous le nom de Compagnie moscovite, résolut de chercher encore dans les parages septentrionaux un passage pour arriver en Chine. Elle équipa un bâtiment dont elle confia le commandement à un marin expérimenté, Henri Hudson. Le 1^{er} mai 1667, il sortit de Gravesend, se dirigea vers la côte de Groenland et parvint au 73^e degré de latitude. Arrêté là par une barrière de glace, il fit voile directement vers le Spitzberg, arriva jusqu'au 77^o, et, trouvant un passage ouvert au milieu d'une large enceinte de glaces, atteignit à Vogel-Hook, d'où il navigua au nord-ouest. Là s'élevait un autre rempart, où il chercha en vain une issue. Il revint sur le nord-est, puis vers le sud. Après avoir changé plusieurs fois encore de direction, il arriva le 12 juillet à 80 degrés de latitude, ayant en vue la terre du Spitzberg au sud-sud-ouest. Après s'être arrêté dans le Liefde Bay, où son équipage trouva de nombreuses traces d'animaux et une quantité de bois flotté, il reprit sa route au nord-est, et le 16 au matin se trouva entouré de glace ayant la terre en vue par 82^o de latitude. Il est très-probable que

cette terre qu'il entrevit était une des côtes des sept îles, et c'est l'opinion du plus récent historiographe de ces expéditions septentrionales, M. Beechey, capitaine de la marine royale anglaise.

Cette exploration de Hudson, si importante qu'elle fût sous le rapport géographique, n'avait point eu le résultat qu'on en espérait. Cependant elle ne découragea pas encore les Anglais. Ils supposèrent qu'après avoir vainement cherché le passage tant désiré par le détroit de Waigatz, on le trouverait peut-être entre Beeren Eiland et la Nouvelle-Zemble.

L'intrépide Hudson, qui avait déjà entrepris son premier voyage avec son petit navire de dix hommes d'équipage, se décida gaiement à en commencer un autre, à peu près dans les mêmes conditions. Au mois d'avril 1608, il sortit de la Tamise; le 3 juin il passait en vue du Cap Nord, et le 9, il se trouvait par le 75° degré de latitude, au milieu d'une quantité de glaces, et le froid était si rigoureux que plusieurs gens de son équipage en furent malades. Mais le brave marin résolut de pénétrer au milieu de la longue barrière qui le cernait. Après avoir franchi un espace de quinze milles, il fut forcé de renoncer à sa courageuse entreprise, et longeant les glaces à l'est jusqu'au 25 juin, il aborda le 26 sur la côte de la Nouvelle-Zemble, et y trouva une croix, dernier monument peut-être du passage en ces lieux du malheureux Barentz.

Hudson vit bien alors qu'il ne trouverait point de passage à l'ouest de la Nouvelle-Zemble et se dirigea

vers le Waigatz. Il trouva là d'ailleurs une quantité de morses dont il espérait tirer assez d'huile et de dents d'ivoire pour payer les frais de son voyage. Il détacha une chaloupe pour remonter une rivière qui venait du nord-est, et chercher un passage dans une mer plus orientale; mais l'embarcation revint bientôt après avoir suivi le cours de la rivière, jusqu'à ce qu'elle n'y trouva plus qu'une brasse de profondeur. Il vira de bord, convaincu qu'il n'y avait point de passage de ce côté, et le 26 août, il était de retour à Gravesend. Ces deux tentatives infructueuses n'éteignirent point l'ardeur de ce brave marin : nous le retrouvons en 1609 et 1610, engagé dans de nouvelles expéditions, non moins aventureuses que celles auxquelles il venait d'attacher son nom.

Il découvrit dans l'Amérique septentrionale, le grand fleuve, le détroit, la baie, qui portent son nom, et la baie de Saint-Michel. Mais un jour, les vivres lui manquant, son équipage se révolta contre lui, et le déposa avec son fils dans un méchant sloop, qui fit naufrage on ne sait où. Ainsi périt misérablement et obscurément l'un des plus courageux et des plus intelligents marins de l'Angleterre.

En 1610, la Compagnie moscovite, qui avait déjà expédié plusieurs navires à Beeren Eiland, pour prendre des morses, équipa pour les mêmes parages un bâtiment de soixante-dix tonneaux, dont elle confia le commandement à Poole.

Cet officier trouva au sud-ouest de Beeren Eiland un amas de glace qui l'empêcha de s'approcher de la

côte. Il navigua vers le nord, et le 16 mai, il touchait à la pointe méridionale du Spitzberg. Des brumes épaisses et de fortes glaces entravèrent considérablement sa marche; cependant il parvint jusqu'au 79° 50 de latitude, et là, ne voyant aucun passage possible, il s'en revint. Dans le cours de sa navigation, il entra dans plusieurs baies, dans plusieurs détroits auxquels il donna un nom. Mais il paraît avoir été beaucoup plus préoccupé d'amasser des dents de morse et des tonnes d'huile que de faire des découvertes scientifiques.

Au mois d'août, il était de retour en Angleterre. L'année suivante, la Compagnie moscovite lui confia un nouveau commandement et lui remit des instructions ainsi conçues : Comme il a plu au Dieu tout-puissant de nous faire trouver une terre au 80° degré de latitude septentrionale, nous désirons continuer cette découverte, reconnaître cette terre, voir si elle s'étend à l'est ou à l'ouest du pôle, si elle est habitée, et si on y trouverait un passage plus septentrional. C'est dans ce but que nous vous avons choisi, que nous vous prenons en notre service, ne doutant pas que l'œuvre que vous allez entreprendre ne soit utile à la gloire de Dieu, à la prospérité de notre pays, à l'honneur de votre nom et à vos intérêts.

Poole était chargé de diriger trois bâtiments, dont l'un portait trois Biscayens exercés à la pêche de la baleine. Ces trois navires furent séparés l'un de l'autre par un coup de vent, mais *l'Élisabeth*, commandée par Poole, et *la Marguerite*, destinée spécialement

à la pêche de la baleine, se rejoignirent à Beeren Eiland et arrivèrent ensemble au Spitzberg.

Poole jeta l'ancre dans Crose Bay, y resta jusqu'au 16 juin, et de là, arriva au 80^e degré de latitude, d'où il s'en revint en Angleterre sans avoir fait d'autre découverte.

En 1612, il partit encore une fois pour les mêmes régions, mais la pêche de la baleine lui offrait des avantages trop positifs pour qu'il les sacrifiât à une espérance fort incertaine de découvertes scientifiques.

Deux années après, la Compagnie moscovite ayant obtenu du gouvernement anglais le privilège exclusif de la pêche dans les mers de Groenland, et voulant prendre possession de tous ces parages, équipa dix navires qu'elle plaça sous le commandement de Fotherby et de Baffin. Cette année-là, les glaces seraient de si près le Spitzberg, que les marins anglais ne purent arriver au delà de Red-Beach.

L'année suivante, Fotherby se dirigea de nouveau vers le Spitzberg, ayant Baffin pour pilote; mais il ne fut pas plus heureux que l'année précédente, et il essaya vainement d'arriver à la côte orientale du Groenland. Dans cette excursion, il aborda sur l'île à laquelle en 1611 Jean Mayen avait donné son nom, et qu'il crut découvrir comme beaucoup d'Anglais ont eu la prétention de découvrir mainte contrée baptisée et décrite avant eux.

Tant d'essais inutiles devaient laisser aux Anglais peu d'espoir de trouver le passage si désiré. Cependant Fotherby engagea la Compagnie moscovite à

affecter chaque année une somme de 200 livres sterling à ce projet de découverte, et pendant plusieurs années elle adjoignit aux bâtimens de pêche un petit navire destiné à tenter quelque nouvelle exploration.

Depuis plus de cinquante ans, l'espoir qui avait si vivement occupé l'esprit des Anglais était cependant très-amorti, lorsqu'il fut tout à coup ravivé par diverses relations venues de Hollande, et surtout par un article publié en 1675 dans les *Transactions* de la Société royale de Londres, lequel article rapportait qu'un navire, à plus de cent lieues au nord-est de la Nouvelle-Zemble, avait trouvé la mer libre. On racontait aussi que plusieurs bâtimens hollandais avaient fait le tour du Spitzberg, que l'un d'eux s'était avancé jusqu'au 88° 56 de latitude et avait trouvé là encore la mer libre. C'était un succès inouï, la navigation la plus inespérée, la limite du monde, le pôle ! Plusieurs hommes notables s'enflammèrent d'un beau zèle à ces récits incroyables, et un marin expérimenté, Jean Wood, qui avait déjà fait un important voyage au détroit de Magellan, prétendit que l'on pouvait très-bien aller, par le nord, ou le nord-ouest, aux mers de l'Inde et à la Chine. Il adressa au roi un mémoire dans lequel il développait longuement cette assertion. Il fut décidé qu'on tenterait une nouvelle expédition. Le gouvernement lui-même voulut la diriger, et l'amirauté fit équiper le *Speedwell*, et en confia le commandement au capitaine Wood. Le duc d'York adjoignit à ce bâtiment

un petit navire de cent vingt tonneaux, que l'on appela *la Prospère*.

Les deux navires quittèrent l'Angleterre au mois de mai 1676, et il paraît que, le 19 juin, ils avaient doublé le cap Nord; mais le journal du capitaine Wood est si stérile, que sans ses calculs de positions approximatives, il serait très-difficile de le suivre dans le cours de sa navigation. Cependant, on voit par cet aride rapport, que, le 22 avril, l'expédition avait atteint le 75° 59 de latitude. A une lieue de distance on voyait des masses de glace; le temps était froid et la neige tombait à gros flocons.

Wood navigua le long des glaces, et arriva le 26 juin à la Nouvelle-Zemble; mais avant de pouvoir faire aucune découverte, son bâtiment se brisa sur des récifs. *La Prospère*, enveloppée dans une brume épaisse, ne pouvait connaître cette catastrophe, ni secourir les naufragés. Ils parvinrent heureusement à gagner la terre, à l'exception de deux matelots qui se noyèrent. Ils portèrent sur le rivage une provision de pain, de poudre et d'utiles ustensiles. Cependant leur situation était affreuse. Ils se trouvaient sur une île sauvage, inhabitée. Le seul être vivant qui vint à leur rencontre était un ours blanc, d'une grosseur monstrueuse, qui se jeta sur le canonnier et faillit le dévorer. Après neuf jours de désolation et d'angoisses, ils aperçurent tout à coup *la Prospère*, et je laisse à penser quelle joie! Ce bâtiment recueillit les pauvres naufragés et les ramena en Angleterre.

Wood, qui avait eu le tort de s'abandonner trop

vite à des rêves trompeurs, y joignit celui d'accuser le pauvre Barentz, en affirmant que la Nouvelle-Zemble se rejoignait du côté du nord au Spitzberg, et du côté du sud à la côte de Tartarie. Il espérait par là justifier ses infructueux efforts, et il ne faisait qu'ajouter au malheur de sa navigation une gratuite injustice.

Pendant le long intervalle de temps que nous venons de parcourir, les Russes avaient navigué le long des côtes septentrionales de l'Europe et de l'Asie, et après maintes habiles expéditions, ils étaient parvenus à déterminer et à reconnaître l'immense espace qui s'étend entre le cap Nord et le Kamtschatka.

En 1764, le gouvernement russe, voyant qu'il n'y avait nul passage à chercher à l'est, résolut d'essayer par le Spitzberg une tentative au nord. L'année suivante, il envoya à Belsund un bâtiment pour servir à cette expédition, qui fut confiée à Wassili Tschitschagoff. Les instructions portaient que l'on devait d'abord atteindre le Spitzberg, puis se diriger au nord-ouest vers le détroit de Behring, et que, dans le cas où l'on ne trouverait nulle issue de ce côté, on naviguerait le long des glaces au nord-est jusqu'à ce qu'il s'y présentât une ouverture.

Tschitschagoff paraît avoir suivi avec courage et ténacité ces instructions. Au nord-ouest il fut arrêté très-prompement par une barrière infranchissable. Au nord, il trouva par le 80° 26 de latitude, à quelques lieues de Cloven-Cliff, la même barrière et s'en retourna à Archangel.

L'année suivante, il recommença ses essais, parvint

au 80° 30, et se convainquit, par cette nouvelle épreuve, qu'il n'atteindrait point le but de son expédition.

Huit années se passent encore; les Russes, l'Angleterre, la Hollande semblent avoir renoncé à l'espérance qui les a tenus en émoi, lorsqu'un beau jour, un hydrographe distingué de la marine anglaise, Daines Barrington, présente à la Société royale de Londres une série de documents dans lesquels il cherchait à démontrer la possibilité d'arriver beaucoup plus près du pôle nord qu'on ne le croyait généralement. Une telle communication, faite dans un temps où l'Angleterre s'enthousiasmait au récit des beaux voyages de Wallis et de Cook, et présentée par un homme dont l'opinion en pareille matière était fort importante, ne pouvait manquer de produire une vive sensation. La Société royale de Londres l'accueillit avec un grand intérêt, et demanda à l'amirauté qu'une nouvelle expédition fût dirigée vers les parages du Nord. Celle de Wood était la seule qui eût été organisée par le gouvernement. Son insuccès ne devait pas, disait-on, enlever tout espoir, faire renoncer à toute autre tentative, et d'ailleurs, les glaces flottantes n'étaient point toujours à la même hauteur. Il pouvait bien arriver qu'à une certaine époque, elles fermassent tous les passages, et qu'une autre année, par l'effet des vents et de la température, ces mêmes passages fussent ouverts. Enfin, on ajoutait que comme Cook faisait en ce temps-là des observations scientifiques dans les régions du pôle sud, il serait très-intéressant de les mettre en rapport avec des observa-

tions de même nature faites à l'autre extrémité du globe.

L'amirauté, cédant à ces raisonnements, donne l'ordre d'équiper deux bâtiments, la *Racehorse* et la *Carcasse*. Le premier fut confié au capitaine J. Phipps (depuis lord Mulgrave), et le second au capitaine Skeffington Lutwidge. Rien ne fut négligé pour donner à ces bâtiments toute la force désirable et pour assurer, autant que faire se pourrait, le bien-être des équipages. Le capitaine Phipps était considéré comme un marin expérimenté, comme un homme de science, et un mathématicien distingué, M. Lyons, lui fut adjoint pour l'aider dans ses observations. La Société royale leur donna de nombreuses instructions et les pourvut des meilleurs instruments de physique et de mathématiques en usage à cette époque.

L'amirauté en remettant ses instructions au capitaine Phipps, lui enjoignait de s'avancer aussi près que possible vers le pôle nord et de s'en revenir en Angleterre avant l'hiver. Il lui était recommandé, en outre, de recueillir soigneusement toutes les observations qui pourraient être de quelque utilité aux navigateurs, ou servir au développement des sciences naturelles.

Le 30 mai 1773, les deux navires se joignirent; le 14 juin, ils doublerent les îles Shetland; le 19, ils franchissaient le cercle polaire. Le 23, ils rencontrèrent par le 72° des pièces de bois flotté; cinq jours après ils touchaient au Spitzberg, dont les rocs arides, les pointes de glace, l'aspect sauvage, causèrent

à tout l'équipage une étrange surprise. Le 29, ils atteignaient le $80^{\circ} 1/2$ de latitude; le 3 juillet, ils touchaient à l'île du prince Charles, dont les sommités s'élevaient selon leurs calculs à 4,509 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le jour suivant, ils jetèrent l'ancre dans la baie appelée *Hamburgh Cove*, située à trois milles au sud de Magdalena Baie. Leur intention était de faire là quelques observations astronomiques, mais ils en furent empêchés par le vent et la brume. Ils se dirigèrent vers le nord, et rencontrèrent des masses de glaces serrées l'une contre l'autre, de telle sorte que les bâtiments pouvaient à peine s'y frayer un passage. Le capitaine Phipps s'engagea cependant avec courage dans une étroite ouverture; mais bientôt il se trouva tellement cerné par les glaces qu'il ne sortit qu'avec peine de cette périlleuse enceinte. Trompé de ce côté dans ses efforts, il navigua au nord-ouest et arriva au $80^{\circ} 36$. Mais il ne put aller plus loin. Le temps était froid, humide, et l'équipage était déjà harassé de fatigue. Après avoir en vain cherché de côté et d'autre une ouverture, et fait sur divers points quelques observations, il atteignit par le $14,59$ degré de longitude le $80^{\circ} 48$ de latitude. Là, il fut de nouveau arrêté par une barrière de glaces, forcé de rétrograder au sud. Mais quelques jours après, les deux bâtiments se trouvèrent pris entre des glaces si épaisses, qu'il était impossible de s'y frayer un passage en employant la scie. N'étant pas approvisionné de façon à pouvoir passer l'hiver dans ces parages, et craignant de se trouver de plus en plus serré, pressé par les

glaces, il résolut, pour sauver la vie des équipages, d'abandonner les bâtiments. Déjà il avait fait armer les chaloupes, et il se disposait à user de ce dernier moyen de salut, lorsque après plusieurs jours d'anxiété, de labeur, on vit avec une joie extrême les glaces s'amollir et les bâtiments dériver à l'ouest. Le 10 août, dans l'après-midi, ils se retrouvaient en pleine mer, et le lendemain, le capitaine Phipps entra dans le port de Smeerenberg. Bien convaincu alors qu'il ne réussirait point à pénétrer à travers le rempart de glaces qui s'étendait depuis la pointe nord-ouest du Spitzberg, autour des sept îles, jusqu'au 20° 2 de longitude, il résolut de retourner en Angleterre, après avoir donné aux équipages quelques jours de repos, et fait établir sur l'île Amsterdam un observatoire. Près de la rade où il avait jeté l'ancre, s'étendait un énorme glacier dont il se détachait parfois des masses gigantesques. Il en tomba une, entre autres, qui s'élevait à 50 pieds au-dessus de l'eau et dont la longueur était de 194 pieds. Dans l'île d'Amsterdam, les officiers anglais trouvèrent encore plusieurs vestiges des constructions élevées par les Hollandais, pour fondre la graisse de baleine.

Le 19 août, l'expédition quitta le Spitzberg et arriva en Angleterre le 23 septembre.

Nelson, le trop illustre Nelson, était dans cette expédition, engagé comme mousse sur *la Carcasse*, et faillit être, dans une descente à terre, dévoré par un ours.

La guerre d'Amérique, les révolutions du continent, tous ces grands et à jamais mémorables événements de

la fin du XVIII^e et du commencement du XIX^e siècle, suffisaient, comme on peut aisément se le figurer, pour détourner l'Angleterre de ses idées de découvertes. Mais en 1818, elle y revint avec une nouvelle ardeur et un nouvel espoir. Depuis quelques années, on avait vu flotter des quantités de glaces détachées des glaces du pôle. En 1817, la côte orientale du Groenland, que l'on croyait à tout jamais barricadée par les glaces, se trouva, chose inouïe, ouverte depuis le 70^e degré de latitude jusqu'au 80^e. Un tel mouvement dans les régions boréales donnait tout lieu de croire qu'en entreprenant vers ces régions un nouveau voyage, on obtiendrait un heureux résultat.

Dans cet espoir, deux expéditions furent organisées à la fois par l'amirauté anglaise. La première, composée de deux bâtiments, *l'Isabelle*, commandée par le capitaine Ross, et *l'Alexandre*, commandé par le vaillant Édouard Parry, devait monter par le milieu du détroit de Davis, jusqu'à une latitude élevée, puis tourner à gauche, afin d'essayer de doubler l'extrémité septentrionale de l'Amérique, et d'arriver par là au détroit de Behring; la seconde, composée aussi de deux bâtiments, *la Dorothée*, commandée par le capitaine David Buchan, et *le Trent*, commandé par le lieutenant Jean Franklin, devait naviguer directement au nord, entre le Groenland et le Spitzberg, et si elle trouvait le passage libre, elle devait s'avancer vers le détroit de Behring et tenter d'arriver à l'océan Pacifique. *La Dorothée* partit des îles Shetland le 27 mai, avec *le Trent*; elle rencontra les premières glaces près

de Beeren Eiland. Bientôt elle arriva au Spitzberg et atteignit le 80^e degré de latitude, mais comme elle avait été séparée du *Trent* par un coup de vent, elle revint en arrière pour le chercher et le rejoignit le lendemain.

Tous deux entrèrent alors dans la baie Madeleine, et de là se dirigèrent à l'ouest en côtoyant de larges bancs de glace. Le 10 juin, ils rencontrèrent quelques baleiniers qui leur dirent qu'il était impossible d'arriver du côté de l'ouest, à une latitude septentrionale plus élevée; qu'il serait plus prudent de naviguer droit au nord. C'était aussi l'avis des pilotes de l'expédition. D'après ces observations, *la Dorothée* et *le Trent* revinrent en arrière et crurent pendant quelques jours trouver à l'est le passage tant désiré. Mais un beau matin, ils se trouvèrent cernés par les glaces et restèrent là plus d'une semaine, ne changeant de position que lorsque le courant les entraînait avec les glaces. Un coup de vent ouvrit enfin la barrière qui les retenait captifs. Ils entrèrent le 26 juin dans la baie de Fair Haven, et après y être restés quelques jours, ils levèrent l'ancre et parvinrent encore au 80^e degré 32 de latitude. Là, entourés de nouveau par les glaces, ils ne parvinrent qu'avec des difficultés extrêmes à se dégager de leurs entraves. Au moment où ils s'applaudissaient d'avoir recouvré leur liberté, ils se virent menacés d'un danger plus terrible que les précédents.

Le 30 juillet, à quatre heures du matin, une affreuse tempête les rejeta vers les glaces avec tant de force,

qu'il leur était impossible de résister. Exposés à se voir brisés contre ces remparts aussi durs que les rocs, ils n'avaient plus qu'un parti à prendre, c'était de larguer toutes les voiles, de s'avancer intrépidement vers les glaces et de chercher à s'y frayer un passage. *La Dorothee* s'élança en avant, *le Trent* la suivit. Dans ce moment la force du vent était terrible, la mer lançait jusqu'au sommet des mâts des vagues accablantes, et lorsqu'ils entrèrent au milieu des glaces, on entendit un craquement qui fit frémir les marins les plus résolus. Heureusement les navires étaient solides. Ils pénétrèrent dans les glaces, mais elles étaient si serrées l'une contre l'autre, qu'à peine pouvaient-ils avancer de quelques brasses. Bientôt on s'aperçut que *la Dorothee*, qui avait subi le premier choc, était grièvement endommagée; il fallut faire jouer toutes les pompes pour l'empêcher de couler. Le lendemain, le vent se calma, les glaces s'entr'ouvrirent, les deux bâtiments gagnèrent la baie de Smeerenberg et y passèrent tout le mois d'août pour réparer leurs avaries. Au commencement de septembre, ils remirent à la voile, et, le 10 octobre ils arrivèrent sur les côtes d'Angleterre.

Neuf ans après, l'amirauté anglaise organisait encore une nouvelle expédition. Cette fois, on ne voulait plus engager des navires à chercher à travers les glaces un passage jugé désormais impraticable; on voulait, d'après l'avis de Scoresby, l'un des marins les plus courageux et les plus intelligents des temps modernes, essayer de s'avancer sur les glaces mêmes avec des bateaux et des traîneaux. Le commandement de cette aventureuse

expédition fut confié à Édouard Parry, dont nous avons déjà vu le nom figurer dans le voyage de *l'Isabelle* et de *l'Alexandre*. Qu'il nous soit permis de raconter en peu de mots la carrière de ce navigateur, dont le nom honore la marine anglaise et dont les travaux ont occupé toute l'Europe savante. Parry est né à Bath, le 19 décembre 1790. C'était le quatrième fils d'un médecin qui s'est acquis une assez grande réputation par ses écrits. En 1803, le jeune Édouard Parry servait déjà comme cadet sur le vaisseau *la Ville-de-Paris*. Quelque temps après, il avait le commandement d'une chaloupe canonnière, et il se distingua dans ces premières fonctions par ses connaissances nautiques, astronomiques, et par son courage. Chargé, en 1811, de protéger la pêche de la baleine, il s'avança jusqu'au 79° degré de latitude et fit sur les étoiles fixes des observations importantes. Au retour de l'expédition de 1818, où il servait comme lieutenant, il fut nommé chef d'une nouvelle expédition, hiverna dans l'île de Melville, et à la suite de ce voyage, il reçut la prime de 5,000 livres sterling destinée par le bureau des longitudes au navire qui aurait atteint dans les mers polaires le 110° de longitude. Un libraire anglais lui donna en outre 1,000 livres sterling pour le journal de son voyage. En 1821, nous le retrouvons engagé avec le capitaine Lyons dans une troisième exploration septentrionale, dont il ne revint qu'en 1824. Il en rapporta un mémoire détaillé plein de faits intéressants, d'observations géographiques curieuses. Dans l'été de 1824, nouvelle expédition dont il revint au mois

d'octobre 1825, avec un de ses bâtimens, *l'Hécla*, ayant hiverné dans la baie du Prince-Régent et perdu *la Furie* dans les glaces. Un des résultats importants de ce voyage fut de reconnaître l'étroit espace qui sépare le Groenland de l'Amérique.

En 1827 enfin, voici le brave marin qui de nouveau sollicite l'honneur d'entreprendre une expédition d'une nature extraordinaire et qui n'avait jamais été tentée. Le 27 mars, il partit avec *l'Hécla*, muni de deux bateaux construits de façon à pouvoir être charriés sur la glace comme des traîneaux. Le 19 avril, il arrivait à Hammerfest; il s'y arrêta une quinzaine de jours pour faire ses derniers préparatifs et en emmena huit rennes vivants avec une provision de lichen pour leur nourriture. Le 11 mai, il se trouva déjà engagé dans les glaces et rencontra un grand nombre de bâtimens de pêche. Le 13, il arrivait en vue du cap de Hakluyt. Impatient d'exécuter son projet, il chercha de côté et d'autre un moyen de se mettre en route, mais les glaces étaient tellement amoncelées l'une sur l'autre et formaient de telles aspérités qu'on ne pouvait penser à y conduire un bateau. Il aborda enfin dans une crique attenante à la baie Treurenberg et à laquelle il donna le nom de *Hecla-Cove*, et laissant là son bâtiment, il entreprit le périlleux trajet qui était la pensée première de son expédition. Il prit avec lui des provisions pour soixante et onze jours, provision de bœuf séché, biscuit, cacao, rhum, et de l'esprit-de-vin pour se réchauffer en route. Il se pourvut aussi de vêtements chauds, de couvertures, et voyant que les ren-

nes ne pouvaient lui servir dans le but qu'il se proposait d'atteindre, il prit des bateaux d'Esquimaux et quatre traîneaux disposés de façon à contenir tous les bagages et faciles à transporter.

Le 22 juin, Parry commença ses excursions. Après avoir traversé avec une embarcation un espace de 80 milles, il arriva à des bancs de glace, coupés par des nappes d'eau. Il traversait les glaces avec ses traîneaux, puis les matelots reprenaient la rame et glissaient lentement sur une mer paisible. Enfin, il atteignit la glace compacte, sur laquelle il voulait s'aventurer, et il commença par régler sa marche d'une façon toute nouvelle. La nuit fut employée au travail et le jour au repos. La lueur crépusculaire de la nuit suffisait pour l'éclairer dans sa marche, et le préservait de la dangereuse réverbération des neiges, dont il eût souffert à l'étincelante clarté du jour. Le soir, les gens de l'équipage se levaient, et, après avoir fait leurs prières, déjeunaient avec du chocolat et du biscuit, puis tiraient pendant cinq à six heures les traîneaux sur la glace. A minuit, ils s'arrêtaient pour dîner et se reposer, puis continuaient leur marche jusqu'au matin. Ils faisaient alors cuire leur soupe, allumaient leurs pipes, causaient ensemble des événements de la journée, puis, s'enveloppant de vêtements de fourrure, se couchaient l'un contre l'autre dans leurs bateaux, jusqu'à ce que le son de la trompette leur donnât de nouveau le signal du départ.

Malgré tous leurs efforts, les pauvres gens n'avançaient qu'avec une extrême lenteur. Souvent, pour

transporter leurs bateaux d'une glace à l'autre, ils étaient obligés de les décharger et de faire plusieurs fois de suite le même trajet. Souvent aussi, les glaces sur lesquelles ils marchaient étaient couvertes de petites pointes dures et aiguës qui déchiraient leurs chaussures. Souvent, enfin, ils rencontraient des glaces escarpées, au-dessus desquelles il fallait porter péniblement toute leur cargaison. Après de longues heures de travail, de fatigue, ils s'apercevaient avec douleur qu'ils avaient à peine franchi un espace d'un mille et demi ou de deux milles. Partis le 22 juin de l'île de la Table, la terre la plus septentrionale que l'on connaisse, ils étaient le 24 sur la glace ferme au 81° degré 13 minutes de latitude, et le 29 ils n'avaient atteint que le 81° degré 23 minutes. Parry vit bien alors qu'il fallait renoncer à l'espoir d'arriver jusqu'au pôle; mais il résolut de s'avancer au moins aussi loin que possible. Parvenus au 82° degré 40, ils songeaient à atteindre bientôt le 83°, et, le 22 juillet, ayant eu le bonheur de faire d'une seule marche 17 milles, ils se croyaient sûrs d'arriver au but qu'ils se proposaient, lorsque tout à coup ils se virent entièrement frustrés dans leur espoir. Il s'éleva un vent de sud qui repoussait peu à peu du côté du midi des masses de glace sur lesquelles les intrépides voyageurs poursuivaient avec tant de peine leur excursion. Ils se trouvaient alors aux dernières limites de la nature terrestre. Le 22 juillet, ils n'avaient vu que deux phoques, un poisson et un oiseau. Le 24, ils n'entendirent que le cri d'un oiseau solitaire. Autour d'eux régnait un si-

lence terrible; autour d'eux il n'y avait que le désert et la désolation. Parry, désespérant d'arriver plus loin, se décida avec douleur à revenir sur ses pas. Pour regagner leur bâtiment, ils avaient encore de rudes fatigues à éprouver, de terribles obstacles à vaincre, et ce qui affligeait le plus ces braves gens, c'était de n'avoir pu atteindre une latitude plus élevée. En s'en revenant, ils rencontrèrent plusieurs ours, en tuèrent un, et le mangèrent avec tant d'avidité, qu'ils en furent presque tous malades. Le 21 août, ils arrivèrent à Hécla-Cove, et partirent bientôt après pour l'Angleterre.

Nous n'avons fait que raconter succinctement les voyages d'exploration scientifique dirigés vers le Spitzberg. Bien d'autres voyages non moins hardis et non moins curieux ont été entrepris sur ces mers effrayantes, dans un but d'intérêt mercantile. Bien d'autres marins que ceux dont les annales géographiques nous ont conservé le nom sont allés là braver le choc des glaces et la fureur du vent. Pour obéir à la loi de leur sort, pour rapporter à leur humble foyer de Hollande ou d'Angleterre quelques fruits de leur labeur, ils ont affronté les plus grands périls, ils ont passé par les vicissitudes les plus douloureuses. Ils ont déployé en maintes occasions une admirable patience, un héroïque courage, et sont morts obscurs et ignorés.

Au xvii^e siècle, les mers du Spitzberg étaient remplies de baleines grasses, grosses et faciles à prendre. Elles n'avaient pas encore été troublées

dans leur sauvage retraite, et venaient innocemment présenter leurs flancs au harpon. Les premiers navires qui tentèrent cette pêche en retirèrent en peu de temps des bénéfices considérables, et l'éveil étant une fois donné, les armateurs se mirent à l'œuvre, et de toutes les parties de l'Europe, on vit des bâtimens baleiniers se diriger vers les régions du Nord, naguère encore si désertes, si redoutées. Un tel empressement plaisait fort peu à l'Angleterre qui avait pris goût à la pêche du Spitzberg, et qui espérait sans doute la continuer toute seule, sans entraves et sans concurrents. La première fois que les capitaines de navires anglais sillonnant les plages du Nord virent arriver sur leurs traces des navires hollandais, ils les attaquèrent et les traitèrent comme d'indignes usurpateurs. De là des colères ardentes et de furieuses représailles. La société de commerce anglaise, établie en 1606, sous le nom de Société moscovite, reçut en 1613, de Jacques I^{er}, un privilège qui lui accordait le droit de pêche absolu dans les mers du Nord et en excluait, Dieu sait à quel titre, les autres nations. Elle arma sept bâtimens de guerre, chassa des baies du Spitzberg les Hollandais, les Français, les Biscayens, et fit ériger sur la côte une croix portant le nom de l'Angleterre et celui du roi. Dès ce jour, elle changea le nom du Spitzberg, et l'appela *la nouvelle terre du roi Jacques* (*king James new land*). En 1614, elle envoya treize navires sur ces côtes, dont elle s'était attribué la possession exclusive; mais les Hollandais y arrivèrent avec quatorze bâtimens de pêche, quatre bâti-

ments de guerre, et effrayèrent leurs concurrents. L'année suivante, nouveaux armements et nouvelle contestation. Le Danemark se mêla aussi à cette guerre ; il envoya trois bâtiments dans le Nord pour faire payer un péage aux Anglais, qui s'y refusèrent énergiquement. La lutte dura jusqu'en 1617. Enfin les partis rivaux firent un traité de paix et se partagèrent l'océan Glacial. Les Anglais, dans ce contrat, obtinrent la part la plus large : leur domaine s'étendait de Bell-Sound jusqu'à la baie Madeleine. Les Hollandais occupaient l'île d'Amsterdam, la baie de Hollande et deux autres baies. Les Danois, les Hambourgeois, les Français et les Espagnols, devaient aller stationner au nord dans la baie de Biscaye. La pêche était très-abondante ; toutes ces grèves, aujourd'hui si mornes, si délaissées, offraient alors un singulier mouvement d'hommes, d'embarcations, de navires. Un historien raconte qu'en 1697 il arriva dans le district des Hollandais cent quatre-vingt-huit navires, qui, dans un très-court espace de temps, avaient pris dix-neuf cent cinquante baleines. Dans le commencement de ces expéditions, les pêcheurs emportaient avec eux les baleines presque tout entières, ce qui leur faisait un chargement considérable et en grande partie inutile. Plus tard, ils établirent à terre des chaudières pour fondre la graisse, et alors ils ne mirent plus sur leurs bâtiments que les tonnes d'huile et les parties de la baleine qui avaient une valeur réelle. Les Hollandais, séduits par les bénéfices considérables de cette pêche, avaient envie, sinon de coloniser le Spitzberg, au

moins d'y former une station durable. En 1633, sept hommes entreprirent de passer l'hiver dans cette froide contrée, et surmontèrent heureusement tous les dangers, toutes les souffrances auxquelles ils s'étaient dévoués pendant dix longs mois. L'année suivante, sept autres Hollandais, encouragés par leur exemple, voulurent braver les mêmes périls, mais ils furent tous victimes de leur témérité. Le 20 octobre, le soleil disparut complètement à leurs yeux. Un mois après, ils commencèrent à ressentir une première atteinte de scorbut, et le mal alla toujours en augmentant. Le 24 janvier, l'un d'eux succomba dans de violentes douleurs; un autre ne tarda pas à le suivre, puis un troisième. Ils voyaient alors fréquemment des ours blancs; mais ils étaient déjà trop exténués pour sortir de leur cabane et engager une lutte avec ces animaux voraces. Leurs gencives s'enflaient sans cesse, et bientôt leurs dents tremblantes ne leur permirent plus de manger du biscuit. Le 24 février, ils revirent une faible lueur de soleil. Le 26, ils cessèrent d'écrire leur journal. Celui qui le rédigeait traça d'une main vacillante ces dernières lignes : « Nous sommes encore quatre ici couchés dans notre cabane, si faibles et si malades, que nous ne pouvons nous aider l'un l'autre. Nous prions le bon Dieu de venir à notre secours, et de nous enlever de ce monde de douleurs où nous n'avons plus la force de vivre. »

Les Hollandais qui arrivèrent au Spitzberg en été trouvèrent la cabane de leurs malheureux compagnons fermée en dedans, sans doute pour empêcher les ours

et les renards d'y entrer. Deux de ces pauvres aventuriers étaient étendus dans leur lit. Deux autres avaient cherché à se rapprocher, ils étaient couchés sur de vieilles toiles, et leurs genoux touchaient presque leur menton. A côté d'eux était une carcasse de chien rongée jusqu'aux os, et la moitié d'un autre qu'ils avaient eu sans doute le dessein de faire cuire.

Un demi-siècle plus tard, on attachait déjà beaucoup moins d'importance à ces projets de colonisation, car les baleines devenaient d'année en année plus rares, et les armateurs, par conséquent, moins empressés à envoyer des bâtiments dans ces lointains parages. Les Anglais continuèrent plus longtemps que les autres cette pêche à laquelle ils avaient attaché tant de prix. Scoresby était encore au Spitzberg en 1818 et 1822. Il est heureux pour la science qu'il ait entrepris ces expéditions. Son récit de voyage est l'un des meilleurs livres qui existent sur la nature et les principaux phénomènes des mers polaires. Après lui, on n'a plus vu au Spitzberg que deux ou trois bâtiments anglais, dont les recherches infructueuses achevèrent de décourager ceux qui déjà n'équipaient plus sans de grandes hésitations un navire pour ces contrées. Maintenant la baleine *mysticetus*, que l'on venait autrefois chercher ici, a complètement disparu des baies du Spitzberg. On ne trouve que la baleine *boops*, si difficile à harponner, que les pêcheurs n'essaient pas même de la poursuivre.

Les Russes, qui, depuis le commencement du xvii^e siècle, venaient avec de petits navires poursuivre sur

ces côtes le phoque, le dauphin blanc, et surtout le morse, continuèrent leurs explorations, et il y a une vingtaine d'années que les marchands de Finmark et du nord de la Norvège ont entrepris la même pêche, qui alors était très-facile et très-abondante. Les navires faisaient parfois deux voyages dans un seul été, et s'en revenaient avec un chargement complet; mais cette pêche commence à devenir aussi très-précaire et souvent très-infructueuse. Les morses ont pris une autre direction; il faut aller les chercher le long des bancs de glace, tantôt à l'est, tantôt à l'ouest, et souvent on ne les trouve pas. Les navires employés à ces expéditions portent ordinairement deux canots et dix à douze hommes. Quand le navire est au mouillage, le capitaine et le cuisinier restent à bord. Les hommes s'en vont dans les canots à la recherche des morses, avec des provisions pour un jour ou deux; ils doivent être prêts à rallier le bâtiment dès que la brume menace de les envelopper, ou dès qu'ils peuvent sentir l'approche d'un orage.

Les navires de Hammerfest destinés à la pêche du morse partent au mois de mai, quelquefois au mois d'avril, et ne reviennent qu'en septembre. Peu de jours se passent dans ces deux traversées sans qu'ils aient à lutter contre le vent, l'orage, le froid ou la neige. Pour toutes provisions, ils n'emportent que de la viande salée, du biscuit noir et de l'eau-de-vie de grain. Quelquefois ils se font, comme les Russes, une boisson avec de l'eau et de la farine fermentées; le plus souvent ils ne boivent que de l'eau. Leur

voyage à travers les glaces flottantes est souvent dangereux ; leur pêche ne l'est guère moins. Le morse harponné lutte encore avec vigueur contre ceux qui cherchent à l'égorger : plus d'une barque a été rudement ébranlée par ses fortes secousses, et plus d'un pêcheur en a été victime. Les pauvres Norvégiens bravent tous ces périls, supportent toutes ces fatigues pour le salaire le plus minime. Quand un bâtiment revient de son expédition au Nord, le marchand qui l'a équipé prend les deux tiers de la pêche ; l'autre tiers se partage entre le capitaine et les matelots. Dans les dernières années, cette part était si misérable, que nul pêcheur ne voulait plus, à ce prix, s'exposer aux dangers d'un voyage au Spitzberg. Les marchands ont fait un autre contrat : ils donnent au matelot une solde fixe, vingt, vingt-cinq ou trente francs par mois. Ils prennent pour eux les cinq sixièmes de la pêche ; le reste est pour l'équipage. Malgré ces nouveaux arrangements, les pêcheurs ne font souvent qu'une mauvaise campagne, et les marchands, avec l'édredon, les morses et les phoques, les peaux d'ours et de renard, recueillis sur leur navire, éprouvent souvent un déficit considérable : aussi le nombre des bâtiments destinés à la pêche du morse, diminue-t-il sans cesse. En 1830, il y avait encore sur les côtes du Spitzberg des bâtiments de Vardøe, Drontheim, Hammerfest, Bergen, Copenhague, Flensbourg. Cette année, il ne s'y est trouvé que quatre petits bâtiments de Hammerfest, deux de Bornholm, et quatre de Copenhague.

Les Russes y viennent toujours en assez grand nombre ; ils partent d'Archangel au mois de juillet, avec de lourds bâtimens qui ne peuvent manœuvrer entre les glaces. Pour pouvoir pêcher avec quelque chance de succès, ils sont obligés de rester tout l'hiver dans la baie qu'ils ont choisie, et chaque année plusieurs d'entre eux succombent à cette téméraire entreprise. En 1837, il est mort vingt-deux Russes au cap Sud. En 1838, un équipage de dix-huit hommes s'arrêta aux Mille-Iles. Six mois après, leur cabane était silencieuse et leur bâtiment désert : ces dix-huit hommes avaient cessé de vivre.

En 1743, un marchand russe de Mesen équipa pour le Spitzberg un bâtiment monté par quatorze hommes. Ils se dirigèrent vers l'est et pénétrèrent jusqu'au delà du 77^e degré de latitude. Là ils furent tellement cernés par les glaces, qu'ils perdirent tout espoir de franchir cette barrière avant la fin de l'hiver. Quatre d'entre eux prirent une embarcation pour explorer la côte, trouvèrent une cabane et y passèrent la nuit. Pendant ce temps, le navire fut écrasé par les glaces ; les quatre matelots, en s'éveillant, n'en virent plus aucun vestige. Mais leur destinée n'était guère moins effrayante que celle de leurs compagnons. Ils n'avaient de provisions que pour un jour ou deux ; ils n'avaient pour toutes armes qu'un couteau, une hache, un fusil, de la poudre pour douze coups, et pour ustensiles une chaudière et un briquet. Avec ces tristes ressources, isolés comme ils l'étaient sur une île lointaine, condamnés à passer l'hiver au milieu

des glaces, ils ne pouvaient s'attendre qu'aux souffrances les plus cruelles et à la mort. Cependant ils ne se laissèrent pas décourager : ils commencèrent par enlever la neige de la cabane qui devait leur servir de refuge. Avec leurs douze coups de fusil, ils tuèrent douze rennes ; avec les débris d'un navire dispersés sur la côte, ils se fabriquèrent les meubles les plus nécessaires. Ils eurent le bonheur de tuer un ours, prirent ses nerfs pour en faire une corde et se façonnèrent un arc. Dès que leurs provisions commençaient à diminuer, ils allaient à la chasse du renne, du renard et de l'ours. La chair de l'ours était une de leurs friandises ; pour se préserver du scorbut, ils la mangeaient crue, buvaient du sang de renne tout chaud, et faisaient une ample consommation de cochléaria. Après six années passées dans cet abandon, ils aperçurent enfin un navire, et par bonheur c'était un navire russe, qui se dirigea vers eux aux signaux qu'ils lui firent, et les reconduisit à Archangel.

En 1835, il arriva aux Mille-Iles, sur la côte méridionale du Spitzberg, un événement qui a de l'analogie avec celui que nous venons de raconter. Quatre matelots norvégiens furent envoyés à terre pour explorer le fond d'une baie. A peine avaient-ils fait un ou deux milles, qu'ils se trouvèrent surpris par une de ces brumes subites qui semblent s'élever du sein de la mer et voilent en un instant le ciel et les flots. Hors d'état de regagner le navire ou d'arriver dans la baie vers laquelle ils se dirigeaient, ils se laissèrent guider par le bruit de la lame tombant sur un banc

de rochers et atteignirent heureusement une petite île. Deux jours après, la brume s'étant éclaircie, ils se préparèrent à joindre le navire; mais bientôt le brouillard trompa de nouveau leur attente. Dépourvus d'instruments et ne sachant de quel côté se diriger, ils s'abandonnèrent à la Providence, et parvinrent encore à aborder dans une île. Le lendemain, à leur grande joie, ils aperçoivent le navire à une distance de quelques milles; ils courent à la hâte dans leur bateau et se mettent à ramer, lorsque le vent se lève, le navire part et disparaît à leurs yeux. Le soir, les malheureux, épuisés de faim, accablés de fatigue, sont obligés de relâcher sur une côte. Pendant la nuit, un orage violent éclate, et le navire s'éloigne. Deux jours après cependant, ils s'en allaient d'île en île, cherchant s'ils ne le découvriraient pas; mais tout fut inutile : ils revinrent sur une côte où ils avaient trouvé trois cabanes, et résolurent de s'y installer pour passer l'hiver. Jusque-là ils n'avaient vécu que de chair de morse abandonnée sur la grève. Un jour même ils en étaient venus à regretter cette nourriture corrompue, car ils n'avaient trouvé pour tout aliment que du cochléria. Ils parvinrent enfin à surprendre quelques morses vivants, et éprouvèrent une singulière jouissance à manger cette chair fraîche. Un matin ils étaient allés à la pêche avec leur bateau, et le sort les avait favorisés : ils avaient tué plusieurs morses et se préparaient à regagner leur cabane. En ce moment, les glaçons flottants, qui s'étaient rapprochés peu à peu, se rejoignirent et leur fermèrent le passage. Ils

ne voyaient devant eux qu'une masse de glace compacte et leur île dans le lointain. Ils eussent pu l'atteindre en abandonnant leur bateau et leur pêche; mais c'était là une perte à laquelle ils n'avaient pas la force de se résoudre. L'idée leur vint qu'un coup de vent pourrait bien ouvrir le passage qu'un coup de vent avait fermé. Dans cet espoir, ils tirèrent leur bateau, leurs morses sur la glace, et attendirent. Ils restèrent là deux jours, courant de long en large pour se réchauffer, et souffrant horriblement du froid et des tourbillons de neige que le vent chassait contre eux. A la fin, ne pouvant plus se tenir debout, ils se couchèrent sur la glace, hors d'état de faire la moindre tentative pour se sauver, et résignés à mourir. Au moment où ils s'abandonnaient ainsi à leur désespoir, ils sentirent que les glaces commençaient à se mouvoir; bientôt ils les virent se fendre, s'écarter; ils remirent leur barque à flot et regagnèrent leur demeure.

Ces matelots avaient été abandonnés au mois de septembre. Au commencement de novembre, la mer fut envahie par les glaces, et l'hiver leur apparut dans toute sa rigueur. Ils se firent une lampe avec le fond d'une bouteille; la graisse de morse leur servait d'huile, et une corde leur servait de mèche. Ils firent des aiguilles avec de vieux clous, du fil avec des bouts de câble, et se façonnèrent des vêtements avec des peaux d'animaux. Après avoir ainsi pourvu aux premières nécessités de la vie, ils cherchèrent un moyen de se distraire, car les heures leur semblaient horriblement

longues. Ils fabriquèrent des cartes avec des planchettes sur lesquelles ils gravaient un signe de convention, et, chose étrange! dans leur délaissement, dans leur misère, ils se passionnaient tellement en jouant avec ces planchettes, qu'ils en venaient parfois à se battre.

Au commencement de décembre, l'un d'eux fut attaqué du scorbut et mourut trois semaines après; il était d'une nature indolente, et ses camarades n'avaient pu réussir à lui faire prendre l'exercice nécessaire dans ces régions boréales. Les ours blancs avaient commencé à se montrer au mois d'octobre. Au milieu de l'hiver, les Norvégiens les virent venir fréquemment jusqu'à la porte de leur cabane, et en tuèrent plusieurs à coups de lance. Un jour ils en dépecèrent un et mangèrent son foie avec avidité. Le lendemain ils ressentirent de violents maux de tête, puis une profonde lassitude, et tous leurs membres se pelèrent. Au mois d'avril, ils tuèrent leur dernier ours. Il n'y avait plus autour d'eux ni monstres marins ni oiseaux, et bientôt ils furent tellement dépourvus de provisions, qu'ils en étaient réduits à mâcher des peaux de morses. Le 20 juin, ils aperçurent à une longue distance un bâtiment qui se dirigeait de leur côté. Le 22, ils n'en étaient plus qu'à six milles. Ils coururent à leur barque et arrivèrent à bord du navire, commandé par le capitaine Eschelds, d'Altona, qui s'empessa de leur donner tous les secours dont ils avaient besoin dans leur déplorable situation. Quelques jours après, ils montèrent sur un autre navire,

commandé par un capitaine de Vardöe, et retournèrent avec lui en Finmark où on les croyait à jamais perdus. Ils rapportaient comme souvenir de leur séjour au Spitzberg, les cartes en bois qui leur avaient donné de si violentes émotions, et ils racontèrent leur hivernage au pasteur Aall de Hammerfest, qui a bien voulu me transmettre leur récit.

Le 16 juillet, *la Recherche* s'avancait bravement par un temps d'orage vers ces sinistres contrées du Spitzberg.

Le 17 et le 18, elle louvoyait par un vent frais, pour s'élever à l'ouest, et rencontrait déjà des glaces flottantes.

Dans la nuit du 18 au 19, au vent de nord-ouest succéda le calme. On profita de cette circonstance pour mesurer la température de l'eau à une grande profondeur.

Le 19, le calme continue. La brume se lève. La mer est plus chaude que l'air.

Le 20 et le 21, même temps, calme plat et brume.

Le 22, on distingue vers l'est, à environ dix lieues de distance, les côtes du Spitzberg, et l'on remarque deux montagnes isolées et couvertes de neige.

Le 23, la corvette arrive par une belle mer, à six lieues de la côte du Spitzberg, à la hauteur de Bell-Sound.

Le 24, elle s'avance par un temps superbe, à travers des glaces flottantes de cinq à six pieds de hauteur du côté de la baie. Des troupeaux de phoques l'entourent, et de longues bandes d'oiseaux de mer voltigent de côté et d'autre.

Le 25, à 2 heures du matin, *la Recherche* jette l'ancre à Bell-Sound.

Ici se déroule aux regards de nos compatriotes un panorama grandiose et terrible, que je voudrais essayer de décrire, mais dont les habiles dessins de M. A. Mayer rendent bien mieux que tout ce que je pourrais en dire les proportions gigantesques et le merveilleux effet. Autour d'un bassin, uni comme un miroir, azuré par le reflet du ciel, doré de temps à autre par des jets de soleil, et de temps à autre voilé par des brumes épaisses, s'étend une enceinte de glaces taillées à pic comme les remparts d'une ville, descendant comme un rideau à plis onduleux dans les flots de la mer; étonnante merveille formée par des siècles d'un éternel hiver, par les amas de neige que nul vent ne disperse, que nul été ne dissout; barrière infranchissable, que l'homme contemple avec effroi; solitude aride et désolante, où la nature n'imprime que le cachet d'une terrible beauté; plages orageuses, montagnes arides, qui, dans la nudité de leur sol, dans la fureur de leurs tempêtes, éveillent au fond de l'âme un sentiment plus profond, plus religieux que celui qui saisit la pensée du voyageur au sein des forêts vierges de l'Amérique.

Il n'y a là d'autre végétation qu'une espèce de mousse débile, humide, qui tremble au moindre souffle, sur la crête des collines, et que l'on prendrait plutôt pour une moisissure du roc que pour une production de la terre. Cependant de nombreux animaux errent encore sous ce ciel si sombre, sur ces rives si

stériles. Des troupes de goëlands rasant du bout de leur aile blanche la surface des vagues, voltigent autour des bancs de glace, s'élançant à la rencontre des bâtiments, comme pour s'enquérir des nouveaux hôtes qui leur arrivent, et se posent sur des pyramides de neige, comme les oiseaux de la mythologie égyptienne. Le stercoraire, au vol inquiet, au bec aigu, à l'œil perçant, tournoie dans les airs, écoutant tous les bruits, épiant sa proie. Le guillemot-miroir glisse le long de l'eau, avec la légèreté d'un poisson, la grâce d'un cygne, agitant de temps à autre ses ailes, comme pour montrer l'éclatante blancheur de leur contour, encadrée dans une bordure noire. L'éder s'en va, entre les rochers, dans le creux des ravins, chercher un abri pour y faire son nid, et y déposer cette plume légère si recherchée. Rien de plus touchant à observer dans la vie des animaux que les habitudes de cet oiseau boréal. C'est la femelle qui d'abord se dépouille elle-même de son propre duvet pour y déposer ses œufs, et préparer une couche confortable à ses petits. Dans les lieux habités, où la plume de l'éder est un objet régulier de spéculation, en Islande, par exemple, et aux Férœ, les paysans n'abandonnent point ce premier duvet; ils l'enlèvent sitôt que la femelle a pondu, en laissant seulement un œuf dans le nid. La pauvre mère alors se remet à l'œuvre, s'arrache de nouveau les plumes, et recompose une nouvelle couche qu'on lui enlève encore. Pendant ce temps, le mâle ne s'écarte point de la couvée, il veille sur la femelle et la traite comme

un mari jaloux. S'il la voit un instant oublieuse de son devoir, ayant la fantaisie d'aller se promener, aussitôt il accourt avec une vive sollicitude, la pourchasse à grands coups de bec, et la ramène à son gîte maternel. Mais lorsqu'elle a été deux fois dépouillée des plumes dont elle garnissait son nid, lorsqu'elle a les flancs et le ventre à moitié nus, et qu'elle doit faire pourtant une troisième couvée, c'est le mâle lui-même qui, dans cette circonstance critique, à cette heure de disette, vient au secours de la communauté et s'arrache les plumes nécessaires pour tapisser de nouveau le nid de la jeune famille. Une foule d'animaux voraces jettent un œil de convoitise sur cette couche si tendre. Le stercoraire, l'hirondelle, et l'oiseau de proie auquel les Hollandais ont, dans une pensée épigrammatique peut-être, donné le nom de bourgmestre, plusieurs autres animaux encore cherchent à s'emparer des œufs de l'éder. Mais lui les défend avec une attention et un soin admirables. Si c'est quelque renard ou quelque autre animal irrésistible qui le surprend à l'improviste, il fuit, mais pour revenir un moment après veiller au salut de sa progéniture. S'il voit approcher le péril, il tire sur ses œufs l'édredon du nid, et les couvre d'une espèce de matière jaune et gluante qui les préserve du contact de l'air froid, et qui par son odeur et sa nature particulière empêche les renards mêmes d'y toucher.

La baleine que les pêcheurs de diverses contrées de l'Europe venaient autrefois poursuivre avec tant d'ardeur au Spitzberg, la baleine *mysticetus* a, comme

nous l'avons dit, déserté ces parages. Mais on y trouve encore le phoque, dont les pêcheurs tirent un produit assez lucratif, et le morse, qui est à présent l'objet essentiel des pêches du Spitzberg. Girard de Veer, ce même narrateur candide des premières expéditions hollandaises, a tracé une description assez fidèle du morse. Nous la reproduisons telle qu'elle se trouve dans la traduction naïve de l'ouvrage hollandais :

« Ce sont monstres marins de merveilleuse force, plus grands qu'un bœuf, et vivant en mer. Ils ont la peau semblable à celle du robbe, ou chien de mer, ayant le poil fort court et le museau semblable à celui du lion. Se mettant souvent assis sur la glace, à grand peine on les peut tuer, sinon en les frappant aux tempes de la tête. Ils ont quatre pieds et nulle oreille, et engendrent à la fois un ou deux petits. Ils ont à chaque côté du museau deux dents qui sortent long environ d'une demi-aune, qu'on estime valoir comme les dents d'éléphant en ivoire, principalement en Moscovie, en Tartarie et aux environs. »

Le morse est un animal amphibie, qui ressemble tellement aux quadrupèdes domestiques, que beaucoup de navigateurs lui ont donné le nom de cheval marin et de vache marine. C'est une bête lourde, informe, de douze à quinze pieds de longueur et de huit à dix de circonférence. Sa peau épaisse est recouverte de poils épais, et sous cette peau s'étend une forte enveloppe de graisse qui préserve le morse des rigueurs du froid. Souvent les morses gisent en grand nombre le long des bancs de glace. Ils sont là immo-

biles et entassés pêle-mêle l'un sur l'autre. Mais l'un d'eux, pendant leur repos, fait l'office de sentinelle. A la moindre apparence de péril, il se précipite dans les vagues. Tous les autres essayent aussitôt de le suivre; mais, dans ce moment critique, la lenteur de leurs mouvements produit parfois des scènes assez grotesques. Dans l'état de confusion où ils sont couchés, ils ont peine à se dégager des masses de chair pesantes qui les serrent de tout côté. Les uns roulent maladroitement dans l'eau; les autres s'avancent péniblement sur la glace. La pesanteur de leur corps et l'énorme disproportion de leurs membres leur rendent tout mouvement sur la glace très-difficile. Pour pouvoir traîner la partie postérieure de leur corps, ils lèvent, baissent tour à tour la tête, et serpentent comme des chenilles. Mais, lorsque ces pesants et informes animaux sont dans l'eau, ils reprennent toute leur vigueur, et, s'ils sont attaqués, ils se défendent avec un étonnant courage. Quelquefois, ils engagent eux-mêmes la lutte : ils s'élancent sur les embarcations des pêcheurs, en saisissent les bords avec leurs longues dents pareilles à des crochets, et les tirent à eux avec fureur. Quelquefois, ils se glissent sous la chaloupe, et s'efforcent de la faire chavirer. Leur peau dure, rocailleuse, résiste aux coups de pique et de lance, et ce n'est pas sans peine et sans danger que les pauvres pêcheurs se délivrent de ces redoutables adversaires. Dans ces batailles acharnées, les morses sont ordinairement conduits par un chef, que l'on reconnaît facilement à sa grande taille, à son

ardeur impétueuse. Si les pêcheurs parviennent à tuer ce chef de bande, à l'instant même tous ses compagnons renoncent à la lutte, se réunissent autour de lui, le soutiennent à l'aide de leurs dents à la surface de l'eau, et l'entraînent en toute hâte loin des embarcations agressives et loin du péril, dans l'espoir sans doute de lui sauver encore la vie. Mais ce qu'il y a de plus dramatique et de plus touchant à voir, c'est lorsque les morses combattent pour la sécurité de leurs petits. Ordinairement, ils essayent de déposer leurs petits sur un banc de glace, pour lutter ensuite plus librement. S'ils n'ont pas le temps de les mettre ainsi en sûreté, ils les prennent sous une de leurs pattes, les serrent contre leur poitrine, et se jettent avec une audace désespérée contre les pêcheurs et contre les chaloupes. Les jeunes morses montrent le même dévouement et la même intrépidité, quand leurs parents sont en péril. On en a vu qui ayant été déposés à l'écart, s'échappaient hardiment de l'asile que leur avait choisi une tendresse inquiète, pour prendre part à la lutte dans laquelle était engagée leur mère, la soutenir dans ses efforts, et partager ses périls. Les douces lois de la nature se retrouvent partout, dans les déserts brûlants de l'Afrique, comme sur les ondes glaciales du Nord, dans l'instinct d'un monstre sauvage, comme dans les doux soupirs de l'oiseau des prés.

Le plus formidable des habitants du Spitzberg est l'ours blanc. Il joint la force du lion à la férocité de l'hyène. Tout son corps est chargé d'une large couche de graisse, et revêtu de poils longs, rudes et

serrés. Le froid climat des régions boréales est le seul qui convienne à son tempérament. A notre retour de Hammerfest, nous ramenions trois petits ours bruns, d'Archangel, âgés seulement de quelques mois : ils erraient en liberté sur le pont ; mais au mois de septembre, à une latitude de 60 degrés, la chaleur déjà les incommodait, et ils s'en allaient de côté et d'autre chercher les endroits les plus humides, les planches les plus mouillées, pour y poser leurs pattes. L'ours blanc vit sur la neige, sur la glace, et ne se jette guère à l'eau que lorsque la nécessité l'y contraint, pour chercher sa proie, ou pour se rendre d'une glace flottante à l'autre. L'habile navigateur que nous avons déjà cité, M. Scoresby, prétend que l'ours ne peut pas franchir à la nage un espace de plus de trois à quatre milles. D'après les récits de quelques autres voyageurs, on peut croire cependant que la limite de ses forces n'est pas à beaucoup près si restreinte. L'ours se nourrit en général de phoques et d'autres animaux plus petits. Il engage parfois de périlleux combats avec les morses. Il n'ose attaquer les baleines ; mais il recherche avec avidité les débris de celles qui sont mortes sur la plage, ou qui ont été tuées, et les cadavres humains que lui livrent quelques catastrophes, quelques naufrages. Cependant, il passe souvent plusieurs semaines privé de toute nourriture, et c'est alors que son approche est effroyable. Peu de navigateurs ont été dans les régions glaciales, sans avoir à relater quelques combats avec cet animal vorace. Barentz en rencontra un qui avait plus de douze pieds de

longueur. En 1668, le pilote d'un navire hollandais plongea dans le ventre d'un ours blanc une longue lance qui devait faire une mortelle blessure. L'ours s'éloigna, suivi par son adversaire qui espérait le voir tomber à chaque pas. Mais, parvenu au sommet d'un roc, il s'élança tout à coup sur le pauvre Hollandais, le jeta par terre, et le tenant serré sous ses deux pattes, lui fit voir une effroyable rangée de dents aiguës. Par bonheur, un matelot lâcha dans ce moment critique une arquebuse. L'ours effrayé abandonna sa proie et s'enfuit. Il paraît, d'après les observations de plusieurs voyageurs, que l'ours se creuse des tanières dans les montagnes de glace, et qu'il y reste tout l'hiver immobile et engourdi. Quelques naturalistes nient pourtant ce fait; d'autres prétendent que la femelle seule reste engourdie pendant l'hiver, qui est son temps de gestation, et que le mâle s'en va de côté et d'autre chercher un aliment.

Ces animaux si puissants, si féroces, dont l'aspect seul suffit pour intimider le chasseur le plus audacieux, ont pour leurs petits une sollicitude et une tendresse admirables. On a vu des ours blancs poursuivis avec leur progéniture par une troupe de matelots, braver intrépidement la pique et l'arquebuse, pour transporter un de leurs petits à l'abri des périls, puis revenir en chercher un second, et un troisième, et les aider à nager, et les conduire de glaçon en glaçon, jusqu'à ce qu'enfin ils les eussent tous mis en lieu de sûreté.

Près de la vaste barrière de neiges éternelles qui

borde la baie de Bell-Sound, s'élève une montagne de plusieurs centaines de pieds de hauteur. Le haut de cette montagne est un pic de roc noir et aigu. Ses flancs sont entourés d'une large ceinture de neige, et à une centaine de pieds au-dessus de la mer, elle est couverte d'une épaisse couche de glace qui plonge dans les eaux comme les parois d'une citadelle dans les entrailles de la terre. C'est au sommet de cette montagne que nos compatriotes voulurent établir leur observatoire. Des matelots s'en allèrent avec des haches à main creuser des entailles dans la muraille de glace, et par ces gradins périlleux, par cette échelle suspendue au-dessus de l'abîme, on transporta les piquets de tente, les lourds instruments de physique et d'astronomie. A voir les hommes de l'équipage courbés sous le poids de leur fardeau, les membres de la Commission du Nord gravir en se soutenant l'un l'autre par ce terrible sentier, on eût dit des soldats montant au péril de leur vie à l'assaut d'une forteresse, et quelle forteresse ! Au-dessus, la pierre nue, déserte, glissante, où jamais le goëland même n'avait arrêté son vol ; au-dessous, la mer houleuse, béante, entr'ouvrant ses vagues profondes, comme pour y engloutir de nouvelles victimes, les oiseaux de mer poussant leurs cris sauvages, et, de toutes parts, le ciel voilé par des brumes sombres, l'horizon noir et sinistre. Mais l'homme de la science a comme l'homme de guerre ses heures de bataille dangereuses, et rien ne résiste au courage intelligent qui ose, à la volonté qui persévère. En dépit de tous les

obstacles, le sommet de la montagne fut conquis, l'observatoire y fut installé, et nos compatriotes y passèrent des jours, des nuits à poursuivre leur noble tâche. Je laisse aux membres de l'expédition chargés de la partie scientifique du voyage, le soin de relater le résultat de leurs observations, et je continue mon humble tâche de narrateur.

Le 29 juillet, nous faisons des vœux de bonheur pour nos amis de France, de Maurice et d'Islande, et au même instant, à Paris, au Port-Louis, et à Reykjavik, nos amis, que nous avons eu le soin de prévenir longtemps d'avance, nous répondaient par les mêmes vœux, et faisaient avec nous un échange simultané de souvenirs affectueux d'un pôle à l'autre (1).

Les brumes, qui, de jour en jour, devenaient plus épaisses et plus continues, inquiétaient vivement le pilote, vieux pêcheur de Finmark, qui connaissait par expérience les hasards et les dangers de la navigation dans ces contrées boréales. Il pressait le capitaine de se remettre en route, déclarant qu'après de plus longs retards, il ne pouvait répondre de la sûreté du bâtiment. Malgré le vif regret que les officiers et les passagers éprouvaient d'abandonner des travaux qu'ils avaient espéré pouvoir continuer plus longtemps, ils furent forcés de céder à des instances dont la rigueur du climat, la neige, l'état de l'atmosphère, et leur situation au milieu des glaces, ne leur faisaient que trop bien comprendre la justesse.

(1) La relation du banquet donné à Maurice, à cette occasion, a été publiée par le journal de cette île, *le Cernéen*, du 31 juillet 1838.

Le 5 août, le capitaine donna l'ordre d'appareiller, et le même jour la corvette faisait route vers Beeren-Eiland.

Le 7 au soir, elle traversait une banquise.

Le 8, nouvelle banquise. L'île de l'Ours, ou Beeren-Eiland, que les Anglais nomment île Cherry, est entourée de glace; impossible d'y aborder. La corvette se dirige sur Hammerfest et y arrive le 12 au matin.

Nos compagnons de voyage, qui n'avaient point encore vu le cap Nord, voulurent employer à faire cette intéressante excursion les quelques jours pendant lesquels la corvette devait stationner à Hammerfest. Le 13 août, ils partaient avec les chaloupes de *la Recherche* et un bateau ponté de Norvège. Cette expédition se composait de MM. Gaimard, Lottin, Mayer, Robert, Anglès, Martins, Sundevall, Gyldenstolpe, membres de la Commission; MM. de Langle, Gennet, Pacini, officiers de *la Recherche*, et de M. Le Brettevillos, commis de marine.

Dans la même journée du 13, les deux embarcations, après avoir touché à la baie de Raalsøe, arrivaient à Havøe-Sund, où elles furent reçues avec le plus affectueux empressement par l'honorable négociant de l'île, M. Ulich, dont nous avons déjà signalé les habitudes hospitalières. De là les voyageurs continuèrent leur route pour Giestvär, où ils furent accueillis avec la touchante bonté qui nous avait si vivement émus quelques semaines auparavant. Le 16, après avoir gravi le cap Nord, visité Skarsvaag, ils abordaient à Kielvig, où jadis demeuraient, dit-on, vingt à trente fa-

milles (1), et où l'on ne trouve plus aujourd'hui que quelques Lapons, qui chaque été viennent là de Karasjock avec un faible troupeau de rennes. Nos voyageurs trouvèrent cependant encore dans la baie de Kielvig quelques bateaux de pêche norvégiens, qui, réunis à leurs deux embarcations, donnaient une apparence de vie à cette triste contrée. Il existe encore là une vieille église en bois ; mais on n'y célèbre l'office divin que deux fois par an, à la Pentecôte et au commencement d'août.

Au delà de Kielvig, à Ovnene, des groupes de Lapons, avec leurs tentes et leurs femmes, fournirent à M. Mayer plusieurs curieux sujets de dessin.

Le 19 août, à midi, tous nos voyageurs étaient de retour à Hammerfest, heureux d'avoir entrepris cette excursion nautique, malgré toutes les fatigues et les obstacles qu'ils devaient éprouver, heureux surtout de la nouvelle moisson qu'ils avaient faite çà et là le long de ces rudes parages. Le physicien avait augmenté la série de ses observations, le géologue, le naturaliste sa collection d'échantillons de roche, son cadre d'insectes, son herbier, et le peintre avait ajouté quelques charmantes feuilles de plus à son album septentrional.

De Hammerfest, les officiers devaient ramener directement la corvette en France, et à notre grand regret, ils emmenaient avec eux deux de nos anciens compagnons de voyage en Islande, MM. Mayer

(1) Keilhau. Öst og vest Finmark.

et Anglès, et M. Martins, que des raisons impérieuses de santé et d'affaires obligeaient à regagner, par la voie la plus rapide, le sol natal. MM. Lottin, Bravais, Lilliehöök, Siljeström, Bevalet devaient s'installer à quelques lieues de Hammerfest, au bord du golfe d'Alten, pour y passer l'hiver et y entreprendre diverses séries d'observations. MM. Vahl, Kröyer retournaient à Copenhague ; M. le professeur Boeck à Christiania.

MM. Gaimard, Robert, Meyer de Christiania, Gyldenstolpe de Stockholm, Sundevall de Lund, et moi, nous devions nous rendre en Suède en traversant la Laponie, et en descendant le Torneå.

Dans l'espace de quelques jours nous allions ainsi, après une heureuse association de tentatives d'exploration, d'études et de travaux, nous trouver tous dispersés. Avant de nous en aller de côté et d'autre, nous voulûmes goûter pour la dernière fois le plaisir d'une réunion solennelle, et appeler à cette réunion les bons et honnêtes habitants de Hammerfest qui nous avaient tous témoigné à diverses reprises un touchant désir de nous être agréables.

Un bal fut organisé dans une des salles de l'auberge où nous étions installés. Dans l'espace de quelques heures, les matelots avaient revêtu les lambris de cette salle de faisceaux d'armes, de pavillons de toutes couleurs. Des baïonnettes servaient de flambeaux, et des étoiles faites avec des lames de sabres devaient augmenter l'éclat des lumières par la réverbération. Nous n'avions, il est vrai, ni fleurs ni verdure, et je

ne sais si en sacrifiant tous les vases d'œillets et de roses renfermés, conservés comme des rares objets de luxe dans l'intérieur de quelques habitations, on fût parvenu à composer un seul bouquet de moyenne ampleur. Mais grâce aux ressources que nous avait fournies la salle d'armes, aux nuances éclatantes de nos pavillons, à l'adresse de nos ouvriers, notre salle était superbe, et je puis bien affirmer, sans faire tort aux dignes habitants de Hammerfest, que jamais dans leur ville on ne vit pareille décoration. Le cuisinier de l'état-major, stimulé par le succès des matelots, fit de son côté des prodiges. Toute une salle, attenante à la salle de bal, fut remplie de gâteaux, de vases de punch et de vin chaud. A huit heures, l'orchestre, composé de quelques hommes de l'équipage, d'une clarinette et d'un violon, recrutés dans la ville, donna le signal de la fête. Au même instant arrivaient les marchands de Hammerfest, en habit noir et en cravate blanche, le chef de la douane, le consul de Russie en grand uniforme, et les femmes avec des robes en soie et des collets brodés. Nous espérions voir apparaître au moins quelque costume national, mais nous fûmes complètement déçus dans notre attente. Sauf un léger anachronisme dans la forme un peu surannée des vêtements, un tailleur, une couturière de Paris n'auraient peut-être rien eu à reprendre à ces vêtements qui s'offraient à nos regards, dans une maison en bois, près des glaces du pôle.

Après quelques heures de valse et de contredanse, on servit le souper, dont les officiers de la corvette

firent eux-mêmes les honneurs, et qui produisit un mémorable effet. On avait mis pour cette grande circonstance toutes les gamelles à contribution, et les petits pois conservés, les asperges, frappèrent de surprise nos convives, qui ne connaissaient guère ces légumes que par tradition, comme nous connaissons à Paris la saveur des bananes ou le fruit du cocotier. Quant aux truffes, elles furent indignement traitées : ni hommes ni femmes ne voulurent les porter à leurs lèvres, et plusieurs les rejetèrent de leur assiette comme de vils morceaux de charbon.

Le lendemain, 22 août, sur le vapeur norvégien *le Prince-Gustave*, capitaine A. Grüng, lieutenant de vaisseau de la marine royale de Norvège, nous quittons cette ville, où nous avons passé à deux reprises quelques-uns de ces jours qui dans la vie laissent un long souvenir. Les matelots échelonnés sur les enfléchures de la corvette, les officiers debout le long des bastingages, les habitants de Hammerfest rangés au bord du débarcadère nous saluaient à la fois au moment où notre bateau traversait la rade, et nous, les yeux tournés de leur côté, nous leur adressions un de ces vrais adieux du cœur, un de ces adieux où les souvenirs du passé s'unissent à des vœux ardents et inquiets pour l'avenir. Nous laissions là de braves gens qui bientôt allaient être séparés de nous par une grande distance. Nous laissions là nos deux bons amis, Mayer et Anglès. Quelle sorcière du Nord eût pu nous dire quand nous les reverrions ?

Le soir, nous arrivions à Kaafiord, où M. Crowe et

M. Woodfall, son digne associé, nous reçurent avec cette affectueuse bonté que nous avons déjà éprouvée, et quelques heures après, dans cette maison de Norvège, on voyait s'asseoir à la même table, en face d'un quartier de bœuf vraiment homérique, à côté des directeurs de l'usine, Anglais de naissance, un ingénieur allemand, M. Ihle, sorti tout récemment de l'école des mines de Freyberg, un Irlandais, M. Thomas, attaché comme surintendant au service de l'établissement, un prêtre de Finmark en tournée, un prêtre Lapon que le roi de Suède avait eu la bonté de nous envoyer pour nous servir de guide, un jeune gentilhomme russe qui s'en allait voir le cap Nord ; quatre voyageurs suédois et norvégiens, et nous qui représentions, au milieu de cette cosmopolite assemblée, notre cher pays de France. Grâce à la cordiale urbanité des maîtres de la maison, tous ces hôtes étrangers se trouvaient là doucement et paisiblement installés, pleins de confiance l'un envers l'autre, partageant avec bonheur le même sort, dans une même pensée d'étude, de pérégrination curieuse ou d'exploration scientifique.

Le jour suivant, MM. Gaimard, Lottin, Due, Siljeström, Meyer, Krøyer et moi nous allâmes à la recherche d'un lieu convenable pour nos compagnons, qui devaient, dans ces parages, se dévouer tout l'hiver à de pénibles observations, et nous nous arrêtâmes à Bossekop. La situation de ce hameau au bord du golfe d'Alten, sur une colline élevée à 6 degrés de latitude plus loin que la montagne illustrée par les travaux de

Maupertuis, était précisément ce qu'ils désiraient. La population industrielle de Bossekop pouvait en diverses occasions leur être utile, et une belle et vaste maison leur offrait un asile qui n'a point été à beaucoup près aussi libéral, ni aussi heureux qu'ils avaient le droit de l'espérer, mais qui au premier abord devait les tenter. Nous passâmes plusieurs jours avec ces courageux disciples de la science, examinant l'un après l'autre, chaque pic de rocher, chaque crête de coteau où ils pourraient établir leur observatoire, et nous enquérant autant que faire se pouvait de leur situation future. Une fois les principales conditions de leur séjour à Bossekop discutées et réglées par le président de la Commission avec madame Klerck, M. Gaimard leur délivra les excellentes provisions d'hiver qu'il avait obtenues à cet effet du ministère de la marine, et nos amis commencèrent leurs grands travaux.

Pendant ce temps, MM. Crowe et Woodfall s'occupaient de notre voyage en Laponie. Il nous fallait des chevaux pour traverser les montagnes et les marais de cette rude contrée, un guide pour nous conduire, une tente pour nous servir de toit sur la terre déserte. Dans l'espace de quelques jours, on nous apporta une tente en toile, assez large pour nous mettre tous à l'abri, on nous amena de forts chevaux norvégiens, un vieux guide lapon qui avait plus de cinq pieds de hauteur, et se dressait fièrement devant nous comme pour protester, par sa mâle stature, contre les récits de notre poète Regnard et d'autres voyageurs, qui donnent aux Lapons une si petite taille.

Nous avions vingt chevaux, huit pour nous servir de monture, douze pour porter notre tente, nos provisions et nos bagages, réduits au plus strict nécessaire. Huit paysans norvégiens devaient les suivre à pied jusqu'à Karesuando et se chargeaient de les ramener aux propriétaires. Nous payions à notre guide 2 f. 50 c. par jour, et pour le trajet entier de chaque cheval, 16 species (80 fr.). En Islande, nous eussions eu pour le même prix le cheval en toute propriété, mais l'Islande est un pays primitif, comparé à la Norvège, où les grandes villes d'Europe ont déjà répandu leur luxe avec ses nécessités et ses misères.

Le 29 août au soir, nous dîmes adieu à nos amis, et nous montâmes à cheval. Mais avant de raconter les divers incidents de notre voyage, je dois essayer de tracer une esquisse générale de la population laponne que nous allons voir et de la contrée sauvage que nous allons traverser.

CHAPITRE IX.

Situation de la Laponie. — Étendue. — Climat. — Température des différents mois de l'année. — Population. — Origine. — Diverses hypothèses. — Soumission des Lapons à la Suède.

La contrée septentrionale connue sous le nom de Laponie s'étend sur l'immense espace de 2,800 milles carrés et appartient en grande partie à la Suède, en partie à la Norvège et à la Russie (1). C'est du côté de

(1) La Laponie norvégienne se compose du district connu sous le nom de Finmark, et du pastorat de Kautokeino, abandonné par les Suédois en 1751.

L'ancienne Laponie russe renferme le cercle de Kola, entouré par la mer Glaciale et la mer Blanche. Il y a là environ mille Lapons, les uns soumis au rite grec, les autres païens. Plus loin, au sud-est, sont les Samoïèdes. Dans cette ancienne Laponie russe, il faut aussi compter le district de Fiällar, que la Norvège a toujours revendiqué, mais dont la Russie ne se dessaisit pas.

La nouvelle Laponie russe se compose des districts cédés par les Suédois à la paix de 1809, c'est-à-dire d'une partie de la Laponie de Torneå, où est situé le pastorat d'Énontékis, et de toute la Laponie de Kemi, qui occupe un rayon de 530 milles carrés.

la partie suédoise que nous avons dû surtout diriger nos observations, et c'est celle-là que nous essayerons de décrire.

La Laponie suédoise est située entre le 64° et le 69° degré de latitude et le 32° et 41° degré de longitude. Elle a une longueur de 56 milles suédois (environ 160 lieues de France), et une largeur de 20 milles, en tout environ 1,020 milles carrés. Au nord-est, elle est bornée par le fleuve de Torneå, au nord-ouest par une chaîne de montagnes, au sud-ouest par la province d'Angermanie, au sud et au sud-est par la province de Norrbothnie. On la divise en six districts désignés sous le nom de Laponie de Jemtland, d'Åsele, d'Umeå, de Piteå, de Luleå et de Torneå.

Toute cette vaste région n'est ni aussi sauvage, ni aussi effroyable qu'on se le figure généralement à ce nom seul de Laponie. Il y a là, le long du golfe de Bothnie, une population suédoise active et industrielle; des champs cultivés avec soin, de larges fleuves qui alimentent de poissons tout le pays, des ports d'où partent sans cesse de nombreux navires de commerce, et où arrivent régulièrement en été des bateaux à vapeur; des villes petites, il est vrai, et construites en bois, mais où l'on trouve des hommes instruits, des établissements littéraires et les plus nobles habitudes de la civilisation. Plus d'un voyageur, parti sur la foi des préjugés populaires pour ces contrées lointaines, qu'il se représentait comme une autre Scythie, a été bien étonné de trouver là tant de points de vue majestueux, tant de sites attrayants, et s'en est revenu

remportant au fond du cœur un tendre souvenir de l'hospitalité des habitants de Haparanda, Piteå, Umeå, et des autres principales stations de cette terrible Laponie.

Nous ne voulons pourtant pas, pour essayer de corriger une fausse exagération, nous exposer à en établir une autre. Nous ne voulons pas faire d'une des plus tristes régions du globe, un Éden encore ignoré. Nous tâcherons d'indiquer, aussi exactement que possible, la nature de la Laponie. Dans la suite de notre récit, nous aurons plus d'une fois occasion d'en décrire l'aspect pittoresque.

Des observations météorologiques ont été faites pendant trois années de suite à Énontékis (1). Des observations plus habiles et plus étendues ont été faites par nos compatriotes à Bossekop, pendant un rigoureux hiver, et M. Læstadius, pasteur de Karesuando, qui est né en Laponie, qui y a passé toute sa vie, a consigné dans une intéressante dissertation le résultat de ses propres remarques (2). C'est à lui que nous aurons recours pour faire connaître les variations du climat et indiquer les principales productions de la Laponie.

Cette terre boréale est d'un côté bordée, à huit à dix milles de distance, par le golfe de Bothnie, de l'autre, à une vingtaine de milles, par l'océan Glacial. Le voisinage de ces deux mers influe considérable-

(1) Elles ont été publiées dans la *Flora lapponica* de M. le professeur Wahlenberg.

(2) *Om Uppodlingen i Lappmarken*, Stockholm, 1824.

ment sur la température du pays : en général, il l'adoucit, et quelquefois si subitement, qu'on a vu le thermomètre s'élever en peu d'instant de trente degrés de froid à deux ou trois degrés de chaleur. Quelquefois cet air tiède se maintient pendant huit à quinze jours; la glace alors se dissout, la neige fond, puis un coup de vent de nord-ouest ramène toutes les rigueurs de l'hiver.

On compte à peine en Laponie trois mois d'été : juin, juillet, août; et voici, d'après M. Læstadius, une description de chaque mois de l'année, assez neuve et assez curieuse pour que nous puissions la rapporter presque en entier.

Janvier. Froid et clair. Point de jour; quelques heures seulement d'une lueur rougeâtre. Le mercure tombe souvent alors au fond du thermomètre. En 1816, on déposa un peu de mercure dans une soucoupe, une heure après il était gelé. La température moyenne est, pendant ce mois, de 17° 50.

Février. Vents impétueux; neige abondante; 30 à 40 degrés de froid. Lueur du jour depuis six à sept heures du matin jusqu'à cinq ou six heures du soir. Température moyenne, 18° 0,6.

Mars. Les jours grandissent de plus en plus. A midi, le soleil est déjà assez chaud pour tempérer la rigueur du froid. Vers le milieu de ce mois, on voit déjà reparaître quelques cygnes. Température moyenne, 11° 40.

Avril. Temps variable. Neige, froid et orage. On voit revenir quelques oiseaux de passage; vers le milieu du mois apparaissent aussi le corbeau et le pinson de

neige (*fringilla nivalis*). Le ciel est, dès cette époque, éclairé non-seulement tout le jour, mais encore une partie de la nuit. Température moyenne, 3°.

Mai. Mois charmant pour la Laponie. Les oiseaux de passage arrivent en grand nombre. Les bois et les vallées retentissent de leurs chants. L'azur des eaux brille çà et là entre les lambeaux de glace fondue par la chaleur, et quelques fleurs du Nord éclosent dans les meilleures prairies. Parmi les myriades d'oiseaux nomades qui peuplent les airs et se répandent sur les eaux, dans les forêts et dans les champs, on remarque l'oie des montagnes (*anas erythropus*), l'oie ordinaire, la bergeronnette grise (*motacilla alba*), le garrot (*anas clangula*), plusieurs autres espèces de canards (entre autres *l'anas boschas* et *l'anas acuta*), la grue, le pigeon du Nord et l'hirondelle (*hirundo urbica*.)

Les principales plantes qui se développent à cette époque sont le tremble (*populus tremula*), le vacinet (*empetrum nigrum*), le saule, et, à la fin du mois, le bouleau commence à fleurir. Le bouleau de différentes espèces est l'arbre le plus répandu en Laponie. On trouve aussi dans cette contrée des forêts de sapins, de pins et de saules, une quantité de baies (bär) de diverses sortes, et de l'angélique. Linné n'avait remarqué dans ce pays que 536 espèces de plantes. Wahlenberg en a compté 1,087.

Vers la fin de ce mois, on commence à semer le grain. Quelquefois un vent de nord-ouest refroidit encore à cette époque considérablement la température. Puis, pendant le jour, le thermomètre monte jus-

qu'à 20 degrés de chaleur, et retombe le soir de 4 à 5 degrés. Cette chaleur extrême du milieu de la journée et les rosées abondantes développent dans l'espace d'une semaine les graines confiées à la terre.

Juin. Les glaces des lacs et des fleuves s'entr'ouvrent et se brisent avec fracas. La neige fond dans les bois. Les vallées reverdissent. Tout ce changement s'opère avec une incroyable rapidité. On dirait des décorations de théâtre qui s'élèvent et se succèdent à un coup de sifflet du machiniste. Le matin, on traverse encore en traîneau les glaces d'un lac; le soir, on sillonne ce même lac avec la barque et la rame. Après les longues et sombres nuits d'hiver arrivent ces belles nuits limpides, fraîches comme l'aurore, pures comme le jour. Le 25 juin, les curieux s'en vont voir du haut de la montagne d'Avasaxa, le soleil brillant à minuit au-dessus de l'horizon. En se rapprochant du pôle, on peut le voir à cette heure-là pendant plusieurs semaines.

Juillet. Toutes les fleurs, les plantes, les arbustes de la Laponie sont alors en pleine sève, et la température est très-chaude. Mais au beau milieu de cette saison si désirée et si rapide, tout le pays est chaque année régulièrement tourmenté par un fléau qui fait souvent regretter les sombres orages de l'hiver. Des nuées d'insectes armés d'un aiguillon venimeux se répandent dans les airs et poursuivent nuit et jour les hommes et les animaux. Ils se précipitent en telle quantité sur leur proie et la saisissent avec tant d'ardeur, qu'il n'est pas rare de voir des brebis, des

veaux, succomber sous leurs âpres morsures. Les rennes n'échappent à cette torture continuelle qu'en se réfugiant au sommet des plus hautes montagnes ou au bord des glaciers. Les Lapons, pour se préserver de la piqure de ces impitoyables insectes, s'enferment dans des tourbillons de fumée, en se couvrant le visage et les mains d'une couche de graisse; mais ce n'est encore là qu'une impuissante sauvegarde. Les farouches mouchérons traversent quelquefois le nuage de fumée, et si la couche de graisse garantit le visage de leur victime, elle ne protège malheureusement pas ses yeux.

Ces insectes, dit le professeur Zetterstedt (1), sont pourvus d'une espèce de petit tuyau aspirant (haustellum), qu'ils introduisent perpendiculairement dans la peau de l'homme ou de l'animal. C'est par là qu'ils pompent le sang de leur victime, puis ils se retirent pour le savourer, et reviennent à la charge. Leur piqure est si vive qu'elle jette quelquefois ceux qui la subissent dans une espèce de rage. La figure transpercée par ces petits dards venimeux enfle de telle sorte, qu'elle en devient méconnaissable. Une chose remarquable, c'est que ce sont les femelles seules qui pénètrent ainsi dans la chair et en aspirent le sang. Le mâle est plus petit, et beaucoup plus pacifique. La femelle dépose dans l'eau plus de trois cents œufs à la fois, qui, au bout d'une quinzaine de jours, se changent en chrysalides, et

(1) *Resa genom Sverriges och Norriges Lappmarken*, Lund, 1822.

qui, huit à dix jours après, prennent leur vol et s'assemblent surtout dans les endroits marécageux. C'est le soir, et aux approches de la pluie, que ces insectes bourdonnent, sifflent et voltigent avec le plus d'ardeur. Ils s'attachent alors au cou, aux oreilles, aux paupières, partout où ils trouvent une petite place libre, et si au moment où ils flottent ainsi en tourbillon, on ouvre la bouche, à l'instant même elle est remplie d'une foule de ces implacables bêtes.

Linné ne reconnaissait qu'une seule espèce de ces insectes (les *cousins*), qu'il désignait sous le nom de *culex*. M. Zetterstedt en distingue trois : 1^o le *culex pipiens* de Linné, qui est gris brun, et qui a trois lignes de longueur. Celui-là se montre ordinairement à la fin de juin, et disparaît à la fin d'août.

2^o Le *culex reptans*, qui est d'un gris bleu, qui a les ailes blanches, et une ligne de longueur. Quoique de deux tiers plus petit que le précédent, il n'en est pas moins dangereux. Il s'insinue dans les narines et pénètre à travers les plus petites ouvertures des vêtements.

3^o Le *culex pulicaris*, qui est noir et qui n'a qu'une demi-ligne de longueur. Il apparaît dans le pays lorsqu'on est déjà délivré à peu près des deux autres, et fait avec un aiguillon presque imperceptible des blessures envenimées, qui impriment une tache noire sur la peau. Quand une fois il a pu se coller à la peau, il s'y fixe de telle sorte, qu'on ne peut l'en chasser, et la douleur qu'il occasionne dure plus longtemps que celle produite par les insectes des deux premières espèces.

Le mois de juillet est un temps excellent pour la chasse. Tous les oiseaux de mer changent alors de plumage et traînent l'aile. Les pauvres bêtes, sentant leur faiblesse, se cachent le mieux qu'elles peuvent, entre les rocs et dans les ravins; mais on les poursuit avec des chiens dressés à cette chasse, et l'on en tue des milliers. C'est dans ce mois de juillet que les Lapons récoltent, sur les flancs des montagnes et dans les terrains marécageux, ces petites baies acides et savoureuses que l'on pourrait appeler le raisin du Nord. Dans les villes qui bordent le golfe de Bothnie, on fait avec ces fruits des liqueurs onctueuses et des confitures excellentes.

Août. Pluies fréquentes, qui souvent entravent le travail de la récolte. Température moyenne, 13° de chaleur.

Septembre. Les jours déjà considérablement raccourcis. Pluies abondantes, coups de vent et neige. Les arbres se dépouillent de leurs feuilles. Le gazon jaunit. La terre reprend sa parure de deuil. Température moyenne, 5° de chaleur.

Octobre. C'est le temps où les Lapons tuent une partie de leurs rennes et en vendent la chair, la peau, les cornes, pour se procurer les diverses denrées dont ils ont besoin. A cette époque, les petits lacs se couvrent déjà de glace, et le sol de neige. Température moyenne, 2°50.

Novembre. Hiver complet. La température moyenne est déjà à 11° au-dessous de zéro.

Décembre. A peu près aussi triste que janvier. Froid

rigoureux. Obscurité profonde. Les Lapons bravent pourtant avec courage cette cruelle intempérie. Le corps couvert d'épaisses peaux de rennes, les pieds armés de deux longs patins, ils s'en vont bravement à la poursuite de l'ours, du loup, du renard, de la martre, de l'hermine et de la gelinotte. Température moyenne, 17°20.

Sur cette terre boréale dont nous venons de raconter les intempéries, il n'y a plus qu'un petit nombre d'individus appartenant à la race des Lapons nomades, et chaque année, tandis qu'ailleurs la population s'accroît, celle-ci diminue.

On ne compte guère dans la Laponie suédoise que quatre mille Lapons; dans la Laponie norvégienne, trois mille, et dans la Laponie russe, deux mille. Les femmes laponnes sont peu fécondes, et la plupart des enfants meurent en bas âge. La misère empêche d'ailleurs beaucoup de Lapons de se marier, et la misère en oblige beaucoup d'autres à renoncer à leur vie errante. Si une épidémie pénètre dans le troupeau qui est toute leur richesse, si leurs rennes périssent, adieu la libre existence des pâturages et des montagnes. Les pauvres Lapons se retirent alors au bord des fleuves ou des golfes, se bâtissent une frêle cabane, et vivent péniblement du produit de la pêche ou de la chasse.

D'où vient donc cette race d'hommes qui, par sa singularité, a si souvent occupé l'attention des curieux? Quel est son point de départ? Quelle est sa filiation et son histoire première? C'est ce que les

savants du Nord se sont maintes fois appliqués à découvrir par des recherches philosophiques et ethnographiques, sans avoir pu, jusqu'à présent, résoudre nettement ce difficile problème. On a comparé la physionomie, les mœurs des Lapons, à celles des Scythes et des anciens Hébreux, et l'on a tiré de quelques analogies, résultant de cette comparaison, des inductions fort arbitraires. Les Juifs et les Lapons, dit Knud Leem, sont en général d'une petite taille et ont les cheveux noirs. Leur manière d'offrir des sacrifices à leur divinité a été la même. Les Juifs se sont prosternés devant des pierres, auxquelles ils attribuaient un caractère sacré; les Lapons de même. Enfin, les Lapons observaient, à l'égard de la femme, à certaines époques régulières, les mêmes coutumes que les Juifs (1).

Olaf Rudbeck le jeune, Biörner et le missionnaire Högström, auquel on doit, du reste, un très-bon petit livre sur la Laponie (2), ayant établi les mêmes rapports de mœurs, en ont conclu que les Lapons étaient d'origine israélite, qu'ils descendaient d'une des dix tribus que Salmanassar emmena captives en Assyrie, et Scheffer ajoute, comme pour corroborer ce fait, que jadis la principale idole des Lapons portait une couronne ornée de douze pierres précieuses, symbole des douze tribus.

(1) *Knud Leems, Beskrivelse over Finmarkens Lappen*, Copenhague, in-4^o, 1767.

(2) *Beskrifning öfwer de till Sweriges Krona lydande Lapmarken*, Stockholm, 1 vol. in-12.

D'autres écrivains ont cherché à démontrer la parenté des Lapons avec les Turcs, les Avars et les Hongrois. La peuplade avec laquelle ils ont maintenant encore le plus de rapport est celle des Samoïèdes. Knud Leem, après avoir signalé leur prétendue analogie avec les Juifs, dit lui-même : « Je croirais plutôt qu'ils descendent directement des Samoïèdes. Tous les Lapons que j'ai interrogés sur leur origine m'ont répondu *Sabmeladgh*. Ils donnent à leur langue le nom de *Samegierl*, et à leur pays celui de *Same-Ednam*. D'après ce que j'ai lu dans diverses relations de voyages, je ne connais aucun peuple dont l'organisation physique, les mœurs, les habitudes ressemblent autant à celles des Lapons que celles des Samoïèdes. Il y a aussi un grand rapport entre le dialecte des Lapons et celui des Samoïèdes. »

Ce qui paraît plus clairement démontré par la comparaison de la langue et de l'ancienne mythologie finlandaise avec celles des Lapons, c'est que ces deux peuples proviennent de la même souche et ont eu pendant des siècles le même culte et les mêmes coutumes. Ce qui paraît encore assez bien démontré par plusieurs traditions, et surtout par les récentes études ethnographiques, c'est que les Lapons ont, à une époque ancienne, occupé la Suède jusque dans ses provinces méridionales. Högström raconte que plusieurs Lapons lui ont eux-mêmes exprimé cette opinion. Plus loin, il rapporte ce curieux épisode : un jour, il interrogeait un Lapon sur l'origine de ses ancêtres. Le Lapon lui dit, en relevant la tête avec

fierté : « Jadis les Lapons et les Suédois ne formaient qu'un même peuple. Un soir, une tempête violente éclate. Le Suédois a peur, il se cache sous une planche ; et Dieu fait de cette planche une maison. Le Lapon, plus brave, reste en plein air et erre à l'aventure. »

M. le professeur Nilsson, de Lund, va bien plus loin dans ses solutions scientifiques. En creusant à différents endroits le sol de la Scanie, il a trouvé des ustensiles, des armes en pierre, des crânes, dont la comparaison attentive avec d'autres objets de même nature, découverts en d'autres lieux, l'a amené à cette conclusion : que les Lapons, isolés aujourd'hui aux extrémités du Nord, sont les derniers descendants d'une race nombreuse, qui, dans les temps les plus anciens, aurait occupé, non-seulement les districts méridionaux de la Suède, mais le Danemark, les côtes septentrionales de l'Allemagne, les îles Britanniques, et peut-être une partie de la France. A quoi tient l'orgueil des annales humaines. Qu'un savant de la trempe de Nilsson vienne à déterrer dans quelque monticule de la Lorraine ou de la Picardie, une demi-douzaine de crânes aux pommettes saillantes, on nous démontrera que les petits Lapons, si pauvres à présent, et si méprisés, ont été les maîtres de la France. Mais, en attendant qu'on nous compose cette nouvelle chronique, rentrons dans les régions du Nord.

Le savant Ihre, dans l'introduction qu'il a placée en tête du dictionnaire lapon d'OEhring (1), dit

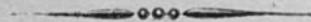
(1) *Skandinaviska Nordens Urinvånare*, Christianstad, in-4^o, 1838, première partie, 2^e chapitre, page 12.

aussi que les premiers habitants du Nord étaient les Lapons, qu'ils furent repoussés peu à peu vers les régions boréales, par des peuplades plus fortes et plus habituées à la guerre, les peuplades d'Odin. Il cite plusieurs mots de leur langue qui auraient été introduits dans la langue suédoise, par exemple : *Stor*, grand, lapon, *stuuri*; *warg*, loup : le même mot en lapon signifie loup et rapide; *haerd*, épaule, lapon, *hardo*. Le nom de l'ancienne ville de *Calmar* vient peut-être, ajoute-t-il, du mot lapon *kalmar*, marchand; le nom de *Hedemora*, du mot lapon *mor*, bois, et le nom de la province de *Wermland* des deux mots lapons : *ware*, montagne, et *mar*, terre (1).

Il est plusieurs fois question des Finnois dans les anciens écrivains latins. Tacite les a dépeints avec son admirable justesse et sa rare concision. Ptolémée, Jornandès, les mentionnent aussi dans leurs livres. Quant aux Lapons proprement dits, leur nom n'apparaît pour la première fois que dans des écrits beaucoup plus récents, et leur histoire n'est réellement connue qu'à partir du XIII^e siècle. Quelques écrivains prétendent que les Lapons avaient jadis plusieurs rois; mais par ce mot de rois, il faut entendre sans doute des chefs de tribu, ou des chefs de famille, qui exerçaient sur un certain nombre d'individus l'autorité que leur donnait l'âge, ou le droit de naissance. D'autres écrivains disent que, dès

(1) *Lexicon lapponicum cum interpretatione vocabulorum græco-latino*, Stockholm, in-4^o, 1780.

la fin du vi^e siècle, les Lapons reconnaissaient la souveraineté des rois d'Upsal. S'ils furent soumis pendant un certain laps de temps à cette domination, ils parvinrent à s'en affranchir, car au xiii^e siècle, le roi de Suède, Magnus Laduslås, désespérant de les subjuguier, déclara qu'il abandonnerait la Laponie à ceux qui parviendraient à la conquérir. Une tribu des bords du golfe de Bothnie, connue sous le nom de Birkarle, entreprit cette tâche et réussit à l'accomplir, moitié par ruse, moitié par force. Une fois maîtres du pays, les Birkarle l'exploitèrent durement. Ils payaient une redevance annuelle aux rois de Suède, et moyennant ce tribut, ils usaient amplement du privilège de gouverner et de piller les pauvres Lapons. Cette funeste situation dura jusqu'au temps de Gustave 1^{er}, qui affranchit la Laponie de ces petits tyrans, et la plaça, sauf quelques modifications, sous le même régime que les autres provinces de la Suède.



CHAPITRE X.

LANGUE LAPONNE.

Il n'existe en langue laponne qu'un très-petit nombre d'opuscules élémentaires, composés et publiés par les missionnaires pour l'instruction religieuse des enfants. Les voyageurs ont trouvé, parmi les peuplades les plus sauvages de l'Amérique, des chants populaires pleins de grâce souvent et d'originalité. Les Finlandais, ces anciens frères et ces proches voisins des Lapons, ont une foule de ballades, de chansons, d'élégies, qui retracent d'une façon curieuse, naïve et parfois charmante, leurs anciens mythes, leurs mœurs actuelles, et la mélancolique beauté de leur terre natale. Les Islandais, isolés sur leur île de lave, dans les froides brumes de l'océan Atlantique, ont eu, comme on le sait, à une époque où l'Europe était encore plongée dans la barbarie, toute une littérature féconde et variée, prose et vers, chroniques nationales et épopées mythologiques, hymnes de guerre et légendes d'amour. Les pauvres Lapons n'ont aucun de ces trésors intellectuels : les soins journa-

liers de la vie matérielle, les rigueurs de leur climat, semblent étouffer toute inspiration poétique. Leur chant n'est qu'une psalmodie monotone et plaintive, où l'on distingue à peine quelques paroles sans suite, dont on ne pourrait composer une strophe sentie et sensée. Sous le rapport littéraire, il n'y a donc rien à chercher dans la langue laponne ; mais, sous le rapport philologique, cette langue, en la dégageant de l'alliage d'un certain nombre de mots empruntés, par suite de diverses circonstances, au latin, au suédois, au norvégien et au russe, est curieuse à étudier. C'est chose curieuse, en effet, que de trouver au milieu des langues de l'Europe, enseignées dans les collèges, travaillées par les académiciens, développées en serre chaude par les écrivains, une humble langue qui subsiste à l'écart depuis une longue suite de siècles dans sa nature primitive, et que toute une race d'hommes bégaye d'âge en âge, en dehors de toute étude scolastique, d'après un usage traditionnel, et d'après ses besoins instinctifs. La langue est le vêtement de la pensée, le reflet le plus saillant des mœurs et de la civilisation d'un peuple. L'étude d'une langue, prise à ce point de vue, embrasse conséquemment dans son cadre une foule d'importantes remarques. Ainsi l'on chercherait vainement dans la Laponie un mot qui exprime une science ou une idée abstraite ; point de mots non plus qui signifient luxe ou volupté. La misère, l'ignorance des malheureux Lapons se révèlent tout entières dans cette lacune. Ils suppléent à cette pauvreté de langage par le substantif *ata*, qui désigne les

choses dont on ne sait pas, ou dont on ne se rappelle pas le nom, et le verbe *atet*, qui a la même signification. En revanche, ils ont un grand nombre d'onomatopées qui proviennent de leur observation constante des objets qui les entourent et des harmonies de la nature. Ainsi : *swaskot*, fouet ; *mekot*, bêler ; *kris-kesset*, pétiller, etc.

Leur langue est douce en général, pleine de voyelles, et leur syntaxe d'une construction semblable à la nôtre : d'abord le mot essentiel, puis l'objet, puis le verbe et le régime.

Leur alphabet se compose de trente-trois caractères, dont plusieurs doivent être considérés comme des diphthongues, et dont plusieurs autres, qui ressemblent aux nôtres, ont une tout autre consonnance. Les voici, tels qu'ils sont rangés dans la grammaire de Rask, avec leur son approximatif : *A*, *B*, *C* (Tsé), *D*, Θ (Edh), *E*, *F*, *G* (Go), *Z* (Egh), *H* (Ho), *I*, *J*, *K* (Ko), *L*, *M*, *N*, *G* (Eng), *O*, *P*, *Z* (Ez), *R*, *S*, *T* (T barré qui se prononce Eth), *U*, *W* (Ew), *Y*, *Z* (avec un accent, Set), *A* (Aa), *Oe* (OE), Φ (barré en diagonale et un Ö pointillé, qui se prononcent *eu* long et *eu* bref).

Les déclinaisons se composent de huit cas, dont le missionnaire Stockfleth donne ainsi la définition : *nominativus*, désignation de l'objet, répond au nominatif latin ; *genitivus* ; *infinitivus*, désigne un nombre, un objet indéterminé ; *collectivus*, exprime un mouvement de tendance vers un lieu, une personne, une chose ; *factivus*, action d'être, de devenir, de paraître ; *locativus*, répond à l'ablatif latin ; *concitativus*,

exprime l'alliance, l'emploi. Par exemple : avec qui êtes-vous ? avec quelle hache avez-vous coupé ce bois ? *caritivus*, sens contraire. Par exemple : je suis venu sans mon père ; j'ai voyagé sans rennes.

Il n'y a que deux déclinaisons : celle des substantifs, dont le nominatif se termine par une voyelle et qu'on appelle substantifs ouverts ; et celle des substantifs fermés, dont le nominatif se termine par une consonne.

La première déclinaison comprend trois modes différents : 1^o les consonnes radicales du singulier peuvent être affaiblies ou disparaître dans le pluriel, comme par exemple : *Oabme*, propriété, au pluriel *oamek* ; *laibbe*, pain, *laibek* ; *appe*, force, *apek* ; *duogje*, travail, *duojek* ; *akka*, femme, *akak* ; *jakke*, année, *jagek*.

2^o Les consonnes radicales peuvent être fortifiées et doublées, comme par exemple : *Suolo*, île, *sulluk* ; *boaco*, renne, *bocchuk*.

3^o Les consonnes radicales peuvent rester invariables, comme par exemple : *Spiri*, animal, *spirik* ; *hægga*, corps, *hæggak*.

Dans la seconde déclinaison, les consonnes restent invariables ou se doublent.

Exemple d'une première déclinaison.

SINGULIER :

N.	Jåkka,	le fleuve.
G.	Jāja,	du fleuve.

<i>I.</i>	Jåga,	<i>d'un fleuve.</i>
<i>A.</i>	Jokki,	<i>au fleuve.</i>
<i>I.</i>	Jåkkan,	<i>vers le fleuve.</i>
<i>L.</i>	Jågast,	<i>dans le fleuve.</i>
<i>Co.</i>	Jågatin,	<i>avec le fleuve.</i>
<i>Ca.</i>	Jågataga,	<i>sans le fleuve.</i>

PLURIEL :

<i>IV.</i>	Jågak,
<i>G.</i>	Jågai,
<i>I.</i>	Jågaïd,
<i>A.</i>	Jågaidi,
<i>I.</i>	Jåkkan,
<i>L.</i>	Jågain,
<i>Co.</i>	Jågaiguim,
<i>Ca.</i>	Jågaitaga.

Les adjectifs sont soumis à la même règle que les substantifs, et se divisent également en deux déclinaisons.

Le comparatif se termine par *bo*, *bu*, ou *b*; quelquefois cette consonne se double.

Le superlatif se termine par *mus* ou *emus*. Ainsi: *Nuorra*, jeune, *nuorab*, *nuoramus*; *buorre*, bon, *buoreb*, *buoremus*.

Les adjectifs qui au positif se terminent par *g* ou *ag*, perdent cette consonne ou cette syllabe au comparatif et au superlatif; par exemple: *allag*, élevé, *aleb*, *alemus*; *gassag*, épais, *gaseb*, *gasemus*.

Ceux qui se terminent en *k* s'adouçissent égale-

ment par l'adjonction de deux syllabes : *alek*, bleu, *alekabbo*, *alekammus*.

Les pronoms se divisent en pronoms personnels, possessifs, démonstratifs, relatifs, interrogatifs, indéfinis, et pronoms de nombre; ils n'admettent, de même que les adjectifs et les substantifs, aucune distinction de genre; mais on y trouve, comme dans le grec, les trois nombres : *singulier*, *dualisme* et *pluriel*.

Les verbes se divisent en verbes actifs, passifs et neutres, et ont à chaque temps les trois nombres.

Il y a deux conjugaisons : celle dont la troisième personne de l'indicatif se termine par une voyelle, et celle où cette terminaison est formée par une consonne. Au moyen d'une petite particule, on fait d'une conjonction appelée affirmative une conjonction négative. Ainsi : *laek*, lire; *im laek*, ne pas lire.

Les adverbes ont des degrés de comparaison très-réguliers. Le positif se forme en ajoutant à l'adjectif *t* ou *et*; le comparatif en ajoutant *ut*; le superlatif en ajoutant *at*. Par exemple : adjectif *baha*, méchant, positif de l'adverbe *bahat*; comparatif *bahaut*; superlatif *bahammat*; *visshal*, laborieux, *visshalet*, *visshaletut*, *visshalamusat*.

Les prépositions expriment, comme les déclinaisons, par un simple changement de lettres, un mouvement, une situation : *Ala*, mouvement d'ascension; *aldi*, situation élevée; *ald*, mouvement de descente.

Vollai exprime l'action d'arriver en bas; *vold*, qu'on est en bas; *volde*, qu'on est arrivé très-bas. Le pre-

mier cas indique le mouvement de tendance ; le second, la station ; le troisième, l'éloignement.

Il y a, dans la langue laponne, une quantité de diminutifs que l'on emploie surtout pour exprimer la tendresse. Les noms propres même se changent en diminutifs affectueux ; ils se terminent ordinairement en *ach* ou en *am* : *Gaimatiam*, mon petit nom, dit un Lapon à un ami qui porte le même nom que lui ; *manach*, petit enfant ; *Jesusach*, petit Jésus. De même, pour les adjectifs au positif et au comparatif : *Borach*, petit bon ; *borebuch*, petit meilleur. *Kurh* est un diminutif qui exprime la pitié : *Manakurh*, pauvre petit enfant ; *bâdnekurh*, pauvre petit homme.

La vraie richesse de la langue laponne est dans ses verbes. Sous ce rapport, dit le savant philologue Rask, elle surpasse même la langue grecque. Au moyen de quelques terminaisons, les Lapons modifient tellement la signification d'un verbe, qu'il faut souvent toute une périphrase pour rendre ce qu'ils expriment par une seule particule.

Par exemple : *Moginsaestem*, il commence à sourire un peu ; *mogsusadam*, il commence plus souvent à sourire un peu ; *mogjusatam*, il engage à commencer à sourire. *Jam algish gâdam*, il commence à s'évanouir ; *jam algaestam*, il s'évanouit un peu ; *jam algadam*, il s'évanouit plus souvent ; *jam algudastaram*, il est près de s'évanouir ; *jam algattam*, il provoque l'évanouissement.

Par l'effet des terminaisons, on change également la signification première des prépositions et des ad-

verbes. La racine du mot reste la même; mais la moindre différence de désinence ajoute une nouvelle nuance, ou un nouveau développement à l'idée contenue dans ce mot.



CHAPITRE XI.

Ancienne idolâtrie. — Tentatives de conversion. — Suède. — Norvège. — Bredel. — Westen. — Progrès des missions. — Œuvres des missionnaires.

Les Lapons ont été, comme on sait, abandonnés pendant de longs siècles aux erreurs d'une idolâtrie grossière, à un fétichisme fondé en partie sur le culte de la nature, mais entouré des superstitions les plus absurdes. Ils faisaient d'une sommité de montagne, d'une pierre de forme bizarre, un objet d'adoration. On montre encore, dans ces contrées, une foule de pointes de rocs, de sommités anguleuses, qui ont conservé leur ancien nom de *Passe-vare* (montagnes saintes). C'était là que, dans les circonstances les plus graves de leur vie, les Lapons allaient invoquer l'appui de leurs dieux. Souvent ils se prosternaient au milieu d'une de ces montagnes, et se traînaient à genoux jusqu'à sa cime, pour y déposer leurs cornes de rennes et leurs autres offrandes. Dans l'enceinte de leurs mobiles demeures, sous les lambeaux en laine de leurs tentes, ils étaient à tout instant en con-

férence avec de prétendus sorciers, qui, à l'aide d'un tambour couvert de caractères mystérieux, de figures bizarres, prétendaient entrer en communication directe avec les puissances célestes et infernales, dévoiler les secrets de l'avenir et dompter la fatalité. Si un Lapon songeait à se marier, s'il projetait un voyage, s'il avait envie de conclure un marché, ou s'il tombait malade, à l'instant même on appelait le sorcier, qui remplissait à la fois les fonctions d'augure et de médecin. Ce sorcier, après avoir jeté les dés sur son tambour, se prosternait la face contre terre, et restait quelques instants muet, immobile, s'entretenant, disait-on, avec les divinités invisibles que lui seul pouvait évoquer, et auxquelles lui seul pouvait parler. Puis il se relevait, les lèvres écumantes, l'œil enflammé comme un oracle des anciens temps, et donnait à la communauté attentive son avis, qui était toujours écouté et suivi avec un religieux respect.

M. Læstadius, pasteur de Karesuando, devant lui-même expliquer dans tous ses détails cette mythologie qu'il doit si bien connaître par la longue étude qu'il en a faite, nous ne voulons point toucher à une tâche qu'il est mieux que nous en état de remplir. Nous dirons seulement en peu de mots comment les Lapons ont été convertis de leur idolâtrie au protestantisme, et nous essayerons de dépeindre, d'après nos propres observations, et d'après celles qui nous ont été communiquées par les gens du Nord les plus experts, la situation actuelle et les mœurs de la race laponne.

Dès le XIII^e siècle, les rois de Suède songeaient à

détourner les Lapons de leurs aveugles superstitions, et à leur inculquer les principes du christianisme. C'était un des vœux de Magnus Laduslås, qui, comme nous l'avons dit, subjuga la Laponie par l'entremise des Birkarls; mais il était de l'intérêt de ces Birkarls, fins et rusés marchands, de maintenir les Lapons dans leur état d'ignorance, et la pieuse pensée de Magnus n'eut aucun résultat. En l'année 1400, Éric de Poméranie écrivit au chapitre d'Upsal pour l'engager à envoyer des missionnaires en Laponie, et l'on ne sait ce qui arriva de cette royale requête. Gustave I^{er} accomplit enfin le vœu de ses prédécesseurs. Plusieurs prêtres partirent, par ses ordres, pour la Laponie, et commencèrent à répandre sous les tentes nomades les principes de la religion chrétienne. En l'année 1600, Charles IX, poursuivant avec zèle l'œuvre de son illustre devancier, fit construire des églises dans la Laponie d'Umeå, de Piteå, de Luleå et de Tornea. Christine augmenta encore le nombre de ces églises, et érigea en paroisses plusieurs succursales. Il manquait encore à la Laponie des écoles, Gustave-Adolphe en fonda une à Piteå, et ordonna la publication en langue laponne de quelques ouvrages élémentaires d'instruction et de religion. Le premier livre qui parut dans cette langue jusque-là si ignorée, fut un *Abc*, auquel on joignit les dix commandements de Dieu, le *Credo* et le *Pater*. Quelques années après, le pasteur André de Piteå fit imprimer à Stockholm un recueil de psaumes et de prières; et Jean Torneus publia un ouvrage plus étendu, qui ren-

fermait, outre les psaumes de David, les proverbes de Salomon, le catéchisme de Luther, les évangiles, les épîtres, et l'histoire de la passion de Jésus-Christ. Jusqu'à cette époque les prêtres suédois, envoyés comme missionnaires en Laponie, éprouvaient par leur ignorance de la langue de grands obstacles dans leurs tentatives de conversion. Il fallait qu'ils fussent toujours accompagnés d'un interprète; mais souvent cet interprète inhabile traduisait de la manière la plus grotesque les paroles du prédicateur, et l'effet seul d'une traduction exacte, mais lente et pénible, devait considérablement atténuer l'impression que le prêtre désirait produire par un sermon. L'école de Piteå remédia à cet inconvénient. Des jeunes gens y apprirent à la fois le suédois et le lapon, et tout ce qu'ils devaient savoir pour prêcher avec plus d'autorité et plus de fruit. De l'université d'Upsal sortirent ainsi plusieurs élèves en théologie, qui se consacrèrent avec zèle à l'enseignement de l'Évangile dans les montagnes de Laponie.

En Norvège, les essais de conversion ont commencé plus tard qu'en Suède; mais ils ont été soutenus et continués avec plus d'ardeur. A l'époque où le roi de Danemark, Christian IV, traversait le Finmark pour se rendre au cap Nord, c'est-à-dire en l'année 1602, les Lapons étaient encore plongés dans la plus profonde idolâtrie. L'illustre voyageur, irrité de voir leur ignorance et leur grossière superstition, déclara, par un édit, que quiconque d'entre eux serait convaincu de sorcellerie et ne voudrait pas renon-

cer à ses folles pratiques, serait condamné à mort; et que tous ceux qui seraient seulement soupçonnés de faire usage des tambours magiques, seraient bannis du pays. C'était une dure façon de procéder à l'instruction des pauvres Lapons. Aussi l'impitoyable édit de Christian IV ne fut-il point exécuté. Un digne prêtre de Norvège, l'évêque Éric Bredal, de Drontheim, employa des moyens plus évangéliques pour ramener au christianisme les ignorants enfants de la Laponie. Il leur donna des maîtres intelligents et zélés; il fit venir chez lui de jeunes Lapons, qu'il instruisait lui-même, et qu'il renvoyait ensuite dans leurs montagnes pour y répandre les premiers principes de religion. En 1643, les Suédois, s'étant emparés de Drontheim, chassèrent de cette ville le vertueux prélat. Mais cet arrêt d'exil n'éteignit point sa religieuse ardeur : il se retira avec une humilité chrétienne dans une pauvre paroisse, où il remplit les fonctions de pasteur, ne quittant le troupeau dont il avait pris la direction que pour s'occuper de cet autre troupeau abandonné, qu'il désirait si vivement instruire. Il continua à attirer les Lapons auprès de lui, entreprit plusieurs voyages en Laponie, et envoya dans ces pays des étudiants, dont il avait pris à tâche pendant plusieurs années de développer l'esprit et d'affermir le zèle. Un jour on trouva tous ces jeunes missionnaires étendus morts en pleine campagne. La fleur évangélique devait être, jusque dans les régions boréales, arrosée du sang des martyrs. Les Lapons, attachés à leurs vieilles croyances, avaient massacré ceux qui venaient leur

prêcher le culte d'un autre dieu et le respect d'une autre loi.

☞ Cependant l'œuvre d'Éric Bredal avait éveillé en Norvège, en Danemark, de puissantes sympathies, et devait trouver dans ces deux contrées de puissants auxiliaires. En 1707, Frédéric IV envoya en Finmark un étudiant nommé Povel Resen, pour observer les dispositions des Lapons, et rechercher les moyens les plus sûrs de les convertir. Au retour de cet étudiant, le roi rendit une ordonnance qui fondait la mission de Finmark, et il fut enjoint à l'évêque de Drontheim de choisir des prêtres pour remplir cette mission. En 1715, le collège ecclésiastique établi à Copenhague par une autre ordonnance royale, pour soutenir et accélérer les progrès de la prédication chrétienne en Laponie, constitua deux séminaires de prédicateurs, l'un à Copenhague, l'autre à Drontheim. L'année suivante, on envoya en Laponie un de ces hommes d'élite qui acceptent avec dévouement la tâche qui leur est confiée, et la poursuivent avec persévérance. C'était Thomas Westen, dont le nom, avec celui d'Éric Bredal et d'Egede, l'intrépide missionnaire du Groenland, mérite d'être à jamais vénéré dans le Nord. Il visita les parties les plus sauvages du Finmark, s'arrêta dans les plus pauvres cabanes, portant partout la parole de foi et de charité, partout suivant avec intelligence l'esprit des populations, étudiant leurs besoins, et interrogeant chacun de ceux qui pouvaient lui donner un utile conseil. De retour à Copenhague, il rendit au collège ecclésiasti-

que un compte détaillé de ses observations, expliqua ses vues, et repartit en 1718, non plus cette fois pour visiter seulement le pays, mais pour y construire des églises et y fonder des écoles. Le roi lui abandonnait pour accomplir cette œuvre une certaine partie de dîmes, et plusieurs particuliers s'associaient par des dons volontaires à son entreprise. En 1719, il revint à Copenhague, et en repartit de nouveau quatre ans après, pour recommencer sa laborieuse pérégrination, avec des missionnaires auxquels il donna des instructions pleines de douceur, de sagesse pratique et de piété (1). Les pauvres prêtres que l'infatigable Thomas Westen entraînait sur ses traces, se soumettaient à un rude labeur et à une existence toute remplie de privations. Pour se rendre d'un des districts du Finmark à l'autre, tantôt ils étaient obligés d'affronter sur une frêle embarcation les écueils et les orages de l'océan Glacial, tantôt de franchir sur un traîneau vacillant, par les plus affreuses rigueurs de l'hiver, les fleuves couverts de glace et les montagnes de neige. Pour de tels actes de courage et de vertu, l'État leur donnait annuellement une misérable somme de trois cents francs. Ceux qui restaient dans la province de Norrland, ne recevaient même que deux cents francs. Les maîtres d'école étaient comparativement plus heureux : ils ne recevaient qu'un traitement annuel de cent francs ; mais il leur était alloué en outre une gratification de deux francs pour

(1) *Knud Leem*, p. 520.

chaque enfant qui fréquentait leur institution, dès qu'ils lui avaient donné un certain degré d'instruction.

A l'aide de ces faibles moyens, l'œuvre de conversion s'est pourtant accomplie en Norvège et en Suède. Les Lapons ont renoncé à leurs idoles de pierre, à leurs coutumes de sorcellerie, pour suivre les lois du christianisme. Maintenant il y a de par toute la Laponie suédoise et tout le Finmark, des églises, des prêtres, des catéchistes qui s'en vont de cabane en cabane, de tente en tente, raviver le sentiment religieux des chefs, et donner des leçons aux enfants, s'arrêtant huit jours dans un endroit, huit jours dans un autre, jusqu'à ce qu'ils aient jeté dans le cœur de leurs disciples un germe salutaire, puis revenant à des époques régulières poursuivre leur tâche. Parmi les prêtres qui se sont consacrés à une vie si pénible, à une mission si obscure, il y a eu des hommes remarquables par leur instruction et leur talent. Thomas Westen était, au dire de Suhm qui s'y connaissait, un homme d'un rare savoir; Knud Leem a écrit l'un des ouvrages les plus détaillés et les plus vrais qui existent sur la Laponie. Högström a écrit pour la Laponie suédoise un ouvrage du même genre, très-substantiel et très-exact. Deux frères, nés en Laponie, et appelés tous deux, au sortir de l'université, à exercer sur leur terre natale les fonctions du sacerdoce, les deux frères Lästadius se sont fait un nom en Suède par leurs études scientifiques et leurs écrits. Le premier a raconté avec une simplicité charmante

ses excursions à travers les diverses paroisses de Laponie, qu'il était appelé à parcourir comme missionnaire. Le second, qui a été notre compagnon de voyage, a exprimé, dans l'opuscule dont nous avons extrait quelques passages, des idées intéressantes sur les moyens de cultiver les plaines arides de la Laponie. Enfin, le vénérable M. Stockfleth, qui joint au prosélytisme de Bredal la science de Westen, publie depuis quelques années d'excellentes traductions d'ouvrages religieux en langue laponne, et refait, dans la forme la plus lucide, toutes les grammaires de cette langue.

Grâce aux efforts, aux travaux de ces dignes missionnaires, la pauvre Laponie n'aura pas été entièrement privée de sa part d'héritage intellectuel, et nous aurons acquis les plus sûres notions sur une des contrées les plus éloignées et les plus difficiles à connaître de l'Europe.

CHAPITRE XII.

Diverses classes de Lapons. — Mœurs des Lapons nomades. — Lapons des forêts. — Physionomie générale et caractère. — Un roman d'amour en Laponie. — Mariages. — Nourriture. — Produit des rennes. — Description des rennes. — Foires laponnes. — Anciennes superstitions. — Remèdes dans les maladies. — Amour des Lapons pour leur sol natal.

Il y a deux classes distinctes de Lapons : ceux qui ont renoncé à la vie nomade, et ceux qui la continuent. Les premiers se divisent encore en deux catégories, désignées en Suède sous les noms de *Nybyggare* (littéralement, nouveau constructeur ou colon), et de *Fiskare Lappar* (Lapons pêcheurs). C'est le plus souvent la misère, et quelquefois le désir d'imiter les Suédois, les Norvégiens, qui porte le Lapon à abandonner l'existence errante et les mœurs primitives de ses aïeux. Qu'il perde, comme nous l'avons déjà dit, par l'effet d'un désastre soudain, d'une épidémie, ses rennes, qui sont toute sa fortune, il en est réduit, soit à entrer au service d'une famille plus heureuse que la sienne, soit à mendier dans les hameaux, ou à se retirer au bord d'une rivière, s'il a

pu sauver, au milieu de sa ruine, ce qui lui est nécessaire pour se procurer des instruments de pêche et se construire une petite cabane. Le lac, le fleuve, la rivière, les lacets qu'il tend dans les bois, lui donnent alors les ressources qu'il ne peut plus attendre des pâturages. Si à ces produits de l'eau et des forêts il peut ajouter celui de quelques chèvres, il s'assure par là un rare moyen de bien-être. Mais, en général, les Lapons pêcheurs n'ont qu'une vie très-misérable. Ils ne se nourrissent que de poisson et de bouillon de poisson, et dorment une grande partie de la journée. M. Læstadius attribue leur longue somnolence à leur nourriture (1). S'il en est ainsi, le poisson serait pour eux une ressource plus précieuse encore qu'on ne le pense, car, pendant qu'ils dorment, les malheureux oublient leur dénûment et leurs souffrances. Quelquefois le poisson quitte l'endroit de la rivière où ces pauvres gens s'étaient établis, et alors ils sont obligés de suivre cette migration, et de transporter ailleurs leur cabane.

Les Nybyggare n'éprouvent point un tel état de misère. Pour commencer leur vie de colon, il faut qu'ils aient au moins quelques vaches et quelques instruments d'agriculture. Ils se bâtissent une maison en bois sur un terrain cultivable; ils défrichent un champ; ils se font un enclos. Le gouvernement les seconde dans leur patiente entreprise : il leur accorde pendant un certain nombre d'années la jouissance

(1) *Journal of erete Læstadius*, t. 1, p. 214.

du sol qu'ils essayent à féconder ; souvent même il leur octroie quelques mesures de grains , des pommes de terre. Si leur champ rapporte une bonne moisson, si leur enclos se couvre d'une herbe épaisse, ils retirent, du produit de leur exploitation, du produit de la chasse et de la pêche, de quoi augmenter leur bétail, élargir leur maison, accroître leurs revenus. Nous avons vu en Laponie des habitations de Nybyggare, où l'on trouvait tout ce qui constitue une ferme bien établie : grange à foin, grenier à blé, laiterie, tous les meubles essentiels, et même quelques pièces d'argenterie, comme preuve ostensible du bien-être de la famille.

Les Lapons nomades se divisent aussi en deux catégories : *Fiell-lappan* (Lapons des montagnes), et *Skogslappan* (Lapons des forêts). Les premiers habitent pendant une grande partie de l'année les montagnes arides, élevées, et couvertes à leurs sommités d'une neige perpétuelle. Au printemps et en automne, ils stationnent un peu plus bas, à l'endroit où s'arrête la limite des bois. Ils ont là leur *stabur* de la saison ; c'est une espèce de petit magasin en planches, posé au-dessus d'une colonne en bois, pour préserver les objets qu'on y renferme des atteintes du glouton, qui, avec ses dents aiguës, ronge parfois la porte d'une cabane, y dévore et dévaste tout ce qu'il y trouve, mais qui ne peut grimper au-dessus d'un pilier. Près de son *stabur*, le Lapon construit quelquefois une petite cabane, posée sur quatre poutres ; c'est là qu'il entrepose une partie de ses vêtements et qu'il

fait sécher ses provisions d'hiver, c'est-à-dire le poisson qu'il épargne pour la dure saison, et la chair de renne. Pendant tout le mois de juillet et d'août, il erre sur les cimes des montagnes de Norvège, traite ses rennes, fait du fromage de leur lait, et, avec le produit qu'il en retire, achète en Norvège les diverses choses dont il a besoin, des couvertures de laine, des peaux de mouton et de l'eau-de-vie. Au commencement de septembre, il revient à petites journées vers sa station d'automne, s'arrêtant çà et là, selon les circonstances. Il laisse alors son troupeau paître à l'aventure. Les rennes, après avoir erré pendant plusieurs semaines en liberté, se rassemblent d'eux-mêmes au mois d'octobre, époque du rut; et, dès que cette époque est passée, le Lapon tue une partie des mâles. Vers le milieu de novembre, lorsqu'il peut traverser les lacs sur la glace, il se remet en marche et se rapproche des bois, ayant grand soin d'observer les lieux où il peut se trouver des loups, et changeant de place, s'il le peut, pour éviter le voisinage de ces animaux dangereux. En émigrant ainsi, il arrive quelquefois jusque près du golfe de Bothnie. Au milieu d'avril, lorsque la neige commence à fondre à la chaleur du soleil et se raffermite le soir, il recommence ses pérégrinations, mais il ne voyage que pendant la nuit; pendant le jour, il laisse paître son troupeau, et s'assoupit, comme il peut, sur la terre humide. Le Lapon des montagnes n'a guère d'autre produit que celui de ses rennes; la chasse et la pêche ne sont pour lui qu'une occupation accidentelle.

Le Lapon des forêts, au contraire, emploie une bonne partie de son temps à pêcher dans les lacs et les rivières, et à poursuivre les animaux des bois. Sa vie est, comme celle des premiers, assez errante ; mais il va moins loin. Dès que les nuées de mouchérons se répandent dans le pays, tous les rennes disséminés dans les pâturages se rapprochent, se resserrent par instinct ; il paraît que, réunis ainsi en masse compacte, ils souffrent moins du tourbillon envenimé qui les assaille. Quelques semaines après, chaque propriétaire vient dans cette foule nombreuse reconnaître son bien ; il emmène ses rennes dans un endroit découvert, où il a soin d'élever plusieurs brasiers humides, dont l'épaisse fumée éloigne les mouchérons. Une fois par jour on rassemble les rennes pour les traire ; le Lapon s'avance avec une corde à nœud coulant, qu'il jette à une longue distance et avec une étonnante dextérité sur les cornes de l'animal qu'il veut amener à lui. Le lait qu'on retire de ces animaux est épais, onctueux comme la crème, plein d'arome et très-agréable. Au milieu du mois d'août, lorsque les mouchérons commencent à disparaître, les rennes se dispersent, et le Lapon a six semaines de liberté qu'il emploie à la pêche. Vers la Saint-Michel, il rassemble de nouveau son troupeau et redescend dans les vallées.

Le Lapon des forêts est en général physiquement plus fort et annonce plus d'intelligence que celui des montagnes ; il éprouve aussi moins de privations, et M. Læstadius cite l'existence de ce pâtre, de ce pé-

cheur nomade, comme une des existences les plus heureuses qu'il puisse y avoir en ce monde (1). C'est pourtant, si nous ne nous trompons, un bonheur que peu de gens envieraient. Mais M. Læstadius tient à prouver ce qu'il avance, et voici l'agréable tableau qu'il trace de la vie et des qualités du Lapon des forêts. Ce Lapon, dit-il, jouit de la pêche, qui est une très-douce distraction, et de la chasse, qui est un plaisir de roi. Il n'est point, comme celui des montagnes, exposé aux plus rudes rigueurs du climat septentrional, et privé de feu sur les sommités arides. Souvent on l'entend chanter comme un paisible berger sous les verts rameaux de sapin. Il a des habitudes de propreté, il se lave, et les femmes tressent leurs chevelures en deux nattes. Quand il vient le dimanche à l'église, il nettoie ses vêtements, il fait sa toilette, et il possède, près de cette église, une cabane où il peut préparer ses repas, reposer à l'abri; tandis que le Lapon des montagnes fait sa cuisine en plein air et couche sur le sol nu. Dans les champs, il couche sous une tente, comme son frère des montagnes; mais cette tente est posée avec art sur la terre et entretenue avec soin, de telle sorte, qu'en la voyant au milieu de plusieurs autres, un habitant du pays peut dire: Voilà la tente d'un Lapon des forêts.

Telle est l'idylle laponne de M. Læstadius, qui ne ressemble guère à la peinture que la plupart des voyageurs ont faite de la laideur, de la saleté et de la mi-

(1) *Journal*, t. 1, p. 213.

sère des Lapons. Mais il y a, de part et d'autre, quelque exagération.

Les Lapons sont en général d'une taille moyenne; ils ont les cheveux noirs, les yeux bruns, petits et enfoncés dans leur orbite; le front large, les pommettes saillantes, le menton pointu, la barbe peu épaisse, les épaules larges et les jambes arquées. Leur teint est d'un brun olivâtre, ce qui provient en grande partie de la fumée de leurs tentes et de la malpropreté. Au premier aspect, dit un voyageur norvégien, M. Blom, on peut reconnaître un Lapon entre toutes les autres races humaines (1).

Avec ce type de physionomie, si différent du beau type caucasien, il y a des figures laponnes qui ne sont point désagréables, et nous avons vu de jeunes femmes qui, à l'aide de quelques soins de toilette, auraient même pu paraître jolies. Mais, lorsque ces femmes vieillissent, les rides qui sillonnent leur visage cuivré, l'éclat de la neige et la fumée, qui ont fatigué leurs paupières et éteint leur regard, les rendent vraiment hideuses.

Les hommes sont presque tous, malgré leur taille médiocre et leurs jambes arquées, très-robustes et très-agiles. Les femmes accouchent sans difficulté, et reprennent immédiatement après leur délivrance le cours de leurs travaux. Les enfants sont, dès leur bas âge, habitués à toutes les intempéries de l'air, et à

(1) Bemærkninger paa en Reise i Nordlandene og igiennem Lappland.

toutes les difficultés d'une marche pénible. On les place dans un berceau en bois, sur une couche de mousse; la mère porte ce berceau sur son dos, et, lorsqu'on arrive à une station, le pose près du foyer, au milieu des tourbillons de fumée, ou le plante comme un piquet au milieu de la neige. Beaucoup de ces pauvres enfants meurent, comme nous l'avons dit, dans leurs premières années, par l'effet d'un climat trop rigoureux, par le défaut de soins, par des maladies auxquelles on ne trouve point de remède, dans une contrée où il n'y a point de médecins ni de pharmaciens. Le caractère distinctif des Lapons est une indolence morne et muette, qui ressemble à un engourdissement; tout ce qu'il a d'instinct inné, ou d'expérience pratique, est employé à satisfaire aux besoins de la vie matérielle. Une fois qu'il a rassemblé son troupeau, dressé sa tente, trait ses rennes ou retiré de l'eau ses filets, il passe des heures entières accroupi sur le sol, les mains plongées dans les manches de sa large tunique en peau de renne, et le visage impassible. Si, dans un moment de repos, il peut savourer un verre d'eau-de-vie, ou s'il a à sa disposition une pipe en fer avec quelques feuilles de tabac, on peut être sûr qu'il n'y a pas alors à la surface de la terre un homme qui sente moins que lui les misères de ce monde et les sollicitudes de l'avenir. Sous cette apparence de somnolente apathie, il cache pourtant un esprit fin, précautionneux, qui se révèle dans tous ses marchés et dans toutes ses transactions; et si on l'irrite, il a des mouvements de colère terri-

bles, des haines profondes; quelquefois l'amour le jette dans un état d'exaltation qu'on n'attendrait point de ces froides natures du Nord. En voici un exemple : Un jeune Lapon, nommé Anta, aimait depuis plusieurs années la fille d'un de ses voisins. Il espérait l'épouser; et, au retour d'une de ses migrations, il apprend qu'elle en a épousé un autre. L'excès de sa douleur lui fait perdre sa raison. Il s'en va à Quickiok, où il avait connu sa bien-aimée, s'assoit sur une colline, et commence à crier et à chanter d'une façon lamentable. Il ne mangeait plus et ne dormait plus; nuit et jour on l'entendait gémir. Sa figure était pâle et son regard flamboyant. Lorsque le temps des semailles fut venu, il se leva avec une sorte de rage, et se mit à lancer des pierres contre les chevaux qui conduisaient la charrue. On s'empara de lui, on lui lia les pieds et les mains, et on l'emmena à quelque distance de là. Le lendemain il était déjà de retour sur la colline solitaire qu'il avait choisie. On le lia de nouveau et plus fortement que la première fois; il rompit encore ses liens et retourna au même lieu. Ses parents vinrent le chercher et l'emmenèrent avec eux; mais, trois semaines après, il s'enfuit de leur demeure avec quelques lambeaux de vêtement, et remonta sur la colline qui lui rappelait sans doute de doux et tristes souvenirs. Ses parents se mirent encore à sa poursuite et réussirent à le reconduire avec eux. Puis on ne le revit plus. En automne, on le trouva au sommet de la montagne, gisant inanimé dans une enceinte de pierres, qu'il avait lui-même construite,

comme pour en faire son sépulcre. Ses parents racontaient que, dans les dernières semaines qu'il avait passées avec eux, ils ne parvenaient qu'avec peine à lui faire prendre de loin en loin un peu de nourriture. Probablement l'infortuné, après avoir échappé à leur surveillance, s'était laissé mourir d'inanition. Son heureux rival ne lui survécut pas longtemps : en essayant de traverser une rivière au commencement de l'hiver, il tomba sous la glace et périt misérablement. Si le pauvre homme eût eu la force de surmonter sa douleur pendant quelques mois, il eût pu épouser celle qu'il aimait si ardemment.

Mais il se fait peu de mariages en Laponie, et les jeunes gens ne sont même guère consultés dans leur choix : ce sont les parents qui arrangent les alliances dans une pensée unique d'intérêt, et il est rare de voir un Lapon riche épouser une fille pauvre. Quand les parents ont résolu de marier leur fils, ils l'emmènent de force dans la maison qu'ils ont en vue, et entament la négociation en offrant de l'eau-de-vie. Si le père ou le frère de celle dont on désire obtenir la main accepte cette offrande, toujours très-séduisante, il faut le dire, pour les Lapons, il donne par là même son consentement, et l'on règle presque aussitôt les conditions du mariage, qui ressemble à un vrai marché. Il faut que les parents du jeune homme fassent des présents à ceux de la fiancée, et l'on discute longtemps le nombre et la valeur de ces présents. Ordinairement ils se composent de quelques rennes, de quelques ustensiles de ménage, et parfois de quelques

pièces d'argent. La bénédiction du mariage se fait à l'église. La fiancée porte sur la tête deux ceintures d'argent qui lui retombent sur l'épaule. Après la cérémonie, on s'en va dîner sous la tente. Chaque convive, dit Högström, apporte ses provisions, qu'il garde pour lui seul. La jeune femme demeure une année chez son père, après quoi on donne aux époux un certain nombre de rennes, et ils s'en vont vivre à part. Si, après la conclusion du marché matrimonial, le mariage n'avait point lieu, les parents seraient tenus de rendre les présents qu'ils ont reçus.

Les femmes laponnes sont en général très-fidèles à leurs maris. Tout ce que Scheffer et Regnard ont dit au sujet de leurs prétendues coutumes hospitalières, est entièrement faux. Mais la rigidité de mœurs qu'on exige dans l'état conjugal, n'est pas d'une obligation aussi stricte avant le mariage. Si une jeune fille devient mère, sa réputation n'est point entachée; souvent même elle est, après sa faute, recherchée en mariage plus qu'une autre, parce qu'on a la preuve alors qu'elle n'est point stérile.

Dans le ménage lapon, le mari est maître absolu: c'est lui qui conduit la caravane nomade, règle les heures de marche et de halte, tue ses rennes, vend et achète comme il lui convient; et c'est lui aussi qui est chargé à peu près exclusivement des soins de la cuisine, surtout lorsque les femmes allaitent leurs enfants et à certaines autres époques, car alors il ne leur est pas permis de toucher à un ustensile de ménage, de traire un renne, de préparer le moindre mets.

Pendant tout l'été, la nourriture habituelle des Lapons est du lait, tantôt frais, tantôt cuit, quelquefois mêlé avec une espèce de levain qui le fait fermenter et l'épaissit. Le lait qu'ils tirent après la Toussaint, ils le mêlent aux petites baies appelées krokebär (*empetrum nigrum*), le laissent geler dans des vases, et en hiver le coupent par morceaux. Le lait qu'ils estiment le plus est celui qu'ils recueillent pendant l'hiver, et qu'ils laissent geler dans des vases de bouleau.

Ils fabriquent un assez grand nombre de fromages ronds, plats, et si gras, qu'en les approchant du feu ils brûlent comme de l'huile. Ils ont aussi du beurre de rennes, mais qui ne vaut pas, à beaucoup près, celui de vaches; les femmes le préparent en battant le lait avec leurs mains, jusqu'à ce qu'il soit assez épais.

En hiver, le Lapon tue ordinairement un renne chaque semaine, et deux si sa famille est nombreuse. Il attache l'animal à un pieu, se courbe devant lui, et lui enfonce, avec une remarquable dextérité, son couteau dans le cœur. Le renne tourne, vacille un instant, et tombe roide mort. Le Lapon alors le dépèce, et commence par en prendre pour lui les portions qui sont le plus de son goût, c'est-à-dire, la graisse et la moelle; puis il en jette quelques quartiers dans une chaudière, attise lui-même le feu, tâte de temps à autre du bout du doigt son ragoût pour savoir où en est la cuisson, puis enfin retire, à l'aide d'une branche d'arbre, tous les morceaux de viande de la chaudière et les distribue autour de lui. Assiettes et fourchettes sont, dans la tente du Lapon, des meu-

bles inconnus : chacun se fait à soi-même une petite table avec ses deux genoux, et prend avec empressement, entre ses dix doigts, le quartier de chair fumante qui lui est dévolu.

Les Lapons qui peuvent amasser pour l'hiver quelque provision de poisson, le mangent, en en trempant chaque morceau dans une huile puante ou dans la graisse fondue ; ils font du foie de poisson une espèce de bouillie, qu'ils mêlent avec des baies et qu'ils mangent avec une cuiller. On ne voit point de pain chez eux ; s'ils ont un peu de farine, ils l'emploient à faire de la soupe avec du suif, et quelquefois du sang de renne qu'ils ont laissé geler et qu'ils coupent par morceaux. En été, ils se régalent avec de l'épiderme de pin ou de bouleau, qu'ils trempent dans l'huile ; et un des mets qu'ils aiment le mieux est l'angélique : ils la mangent cuite dans le lait, ou crue, telle qu'ils l'arrachent au sol, avec ses branches et ses racines. Ils ont un goût passionné pour le tabac. Si tout ce qu'ils avaient de cette plante chérie est épuisé, ils ramassent avec soin les feuilles de papier qui la contenaient, les coupent par morceaux et les mâchent. Leur boisson ordinaire est de l'eau froide avec de la neige ; parfois seulement de la neige fondue.

Les Lapons nomades n'ont, comme on peut le voir d'après ce que nous venons de dire, pas d'autre ressource assurée, pas d'autre bien réel que leurs rennes. De leurs rennes, ils tirent le lait, le beurre, la chair dont ils se nourrissent ; la peau, dont ils font des vêtements ; les muscles et les nerfs qui, tordus et séchés, servent

de fil ; et les cornes, dont on fabrique les manches de couteaux ou d'autres instruments. En été, le renne porte les piquets de la tente et les ustensiles du ménage ; en hiver, on l'attelle au traîneau. Ces traîneaux sont de deux sortes : l'un, qu'on appelle *pulke*, et qui est étroit, allongé, ouvert seulement au milieu, et creux en dedans comme un sabot : c'est celui dont on se sert pour voyager ; l'autre, qui est plus large et plus grossièrement construit, qu'on appelle *ackia*, est employé à transporter les bagages et les provisions. Les Lapons sont pendant l'hiver les maîtres de poste du pays : ils louent aux voyageurs, aux marchands, qui vont de Suède en Norvège, et *vice versa*, des rennes, des traîneaux, et les conduisent eux-mêmes. Le renne est attelé au pulke au moyen d'un léger collier, d'où descend le long du poitrail un trait qui lui passe sous le ventre, et s'attache à un trou sur le devant du traîneau. Le voyageur, couvert des pieds à la tête d'épais vêtements de peaux, entre jusqu'au milieu du corps dans son équipage, et n'a pour guide qu'une corde attachée aux cornes du renne, qu'il jette d'un côté et de l'autre, selon qu'il en est besoin. C'est un exercice difficile et souvent dangereux : souvent le traîneau, glissant sur une quille amincie, verse à droite ou à gauche, et il faut savoir le relever au moyen d'un coup de coude qui le remet en équilibre ; souvent il faut traverser des rivières, des lacs, descendre avec la rapidité de l'éclair des montagnes escarpées où la moindre imprudence peut causer une chute mortelle. Si l'on ne sait pas maîtriser son renne, ou si on l'ir-

rite par des manœuvres maladroites, quelquefois il se retourne avec fureur, et foule aux pieds le traîneau et le malheureux qui y est enfermé. Qu'on ajoute à cela les ténèbres d'une nuit profonde, éclaircie seulement de temps à autre par les lueurs fantastiques de l'aurore boréale; qu'on ajoute les coups de vent contre lesquels il faut lutter de toutes ses forces; les tourbillons de neige qui ne permettent pas de voir à deux pas devant soi; les variations de température, qui parfois ramollissent la neige et la glace, au point de rendre toute traversée ou très-dangereuse ou tout au moins très-pénible, et l'on n'aura qu'une faible idée de ces voyages d'hiver dans ces régions sauvages. Cependant, grâce à l'habileté, à l'expérience du Lapon, les accidents ne sont pas à beaucoup près aussi fréquents ni aussi funestes qu'on pourrait le croire, dans un concours de circonstances si redoutables. A travers l'espace dépeuplé, dans l'obscurité de l'hiver, le Lapon reconnaît, avec une merveilleuse sagacité, la route qu'il doit suivre, à certaines ondulations de terrain, à quelques tiges éparses de bouleaux, à la position d'un lac ou d'une étoile. Il marche en tête de son convoi; s'il éprouve un léger doute sur la direction qu'il a prise, il descend de son traîneau et s'en va à pied faire une reconnaissance, puis il revient chercher la caravane et se remet bravement en route. A la descente des montagnes, il attache quelquefois son renne derrière le traîneau, qui le retient et l'enraye, pour ainsi dire, tandis que l'autre le tire en avant. A la traversée d'un lac ou d'une rivière, il vient lui-même

tendre la main au voyageur inexpérimenté, et l'aider à franchir le passage difficile; puis, lorsqu'il est parvenu au lieu où l'on doit stationner, il allume son amadou, il arrache des broussailles pour préparer le feu, il dispose le campement, et, lorsqu'il a pourvu à tous les besoins de ceux qu'il est chargé d'escorter, demande un verre d'eau-de-vie, dévore un morceau de viande mal rôtie ou de poisson, et s'endort avec une béatitude parfaite.

Le renne, cet animal providentiel de toute une contrée déshéritée des plus belles productions de la nature, a en grande partie la forme d'un cerf; mais il est plus gros et plus fort, et son sabot, qui doit souvent poser sur la neige, est beaucoup plus large. « Le renne, » dit Buffon, qui a étudié et résumé avec son admirable génie tout ce qu'il y avait à dire d'essentiel sur la conformation et les habitudes de cet animal du Nord, « le renne jette son bois tous les ans, comme le cerf, et se charge comme lui de venaison. Les femelles, dans l'une et l'autre espèce, portent huit mois et ne produisent qu'un petit; les mâles ont de même une très-mauvaise odeur dans le temps de la chaleur; et parmi les femelles, comme parmi les biches, il s'en trouve qui ne produisent pas. Les jeunes rennes ont aussi, comme les faons, dans le premier âge, le poil d'une couleur variée; il est d'abord d'un roux mêlé de jaune, et devient, avec l'âge, d'un brun presque noir. Chaque petit suit sa mère pendant deux ou trois ans, et ce n'est qu'à l'âge de quatre ans révolus que ces animaux ont acquis leur plein ac-

croissement; c'est aussi à cet âge qu'on commence à les dresser et les exercer au travail; pour les rendre plus souples, on leur fait subir d'avance la castration, et c'est avec les dents que les Lapons font cette opération. Les rennes entiers sont fiers et trop difficiles à manier; on ne se sert donc que des hongres, parmi lesquels on choisit les plus vifs et les plus légers pour courir au traîneau, et les plus pesants pour voiturer à pas plus lents les provisions et le bagage; on ne garde qu'un mâle entier pour cinq ou six femelles, et c'est à l'âge d'un an que se fait la castration. Ils sont encore, comme les cerfs, sujets aux vers dans la mauvaise saison; il s'en engendre sur la fin de l'hiver une si grande quantité sous leur peau, qu'elle en est alors toute criblée. Ces trous de vers se referment en été, et ainsi ce n'est qu'en automne que l'on tue les rennes pour en avoir la fourrure ou le cuir. »

« Le renne, dit encore Buffon, est le seul dont la femelle ait un bois comme le mâle, et le seul dont le bois tombe et se renouvelle malgré la castration; car, dans les cerfs, les daims et les chevreuils qui ont subi cette opération, la tête de l'animal reste pour toujours dans le même état où elle était au moment de la castration. Ainsi, le renne est de tous les animaux celui où le superflu de la matière nutritive est le plus apparent, et cela tient peut-être moins à la nature de l'animal qu'à la qualité de la nourriture; car cette mousse blanche, qui fait surtout pendant l'hiver son unique aliment, est un lichen dont la substance, semblable à celle de la morille ou de la barbe-de-chèvre,

est très-nourrissante et beaucoup plus chargée de molécules organiques que les herbes, les feuilles ou les boutons des arbres, et fait, par cette raison, que le renne a plus de bois et plus de venaison que le cerf, et que les femelles et les hongres n'en sont pas dépourvus. C'est encore de là que vient la grande variété qui se trouve dans la grandeur, dans la figure et dans le nombre des andouillers et des rameaux des bois de rennes. Les mâles, qui n'ont été ni chassés ni contraints, et qui se nourrissent largement et à souhait de cet aliment substantiel, ont un bois prodigieux ; il s'étend en arrière presque sur leur croupe, et en avant au delà du museau ; celui des hongres est moindre, quoique souvent il soit encore plus grand que nos bois de cerfs ; enfin, celui que portent les femelles est encore plus petit. Ainsi, ces bois varient non-seulement comme les autres par l'âge, mais encore par le sexe et par la mutilation des mâles. Ces bois sont donc si différents les uns des autres, qu'il n'est pas surprenant que les auteurs qui ont voulu les décrire soient si peu d'accord entre eux.

« Une autre singularité que nous ne devons pas omettre, et qui est commune aux béliers et aux rennes, c'est que, quand ces animaux courent ou seulement précipitent leurs pas, les cornes de leurs pieds font à chaque mouvement un bruit de craquement si fort, qu'il semble que toutes les jointures des jambes se déboîtent. »

Comme le dit Buffon, les rennes ne vivent que d'une espèce particulière de mousse, qui tapisse les plaines

et les montagnes de la Laponie. En hiver, ils creusent la neige avec leurs pieds pour y trouver cet aliment; si la neige est trop dure, trop compacte, les pauvres animaux souffrent cruellement de la faim.

Il y a des Lapons qui possèdent jusqu'à mille et douze cents rennes; celui qui n'en a que cinq cents n'est qu'un propriétaire aisé. Jamais le Lapon ne parviendrait à conduire à la fois tant d'animaux, qui tous conservent un certain instinct sauvage, s'il n'était secondé par ses chiens. Pendant la marche, ou à l'heure où l'on trait les rennes, le maître fait un signe, les chiens alertes et habilement dressés vont de côté et d'autre, s'élançant à la poursuite du renne qui s'écarte de ses compagnons, le mordent, s'il essaye encore de fuir, et le ramènent en jappant au sein du troupeau. C'est un curieux spectacle que de voir, le soir, quelques centaines de rennes se réunir auprès d'une tente. D'abord on entend les aboiements des chiens qui courent vers les flancs du troupeau pour l'empêcher de se disperser; puis on voit les rennes, pressés l'un contre l'autre, s'avancer comme un nuage épais. Bientôt on distingue leurs cornes et les jeunes faons qui se hâtent de rejoindre leur mère; puis on entend le craquement de leurs jambes : c'est comme le bruit des rameaux de sapin qui pétillent dans le feu, ou la détonation d'une machine électrique. Près de la tente, ils se serrent tellement les uns contre les autres, qu'on ne voit plus qu'une masse compacte. Si l'un d'eux tente de s'échapper, le chien vigilant se jette aussitôt après lui et le fait revenir au galop.

Le Lapon ne consomme point lui-même tous les rennes qu'il tue, et n'emploie pas à son propre usage toutes leurs fourrures; il en vend une assez grande partie aux Suédois, aux Norvégiens, et, avec le prix qu'il en retire, il achète d'abord ce qu'il aime par-dessus tout, l'eau-de-vie et le tabac, puis quelques ustensiles nécessaires, quelques lambeaux d'étoffes étrangères dont sa femme se pare dans les occasions solennelles, ou des ornements de ceinture et des colliers en argent. Il y a chaque hiver, dans les principaux villages de la Laponie, des jours de foire qui sont en même temps des jours d'affaires administratives: le juge y vient pour prononcer ses sentences; le percepteur pour recueillir les impôts. Dès que le Lapon a acquitté son modique tribut, qui se paye en nature, c'est-à-dire en peaux et langues, ou en quartiers de rennes, il s'occupe de vendre sa cargaison. Mais comme à chaque marché qu'il conclut il se fait donner par l'acheteur, qui y trouve son intérêt, un plein verre d'affreuse eau-de-vie de grain, il en résulte que le soir, et quelquefois déjà au milieu de la journée, le malheureux Lapon ne sait plus ce qu'il fait ni ce qu'il dit, qu'il tombe sur la neige sans avoir la force de se relever; et si le lendemain et le surlendemain il recommence les mêmes libations, il court grand risque de ne rapporter à sa famille que le regret d'avoir follement dépensé tout le produit de ses marchés; et c'est là un amer regret, car il est par instinct naturellement avare. Il aime à palper entre ses doigts les *thalers* et les *species* d'argent, et à les

mettre de côté; souvent même il enfouit mystérieusement ces pièces dans le sol, et ni sa femme ni ses enfants ne savent où il cache son trésor. S'il vient à mourir, c'est autant de bien perdu. Un Lapon à qui on reprochait un jour de dérober ainsi ses économies à sa famille, répondit naïvement : Ah ! si je vous donne tout ce que je possède, de quoi voulez-vous donc que je vive dans l'autre monde ? C'est une croyance encore assez répandue parmi eux, que, dans l'autre monde, ils auront besoin de tout ce dont ils usent dans celui-ci. Autrefois, en enterrant un de leurs parents, ils plaçaient à côté de lui les ustensiles nécessaires pour faire du feu, afin, disaient-ils, qu'il pût s'éclairer et se chauffer en se rendant par une longue et ténébreuse route à la froide région des morts; et lorsqu'ils passaient sur une sépulture, ils avaient coutume d'y laisser tomber quelques feuilles de tabac. Les leçons du christianisme n'ont point encore entièrement déraciné dans leur esprit leurs vieilles superstitions. Il n'y a pas plus d'un siècle, dit M. Keilhau, que le paganisme subsistait parmi eux. Jusqu'à quel point a-t-il été réellement détruit, c'est ce qu'il serait difficile de démontrer (1).

Malgré l'épaisse fumée de leurs tentes, les rigueurs du climat qu'ils ont à subir, l'odeur infecte de leurs demeures, où ils couchent tous pêle-mêle sur des peaux de rennes, malgré l'extrême malpropreté dans laquelle ils vivent, ils sont en général assez bien portants. La

(1) *Reise i öst Finmark*, p. 19.

petite vérole et les autres épidémies sont fort rares parmi eux. Dans la vieillesse, il y en a beaucoup qui sont frappés de cécité; mais on voit peu de Lapons bossus ou boiteux. Ils n'ont, comme nous l'avons dit, ni médecins ni pharmaciens; ils n'usent, en cas de maladie, que d'un petit nombre de remèdes grossiers qu'ils ont appris par tradition. S'ils ont des maux de dents, ils avalent du sang chaud de phoque ou de renne; ils emploient le même topique pour les maux de tête, et quelquefois, si le mal persiste, ils se font une cicatrice sur toute la largeur du front.

Quand ils ont mal aux yeux, ils grattent avec la pointe d'un couteau l'intérieur de la paupière, quelquefois même la prunelle pour en faire sortir l'humour. Souvent les pauvres gens y perdent la vue; mais souvent aussi ce remède les guérit. Ils arrêtent les saignements de nez en se mettant sous les narines une lame de couteau chauffée dans la cendre brûlante. Ils guérissent une coupure en y mettant un morceau d'amadou sec. En cas de scorbut, ils boivent du sang chaud de renne, et après avoir pris cette boisson, se couvrent de façon à provoquer une forte transpiration. S'ils sont atteints de rhumatisme, ils se mettent à l'endroit où ils souffrent une pierre chaude enveloppée dans un lambeau de laine. S'ils ont des engelures, ils les frottent avec du fromage de renne. Quand un homme est tombé à l'eau, on le met à plat ventre sur un tonneau, et on le fait rouler jusqu'à ce qu'il ait rendu toute l'eau qu'il a avalée. On emploie quelquefois le même moyen avec ceux qui viennent

de s'enivrer. Quand une femme est près d'accoucher, elle étend une corde d'un bout en travers de la tente, et s'y cramponne avec les mains jusqu'à ce qu'elle soit délivrée.

Aridité du sol, tempêtes de l'hiver, fléau de l'été, hélas ! tout est bien triste et bien désolant dans la contrée que les Lapons habitent, dans la destinée qui pèse sur eux. Cependant ils aiment cette terre stérile et ingrate où le sort les a jetés, ce ciel froid, si souvent couvert de sombres nuages ; rien ne peut les arracher à leurs plaines désertes, à leurs montagnes de neige, et toutes les tentatives faites pour leur donner le goût d'un climat plus doux et d'une existence meilleure ont échoué. J'en citerai deux exemples, et il en existe un bien plus grand nombre. En 1792, M. Vesurotte, président au parlement de Dijon (1), visita la Laponie et emmena avec lui, à son retour en France, une jeune Laponne. Elle épousa un marchand qui avait quelque fortune, et quelques années après, elle devint veuve. Aussitôt elle vendit tout ce qu'elle possédait, et reprit le chemin de sa lointaine contrée. En 1819, un Écos-sais, pensant que les rennes pourraient très-bien vivre et se propager dans les montagnes de son pays, en emmena une dizaine, et prit en même temps deux jeunes Lapons pour leur servir de guide et de berger. Les rennes périrent l'un après l'autre, et dès que le dernier eut succombé, les jeunes Lapons furent saisis

(1) Il fuyait les premiers orages de la révolution, et il a mis dans l'église de Juckasiervi, que Regnard dota de son fameux

d'une telle nostalgie, qu'il fallut les reconduire sur leur terre natale.

La Providence a jusque dans ses rigueurs apparentes de merveilleux effets de bonté : elle pare d'un

quatrain, cette inscription qui peint ses sentiments politiques et présente un assez curieux itinéraire :

Carolus Richard de Vesurotte, vir nobilis ex Divione in Burgundia, præses in suprema nationum curia, has visitavit regiones die 4 februarii 1792.

GALLIA ME GENUIT,
 GALLIA! HERI GLORIOSA, HODIE CONTEMPTA,
 CRAS FORSITAN NIHIL.
 REGI FIDELIS PATRIA SUB REGE QUONDAM FELICE
 NUNC PLEBIANNÆ TYRANNIÆ OPPRESSE MIGRAVI
 MAGNAM BRITANNIAM, HISPANIAM QUE JAM COGNOSCEBAM,
 PRIMUM ITALIAM, POSTEA HUNGARIAM VIDI.
 HELVETIAM REVERSUS PER TOTAM GERMANIAM,
 POLONIAM, MOSCOVIAM, RUSSIAM QUE PEREGRINATUS
 PER FINLANDIAM, HOLMIAM ACCESSI
 UNDE IN LAPPONIAM INCURRI
 IN SOCIÉTATE
 DOMINI FRANCISCI ONTIVEROS HISPANI NATIONE
 EX HELLI IN REGNO MURCIÆ
 HOSPITIUM DEDIT
 VENERABILIS ADMODUM JUCKASIERVERSIS PASTOR
 DANIEL ENGELMARK
 CUI TESTIMONIUM GRATITUDINIS MEÆ HIC OFFERO.

Cette église de Juckasiervi, qui était à une assez longue distance de la route que nous devons suivre, et qu'à notre grand regret nous n'avons point visitée, semble avoir été pendant

charme particulier les contrées les plus désolantes aux yeux de ceux qui y sont nés, et répand dans la hutte de glace du Groenlandais, dans la grotte souterraine de l'habitant du Kamtschatka, dans la misérable tente du Lapon, plus de calme et de doux repos qu'il n'y en a souvent sous le ciel le plus lumineux, dans les palais de marbre.

longtemps le but des voyageurs les plus aventureux. Le célèbre Aubry de la Mottraye y vient en 1718, et y dépose une longue inscription où il énumère aussi toutes les contrées qu'il a parcourues. Un Anglais, M. Stewart, y prend, en 1787, modestement le titre de citoyen du monde, *civis orbis*. La même année, un Américain, M. Langhorn, y marque aussi son nom. En 1804, le prince Jablonowski s'applique dans cette pauvre chapelle l'*impavidum ferient ruinæ* d'Horace. Un touriste de Londres, nommé Matheus, arrive là en droite ligne de Tanger et des côtes d'Afrique. Un gentilhomme italien, le comte Vidua, y vient, en 1818, rendre hommage au bonheur de la Laponie. « *Felix Italia naturæ*
« *donis, sed tu felicior in paupertate, ô Lapponia, quæ exter-*
« *rum gentium rapacitati, atque superbiæ non servis.* » Enfin, le comte Alexandre Doria écrit, dans cette même église, qu'il est venu au milieu des sombres déserts de la Laponie chercher une consolation à la douleur que lui causait la mort d'une femme adorée.



CHAPITRE XIII.

Départ. — Physionomie de notre guide. — Première halte. — La caravane dans les montagnes. — Repos du soir. — Contes populaires. — Stallo le géant. — Le désert aride. — Campement lapon. — Kautokeino. — La mission du prêtre. — Le presbytère. — Arrivée à Karesuando.

Le matin du jour fixé pour notre départ, arriva notre guide, un vieux Lapon de six pieds de haut, droit et robuste comme un pin. En le voyant courir avec agilité d'un endroit à l'autre et présider à tous nos préparatifs de voyage, on l'eût pris pour un enfant des montagnes, et il avait soixante et dix ans. Sa tête était déjà toute chauve, mais ses membres n'avaient encore rien perdu de leur force. C'est, du reste, un homme intelligent et éclairé. Il a été quatre ans maître d'école à Kautokeino, dix ans länsmann dans un district. Il a lu plus d'une fois la Bible d'un bout à l'autre, et il parle norvégien comme un livre. Maintenant il a abdiqué toutes ses dignités pour vivre de sa vie première, de sa vie nomade. Après avoir doté ses enfants, il lui est resté deux cents rennes qu'il conduit tantôt au bord de la mer, tantôt sur les

montagnes. L'été, il va à la pêche pendant quelques semaines, et si ses voyages de pâtre et de pêcheur ne l'enrichissent pas, ils lui donnent du moins ce dont il a besoin : une tunique de laine, du tabac et de la farine de seigle. Le lait mêlé avec de l'eau est sa boisson habituelle, la montagne est son domaine, et, l'hiver comme l'été, au milieu des amas de neige comme au bord des vagues, il se fait, avec quelques piquets, un refuge contre la tempête, et s'endort paisiblement sous sa tente de vadmél.

Le 29, avant dix heures du soir, nos provisions étaient placées dans des corbeilles d'écorce, nos chevaux sellés et bridés. Notre guide, avec son grand bâton, était déjà en tête de notre caravane, et trois nouveaux personnages venaient de s'adjoindre à nous. C'étaient un ouvrier suédois, une jeune fille de Torneå, qui était venue travailler aux mines de Kaafiord, et qui s'en retournait, emportant avec elle ses épargnes de quelques mois, et un enfant orphelin qui allait chercher une famille aux environs de Karesuando. Ces pauvres gens n'auraient pu voyager seuls; ils n'avaient point de tente et point de guide. En les prenant avec nous, nous faisons un acte de charité, et il nous semblait que cette charité nous porterait bonheur.

Quelques nuages noirs s'amoncelaient à l'horizon, et la nuit commençait à nous envelopper; mais des étoiles scintillaient encore dans l'espace azuré, et de temps à autre la lune éclairait notre marche. Nous passions à travers des rochers, des broussailles, des

ruisseaux, et cette route entourée d'ombres et de lumière, ces rayons argentés tombant sur le feuillage vert des arbres ou sur la surface aplanie des eaux, avaient un aspect romantique dont nous subissions tous le charme. A minuit, nous vîmes une lumière briller entre les bois, et bientôt nous nous arrêtâmes auprès de la maison d'un paysan qui nous accompagnait avec ses chevaux. Un grand feu pétillait dans la cheminée, et des branches de sapin, dispersées sur le plancher, répandaient dans cette demeure champêtre une odeur aromatique. En ce moment les nuages couvraient entièrement le ciel, la pluie tombait à flots. Nous arrivions assez tôt pour échapper à l'orage et pour sentir le prix d'un asile dans les dangers du froid et de l'obscurité.

Le lendemain, cette maison présentait un joli point de vue. Devant nous s'étendait un lac limpide entouré de bouleaux; on l'appelle le lac des poissons (Kala-jervi). A côté s'élevait l'habitation du paysan, avec un enclos de gazon; plus loin, un rempart de rocs escarpés portant sur sa cime une longue rangée de pins. L'orage avait cessé; les rayons du soleil perçaient à travers les brouillards du matin; les gouttes de pluie scintillaient sur les rameaux d'arbres et les pointes d'herbe. Une jeune fille s'en allait le long de la colline, chassant devant elle la chèvre capricieuse, la génisse rebelle; et le pittoresque ensemble de ces eaux, de ces bois, la fraîcheur de la vallée, le tintement de la clochette du troupeau entre les plantes touffues, la maison de notre hôte pareille à un chalet, me rete-

naient immobile et silencieux au bord du lac ; et , en promenant mes regards autour de moi , je me demandais si nous étions bien dans le Nord au 70^e degré de latitude , ou si je n'avais pas été transporté la nuit par enchantement dans un vallon de Franche-Comté. Mais notre guide nous dit de partir, et cette fois il fallait dire adieu à toutes les scènes riantes et animées, pour entrer dans le désert de la Laponie.

Bientôt les traces de chemins disparaissent et ne se montrent plus que de loin en loin. Nous passons, en nous courbant sur la croupe de nos chevaux , au milieu d'une forêt d'aunes et de bouleaux , dont les branches touffues et croisées ou les racines sortant de terre nous arrêtent à chaque pas ; puis nous descendons dans la rivière de Kaafiord. Il fallait voir alors notre caravane se déroulant au milieu des eaux : notre vieux Lapon , le premier, s'avancant d'un pas ferme sur les pierres glissantes ; puis les chevaux de bagages conduits par les paysans couverts d'un vêtement de cuir ; les chevaux de selle marchant à leur suite, et toute cette troupe suivant les sinuosités de l'onde , tantôt cachée à demi par un groupe d'arbres, tantôt allongée sur une seule ligne , tantôt serpentant comme le cours de la rivière. Après avoir cheminé ainsi pendant plusieurs heures , nous abordâmes au pied d'une montagne qu'il fallait franchir : c'était l'un des passages les plus difficiles de notre route. A peine avions-nous fait quelques pas, que nous fûmes obligés de mettre pied à terre et de tirer nos chevaux par la bride. Pendant ce temps, ceux qui portaient

les bagages essayaient de gravir la pente escarpée, et la caravane, naguère encore alignée comme un escadron, ne tarda pas à être dans un complet désordre. Quelques chevaux s'arrêtaient tout court sous la verge du guide; d'autres tentaient de fixer leurs pieds dans le sol et retombaient en arrière. Les plus robustes, après avoir été en avant, s'appuyaient contre des bouleaux qui se brisaient sous leur pression. A peine avions-nous fait le tiers du chemin, que cinq d'entre eux s'affaissèrent sous leur fardeau et glissèrent au bas de la montagne. Nous accourûmes à la hâte, les croyant à demi morts. Tous les cinq étaient encore sains et saufs; mais, après cette rude épreuve, nous vîmes qu'il était impossible de les conduire avec leur charge au sommet de la montagne. Chacun de nos hommes prit une partie des paniers, qu'il porta péniblement sur ses épaules; après quoi les chevaux marchèrent en meilleur ordre. Les flancs de cette montagne, que nous avions eu tant de peine à gravir, étaient couverts d'une végétation abondante. A travers la mousse épaisse, on distinguait le *rubus camemorus*, au suc frais et légèrement acide, à la couleur rose comme une framboise; le *myrtille*, portant sur ses tiges légères les petites baies bleues aimées dans ce pays, et l'*impetrum nigrum*, qui donne d'autres baies plus petites encore et plus foncées. A côté des arbustes au feuillage sombre, s'élevait la renoncule jaune sous les branches rampantes du bouleau nain. De là, nos regards planaient sur un vaste espace. Nous voyions se dérouler devant nous la plaine de Kaafiord, avec

les bois épais qui l'inondent et la rivière qui la sillonne. Plus loin on apercevait la fumée des mines, le golfe d'Alten, les montagnes de Bossekop. Nous pouvions distinguer encore les lieux où nos amis allaient séjourner, et leur adresser un dernier adieu.

Sur la cime de la montagne nous trouvâmes un plateau nu et dépouillé de plantes; un peu plus loin, des touffes d'herbe et une forêt de bouleaux dévastée par le temps et l'orage plus que par la hache du bûcheron. Nos chevaux et nos hommes étaient également fatigués, et nous nous décidâmes à rester là, quoique nous n'eussions pas fait dans la journée plus de cinq lieues. Mickel Johansson, notre pilote lapon, prit dans sa poche de toile une cuiller en bois couverte d'un peu de soufre; il y mit de l'amadou, un morceau d'écorce, et, avec les branches desséchées de la forêt, nous alluma en quelques instants un grand brasier. Nous dressâmes notre tente au milieu des arbres, tandis que nos guides en faisaient autant de leur côté. Bientôt la chaleur du foyer raviva leurs membres engourdis par l'humidité; la ration d'eau-de-vie que nous leur distribuâmes réveilla leur gaieté, et les cris de joie succédèrent parmi eux aux soupirs qu'ils avaient quelquefois exhalés sous leur lourd fardeau. Après souper, M. Læstadius s'assit sur une peau de renne auprès du feu, alluma sa pipe, et nous proposa de nous raconter des traditions laponnes. Nous nous rangeâmes à la hâte autour de lui, et il nous parla de Stallo.

Stallo était un géant monstrueux, dont le nom

s'est perpétué de siècle en siècle sous la tente laponne. On cite de lui des aventures merveilleuses qui, si je ne me trompe, cachent sous leur apparence fabuleuse un point de vue historique. D'après les notions, du reste assez décousues et assez incomplètes, que j'ai pu recueillir sur ce personnage étrange, il me semble qu'il représente une époque de l'histoire de Suède dont le fait essentiel paraît aujourd'hui indiquer le temps où une race d'hommes, grands, forts et bien armés, chassa vers le Nord les tribus éparses qui occupaient les parties méridionales de la contrée. Cette haute stature, cette puissance surhumaine que l'on attribue à Stallo, les Lapons, avec l'exagération de la peur, n'ont-ils pas dû l'attribuer également aux Goths, quand ils se trouvèrent face à face avec eux? Ces combats perpétuels, où le géant lutte par la force contre des adversaires qui se défendent par la ruse, ne représentent-ils pas exactement le combat qui eut lieu entre les deux peuples? De même que l'invasion des Goths dans le Nord et la migration forcée des Lapons sont environnés d'un voile épais, de même aussi l'origine de Stallo. Ceux qui racontent si bien ses courses aventureuses, ses luttes violentes et ses actes de cruauté, ne savent ni en quel temps ni en quel lieu il est né; mais on sait comment il est mort. Un jour un pêcheur lapon, renommé par sa force, trouva dans son bateau une lourde pierre; il la prit d'une main vigoureuse, et la jeta à une longue distance de lui, en s'écriant : « Si Stallo était là, je la lui lancerais à la tête. » Stallo, qui avait apporté cette pierre dans la barque pour

éprouver la force du pêcheur, y mit le lendemain une autre pierre plus lourde encore. Le Lapon l'enleva en répétant la même menace que la veille. Le troisième jour, il en trouva une si haute et si large qu'à peine put-il la tirer de son bateau, et cette fois il s'en alla sans murmurer une parole. A quelque distance, il rencontre Stallo qui l'attendait, et qui le provoque. La lutte s'engage. Le Lapon, après de courageux efforts, se sentant près de succomber, appelle les dieux de la montagne à son secours, et leur promet les dépouilles de son ennemi s'il parvient à s'en rendre maître. Les dieux exaucent sa prière; Stallo chancelle. Le Lapon se précipite sur lui, le renverse, et lui coupe la tête.

Les deux histoires que M. Læstadius nous raconta présentent un singulier caractère d'astuce et de barbarie.

Un jour, après toutes ses déprédations, Stallo se trouva dans un tel dénûment, qu'il résolut de manger un de ses enfants. Il avait un garçon et une fille. Il appela sa femme, et lui demanda lequel des deux il devait tuer. La mère proposa le garçon, qui courait toujours à travers champs, et ne lui servait à rien. Stallo, par le même motif, proposa sa fille. Il s'établit là-dessus une discussion opiniâtre. Enfin le père l'emporta, et la fille, qui, sans être vue, avait assisté à cet affreux entretien, et qui venait d'entendre prononcer son arrêt, s'échappa à la dérobée, et prit la fuite. Elle arriva dans une habitation laponne où on la reçut charitablement, et quelques années après

elle épousa le fils de celui qui lui avait donné asile. Lorsqu'elle fut devenue mère, son mari lui dit : « N'irons-nous pas voir tes parents? — Non, répondit-elle, j'ai peur qu'ils ne me tuent. » Il se moqua de ses frayeurs, attela les rennes aux traîneaux, et partit avec elle. Stallo et sa femme les reçurent tous deux avec de grands témoignages d'affection, et la jeune femme s'abandonna gaiement à leurs démonstrations de tendresse. Mais le lendemain, tandis qu'elle était sortie avec son mari, sa mère entra dans leur tente, trouve leur enfant au berceau, lui tord le cou, et le mange. Son fils, qui la regardait, lui en demande un morceau, et elle lui dit : « Attends jusqu'à demain, je te donnerai le cœur de ta sœur. » Quand la jeune femme revient, elle voit tout ce qui s'est passé, et devine ce que ses parents projettent encore. Il ne lui reste plus d'autre parti à prendre que la fuite. Tandis qu'elle concerte avec son mari ses moyens d'évasion, son père entre avec un sourire amical, et, après avoir causé pendant quelques instants de choses et d'autres, il dit à son gendre : « A quelle heure, mon ami, dors-tu le mieux? — Vers le matin, répond le Lapon. Et vous, beau-père? — Vers minuit. »

A minuit, le gendre, ne distinguant plus aucune lumière et n'entendant aucun bruit, laisse sa tente debout pour ne pas éveiller de soupçon, et s'en va; la femme attelle au traîneau un renne vigoureux, et se cache derrière un arbre. Aux premiers rayons du matin, le père arrive avec une grande pique, qu'il enfonce dans la toile de la tente en murmurant : « Là

est le cœur de mon gendre, là est le cœur de ma fille.» Un instant après arrive la mère avec un baquet pour recueillir le sang; mais la jeune femme, qui les observe, s'écrie : « Vous n'aurez ni le cœur de votre gendre ni celui de votre fille. » Puis elle monte dans son traîneau, et fait galoper le renne. Le père lui crie : « Attends-moi, attends; je veux mettre ta dot dans ton traîneau.» Elle s'arrête, elle attend; et, au moment où le vieux Stallo pose les mains sur le bord de l'*ackija*, elle prend une hache et les lui coupe. Après lui arrive sa femme, qui fait la même prière, subit le même sort, et s'écrie : « Jette-moi du moins mes doigts qui sont tombés dans ton traîneau, misérable enfant ! »

L'autre histoire présente des mœurs plus caractéristiques encore.

Il y avait une fois deux frères nommés Sotno, qui avaient une sœur fort belle et un grand troupeau de rennes. A dix mille d'eux vivaient trois frères de Stallo, redoutés dans tout le pays. Une nuit ils s'introduisirent dans la demeure des Sotno, enlevèrent Lyma, leur sœur, et tout ce qui leur appartenait; mais la jeune fille, en s'éloignant, laissa tomber sur la route des excréments de renne pour guider ses frères dans leurs recherches. Le soir ceux-ci arrivent près de la demeure des Stallo, et s'arrêtent au bord d'une source, pensant bien que leur sœur viendrait y puiser de l'eau. Un instant après elle apparaît, et ils lui donnent leurs instructions. « Nous savons, lui disent-ils, que, quand les frères Stallo ne trouvent pas leur nourriture par-

faitement propre, ils s'en éloignent avec dégoût. Lorsque tu prépareras leur soupe, jette-s-y, comme par mégarde, un peu de cendre; ils la repousseront, et tu nous l'apporteras.» Les choses se passèrent comme ils l'avaient prévu : les trois Stallo se mirent en colère en voyant de la cendre et du charbon tomber dans la chaudière de cuivre où cuisait leur soupe. Ils ordonnèrent à Lyma de la jeter dehors, et elle l'apporta à ses frères. «Maintenant, lui dirent-ils, si l'aîné des Stallo cherche encore à te séduire, tu ne résisteras pas, comme tu l'as fait jusqu'à présent, à sa passion; tu te laisseras conduire sur sa couche, mais tu lui enlèveras la ceinture de fer qu'il a coutume de porter sur lui, et tu déroberas à sa vieille mère le tube magique dont elle se sert pour tirer le sang de ses victimes.» Lyma parvient à remplir leurs instructions, elle s'empare de l'instrument de sorcellerie, et le cache; elle dénoue la ceinture de fer, et la jette au feu. Pendant ce temps ses frères amènent leurs rennes auprès de la demeure où elle est renfermée, et les font battre entre eux. Le plus jeune des Stallo se lève pour apaiser le bruit; les deux Sotno l'attendent à la porte et le tuent. Le même bruit recommence; un autre frère sort et tombe également sous la hache de ses ennemis. Enfin l'aîné des Stallo, ignorant le sort de ses deux frères, s'avance sur le seuil de son habitation et reçoit un coup mortel. Les deux Sotno prennent alors les vêtements de leurs victimes, et entrent dans la tente, car ils voulaient savoir où étaient enterrés les trésors des Stallo. Celui qui portait les vêtements

du plus jeune s'avance près de la vieille mère, pose la tête sur ses genoux, et se met à causer de ses rennes et de ses voyages; puis tout à coup, interrompant le cours de sa conversation : « Mais dis-moi, bonne mère, s'écrie-t-il, où est donc le trésor de mon frère aîné? — Ne le sais-tu pas? — Non, je l'ai oublié. — Il est sous le seuil de la porte. — Et celui de mon second frère? — Ne le sais-tu pas? — Non, je l'ai oublié. — Il est sous le second pilier de la tente. » Un instant après il lui dit : « Et mon trésor, à moi, pourrais-tu m'indiquer où il est? » La vieille, irritée de son peu de mémoire, lève la main pour le frapper, mais il l'apaise par ses humbles paroles, et elle lui dit : « Ton trésor est près de moi. — Ah! chère mère, s'écrie alors la jeune fille, tu ne sais pas maintenant à qui tu parles. — Serait-ce par hasard à Sotno? — Précisément. » La vieille cherche son instrument de sorcellerie et ne le trouve plus. Les deux frères la tuent, fouillent dans la terre, trouvent les trésors et s'en retournent avec leur sœur.

Pendant que le pasteur de Karesuando nous faisait ce récit, nos hommes s'étaient retirés dans leur tente. Notre guide seul était resté auprès de nous. Il écoutait d'une oreille attentive ces récits qu'il avait entendus dans son enfance, et quelquefois ajoutait un trait de plus à l'esquisse du prêtre. Un silence profond régnait alors autour de nous. On n'entendait que le tintement lointain d'une clochette suspendue au cou d'un cheval, et le murmure des branches de bouleau balancées par le vent. A voir alors les étincelles de notre

foyer qui jaillissaient comme des fusées, notre tente debout dans l'ombre, et cette forêt ténébreuse, et nous tous, couchés par terre autour du conteur, on eût dit une assemblée d'Arabes écoutant une des traditions d'Antar.

Ce fut là notre plus belle halte. Le lendemain nous nous réveillâmes avec la pluie; les champs inhabités de la Laponie s'ouvraient devant nous. Dès ce moment il fallait dire adieu aux riants enclos de verdure que nous avions retrouvés encore près de Kaafiord, adieu aux légères tiges de bouleau flottant au souffle de la brise, aux aunes suspendus au bord de l'eau et aux sentiers fuyant sur la mousse dans les profondeurs de la forêt. Nous ne devons plus rencontrer sur notre route la vie champêtre, la vie animée, les belles génisses blanches que l'on conduit au pâturage, les troupeaux de moutons dispersés comme des flocons de neige sur le flanc de la colline, et la cabane du pâtre ouverte au bord du vallon. Nous voici dans le désert des montagnes. Ici l'on ne retrouve aucune trace de vie humaine, nul chemin et nulle habitation. On ne distingue au loin qu'un immense plateau couvert de mousse de renne, jaune comme du soufre; vers le nord, des montagnes revêtues d'une neige perpétuelle, étincelantes comme un glacier, et de loin en loin un lac solitaire où des joncs à demi desséchés se courbent sous le vent avec un murmure plaintif, où la perdrix blanche et le canard sauvage s'arrêtent dans leur course en poussant un cri rauque. De noirs brouillards enveloppent l'horizon, et le soleil ne jette

que de temps à autre une lumière blafarde à travers les nuages.

Tout ce sol a été soulevé par la gelée d'hiver, détrempé par la neige, arrosé par la pluie. L'été n'est pas assez long pour le sécher, et nulle plante vigoureuse ne peut y prendre racine. Tantôt nous passons sur des dalles de rocs décomposées et dissoutes par le froid, tantôt sur des mottes de terre humides et vacillantes qui tremblent sous le pied du passant comme celles d'Islande, tantôt nous tombons dans de larges marais où nos chevaux enfoncent jusqu'au poitrail. Notre guide va devant nous, sondant le terrain avec son bâton et mesurant la profondeur de l'eau. La forme des montagnes, le cours des rivières, lui servent d'indication. Mais quelquefois il s'arrête, il hésite, il appelle auprès de lui un autre guide. Nous les voyons tous deux qui se consultent, regardent de côté et d'autre, cherchent un détour, puis ils font un signe, et toute la caravane se remet en route à leur suite.

Dans cette contrée sans culture, la marche de chaque jour ne peut pas être réglée d'après la volonté du voyageur, mais d'après les rares espaces de terrain où il croît un peu d'herbe pour les chevaux. Nous sommes parfois obligés de faire sept à huit lieues avant de pouvoir nous arrêter, et lorsque l'on arrive à l'une de ces stations, on n'y trouve que de grandes herbes marécageuses et point d'arbres. Pour faire du feu, il faut arracher les bouleaux nains couchés par terre avec leurs longues racines, ce qui donne beaucoup de fu-

mée et peu de chaleur. Les peaux de renne que l'on emploie pour se couvrir sont imprégnées d'eau. On dort sur une terre humide, sous une tente mouillée, et on se lève le lendemain transi de froid. Souvent, à la fin du mois d'août, une gelée blanche couvre tout à coup le sol, et les chevaux ne trouvent plus rien à manger. Dans ces occasions nous avons plus de pitié pour eux que pour nous. Nous les voyions privés de pâture, grelottant sous le froid, obéissant encore à la bride qui les guidait, gravissant avec courage les pentes escarpées, se jetant sans frayeur dans la vase des marais, pareils à ces excellents chevaux qui nous avaient portés dans les terres fangeuses de Skalholt ou sur les roches glissantes des Pyrénées.

Un soir nous aperçûmes, à quelque distance de notre campement, un tourbillon de fumée. C'était le premier indice d'habitation que nous eussions rencontré depuis plusieurs jours. Nous nous dirigeâmes de ce côté, conduits par notre fidèle guide que nulle fatigue n'effrayait. Au haut d'un pic de roc, nous vîmes une tente de Lapons et un troupeau de rennes couché dans le ravin. Les chiens, gardiens attentifs du troupeau, annoncèrent notre arrivée par leurs aboiements. Les rennes se levèrent et s'enfuirent comme des biches sur le penchant de la colline, en faisant entendre un léger craquement d'articulations qui ressemble au pétilllement d'une fusée ou à la détonation d'une machine électrique. Les Lapons vinrent au-devant de nous avec une expression de surprise qu'une

demi-fiole d'eau-de-vie transforma aussitôt en bienveillance. La tente était habitée par deux familles qui avaient mis en commun leurs troupeaux, et s'en retournaient à petites journées passer l'hiver aux environs de Kautokeino, après avoir pêché sur les côtes de Norvège. Les deux hommes portaient un vêtement en peau de renne sale et déchiré; les femmes n'étaient ni plus élégantes ni plus propres. Dans la tente, composée, comme toutes les tentes laponnes, de quelques lambeaux de laine étendus sur des pieux, on ne voyait que deux ou trois vases en bois, une chaudière posée sur le feu, et un berceau à côté. Au milieu de cette société nomade qui nous entourait avec une sorte d'affection depuis que nous l'avions laissée goûter à notre flacon de voyage, nos regards s'arrêtèrent sur une jeune fille à la contenance modeste, au visage doux et gracieux. C'était une orpheline que ces pauvres gens avaient recueillie par charité, et qu'ils conduisaient avec eux à travers les marais profonds et les montagnes escarpées. La pauvre enfant semblait contente de son sort. Elle s'en allait gaiement avec une des femmes laponnes au milieu du troupeau de rennes, jetant un lacet sur celui qu'elle voulait traire, et le renne semblait la reconnaître et la ménager. Il accourait auprès d'elle et se laissait docilement museler par sa petite main. Quand sa tâche fut finie, elle vint en souriant nous offrir du lait. C'était la première fois que je goûtais cette boisson des Lapons nomades. Je la trouvai douce, onctueuse, légèrement aromatisée. Peut-être, je l'avoue, l'eussé-je bue avec moins de

plaisir, si elle m'avait été présentée par la vieille femme.

Avant de partir, nous voulions acheter un renne. Aslack, le plus riche des deux Lapons, prit une longue corde à laquelle il fit un nœud coulant, et s'en alla dans le troupeau chercher sa victime. La malheureuse bête qu'il avait déjà immolée dans sa pensée semblait pressentir sa destinée. Au moment où il approchait, elle s'enfuit sur la colline, puis elle redescendit poursuivie par les chiens, et tenta de se cacher au milieu des autres rennes. Mais le Lapon la suivait d'un œil vigilant, et, au moment où elle se tenait tapie par terre, il lui lança un lacet avec l'adresse d'un *gaoucho* et la saisit par les cornes. En vain le malheureux renne se débattit sous le lien perfide qui l'enlaçait. Aslack le tenait d'une main vigoureuse. Il lui mit une lanière de cuir au cou et l'amena à notre tente. Là il le tua en lui plongeant un couteau entre les deux jambes de devant et laissa la lame dans la plaie pour empêcher le sang de tomber. Il tient aussi beaucoup à ne pas endommager la vessie, dont il fait une espèce d'outre. Nous abandonnâmes volontiers à notre Lapon le sang et la vessie du renne qu'il venait d'égorger, et nous ne lui fîmes qu'un chagrin, ce fut de le payer avec du papier. Il avait demandé instamment une ou deux pièces d'argent, mais nous n'en possédions pas une seule, et il s'en retourna avec le regret de ne pouvoir cette fois augmenter sa collection de *blanka*. Tous les voyageurs ont signalé cet amour des Lapons pour l'argent, et nous avons eu plusieurs fois occa-

sion de l'observer. En Finmark, le Lapon, avant de conclure un marché, établit pour première clause qu'il sera payé en écus. En Suède, il ne reçoit qu'avec peine le rixdaler nouvellement frappé. Il lui faut les vieilles pièces du temps de Gustave III, dont ses parents lui ont appris à connaître la valeur. A Kautokeino, nous avons vu un Lapon refuser de nous vendre ce qu'il était lui-même venu nous offrir, parce qu'il nous était impossible de lui donner de l'argent.

Le lendemain nous fûmes surpris par la visite d'une vieille Laponne qui habitait la tente d'Aslack, et qui venait nous demander un peu de tabac et d'eau-de-vie. Elle portait dans une vessie une provision de lait mêlé avec de l'herbe hachée épais comme de la bouillie, et qu'elle prenait avec le bout du doigt. C'est la nourriture la plus sale, la plus repoussante que j'aie jamais vue. Un instant après, nous rencontrâmes une vingtaine de rennes portant sur le dos le bagage de la tente. Ils étaient attachés à la suite l'un de l'autre avec une lanière, et s'en allaient en broutant du bout des lèvres la mousse blanche.

Après cinq jours de marche, nous aperçûmes du haut d'une colline les deux vertes vallées de Kautokeino avec leurs habitations séparées par le fleuve d'Alten. Il n'y a là que huit demeures de paysans, entourées d'une cinquantaine de magasins en bois, posés sur des piliers qui de loin ressemblent à autant de maisons. Ces magasins ou *stabur* appartiennent les uns aux habitants du pays, d'autres aux Lapons

nomades qui y déposent leurs vêtements, leurs provisions, et viennent de temps à autre les reprendre pendant l'hiver. De l'autre côté du fleuve est l'église, bâtie sur un point élevé, comme pour attirer les regards du voyageur et lui dire : Ici est un lieu de repos. Le prêtre qui la dessert a trois autres paroisses dans le nord. L'une de ces paroisses, Kielvig, est située auprès du cap Nord. Il a plus de cent lieues à faire pour venir de là à Kautokeino. Il entreprend ce voyage chaque année au mois de novembre et reste ici tout l'hiver. Les Lapons qui conduisent leurs rennes à sept ou huit milles de distance (vingt et une ou vingt-quatre lieues) viennent une ou deux fois par mois à l'église. Si loin qu'ils soient pendant l'été, ceux qui sont immatriculés dans la paroisse de Kautokeino lui appartiennent toujours. C'est là qu'ils doivent se marier, baptiser leurs enfants, enterrer leurs morts. Il y a aussi dans ce village une école où les jeunes Lapons doivent venir prendre des leçons jusqu'à ce qu'ils soient confirmés. On y compte ordinairement une trentaine d'élèves qui apprennent à parler et à lire le norvégien. L'enseignement religieux est un des éléments fondamentaux de leur éducation. Le maître d'école, qui est en même temps sacristain, reçoit environ 200 francs de traitement. Le prêtre dirige cette institution, préside aux examens, et donne l'*exequatur* à ceux qui ont atteint un degré suffisant d'instruction.

Une fois ce devoir de pasteur et de chef d'institution rempli, les cinq mois qu'il doit passer dans

cette sombre contrée sont bien longs et bien tristes. Il est là seul, livré à lui-même, entouré pendant plusieurs semaines d'une nuit perpétuelle. Un jour je rencontrai à Hammerfest cet apôtre de l'Évangile, et je lui demandai comment il employait son hiver. « Je n'ai pas d'autre moyen de distraction, me dit-il, que la lecture et l'étude; mais je ne peux lire tout le jour à la lumière, mes yeux se fatiguent, et c'est là ce qui m'afflige. Je quitte ma femme et mes enfants pour venir ici. Je passe des semaines, des mois dans le silence de la solitude. Aucun être n'encourage mes efforts; aucun être ne s'associe à ma pensée. Je suis seul dans mes heures de mélancolie, seul dans mes heures d'espoir. C'est une époque d'exil que je traverse en relisant les psaumes. Le monde entier est loin de moi; mais la main de Dieu me soutient, et le sentiment du devoir me console. » Et quand je l'entendais parler ainsi, je me disais : Heureux ceux qui emportent dans la solitude un sentiment de foi ! Heureux ceux à qui l'Évangile a ouvert un monde de douces pensées, où ils se réfugient avec un front serein et un cœur calme, quand le monde réel les abandonne !

Nous couchâmes dans la maison de ce vertueux prêtre, ouverte comme un caravansérail aux pèlerins de la Laponie; et, quoique nous n'eussions pour lit qu'un peu de foin, nous éprouvions cependant une grande joie, celle de nous sentir à l'abri du vent et de la pluie. C'est cette même maison qui avait reçu Louis-Philippe dans le cours de son voyage septentrional. Une femme de quatre-vingt-dix ans, que nous

allâmes visiter dans sa cabane, se souvenait encore de l'avoir vu. «Je ne sais, nous dit-elle, si c'était un prince, mais je sais que c'était un grand personnage dont nos voisins s'entretenaient longtemps au foyer de mon père.»

Après avoir visité l'église, l'école et les maisons des deux rives du fleuve, les unes habitées par les Lapons, les autres par les Finlandais, nous partîmes de Kautokeino; nous nous retrouvâmes sur une route sauvage, nue et dépeuplée, comme celle que nous avions parcourue deux jours auparavant. Puis, un peu plus loin, nous vîmes reparaître les tapis de mousse de renne, les bouleaux à la tige légère, au feuillage élégant. Ils étaient dispersés à travers la campagne, comme des groupes d'arbres dans un grand parc, et ce retour de végétation souriait à notre pensée et égayait nos regards. Ailleurs nous avons été absorbés par le spectacle d'une nature déserte et désolée; ici nous commençons à songer aux régions du sud. L'aspect d'un rameau vert, les pointes de gazon autour d'un tronc d'arbre, rappelaient à notre souvenir les belles forêts, les riches vallées de la France. Si une fleur s'était épanouie sur ce gazon, si une hirondelle avait rasé la surface du sol, nous aurions demandé à la fleur quel vent du sud l'avait apportée dans ces plaines lointaines, et, comme le captif de Béranger, nous aurions dit à l'hirondelle de nous parler de notre mère et de notre sœur. Mais il n'y avait point encore de plante fleurie, point de chant d'oiseau; et toute cette végétation ne nous plaisait tant

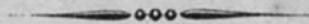
que parce que nous la comparions aux tiges sans séve, aux racines avortées que nous avons vues à quelques lieues de là. Déjà les derniers jours d'août l'avaient flétrie, les grands bouleaux avaient une teinte jaune ou pourprée, et les bouleaux nains, couchés sur le sol, étaient rouges comme du sang.

A midi, nous arrivâmes à Kalanito (prairie de pêche). Il y a là une cabane et deux hangars, bâtis en forme de cône avec des pieux recouverts de mousse. C'est la dernière habitation du Finmark. Elle appartient à un paysan qui passe l'été à Kautokeino, et vient ici l'hiver. Il possède une cinquantaine de rennes, qu'il donne à garder à un Lapon nomade, deux vaches et dix brebis. Il récolte un peu d'herbe autour de sa demeure, et complète ses moyens de subsistance en allant à la pêche une partie de l'année.

Le lendemain, nous étions dans la Laponie russe. Nous trouvâmes à Suvajervi (lac profond) une autre cabane non moins misérable, non moins délabrée que celle de Kalanito. Une vieille femme nous fit entrer dans une chambre sombre, où des poissons fumés pendaient au plancher entre des bottes de pêcheur et des lambeaux de vêtement. Nous demandâmes du lait, et on nous l'apporta dans un vase si sale, que nul de nous n'eut le courage d'y porter les lèvres. Les planches de la porte étaient disjointes, les vitres de la fenêtre remplacées par des chiffons. Le vent soufflait de toutes parts. Nous essayâmes de nous réchauffer en nous serrant autour de la cheminée; mais elle était remplie de broussailles vertes et humides

d'où il ne sortait qu'un nuage de fumée. La pluie n'avait pas cessé de tomber depuis plusieurs jours, la terre était imprégnée d'eau, et les marais devenaient de plus en plus difficiles à franchir. Nous avons quitté à Kautokeino notre vieux Lapon, notre bon Mickel, qui avait déclaré ne pas connaître assez bien le reste de la route pour pouvoir nous conduire. Nous avons pris à sa place un guide inexpérimenté, qui nous menait au milieu des broussailles les plus épaisses, sur le terrain le plus mobile. Nous arrivâmes le soir au bord d'un marécage qu'il fallait traverser. Le premier d'entre nous qui essaya de passer enfonça jusqu'aux genoux, et son cheval tomba si lourdement dans la vase, qu'il fallut quatre hommes pour le relever. Un autre le suivit, et ne fut pas plus heureux. Son cheval resta couché dans l'eau, suant, soufflant, essayant d'étendre ses jambes d'un côté ou de l'autre, de se cramponner à quelques racines, et ne trouvant aucun appui. Si un cheval de bagage avait été engagé dans la même voie, il était infailliblement perdu. Nous allâmes à la recherche d'un autre chemin, et nous ne le trouvâmes qu'après avoir fait un long détour inconnu à notre guide. A peine ce premier obstacle était-il franchi, que nous en rencontrâmes un second, puis un troisième; et il fallait à chaque instant tâter le terrain, prendre les chevaux par la bride, les soutenir de chaque côté, ou leur faire faire de larges circuits pour les conduire sur la terre ferme. Cependant on ne voyait plus au ciel aucune ligne d'azur et aucune étoile. La nuit sombre ne nous per-

mettait pas même de distinguer le sentier étroit qu'il fallait suivre et les rameaux d'arbres qui se croisaient sur notre tête. Tantôt nous glissions au bord d'une pente rapide, tantôt nous nous heurtions la tête contre les branches de bouleaux, et, à travers cette route parsemée de flaques d'eau ou de dalles glissantes, le plus sûr encore était de nous abandonner à l'instinct de nos chevaux. Nous les laissâmes sonder eux-mêmes avec le pied le sol que nous devions parcourir, et ils nous portèrent ainsi pendant plus de deux heures. Vers le milieu de la nuit, nous vîmes briller dans les ténèbres un grand feu. M. Læstadius, qui nous avait précédés, l'avait fait allumer comme un phare, pour nous servir de guide. Nous traversâmes sur les légers bateaux du pays le fleuve Muonio, et, un instant après, la chaleur d'un poêle, l'aspect d'un lit, l'accueil amical de toute une famille, nous faisaient oublier nos fatigues. Nous étions dans le presbytère de Karesuando.



TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

Départ du Havre. — Membres de la Commission, français, suédois, norvégiens et danois. — Arrivée à Drontheim. — Voyage d'une partie de la Commission depuis Stockholm. — Habitations champêtres. — Mœurs des paysans. — La fête de Noël. — Premier aperçu du caractère suédois. — Façon de voyager. — La *Bondkärra*. — Traditions suédoises. — Enköping. — Westerås. — Örebro. — Carlstad. — Kongsvinger. — Notices statistiques sur la Norvège. — Température. — Végétation. — Commerce. — Organisation politique et administrative. — Mœurs des paysans. — Arrivée à Christiania. Page..... 1

CHAPITRE II.

Aspect de la ville. — Université. — Le comte Wedel Jarlsberg. — Réunion du Storthing. — Le Krogleven. — Anna Colbiörnsen. — Routes de Norvège. — L'église de Gran. — Paysans. — Lillehammer. — Le Guldbrandsdal. — Coutumes des *sacter*. — Traditions populaires. — Ferme de Hundtorp. — Le colonel Sinclair. — Traversée des montagnes. — Station de Laurgaard. — Tofte; le descendant des rois. — Le Dovrefield. — Station de Jerkind. — La bonne hôtesse. — Le Sneehätten. — Voyage en Bondkärra. — Kongsvold. — La vallée de la Drive. Page... 55

CHAPITRE III.

Drontheim ou Trondhiem. — Origine de la ville. — Saint Olaf. — La cathédrale. — Incendie et décadence. — Aspect de Drontheim. —

Munkholm.—Inscription.—La Munkgade.—Louis-Philippe.—Institutions.—Commerce.—Arrivée de *la Recherche*. Page 98

CHAPITRE IV.

Le bateau à vapeur. — Végétation des îles. — Hildringen. — Province de Nordland.— Le Torghat. — Tradition populaire. — Bodøe. — Le monument du prêtre. — Légende du pays. — Peintures de bergères. — Les îles Lofoden. — La pêche et les pêcheurs.—Produit d'une année.—Peter Dass.—Sandtorv. — Le Finmark. — Tromsøe. — Situation. — Les Lapons. — Établissements d'instruction.—Commerce.—Visite à l'évêque. Page 115

CHAPITRE V.

L'église de Talvig. — Situation. — Température. — Population. — Statistique de naissances et de décès. — Écoles publiques. — Colonie de Bossekop. — Phénomène de végétation. — Altengaard. — Lèpres du nord. — Secours médical. — Colonie d'Elvbakken. — Industrie des Quäner. — Commerce des Lapons. — Le fleuve d'Alten. — Fonctions du Foged. — Mines de Kaafiord. — Productions. — État des ouvriers. — Départ pour Hammerfest. — Cabanes de Lapons. — Vie de souffrance et de résignation. — Une halte de nuit. Page..... 149

CHAPITRE VI.

Aspect de la ville. — Son origine. — Monopole commercial. — Réforme et progrès. — Exportations. — Pêches du Spitzberg. — Mouvement du port en été. — Les Russes et leurs envahissements dans le pays. — Les Quäner et les Lapons. — Panorama du Tyvefield. — L'hiver à Hammerfest. — Température et végétation de l'île. — Arrivée et départ de *la Recherche*. — Excursions aux environs de Hammerfest. — Le cimetière des suicidés. — La tente des Lapons. — Les Passe-Vare. — Un office du dimanche au milieu d'une population laponne. — Costumes et physionomie. — Respect pour le prêtre. — Rupture de fian-

çailles. — Visite à un malade. — Consolations religieuses. — Isolement des habitants du Vest-Finmark. — Traditions superstitieuses. Page..... 171

CHAPITRE VII.

Iles de la mer Glaciale. — Maasöe. — Voyage de Louis-Philippe dans ces contrées, et tradition populaire. — Un marchand de Giestvär au cap Nord. — Les fleurs dans le désert. — Ascension de la montagne. — Magnifique tableau. — Retour à Giestvär. — Une halte à Havöe-Sund. Page..... 201

CHAPITRE VIII.

Anciennes traditions géographiques. — Premières expéditions des Anglais. — Cabot. — Willoughby. — Chancellor. — Expédition des Hollandais. — Les trois voyages de Barentz. — Journal de Girard de Veer pendant un affreux hiver. — Nouveaux voyages des Anglais. — Steeven Bennet. — Henri Hudson. — Poole. — Fotherby. — Baffin. — Wood. — Voyages des Russes. — Expédition anglaise du capitaine Phipps. — Nelson au Spitzberg. — Ed. Parry. — Premier et second voyage. — La traversée des glaces. — Douleureuse déception. — Ancienne pêche du Spitzberg. — La guerre dans les glaces. — Pêche de Hammerfest. — Naufrages et hivernages. — Arrivée de *la Recherche* à Bell-Sound. — Aspect terrible et grandiose de la contrée. — Oiseaux de mer et monstres marins. — Mœurs de l'eider et du morse. — Ascension d'une montagne de neige. — Retour de *la Recherche*. — Excursion au cap Nord. — Une fête à Hammerfest. — Arrivée à Kaafiord. — Préparatifs de départ pour la Laponie. Page..... 219

CHAPITRE IX.

Situation de la Laponie. — Étendue. — Climat. — Température des différents mois de l'année. — Population. — Origine. — Diverses hypothèses. — Soumission des Lapons à la Suède. Page.. 287

CHAPITRE X.

Langue laponne. Page. 303

CHAPITRE XI.

Ancienne idolâtrie. — Tentatives de conversion. — Suède. — Norvège. — Bredel. — Westen. — Progrès des missions. — Œuvres des missionnaires. Page. 311

CHAPITRE XII.

Diverses classes de Lapons. — Mœurs des Lapons nomades. — Lapons des forêts. — Physionomie générale et caractère. — Un roman d'amour en Laponie. — Mariages. — Nourriture. — Produit des rennes. — Description des rennes. — Foires laponnes. — Anciennes superstitions. — Remèdes dans les maladies. — Amour des Lapons pour leur sol natal. Page. 321

CHAPITRE XIII.

Départ. — Physionomie de notre guide. — Première halte. — La caravane dans les montagnes. — Repos du soir. — Contes populaires. — Stallo le géant. — Le désert aride. — Campement lapon. — Kautokeino. — La mission du prêtre. — Le presbytère. — Arrivée à Karesuando. Page. 348